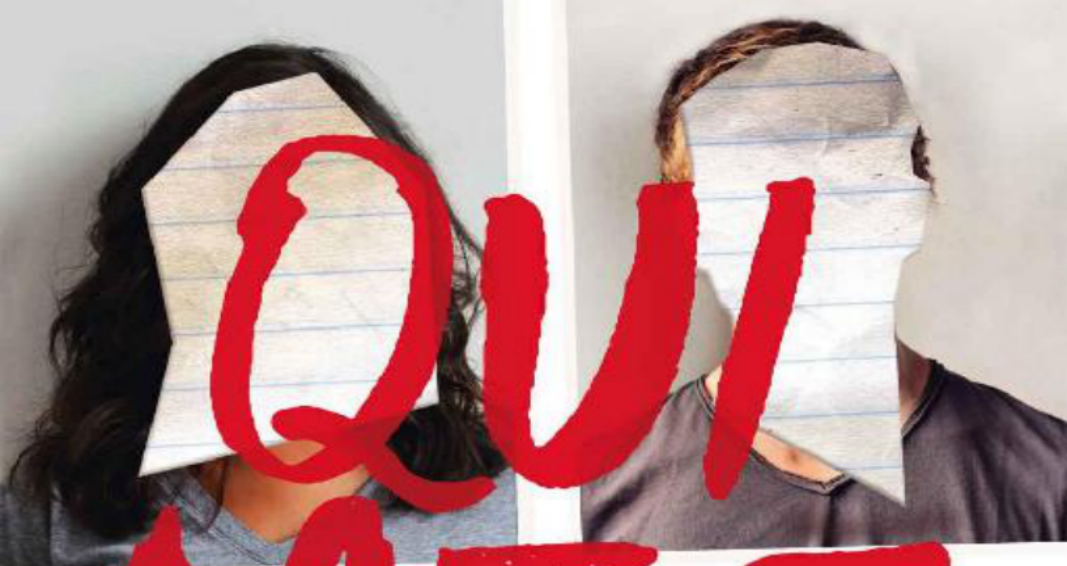


Qui ment ?

McManus, Karen M

VISIT...

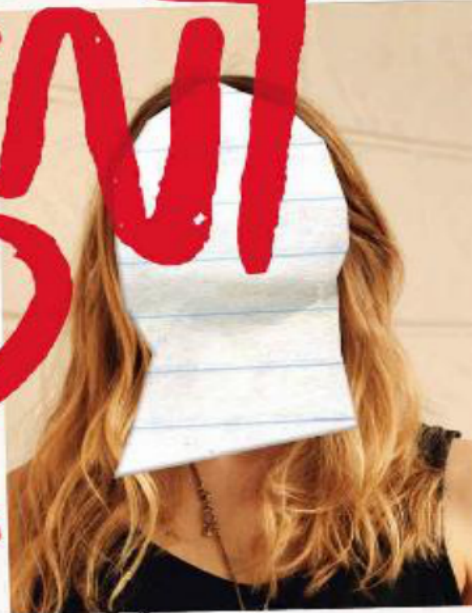
LANZAROTE
Caliente.COM



QUI MENT?



KAREN M. McMANUS



NATHAN

QUI MENT ?

KAREN M. MCMANUS

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Delcourt

 Nathan

© Photos de couverture (de gauche à droite) © 2017
Hero Images/Getty Images, Ollyy/Shutterstock, Henrik Sorenson/Getty Images,
Cameron McNee/Gallery Stock, Picfive/Shutterstock.
Design : Alison Impey et Kerri Resnick.

L'édition originale de ce livre a été publiée pour la première fois en 2017,
en anglais, par Delacorte Press, une filiale de Random House Children's Books,
un département de Penguin Random House LLC, sous le titre *One of us is lying*.

Texte copyright © Karen M. McManus, 2017

Publié avec l'autorisation de Random House Children's Books,
Penguin Random House LLC, New York, USA.
Tous droits réservés.

Traduction française © 2018 Éditions Nathan, SEJER,
25, avenue Pierre-de-Coubertin, 75013 Paris

Loi no 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse,
modifiée par la loi no 2011-525 de 17 mai 2011.

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à
l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à
titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement
interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et
suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit
de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant
les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Pour Jack,
qui me fait toujours rire

PREMIÈRE PARTIE

~~JACQUES~~ A DIT
SIMON

CHAPITRE UN

Bronwyn

Lundi 24 septembre, 14 h 55

Une sextape. Une grossesse. Deux tricheries aux exams. Et ce ne sont que les alertes de la semaine. Quiconque ne connaîtrait le lycée de Bayview que par l'appli à scandale de Simon Kelleher pourrait se demander comment ses élèves trouvent le temps d'aller en cours.

– C'est dépassé, tout ça, Bronwyn, dit une voix derrière mon épaule. Attends un peu de voir le post de demain.

Oups... J'ai horreur de me faire prendre en train de lire Askip, encore plus par son fondateur. Je range mon portable et je rétorque en refermant mon casier :

– Tu vas flinguer la vie de qui, cette fois ?

Simon cale son pas sur le mien tandis que je fends le flot des élèves qui se dirigent vers la sortie.

– C'est un service d'intérêt public, me réplique-t-il en chassant ma critique d'un geste de la main. Tu donnes bien des cours particuliers à Regis Crawley ? Ça ne t'intéresse pas de savoir qu'il a une caméra cachée dans sa chambre ?

Je ne me fatigue pas à répondre. La probabilité que je m'approche de la chambre de Regis la Défonce est à peu près aussi nulle que celle de voir Simon assailli par les scrupules.

– De toute façon, c'est leur faute : si les gens n'étaient pas des tricheurs et des menteurs, j'aurais déjà mis la clé sous la porte.

Ses yeux d'un bleu froid notent que mes pas s'allongent.

– Tu vas où comme ça ? Te couvrir de gloire extrascolaire ?

– Pas vraiment.

Si seulement. Comme pour me narguer, une alerte s'affiche sur

mon portable. *Entraînement Défi de maths. 15 h Epoch Coffee*. Suivi d'un message de l'une de mes équipières : « Evan est là. »

Évidemment. Le Matheux Canon – non, ce n'est pas un oxymore – a l'art de se pointer uniquement quand moi, je ne peux pas y être.

En règle générale, et encore plus ces derniers temps, je m'efforce de ne lâcher à Simon que le strict minimum. Au bout du couloir, on pousse les portes en métal vert de la cage d'escalier, qui marque la frontière entre les locaux d'origine miteux et la nouvelle aile, lumineuse et aérée. Tous les ans, de nouvelles familles riches dépassées par le coût de la vie à San Diego viennent s'installer vingt-cinq kilomètres à l'est, à Bayview, dans l'espoir que leurs impôts paieront à leurs enfants un environnement scolaire plus sympa que les plafonds en béton et les sols en lino lacéré.

Quand j'arrive au labo de M. Avery au deuxième étage, Simon est toujours sur mes talons. Je me tourne à demi vers lui, les bras croisés.

– T'as pas un truc à faire, toi ?

– Si, si. Je suis collé.

Il attend que je me remette en marche, et éclate de rire en me voyant tourner la poignée de la porte.

– Sérieux, toi aussi ? Pour quel délit ?

Je marmonne en ouvrant la porte en grand :

– J'ai été accusée à tort.

Il y a déjà trois élèves dans la salle. Dont deux que je ne me serais pas attendue à trouver ici. Je m'arrête.

Le troisième, Nate Macauley, renverse sa chaise sur ses deux pieds arrière et me sourit d'un air narquois.

– Tu t'es trompée de salle ? Ici, c'est les colles, pas les réunions de délégués.

Il sait de quoi il parle. Nate ne fait que s'attirer des problèmes depuis le CM2, époque à laquelle on a cessé de se parler. D'après la rumeur, il est en liberté surveillée pour... je ne sais quoi. Conduite en état d'ivresse, deal, allez savoir. Tout le monde est au courant qu'il deale, même si je ne fais que répéter ce qu'on dit dans les couloirs.

– Gardez vos remarques pour vous, intervient M. Avery.

Il jette un coup d'œil sur une feuille et va refermer la porte derrière Simon. Les hautes fenêtres arrondies du mur du fond projettent des petites flaqes de soleil triangulaires sur le carrelage. Les bruits étouffés de l'entraînement de football montent du terrain

qui se trouve derrière le parking.

Alors que je m'assois, Cooper Clay, qui tient un bout de papier froissé dans son poing comme s'il s'agissait d'une balle de baseball, murmure :

– Addy, attrape !

Il balance son papier à la fille assise en face de lui. Addy Prentiss cligne des paupières, sourit d'un air hésitant et laisse la boulette tomber par terre.

Sur l'horloge murale, les aiguilles avancent lentement vers 15 heures, et je suis leur progression avec un sentiment d'impuissance face à l'injustice. Je ne devrais même pas être là. Je devrais être à l'Epoch Coffee, à flirter maladroitement avec Evan Neiman en discutant équations différentielles.

M. Avery est du style « je punis d'abord et je ne cherche surtout pas à comprendre ensuite », mais il peut peut-être encore changer d'avis. Je m'éclaircis la gorge et je commence à lever la main, avant d'être arrêtée dans mon élan par le sourire de plus en plus narquois de Nate.

– Monsieur Avery, dis-je après avoir baissé la main, ce n'est pas mon portable qui était dans mon sac ! Je ne sais même pas comment il est arrivé là. Le mien, le voilà !

Et je brandis mon iPhone dans sa coque à motif peau de pastèque.

Franchement, il faudrait être idiot pour entrer dans le labo de M. Avery avec un portable. Il applique une politique anti-portable intraitable et passe les dix premières minutes de chaque cours à fouiller les sacs à dos avec le zèle d'un agent de sécurité aérienne. À son dernier cours, mon portable était resté dans mon casier, comme toujours.

– Toi aussi ?

Addy se tourne vers moi, si vivement que ses cheveux blonds de pub pour shampoing tourbillonnent autour de ses épaules. Il a sûrement fallu la détacher de son copain avec un scalpel pour qu'elle puisse venir ici toute seule.

– Moi non plus, ce n'était pas mon portable, m'informe-t-elle.

– Avec moi, ça fait trois, signale Cooper.

Ils échangent un regard étonné, et je me demande comment ils ont pu passer à côté de cette info jusque-là, alors qu'ils font partie de la même bande. Peut-être que les gens hyper populaires ont des sujets

plus intéressants à aborder que leurs colles non méritées.

– Quelqu'un nous a joué un sale coup ! déduit Simon en posant les coudes sur son bureau.

Sur les starting-blocks, prêt à bondir sur les ragots du jour. Ses yeux se posent sur nous quatre, amassés au milieu de la salle, et s'arrêtent sur Nate.

– Pourquoi quelqu'un voudrait-il piéger un groupe d'élèves modèles en salle de colle ? poursuit-il. Ça ressemble, je sais pas... au genre de truc qu'un gars qui passe sa vie en colle ferait pour se marrer.

Je me tourne vers Nate, mais je n'y crois pas. Faire coller quelqu'un, c'est du boulot, et tout chez lui – de sa tignasse brune emmêlée à son blouson de cuir râpé – dit : « Trop galère ». Il croise mon regard mais ne bronche pas, et se contente de basculer sa chaise encore davantage. Un millimètre de plus et il va se casser la figure.

Cooper se redresse et un froncement de sourcils assombrit son visage de Captain America.

– Attendez. Je pensais que c'était juste une erreur, mais s'il nous est arrivé la même chose à tous les cinq, c'est sûrement un coup monté par quelqu'un qui se croit malin. Et je suis en train de manquer l'entraînement de baseball à cause de lui, moi.

Il a dit ça sur le ton d'un chirurgien cardiaque qu'on empêcherait de sauver une vie.

M. Avery lève les yeux au ciel.

– Les théories du complot, ça ne prend pas avec moi. Vous savez tous qu'il est interdit de venir à mon cours avec un téléphone, et vous avez enfreint cette règle.

Il gratifie Simon d'un coup d'œil particulièrement acerbe. Les profs connaissent l'existence d'Askip, mais ne peuvent pas l'interdire. Simon s'en tient aux initiales des noms des gens et ne parle jamais ouvertement du lycée.

– Maintenant, écoutez-moi bien, reprend M. Avery. Vous êtes collés jusqu'à 16 heures. Je vous demande de rédiger une dissertation de cinq cents mots sur la façon dont les nouvelles technologies mènent les lycées américains à leur perte. Celui ou celle qui ne se plie pas à la consigne aura droit à une nouvelle colle demain.

– Mais avec quoi on écrit ? demande Addy. Il n'y a pas d'ordinateurs ici.

La plupart des salles sont équipées d'ordinateurs portables, mais M. Avery, qui, à voir sa tête, devrait être parti à la retraite depuis dix ans, fait de la résistance.

Il s'approche du bureau d'Addy et tapote un bloc-notes aux feuilles lignées. Il y en a un sur chacune de nos tables.

– Explorez la magie de l'écriture à la main. C'est un art qui se perd.

Le petit visage en forme de cœur d'Addy est un masque de perplexité.

– Mais comment on saura qu'on a écrit cinq cents mots ?

– Comptez-les, réplique M. Avery.

Ses yeux tombent sur le portable que je tiens toujours à la main.

– Et donnez-moi ça, mademoiselle Rojas.

– Ça ne vous paraît pas bizarre de me confisquer mon portable pour la *deuxième* fois ? dis-je. Vous en connaissez beaucoup, des gens qui ont *deux* portables ?

Nate se marre, si brièvement que je manque de ne pas m'en apercevoir.

– Franchement, monsieur Avery, c'est vrai, c'est une mauvaise blague.

La moustache neigeuse de M. Avery tressaute sous l'effet de la contrariété. Il agite sa main tendue.

– Téléphone, mademoiselle Rojas. À moins que vous ne teniez à revenir demain.

J'obéis en soupirant et il se tourne vers les autres d'un air désapprobateur.

– Quant à vous, vos portables sont dans le tiroir de mon bureau. Vous les récupérerez à la fin de cette retenue.

Addy et Cooper échangent un regard amusé, sans doute parce que leur vrai portable est à l'abri dans leur sac.

M. Avery dépose mon téléphone dans son tiroir, s'assoit à son bureau et ouvre un livre, visiblement décidé à nous ignorer pendant l'heure qui suit. Je prends un stylo et je le tapote sur le bloc-notes en réfléchissant à notre devoir. M. Avery croit-il réellement que les nouvelles technologies sont nuisibles à l'apprentissage ? C'est un point de vue un peu radical, pour quelques malheureux portables. Peut-être que c'est un piège et qu'il attend qu'on argumente dans l'autre sens.

Je jette un coup d'œil sur Nate. Penché sur son bloc-notes, il écrit « les ordinateurs, ça craint » en boucle en lettres majuscules.

Je me pose peut-être trop de questions.

Cooper

Lundi 24 septembre, 15 h 05

Au bout de quelques minutes, j'ai déjà mal à la main. C'est un peu pathétique, je sais, mais je ne me rappelle pas quand j'ai tenu un stylo pour la dernière fois. Sans compter que je me sers de ma main droite, ce qui n'est toujours pas naturel pour moi, même si je le fais depuis des années. Mon père a insisté pour que j'apprenne à écrire de la main droite au CM1, juste après m'avoir vu lancer au baseball pour la première fois. « Ton bras gauche, c'est de l'or, m'a-t-il dit. Ne va pas gâcher ça avec des conneries qui n'en valent pas la peine. » À savoir, de son point de vue, tout ce qui n'a pas de rapport avec le baseball.

C'est là qu'il a commencé à m'appeler Cooperstown¹. Il n'y a pas mieux pour mettre la pression sur un gamin de huit ans.

Simon fouille dans son sac en ouvrant toutes les poches. Il le soulève pour le poser sur ses genoux, regarde à l'intérieur.

– Mais où j'ai foutu ma bouteille d'eau ?

– Silence, monsieur Kelleher, dit M. Avery sans relever la tête de son livre.

– D'accord, mais... je ne trouve plus ma bouteille d'eau. Et j'ai super soif.

M. Avery lui désigne le lavabo qui se trouve au fond de la salle, au rebord couvert de pipettes et d'éprouvettes...

– Allez-y. Et sans faire de bruit.

Simon se lève, va prendre un gobelet dans une pile près du lavabo et le remplit. Il retourne s'asseoir, pose le gobelet sur son bureau, mais semble se laisser distraire par l'exercice d'écriture répétitif de Nate.

– Hé, mec, fait-il en donnant un petit coup de pied dans la table de

Nate. Sérieux, c'est toi qui nous as fait coller ?

Cette fois, M. Avery relève la tête, les sourcils froncés.

– J'ai dit « sans faire de bruit », monsieur Kelleher.

Nate s'adosse à sa chaise en croisant les bras et demande à Simon, sans se préoccuper du prof :

– Et pourquoi j'aurais fait ça ?

– Ça ou autre chose... Peut-être pour avoir un peu de compagnie quand tu te retrouves ici après avoir fait une connerie.

– Encore un mot, l'un ou l'autre, et je vous colle demain, les prévient M. Avery.

Ça n'empêche pas Simon d'ouvrir la bouche. Mais avant qu'il ait pu parler, on entend dehors un crissement de pneus suivi d'un bruit de collision. Addy étouffe un cri et je me projette en avant contre mon bureau dans un mouvement réflexe, comme poussé par un coup de pied aux fesses. Nate, qui a l'air de se réjouir de cette diversion, est le premier à se diriger vers la fenêtre.

– Qui a réussi à accrocher sa bagnole dans le parking du lycée ? se demande-t-il tout haut.

Bronwyn regarde M. Avery comme pour lui demander la permission. Une fois qu'il s'est levé de son bureau, elle va à la fenêtre à son tour. Addy la suit, et je finis par me décoller de ma place. Autant aller voir ce qui se passe. Je me penche par la fenêtre. À côté de moi, Simon inspecte la scène avec un petit rire sarcastique.

Deux voitures, une vieille caisse rouge et un modèle gris ordinaire, se sont percutées à angle droit. On les fixe tous en silence, jusqu'à ce que M. Avery pousse un soupir exaspéré.

– Je ferais mieux d'aller voir s'il n'y a pas de blessés.

Il nous regarde les uns après les autres et s'arrête sur Bronwyn, la considérant sans doute comme la plus responsable du lot.

– Mademoiselle Rojas, je compte sur vous pour maintenir l'ordre jusqu'à mon retour.

– D'accord, dit Bronwyn en observant Nate du coin de l'œil.

On reste à la fenêtre à observer ce qui se passe dehors, mais avant que M. Avery ou un autre prof ne soit apparu en bas, les deux voitures redémarrent et sortent du parking.

– La chute est un peu décevante, commente Simon.

Il retourne à sa place prendre son gobelet mais, au lieu de s'asseoir, se dirige lentement vers le bureau de M. Avery et inspecte le

tableau périodique des éléments. Puis il va ouvrir la porte, avance dans le couloir, se retourne et lève son gobelet comme pour trinquer avec nous.

– Quelqu'un veut de l'eau ?

– Moi, répond Addy en se rasseyant.

– Eh bien tu n'as qu'à te servir, princesse, lui rétorque-t-il avec un sourire en coin.

Addy lève les yeux au ciel et ne bouge pas.

– Tu t'y crois trop ! reprend Simon en s'appuyant sur le bureau de M. Avery. Qu'est-ce que tu vas bien pouvoir faire maintenant que le bal de rentrée est passé ? Il va falloir attendre un bail avant celui de fin d'année.

Addy me regarde sans lui répondre. Elle n'a pas tort de se taire. Les pensées de Simon le poussent rarement à la bienveillance pour les élèves du lycée. Il donne l'impression de se ficher éperdument de l'opinion des autres. En même temps, il était tout fier de se retrouver dans le bureau d'organisation du bal des premières de l'an dernier. Je me demande encore comment il s'y est pris ; peut-être en extorquant des votes par le chantage, en échange de son silence sur des petits secrets.

En revanche, je ne l'ai pas vu à la réunion du bal de rentrée de la semaine dernière. Comme j'ai été élu roi, je suis peut-être le prochain sur sa liste de victimes à harceler, ou pire.

Je lui demande en m'asseyant à côté d'Addy :

– Tu cherches à prouver quoi, là ?

Addy et moi, on n'est pas ce que j'appellerais proches, mais je me sens un peu responsable de sa protection. Elle sort avec mon meilleur ami depuis la troisième, et c'est une gentille fille. Pas le genre de personne à savoir se défendre contre un mec comme Simon, qui ne lâche jamais l'affaire.

– La princesse et le dieu du stade. Sans oublier le cerveau et le délinquant, ajoute-il en désignant du menton Bronwyn et Nate. De vraies caricatures de films d'ados.

– Et toi, t'es quoi ? lui demande Bronwyn.

Elle s'éloigne de la fenêtre pour regagner sa place, s'assoit sur son bureau en croisant les jambes et rejette sa queue-de-cheval en arrière. Elle a quelque chose en plus, cette année. De nouvelles lunettes, peut-être ? Les cheveux plus longs ? En tout cas, tout à coup, elle a réussi à

se transformer en intello sexy.

– Moi, je suis le narrateur omniscient, lui répond Simon.

Les sourcils de Bronwyn se haussent au-dessus des montures noires de ses lunettes.

– Ça n'existe pas, ça, dans les films d'ados.

– Mais tu sais quoi ? réplique-t-il avec un clin d'œil avant de vider son gobelet. Ça existe dans la vraie vie.

Cette phrase sonne comme une menace, et je me demande s'il sait quelque chose sur elle qu'il pourrait exploiter dans son appli débile. Je déteste ce truc. Presque tous mes potes se sont retrouvés dessus à un moment ou à un autre, et ça peut vraiment créer des problèmes. Mon copain Luis s'est fait larguer par sa petite amie à cause de Simon. Bon. D'accord, il avait vraiment couché avec la cousine de sa copine. Mais quand même. Pas la peine de publier ce genre de truc. On a déjà assez de rumeurs comme ça dans les couloirs du lycée.

Pour être honnête, ça me fait bien flipper de penser à ce que Simon pourrait écrire sur moi si ça le prenait.

Il regarde son gobelet avec une grimace.

– Cette flotte est dégueu.

Il lâche le gobelet et je secoue la tête en voyant son cinéma. Même quand il tombe par terre, je continue à croire qu'il fait semblant. Puis sa respiration devient sifflante.

Bronwyn est la première à se lever. Elle s'agenouille à côté de lui.

– Simon, ça va ? demande-t-elle en lui secouant l'épaule. Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu peux parler ?

Son ton passe de l'inquiétude à la panique, ce qui me décide à bouger. Mais Nate, plus rapide que moi, me bouscule et rejoint Bronwyn.

– Un stylo d'adré, dit-il, les yeux fixés sur le visage rouge brique de Simon. T'en as un ?

Simon hoche la tête frénétiquement, la main griffant sa gorge. Je saisis le stylo posé sur ma table pour le tendre à Nate, en pensant qu'il veut lui faire une trachéotomie d'urgence ou un truc comme ça. Mais il me fixe comme si j'étais un monstre à deux têtes.

– Je te parle d'un EpiPen, un stylo d'adrénaline ! dit-il en cherchant le sac de Simon. Il fait une réaction allergique !

Je ne savais même pas que ces stylos existaient. Addy se lève sans dire un mot en serrant les bras sur sa poitrine. Bronwyn se tourne vers

moi, les joues enflammées.

– Je vais chercher un prof et appeler le 911. Vous, vous restez avec lui, OK ?

Elle prend son portable dans le tiroir du bureau de M. Avery et part en courant dans le couloir.

Je m’agenouille à mon tour à côté de Simon. Les yeux lui sortent de la tête, ses lèvres sont bleues et il émet des bruits de suffocation horribles. Nate déverse tout le contenu du sac de Simon par terre et cherche à tâtons parmi son bazar de livres, de feuilles et de vêtements.

– Tu le ranges où, Simon ? demande-t-il en ouvrant avec brusquerie la petite poche de devant, dont il tire deux stylos normaux et un trousseau de clés.

Mais Simon a largement dépassé le stade où il pouvait parler. Je pose une paume moite sur son épaule, comme si ça pouvait l’aider.

– C’est bon, ça va aller. Les secours arrivent.

Mon accent du Sud revient toujours au grand galop dès que je suis stressé et j’entends ma voix ralentir, s’épaissir comme du sirop. Je me tourne vers Nate pour lui demander :

– T’es sûr qu’il a pas un truc coincé dans la gorge ?

Je me dis que c’est peut-être une manœuvre de Heimlich qu’il lui faut, plutôt qu’un foutu stylo.

Il repousse le sac de Simon sans m’écouter.

– Merde ! hurle-t-il en donnant un coup de poing par terre. Tu le portes sur toi, Simon ? Simon !

Les yeux de Simon se révulsent tandis que Nate fouille ses poches, dont il ne sort qu’un vieux mouchoir.

Des sirènes se mettent à retentir au loin, au moment où M. Avery rentre en courant, suivi de deux autres profs et de Bronwyn qui parle au téléphone.

– On ne trouve pas son EpiPen, leur signale simplement Nate en désignant la pile des affaires de Simon.

Pendant une seconde, M. Avery fixe Simon d’un air horrifié, la bouche ouverte, avant de se tourner vers moi.

– Cooper, il y a des EpiPen à l’infirmierie. Ils doivent être rangés en évidence. Vite !

Je fonce dans le couloir. J’entends des pas derrière moi, dont le bruit s’estompe quand j’ouvre la porte de la cage d’escalier. Je descends les marches quatre à quatre jusqu’au rez-de-chaussée et je

slalome entre quelques lycéens attardés jusqu'à l'infirmerie. La porte est entrouverte, mais la pièce est vide.

C'est une petite surface exiguë, contenant une table d'examen calée le long du mur extérieur, sous la fenêtre, et une grande colonne de rangement grise sur ma gauche. J'inspecte la pièce du regard et mes yeux tombent sur deux petites armoires blanches fixées au mur, ornées de gros caractères rouges. Sur la première est inscrit DÉFIBRILLATEUR D'URGENCE et, sur la seconde, ADRÉNALINE D'URGENCE. Je m'avance vers celle-là et je me bagarre quelques secondes avec le verrou avant de réussir à l'ouvrir.

L'armoire est vide.

J'ouvre l'autre, qui comprend un boîtier en plastique sur lequel est dessiné un cœur. Comme je suis à peu près sûr que ce n'est pas ce que je cherche, je me mets à fouiller dans la grande armoire grise. J'en sors des boîtes de bandages et de médicaments, mais je ne vois rien qui ressemble à un stylo.

– Alors, Cooper, vous avez trouvé ?

Mme Grayson, l'une des profs qui accompagnaient M. Avery à son retour dans le labo, déboule dans la petite pièce. Elle est tout essoufflée, une main sur le côté.

J'agite la main vers la petite armoire vide.

– Je crois qu'ils devraient être là-dedans, mais il n'y a rien du tout.

– Regardez dans l'armoire des fournitures ! me lance-t-elle.

Apparemment, elle n'a pas remarqué les boîtes de pansement répandues par terre qui indiquent que c'est déjà fait. Un autre prof arrive et on fouille chaque recoin de l'infirmerie. La plainte des sirènes se rapproche. Enfin, Mme Grayson me dit en essuyant la sueur qui coule sur son front :

– Cooper, allez prévenir M. Avery qu'on n'a rien trouvé pour le moment. M. Contos et moi, on continue à chercher.

Je regagne le labo pile au moment où les urgentistes arrivent. Ils sont trois, en uniforme bleu marine : un qui court devant pour ouvrir la voie et deux qui portent un brancard. J'entre derrière eux en traversant le petit attroupement qui s'est créé devant la porte. M. Avery se tient avachi près du tableau, sa chemise jaune à moitié sortie de son pantalon.

– On n'a pas trouvé les stylos d'adrénaline, lui dis-je.

Il passe une main tremblante dans ses cheveux blancs clairsemés.

– Pourvu qu’ils sauvent ce garçon, murmure-t-il.

Pendant ce temps, un urgentiste fait une injection à Simon, puis les deux autres l’allongent sur le brancard.

Addy se tient un peu à l’écart, les joues ruisselantes de larmes. Je la rejoins et je passe un bras autour de ses épaules, tandis que les urgentistes manœuvrent pour sortir la civière.

– Vous pouvez nous accompagner ? demande l’un d’eux à M. Avery.

Celui-ci hoche la tête et les suit, ne laissant dans la pièce que quelques profs sous le choc et nous, les quatre qui étaient collés avec Simon.

Cette colle n’a pas dû commencer il y a plus d’une demi-heure, mais j’ai l’impression qu’il s’est écoulé des heures.

– Il va s’en sortir ? demande Addy d’une voix étranglée.

Bronwyn joint les deux mains sur son téléphone dans un geste de prière. Nate, les poings sur les hanches, garde les yeux rivés sur la porte par laquelle profs et élèves commencent à entrer.

– Je peux me tromper, mais je dirais que non, répond-il.

-
1. Petite ville de l'État de New York célèbre pour son Panthéon du baseball, consacré aux plus grands joueurs. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

CHAPITRE DEUX

Addy

Lundi 24 septembre, 15 h 25

Bronwyn, Nate et Cooper sont en train de parler avec les profs. Moi, je ne peux pas. J'ai besoin de voir Jake. Je sors mon portable de mon sac pour lui envoyer un message, mais mes mains tremblent trop. Alors je l'appelle.

– Bébé ?

Il décroche juste après la deuxième sonnerie, et semble étonné. On ne s'appelle pas beaucoup. Avec nos amis non plus. Quelquefois, quand je suis avec Jake et que son portable sonne, il regarde l'écran et dit pour blaguer :

– C'est qui ça, « appel entrant » ?

En général, c'est sa mère.

Je parviens juste à articuler son prénom avant d'exploser en sanglots. Cooper a laissé son bras autour de mes épaules et c'est la seule chose qui me permet de tenir debout. Comme je pleure trop pour parler, il prend le téléphone.

– Salut, mec. C'est Cooper, dit-il avec un accent plus marqué que d'ordinaire. T'es où ?

Après avoir écouté, il reprend :

– Tu peux nous retrouver devant le lycée ? Euh... Y a eu un truc. Addy se sent pas bien. Nan, nan, c'est bon, mais... Simon Kelleher a fait un malaise en colle. Ils l'ont emmené en ambulance, mais on n'en sait pas plus.

Ses mots se fondent les uns dans les autres comme de la crème glacée, au point que j'ai du mal à le comprendre.

Bronwyn se tourne vers Mme Grayson, la prof la plus proche.

– Est-ce qu'on doit rester ? Vous avez besoin de nous ?

Mme Grayson fait voler ses mains autour de sa gorge.

– Écoutez, non, je ne crois pas. Vous avez tout dit aux urgentistes ?
Que Simon... a bu de l'eau et qu'il s'est effondré ?

Bronwyn et Cooper acquiescent d'un hochement de tête.

– C'est vraiment bizarre, reprend la prof. Bon, il est allergique aux arachides, bien sûr... Vous êtes sûrs qu'il n'a rien mangé ?

Cooper me rend mon portable et passe une main dans ses cheveux blond vénitien coupés court.

– Je crois pas, non. Il a juste bu dans son gobelet et il est tombé.

– C'est peut-être à cause de quelque chose qu'il a mangé à midi, insiste Mme Grayson. Il a pu avoir une réaction différée.

Son regard balaye la pièce et se pose sur le gobelet de Simon abandonné par terre.

– On ferait mieux de le conserver, dit-elle en passant devant Bronwyn pour le ramasser. Il faudra peut-être l'examiner.

Tout à coup, je craque et je me mets à crier en essuyant les larmes qui coulent sur mes joues :

– Je veux partir !

Je ne supporterais pas de passer une minute de plus dans cette salle.

– C'est bon si je l'emmène ? demande Cooper à la prof, qui fait oui d'un signe de tête. Vous voulez que je revienne après ?

– Non, ce n'est pas la peine, Cooper. Je pense qu'on vous appellera si besoin. Rentrez chez vous et essayez de reprendre vos activités normales. Simon est entre de bonnes mains.

Puis elle se penche un peu vers nous pour ajouter d'un ton plus doux :

– Je suis vraiment désolée. Ça a dû être horrible pour vous.

Mais elle regarde surtout Cooper. Il n'y a pas une prof à Bayview qui résiste à son charme de beau gosse à l'américaine.

Cooper continue à me soutenir jusqu'à la sortie. Ça me fait du bien. Je n'ai pas de frères, mais si j'en avais, je me dis que c'est comme ça qu'il prendrait soin de moi quand ça n'irait pas. Jake verrait d'un mauvais œil que ses copains soient aussi proches de moi, mais avec Cooper, ce n'est pas pareil. C'est un gentleman. On longe les affiches du bal, qui n'ont pas été enlevées depuis la semaine dernière. Cooper pousse la porte d'entrée et je suis super soulagée de voir Jake

qui nous attend.

Je m'effondre dans ses bras et, l'espace d'une seconde, tout s'arrange. Je n'oublierai jamais la première fois que je l'ai vu, en troisième. À l'époque, c'était un petit maigrichon affublé d'un appareil dentaire. Mais un simple coup d'œil sur ses fossettes et ses yeux bleus comme un ciel d'été m'a suffi pour savoir qu'il était fait pour moi. Le fait qu'il soit devenu aussi beau par la suite est juste la cerise sur le gâteau.

Il me caresse les cheveux tandis que Cooper lui explique à voix basse ce qui s'est passé.

– C'est horrible ! dit Jake. Ma pauvre Ad ! Je te ramène chez toi.

Cooper part de son côté et, tout à coup, je regrette de ne rien pouvoir faire pour lui. J'ai bien senti à sa voix qu'il était aussi flippé que moi. C'est juste qu'il le cache mieux. Mais Cooper est parfait, il sait gérer n'importe quelle situation. Keely, sa copine, est ma meilleure amie et le genre de fille qui fait toujours tout comme il faut. Elle saura comment l'aider. Bien mieux que moi.

Je m'installe dans la voiture de Jake. Il roule un peu trop vite et je regarde la ville défiler confusément par la vitre. Comme je vis à moins de deux kilomètres du lycée, le trajet est rapide, et j'essaie de me préparer à la réaction de ma mère. Je suis prête à parier qu'elle est déjà au courant. Ses réseaux de communication sont aussi mystérieux qu'infailibles. Je ne m'étais pas trompée : la voilà qui m'attend déjà en haut du perron tandis que Jake tourne dans notre allée. Même si le Botox a figé l'expression de ma mère il y a bien longtemps, j'identifie aussitôt son humeur.

J'attends que Jake ait ouvert ma portière pour descendre, en me glissant sous son bras, comme toujours. Ashton, ma sœur aînée, s'amuse à répéter que je suis comme ces mollusques qui mourraient sans leur hôte. Ce n'est pas si drôle que ça, en fait.

– Adelaide !

Ma mère a l'inquiétude théâtrale. Elle tend une main à notre approche et me caresse le bras.

– Raconte-moi ce qui s'est passé.

Je n'en ai aucune envie. Encore moins avec le petit ami de maman qui nous observe depuis la porte, en tâchant de faire passer sa curiosité pour de l'empathie. Justin a douze ans de moins qu'elle, ce qui lui fait cinq ans de moins que son deuxième mari et quinze de

moins que mon père. À ce rythme-là, la prochaine fois, c'est avec Jake qu'elle sortira.

Je marmonne en les esquivant :

– Tout va bien. Je vais bien.

– Bonjour, madame Calloway, dit Jake. (Ma mère se sert du nom de son deuxième mari, pas de celui de mon père.) J'accompagne Addy dans sa chambre. Toute cette histoire a été horrible. Je vous raconterai en redescendant.

Je n'en reviens pas de la manière dont Jake parle à ma mère, comme s'ils étaient égaux.

Et elle le laisse faire. Elle *aime* ça, même.

– Bien sûr ! minaudes-t-elle.

Ma mère estime que Jake est trop bien pour moi. Elle me dit ça depuis la seconde, époque où il est devenu super canon alors que je suis restée la même. Quand on était petites, Ashton et moi, ma mère nous faisait participer à des concours de beauté, qui se terminaient toujours avec le même résultat pour toutes les deux : la deuxième place. La princesse du bal, mais pas la reine. Pas mal, mais insuffisant pour attirer et garder le genre d'homme qui prendra soin de vous toute votre vie.

Je ne sais pas trop si ça a jamais été formulé comme un but, mais c'est ce qu'on était censées décrocher. Ma mère a échoué. Ashton est en train d'échouer à son tour, au bout de deux ans de mariage avec un homme qui a arrêté ses études de droit et qui ne passe pratiquement jamais de temps avec elle. Il y a quelque chose qui n'est pas au point chez les filles Prentiss.

– Désolée, dis-je tout bas à Jake en montant l'escalier. Je ne gère pas très bien. Tu aurais vu Bronwyn, et Cooper ! Ils ont été géniaux. Et Nate... incroyable ! Je n'aurais jamais cru Nate Macauley capable de prendre les choses en main comme ça. J'étais la seule à être totalement inutile.

– Chut, ne parle pas comme ça, murmure Jake dans mes cheveux. Ce n'est pas vrai.

Et il le dit d'un ton catégorique, parce qu'il refuse de voir en moi autre chose que ce qu'il y a de mieux. Si ça devait changer un jour, je ne sais vraiment pas ce que je deviendrais.

Nate

Lundi 24 septembre, 16 h

Quand je sors du bâtiment du lycée avec Bronwyn, le parking est presque désert. On marque une hésitation. Je connais Bronwyn depuis la maternelle, mais on ne peut pas dire qu'on traîne ensemble. Cela dit, ça ne me fait pas bizarre d'être là, avec elle. C'est presque confortable, après le cauchemar d'en haut.

Elle regarde les alentours comme si elle était en train de se réveiller.

– Je n'ai pas pris ma voiture, marmonne-t-elle. Normalement, quelqu'un devait me conduire à l'Epoch Coffee.

Quelque chose dans son ton laisse entendre que c'était important, comme si elle ne précisait pas tout ce que ça implique.

J'ai des trucs à faire, mais le moment est peut-être mal choisi.

– Je te dépose ?

Elle suit mon regard jusqu'à ma moto.

– C'est une blague ? Je ne montera pas sur cet engin de la mort même si on me payait. Tu connais le taux d'accidents mortels ? Ça ne rigole pas.

On dirait qu'elle va sortir un dossier de statistiques sur les accidents de la route pour me convaincre.

– C'est toi qui vois, dis-je.

Je devrais partir et rentrer chez moi, mais je ne suis pas encore prêt à affronter ça. Alors je m'adosse au mur et je sors une flasque de Jim Beam de la poche de mon blouson. Je dévisse le bouchon et je la lui tends.

– T'en veux ?

Elle croise fermement les bras sur sa poitrine.

– Tu rigoles ? Tu n’as pas de meilleure idée, juste avant de monter sur ta bécane ? Et dans l’enceinte du lycée, en plus ?

– Qu’est-ce qu’on se marre avec toi !

En fait, je ne bois pas beaucoup. J’ai juste piqué la flasque de mon père ce matin, et je l’ai oubliée. Mais ça me donne une certaine satisfaction de choquer Bronwyn.

Alors que je vais remettre la flasque dans ma poche après avoir pris une gorgée, elle plisse le front et tend la main.

– Oh, et puis merde.

Elle s’adosse au mur de briques rouges et se laisse glisser en position assise. Tout à coup, je repense à l’école primaire catholique où on allait tous les deux. Avant que tout parte en vrille. Les filles portaient des jupes plissées, et Bronwyn en porte une exactement pareille, qui remonte sur ses cuisses quand elle croise les jambes. Le spectacle n’est pas désagréable.

Elle boit beaucoup plus longtemps que je n’aurais cru.

– Tu peux m’expliquer ce qui s’est passé là-haut ? murmure-t-elle.

Je m’assois à côté d’elle et je lui prends la flasque, que je pose par terre entre nous.

– Aucune idée.

– On aurait dit qu’il allait mourir... Non ?

Ses mains tremblent si fort en reprenant la flasque que le métal tinte en heurtant le sol.

– Si.

Elle prend une nouvelle rasade et fait la grimace.

– Le pauvre Cooper, reprend-elle. À l’entendre parler, on aurait cru qu’il avait débarqué hier du Mississippi. C’est toujours pareil quand il est tendu.

– Si tu le dis. Mais machin-chose, là, elle était totalement inutile.

– Addy. Tu devrais savoir son nom.

L’épaule de Bronwyn frôle brièvement la mienne.

– Pourquoi ?

C’est vrai, je n’ai aucune raison de le savoir. On ne s’est pratiquement jamais croisés avant aujourd’hui et on ne se recroisera sans doute jamais. Et je dirais que ça nous va très bien. Je connais ce genre de fille. Incapable de penser à autre chose qu’à son mec et aux petites luttes de pouvoir de la semaine avec ses amies. Sexy,

certainement, mais c'est tout ce qu'elle a pour elle.

– Parce qu'on vient tous les quatre de vivre un énorme traumatisme, réplique Bronwyn d'un ton sans appel.

– T'as tout un tas de principes, toi, hein ?

J'avais oublié à quel point Bronwyn est fatigante. Même en primaire, le nombre de conneries auxquelles elle attachait de l'importance au quotidien avait de quoi épuiser n'importe qui de normal. Elle voulait toujours devenir membre d'un truc, ou créer un truc pour que les autres en deviennent membres. Et ensuite, tout décider sur les trucs qu'elle avait créés ou dont elle était membre.

Mais je dois reconnaître qu'on ne s'ennuie jamais avec elle.

On reste assis sans rien dire, à regarder les dernières voitures quitter le parking. Elle boit une lampée de whisky de temps en temps, et je suis surpris de trouver la flasque aussi légère en la lui reprenant. Je doute que Bronwyn soit habituée à boire de l'alcool fort. Elle a plutôt l'air du style sangria. Et encore.

Tandis que je range la flasque dans ma poche, elle tire doucement sur ma manche et me déclare d'un ton un peu hésitant :

– Au fait, je voulais te dire, à l'époque – ça m'a vraiment fait de la peine, pour ta mère. Mon oncle aussi est mort dans un accident de voiture, à peu près à la même période. J'aurais voulu te parler mais... Enfin, toi et moi, on n'était pas vraiment...

Elle en reste là, une main posée sur mon bras.

Je complète à sa place :

– Proches. C'est pas grave. Désolé pour ton oncle.

– Elle doit beaucoup te manquer.

Je n'ai pas envie de parler de ma mère.

– L'ambulance est arrivée vite, non ?

Elle retire sa main en rougissant un peu, mais s'adapte au changement de sujet un peu abrupt.

– Comment as-tu su ce qu'il fallait faire ? me demande-t-elle. Pour Simon ?

Je hausse les épaules.

– Tout le monde sait qu'il est allergique aux arachides. J'ai fait le truc classique.

– Je ne savais pas qu'on se servait d'un stylo. (Elle commence à rire.) Et Cooper qui t'en a passé un vrai ! Comme si tu allais lui écrire un mot, quoi !

Elle se frappe le crâne contre le mur, si fort qu'elle aurait pu se faire mal, et ajoute :

– Bon, je ferais mieux de rentrer. On n'a plus rien à faire ici.

– Ma proposition de te ramener tient toujours.

J'ai dit ça sans y croire, mais elle me répond : « OK, pourquoi pas » en me tendant une main pour que je l'aide à se relever. Ce qu'elle fait en vacillant un peu.

Je n'aurais pas cru que l'alcool pouvait faire effet en moins de quinze minutes, mais j'ai probablement sous-estimé le facteur poids léger de Bronwyn Rojas. J'aurais peut-être dû lui reprendre la flasque plus tôt.

– T'habites où ?

– Thorndike Street, à environ trois kilomètres. Tu traverses le centre et tu prends à gauche dans Stone Valley Terrace après le Starbucks.

C'est dans le quartier chic. Évidemment.

Comme je prends rarement quelqu'un sur ma moto, je n'ai pas de deuxième casque et je lui passe le mien. Je me force à détourner les yeux de sa cuisse nue tandis qu'elle enfourche la moto pour s'asseoir. Elle s'installe derrière moi en coinçant sa jupe entre ses jambes. Elle passe les bras autour ma taille et me serre trop fort, mais je ne dis rien.

– Ne roule pas trop vite, OK ? me demande-t-elle nerveusement tandis que je démarre.

Bien que j'aie assez envie de l'énervé, je sors du parking deux fois plus lentement que d'habitude. Aussi impossible que cela paraisse, elle me serre encore plus fort. On roule comme ça, elle avec la tête vissée dans mon dos. Je serais prêt à parier mille dollars – si je les avais – qu'elle serre les paupières de toutes ses forces tout le long du trajet.

Sans surprise, sa maison est une énorme bâtisse victorienne avec une grande pelouse et plein d'arbres et de fleurs bizarres. Il y a un SUV Volvo dans l'allée du garage et ma moto – qu'on peut qualifier de modèle classique si on veut être sympa – doit avoir l'air aussi ridicule à côté que moi à côté de Bronwyn. Dans la catégorie des choses mal assorties.

Elle descend de la moto et cafouille pour détacher son casque. Je le fais pour elle et je l'aide à l'enlever en libérant une de ses mèches de cheveux qui s'est coincée dans l'attache. Elle inspire à fond et lisse

sa jupe.

– C’était terrifiant, commente-t-elle.

La sonnerie de son portable la fait sursauter.

– Où est mon sac ?

– Sur ton dos.

Elle l’enlève et sort son téléphone de la poche avant de son sac.

– Allô ? Oui, vas-y... Oui, c’est Bronwyn. Est-ce que... Oh, mon Dieu. Tu es sûr ?

Son sac à dos glisse de sa main et tombe à ses pieds.

– Merci de m’avoir appelée.

Elle laisse retomber sa main et me regarde fixement, les yeux écarquillés et un peu vitreux.

– C’est fini, Nate. Simon est mort.

CHAPITRE TROIS

Bronwyn

Mardi 25 septembre, 8 h 50

Je ne peux pas m'enlever ce calcul de la tête : on est mardi, il est 8 h 50 et, il y a vingt-quatre heures, Simon entrait dans cette salle¹ pour la dernière fois. Six heures et cinq minutes plus tard, on se rendait dans la salle de colle. Une heure après, il mourait.

Dix-sept ans partis comme ça, en fumée.

Je m'assois au fond de notre salle avec l'impression que vingt-cinq têtes se tournent vers moi d'un bloc. Même sans Askip pour nous fournir les derniers scoops, hier soir à l'heure du dîner, la nouvelle de la mort de Simon s'était déjà répandue partout. J'ai reçu des messages de tous ceux qui avaient mon numéro pour une raison ou une autre.

– Ça va ?

Yumiko s'est approchée de moi et me presse la main. Je la remercie d'un hochement de tête, mais son geste ne fait qu'aggraver ma migraine. L'effet d'une flasque de whisky sur un estomac vide se révèle dévastateur. Heureusement que mes parents étaient encore au travail quand Nate m'a déposée chez moi hier. Ma sœur m'a fait boire assez de café pour que je retrouve à peu près les idées claires avant leur retour. Ils ont pu mettre les éventuels effets persistants sur le compte de mon traumatisme.

La première sonnerie retentit. Mme Park, la prof principale, se lève de son bureau et s'éclaircit la gorge. Elle tient une feuille qui tremble dans sa main et se met à lire : « Ceci est une annonce officielle de la direction du lycée de Bayview. Je regrette d'avoir à vous apprendre cette terrible nouvelle. Hier après-midi, l'un de vos camarades, Simon Kelleher, a été victime d'une violente réaction allergique. Les secours

ont été appelés sur-le-champ et sont arrivés très vite, mais il était malheureusement déjà trop tard. Simon est décédé peu après son arrivée à l'hôpital. »

Une rumeur sourde se propage dans la salle. Quelqu'un étouffe un sanglot. Règlement ou pas, aujourd'hui, la moitié de la classe a déjà sorti son portable. C'est plus fort que moi, j'en fais autant pour aller sur Askip. Je m'attends presque à tomber sur le nouveau scoop que Simon se vantait de diffuser hier. Mais bien sûr, il n'y a rien de neuf depuis le dernier post.

Notre batteur/fumeur de shit préféré se lance dans la réalisation. RC a installé une caméra dans le système d'éclairage de sa chambre et propose des avant-premières à tous ses amis. Les filles, vous voilà prévenues. (Trop tard pour KL, oups.)

Tout le monde a pu observer la drague entre TC notre jolie et gentille allumée de service et GR le nouveau mec plein de fric. Mais qui aurait cru que ça pouvait devenir sérieux ? Visiblement pas le petit ami de TC, tranquillement assis sur les gradins au match de samedi pendant qu'elle se faisait tripoter juste en dessous. Désolé, JD. Toujours le dernier au courant.

Le truc avec Askip, c'est qu'on peut quasiment être sûr que tout est vrai. Simon l'a créée en seconde après les vacances de Pâques, en revenant d'une espèce de stage de codage hors de prix dans la Silicon Valley. Il ne laissait personne d'autre poster quelque chose dessus.

Il avait ses sources dans tout le lycée et il était sélectif et prudent sur ce qu'il publiait. La plupart des gens concernés niaient l'info ou se contentaient de l'ignorer, mais il ne se trompait jamais.

Il ne m'a jamais prise pour cible. Je suis bien trop clean pour ça. Il n'y a qu'une seule chose que Simon aurait pu écrire sur moi, et il lui aurait été presque impossible de l'apprendre.

Et maintenant, il ne risque plus de le faire.

Mme Park continue :

– Une cellule psychologique sera à votre disposition toute la journée à l'auditorium. Vous pouvez quitter votre salle de classe à n'importe quel moment si vous éprouvez le besoin de parler de cette

tragédie. Le lycée prévoit une commémoration en hommage à Simon après le match de samedi prochain. Nous vous donnerons des précisions dès que possible. Nous veillerons également à vous tenir au courant de la cérémonie organisée par sa famille dès que nous en serons informés.

La cloche sonne et tout le monde se lève pour sortir, mais Mme Park m'appelle avant même que j'aie pu ramasser mon sac.

– Bronwyn, je peux vous voir un moment ?

Yumiko se lève en glissant derrière son oreille une mèche de ses cheveux noirs et me lance un coup d'œil compatissant.

– Je t'attends dans le couloir avec Kate.

J'acquiesce d'un signe de tête en prenant mon sac et je rejoins Mme Park à son bureau. Elle tient toujours sa feuille de papier suspendue au bout de ses doigts.

– Bronwyn, m'annonce-t-elle, Mme la proviseure tient à ce que tous ceux qui se trouvaient avec Simon aient un entretien individuel aujourd'hui avec le psychologue. Elle m'a demandé de vous prévenir que vous avez rendez-vous à 11 heures dans le bureau de M. O'Farrell.

M. O'Farrell est le conseiller d'orientation, et je sais parfaitement où se trouve son bureau. J'y ai passé de nombreuses heures ces six derniers mois, à mettre au point ma stratégie pour les admissions universitaires.

– C'est M. O'Farrell qui s'occupe des entretiens ?

Dans ce cas, ça devrait aller.

– Oh non, me répond Mme Park en plissant le front. Le lycée a fait venir un psychologue.

Super. C'était bien la peine que je passe la moitié de la nuit à persuader mes parents que je n'avais besoin de voir personne. Ils vont être enchantés qu'on me force à le faire.

– D'accord, dis-je.

J'attends au cas où elle aurait autre chose à me dire, mais elle se contente de me tapoter le bras d'un geste maladroit.

Comme promis, Kate et Yumiko rôdent autour de la porte. Elles m'encadrent tandis qu'on se rend en maths, comme pour me protéger contre une ruée de paparazzi. En revanche, Yumiko s'efface lorsqu'elle voit Evan Neiman en train d'attendre devant la porte de la salle.

Il porte l'un de ses éternels polos avec les lettres EWN brodées au-dessus de son cœur. Je me suis toujours demandé ce que représente le

W. Walter ? Wendell ? William ? J'espère pour lui que c'est William.

– Salut, Bronwyn ! me lance-t-il. Tu as reçu mon message hier soir ?

Oui. « Il te faut quelque chose ? Tu as besoin de compagnie ? » Comme Evan ne m'avait jamais envoyé de message avant, mon côté cynique décide que c'est une manière de se retrouver aux premières loges pour suivre l'affaire la plus choquante de l'histoire de Bayview.

– En tout cas, si un jour tu as besoin de parler, fais-moi signe.

Il jette un coup d'œil dans le couloir qui est en train de se vider. Il se fait un point d'honneur de toujours être à l'heure.

– Bon, on ferait peut-être mieux d'entrer, hein ?

Tandis qu'on s'assoit, Yumiko me chuchote avec un grand sourire :

– Hier, pendant l'entraînement au Défi de maths, il n'a pas arrêté de demander où tu étais.

J'aimerais pouvoir partager son enthousiasme mais, quelque part entre la colle et le cours d'algèbre, Evan Neiman a perdu tout intérêt pour moi. C'est peut-être l'effet d'un stress post-traumatique, mais pour l'instant, je suis incapable de me rappeler ce qui a pu me plaire chez lui. Je n'étais pas raide dingue non plus. Mais je me disais qu'Evan et moi, on avait le potentiel pour devenir un couple solide jusqu'aux examens, après quoi on romprait à l'amiable pour partir dans nos facs respectives. Ce qui n'est pas très exaltant, tout compte fait, mais les histoires de couples au lycée le sont rarement. Du moins les miennes.

Je passe tout le cours de maths l'esprit très, très loin de l'algèbre, puis brusquement c'est fini et je me retrouve dans le couloir, en route pour le cours d'anglais avec Kate et Yumiko. J'ai encore la tête tellement pleine de ce qui s'est passé hier que quand je croise Nate, ça me semble tout naturel de le saluer. Je m'arrête, ce qui nous surprend tous les deux, et il s'arrête aussi.

– Salut, me dit-il.

Ses cheveux bruns sont plus ébouriffés que jamais et j'ai bien l'impression qu'il porte le même tee-shirt qu'hier. Mais sur lui, ça passe. Presque trop bien, même. Tout chez lui, de sa silhouette élancée à ses pommettes saillantes et à ses yeux espacés aux longs cils sombres, me fait un peu perdre le fil.

Kate et Yumiko le fixent elles aussi, mais d'un autre air. Plutôt comme si elles avaient affaire à un animal imprévisible enfermé dans

une cage aux barreaux fragiles.

Les conversations de couloir avec Nate Macaulay ne font pas exactement partie de nos habitudes.

– Tu as vu le psy ?

Il me regarde d'un air ahuri.

– Le quoi ?

– Le gars de la cellule psychologique, pour Simon. Ton prof principal ne t'a rien dit ?

– Je viens juste d'arriver.

J'écarquille les yeux. Je ne lui aurais pas décerné le prix de la ponctualité, mais il est presque 10 heures...

– Oh. Enfin, en tout cas, tout le groupe des collés est censé voir le psy individuellement. J'ai rendez-vous à 11 heures.

– Et merde, grogne-t-il en passant une main dans ses cheveux.

Ce geste attire mon regard sur son bras, où il reste fixé jusqu'à ce que Kate toussote. Je rougis en revenant sur terre, trop tard pour enregistrer ce qu'elle vient de dire. Je mets fin à la discussion en marmonnant :

– OK, à plus.

Dès qu'il s'est éloigné, Yumiko se penche vers moi pour me chuchoter :

– On dirait qu'il vient de tomber du lit. Et qu'il n'y était pas tout seul.

– J'espère que tu t'es aspergée de désinfectant après être descendue de sa moto, ajoute Kate. Il couche avec tout le monde. Ce mec est une vraie MST sur pattes.

Je ne réponds pas. C'est vrai qu'il a cette réputation, mais au fond, on ne sait rien de lui. Je suis sur le point de lui dire comme il a conduit doucement en me ramenant hier, mais je ne sais pas trop ce que je chercherais à prouver.

Après le cours d'anglais, je vais frapper à la porte du bureau de M. O'Farrell, qui me fait signe d'entrer.

– Asseyez-vous, Bronwyn. La psychologue a pris un peu de retard, mais elle arrive.

Je m'assois en face de lui et je déchiffre mon nom sur la pochette cartonnée disposée soigneusement au milieu de son bureau. Je m'approche pour la prendre puis je m'arrête, ne sachant pas si c'est un dossier confidentiel. Mais M. O'Farrell la fait glisser vers moi.

– C’est la lettre de recommandation écrite par l’animateur de la modélisation des Nations unies² à laquelle vous avez participé. On est largement dans les temps pour la joindre à votre candidature à Yale.

Je lâche un petit soupir de soulagement.

– Oh, merci, dis-je en prenant la pochette. C’était le dernier papier qui me manquait.

Yale est une tradition familiale – mon grand-père y a été professeur associé et a fait déménager toute sa famille de Colombia à New Haven quand il a été titularisé. Tous ses enfants y ont étudié, y compris mon père, et c’est là que mes parents se sont rencontrés. Ils disent toujours que sans Yale, notre famille n’existerait pas.

– Je vous en prie, me dit M. O’Farrell.

Il s’appuie contre le dossier de sa chaise, remonte ses lunettes et reprend :

– Vos oreilles ont dû siffler tout à l’heure. M. Camino est passé me demander si ça vous intéresserait de donner des cours de soutien de chimie ce semestre. Il y a un petit groupe de premières qui souffre, comme vous l’an dernier. Ils seraient ravis que quelqu’un qui a su renverser la vapeur leur explique sa stratégie.

Je dois avaler ma salive deux fois avant de pouvoir répondre.

– Ce serait avec plaisir, dis-je avec tout l’enthousiasme dont je suis capable, mais j’ai un emploi du temps assez chargé.

– Je comprends. C’est vrai que vous avez un programme bien rempli.

La chimie est la seule matière qui m’ait donné du fil à retordre, au point que j’avais un D de moyenne à la fin du premier trimestre. À chaque contrôle que je plantais, je sentais les meilleures facs m’échapper un peu plus. Même M. O’Farrell commençait à me suggérer de viser un petit peu moins haut après le lycée.

Alors j’ai fait remonter mes notes, jusqu’à une moyenne de A à la fin de l’année. Mais je suis à peu près sûre que s’il connaissait ma stratégie, il ne serait plus aussi ravi que je la partage avec d’autres élèves.

Cooper

Jeudi 27 septembre, 12 h 45

– On se voit ce soir ?

Keely me prend la main dans le couloir tandis qu'on se dirige vers nos casiers après le déjeuner. Elle a une mère suédoise et un père philippin, mélange qui fait d'elle, et de loin, la plus belle fille du lycée. Entre le baseball et les obligations familiales, je ne l'ai pas vue beaucoup cette semaine et je sens bien que ça la perturbe. Je ne dirais pas qu'elle est pot de colle, mais elle a besoin qu'on passe du temps ensemble régulièrement.

– Je ne sais pas. J'ai pris du retard sur mes révisions.

Les coins de sa bouche parfaite retombent dans une moue déçue. Mais je n'ai pas le temps de découvrir si elle va protester parce qu'une voix annonce dans le haut-parleur : « Votre attention, s'il vous plaît. Cooper Clay, Nate Macauley, Adelaide Prentiss et Bronwyn Rojas sont attendus dans le bureau de la proviseure. »

Keely regarde autour d'elle comme si elle s'attendait à des précisions.

– C'est pour quoi ? À cause de Simon ?

Je hausse les épaules.

– Sans doute.

J'ai déjà répondu il y a deux jours à des questions de Mme Gupta, la proviseure. Mais elle est peut-être en train de passer à la vitesse supérieure. Mon père dit que les parents de Simon ont des relations et que le lycée doit s'attendre à un procès s'il s'avère que la moindre négligence a été commise.

– Il vaut mieux que j'y aille, dis-je. On se retrouve après ?

J'embrasse Keely rapidement sur la joue, je hisse mon sac sur mon épaule et je file.

À mon arrivée chez la proviseure, la secrétaire me désigne du doigt une petite salle de réunion déjà pleine de monde : Mme Gupta, Addy, Bronwyn, Nate et un agent de police. La bouche un peu sèche, je prends la dernière chaise disponible.

– Ah, voilà Cooper, dit la proviseure en croisant les doigts devant elle. Bien. Maintenant que nous sommes au complet, nous pouvons commencer. Je vous présente le lieutenant Hank Budapest, du commissariat de Bayview. Il a des questions à vous poser sur ce que vous avez vu lundi.

Le lieutenant Budapest serre la main à tout le monde. Il est jeune, avec une calvitie précoce, des cheveux tirant vers le roux et des taches de rousseur. Pas franchement intimidant.

– Ravi de vous rencontrer, déclare-t-il. Ça ne devrait pas être long, mais après avoir parlé avec M. et Mme Kelleher, nous voudrions nous pencher plus en détail sur la mort de Simon. Les résultats de l'autopsie sont arrivés ce matin et...

– Déjà ? s'étonne Bronwyn, s'attirant un regard de la proviseure qu'elle ne remarque même pas. Ça ne prend pas plus de temps, d'habitude ?

– On a souvent les premiers résultats dans les quarante-huit heures, répond le policier. Ils révèlent que la cause du décès de Simon est l'absorption d'huile d'arachide ingérée peu avant. Ce que ses parents ont trouvé étrange, compte tenu des précautions qu'il prenait toujours avec sa nourriture et ses boissons. Vous avez tous dit à votre proviseure qu'il avait bu de l'eau juste avant de s'effondrer. Est-ce bien exact ?

On hoche la tête tous les quatre, et le lieutenant Budapest reprend :

– Le gobelet contenait des traces d'huile d'arachide. Il est probable que ce soit la cause de la mort. Il nous reste maintenant à comprendre comment cette huile est arrivée là.

Silence. Addy croise mon regard, puis détourne les yeux avec un petit froncement de sourcils.

– Quelqu'un se rappelle-t-il d'où venait ce gobelet ? demande le policier en posant la pointe de son stylo sur son bloc-notes.

– Je n'ai pas fait attention, répond Bronwyn. Je faisais ma dissert.

– Moi aussi, ajoute Addy.

J'aurais pourtant juré qu'elle n'avait pas commencé. Nate s'étire et regarde le plafond.

– Moi, je me souviens, dis-je. Il l'a pris dans une pile sur le lavabo qui se trouve au fond de la salle.

– Les gobelets étaient-ils posés à l'endroit ou à l'envers ?

– À l'envers. Simon a pris celui du dessus.

– Avez-vous le souvenir d'avoir vu du liquide couler du gobelet à ce moment-là ? L'a-t-il secoué ?

Je réfléchis.

– Non, il l'a juste rempli d'eau.

– Et ensuite, il a bu ?

– Ouais.

Mais Bronwyn me corrige :

– Non. Pas tout de suite. Il a parlé un moment. Rappelez-vous !

Elle se tourne vers Nate.

– Il t'a demandé si c'était toi qui avais mis les portables dans nos sacs.

– Les portables. D'accord, répète le policier en griffonnant sur son bloc-notes.

Ce n'était pas une question, mais Bronwyn lui explique :

– Quelqu'un nous a fait une blague. C'est à cause de ça qu'on était tous en colle. M. Avery a trouvé dans nos sacs des portables qui n'étaient pas à nous. (Puis elle s'adresse à Mme Gupta d'un air indigné.) Franchement, ce n'est pas juste. Je voulais vous demander, est-ce que ça va figurer dans nos dossiers scolaires ?

Nate lève les yeux au ciel.

– En tout cas, ce n'était pas moi, précise-t-il. Moi aussi, quelqu'un a fourré un portable dans mon sac.

La proviseure plisse le front.

– Je n'étais pas au courant.

Elle se tourne vers moi et je hausse les épaules. Cette histoire de portables m'était complètement sortie de la tête.

Le lieutenant Budapest ne semble pas étonné.

– M. Avery me l'a signalé. Il a même ajouté qu'aucun élève n'était venu réclamer son portable ensuite, ce qui laissait supposer qu'il s'agissait bien d'une blague, en fin de compte.

Il glisse son stylo entre l'index et le majeur et le tapote en rythme

sur la table.

– Simon aurait-il pu être l’auteur de ce coup monté ?

– Je ne vois pas pourquoi il aurait fait ça, observe Addy. Lui aussi, il avait un portable dans son sac. Mais bon, je ne le connaissais pas très bien.

– Tu faisais partie du bureau d’organisation du bal de rentrée avec lui, rappelle Bronwyn.

Addy cligne des paupières, comme si ce souvenir venait tout juste de lui revenir.

– Et aucun de vous n’a jamais eu d’ennuis avec Simon ? demande le lieutenant Budapest. J’ai entendu parler de son appli – Askip, c’est bien cela ?

Comme il me regarde, je confirme d’un signe de tête.

– Il lui est arrivé de parler de vous dedans ?

Tout le monde fait non, sauf Nate qui répond :

– Plein de fois.

– À quel sujet ?

Nate se marre.

– Bah, des conneries...

Mais la proviseure l’interrompt :

– Restons polis, monsieur Macauley.

– Des trucs idiots, reprend Nate. Des histoires de nanas, le plus souvent.

– Et vous lui en avez voulu ?

– Pas vraiment.

Il a l’air sincère. J’imagine qu’être l’objet de rumeurs ne pèse pas lourd comparé à une arrestation. Si toutefois il a déjà été arrêté. Comme Simon n’a jamais rien balancé là-dessus, personne ne sait exactement ce qu’il en est.

C’est quand même pitoyable que Simon ait été notre principale source d’information.

Le lieutenant Budapest regarde les autres.

– Mais sur vous trois, rien ?

On secoue de nouveau la tête.

– Et vous n’avez jamais eu peur de vous retrouver dessus ? Vous n’avez jamais eu le sentiment d’avoir une espèce d’épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête ?

– Moi, non, dis-je d’une voix un peu moins assurée que je le

voudrais.

Détachant les yeux du lieutenant Budapest, je surprends les réactions d'Addy et Bronwyn, à l'opposé l'une de l'autre : Addy est blanche comme un fantôme tandis que Bronwyn est cramoisie. Nate les dévisage quelques secondes, bascule sa chaise en arrière et répond au policier en le regardant en face :

– Tout le monde a ses petits secrets, pas vrai ?

Ce soir-là, je fais durer ma séance d'entraînement, mais mon père oblige tout le monde à attendre que j'aie fini pour qu'on dîne ensemble. Quand on passe enfin à table à 20 heures, mon frère, Lucas, vient s'asseoir avec un air de victime résignée en crispant les mains sur son ventre.

La conversation porte sur le même sujet que tout le reste de la semaine.

– Tu devais bien te douter que la police finirait par s'en mêler, dit mon père en déposant une petite montagne de purée dans son assiette. Il y a un truc pas net dans la mort de ce garçon.

Il ricane avant d'ajouter :

– De l'huile d'arachide dans les tuyaux d'arrivée d'eau ? Les avocats ont de quoi s'amuser avec ça.

– Est-ce qu'il avait les yeux qui lui sortaient de la tête, comme ça ? me demande Lucas avec une grimace atroce.

Il a douze ans, et la mort de Simon n'est qu'une séquence jeu vidéo pour lui.

Ma grand-mère lui donne une tape sur la main. Nonny ne mesure pas plus d'un mètre cinquante et a la tête recouverte de frisettes blanches, mais elle ne rigole pas pour autant.

– Ferme ta bouche, si tu ne peux pas parler de ce jeune homme avec respect.

Elle vit avec nous depuis qu'on a quitté le Mississippi il y a cinq ans. À l'époque, ça m'a étonné qu'elle nous suive. Mon grand-père était déjà mort depuis des années, mais elle avait plein d'amis et d'activités là-bas. Maintenant qu'on vit ici depuis un moment, je comprends mieux. Notre maison de style colonial toute simple coûte le triple de celle qu'on avait dans le Mississippi, et on n'aurait jamais pu se la payer sans l'argent de Nonny. Mais à Bayview, on peut jouer au baseball toute l'année, et on trouve les meilleurs lycées du pays. Mon

père espère bien qu'un jour ou l'autre, mes résultats sportifs donneront un sens à cet énorme emprunt, et à ce boulot qu'il déteste.

Ça n'est pas exclu. Après que ma balle rapide s'est améliorée de 8 km/h au cours de l'été, je suis arrivé quatrième au classement dans les prévisions d'ESPN³ pour les sélections de la Ligue majeure de baseball pour l'an prochain et des tas de fans me contactent, ce qui me tente pas mal. Mais le baseball, ça ne marche pas comme le foot ou le basket. Quand un gars peut passer pro tout de suite après le lycée, c'est généralement ce qu'il fait.

Papa me désigne de la pointe de son couteau.

– Tu as un match de prestige samedi, n'oublie pas.

Pas de danger. Le calendrier est affiché partout dans la maison.

– Il pourrait peut-être se reposer ce week-end, pour une fois ? tente ma mère du bout des lèvres.

Mais le cœur n'y est pas. Elle sait que c'est un combat perdu d'avance.

– La meilleure chose que puisse faire Cooperstown dans ces circonstances, c'est de tenir le rythme, réplique mon père. Et c'est pas en se relâchant qu'il ramènera ce Simon.

Les petits yeux vifs de Nonny se posent sur moi.

– J'espère que tu te rends compte que vous n'auriez rien pu faire pour lui, Cooper. C'est normal que la police cherche la petite bête, c'est son travail.

Ça, ça reste à voir. Le lieutenant Budapest m'a bombardé de questions sur les stylos d'adrénaline disparus, et sur le temps que j'avais passé seul à l'infirmerie. Presque comme s'il pensait que j'avais pu y toucher avant l'arrivée de Mme Grayson. Mais il ne l'a pas dit clairement. S'il soupçonne un truc pas net, qu'est-ce qu'il attend pour s'intéresser à Nate ? Si on me posait la question – ce que personne n'a fait –, moi, je commencerais par me demander comment un gars comme lui connaissait l'existence des stylos d'adré.

On vient de débarrasser quand quelqu'un sonne à la porte. Lucas fonce ouvrir en braillant :

– J'y vais !

Quelques secondes plus tard, il ajoute sur le même ton :

– C'est Keely !

Nonny se lève avec difficulté, en s'appuyant sur la canne à poignée tête de mort que Lucas lui a choisie l'an dernier, quand elle a dû

admettre qu'elle ne pouvait plus marcher sans aide.

– Tu n'avais pas dit que vous ne deviez pas vous voir ce soir, Cooper ?

– Si, dis-je entre mes dents.

Keely entre en souriant dans la cuisine et me serre contre elle en passant les bras autour de mon cou.

– Comment tu vas ? me murmure-t-elle à l'oreille en effleurant ma joue avec ses lèvres. J'ai pensé à toi toute la journée.

– Ça va.

Elle recule, fouille dans sa poche et me laisse entrevoir avec un sourire éclair un paquet coloré. Des lanières de réglisse, qui n'ont rien à faire dans mon régime alimentaire et qui sont mes bonbons préférés au monde. Elle sait y faire avec moi. Et aussi avec mes parents, qui ont droit à leurs cinq minutes de conversation polie avant de sortir pour leur soirée bowling.

Mon portable sonne. Je le sors de ma poche.

« Salut, beau gosse. »

Je baisse le nez pour cacher mon sourire en répondant :

« Salut. »

« On peut se voir ce soir ? »

« Ça tombe mal. Je peux t'appeler plus tard ? »

« OK. Tu me manques. »

Keely est en train de parler à ma mère avec des yeux pétillants. Elle ne fait pas semblant. Keely n'est pas seulement belle ; elle est ce que Nonny appelle « du sucre au-dedans comme au-dehors ». Une fille adorable. Tous les gars de Bayview rêvent d'être à ma place.

« Toi aussi, tu me manques. »

-
1. En début de journée, dans les lycées américains, les élèves d'une même classe se réunissent dans une salle appelée *homeroom* avec le professeur principal, qui fait l'appel et communique les dernières informations importantes.
 2. Simulations portant sur des thématiques internationales proposées par les Nations unies. Elles visent à former les étudiants sélectionnés aux négociations internationales.
 3. Chaîne de télévision sportive américaine.

CHAPITRE QUATRE

Addy

Jeudi 27 septembre, 19 h 30

Je devrais faire mes devoirs avant que Jake passe me prendre, au lieu de quoi je reste campée devant ma coiffeuse, à passer les doigts le long de la racine de mes cheveux. Sur ma tempe gauche, la peau toute fine semble sur le point d'entrer en éruption dans un de ces horribles boutons démesurés auxquels j'ai droit tous les trois ou quatre mois. Chaque fois, ils se voient comme le nez au milieu de la figure.

Je n'ai plus qu'à garder mes cheveux détachés. Ça tombe bien, c'est comme ça que Jake les préfère. Il n'y a que mes cheveux dont je sois toujours sûre à cent pour cent. L'autre jour, j'étais au café avec des copines, assise à côté de Keely en face du grand miroir, et elle s'est penchée pour passer une main dans mes cheveux en souriant à nos reflets. Et elle m'a dit : « On ne pourrait pas échanger ? Rien que pour une semaine ? »

Je lui ai souri, en regrettant qu'on ne soit pas assises dos au miroir. Je déteste nous voir côte à côte, Keely et moi. Elle est tellement belle, avec son teint mat, ses longs cils et sa bouche à l'Angelina Jolie. Elle est le personnage principal et je suis la meilleure amie lambda dont on a déjà oublié le nom à la fin du film.

On sonne à la porte, mais je sais que Jake n'arrivera pas tout de suite dans ma chambre. Ma mère va le retenir prisonnier pendant au moins dix minutes. Elle ne se lasse pas des détails sur l'affaire Simon. Si je la laissais faire, elle me parlerait toute la soirée de la réunion d'aujourd'hui avec le lieutenant Budapest.

Je sépare mes cheveux en plusieurs sections et je les brosse soigneusement. Je n'arrête pas de penser à Simon. Il représentait une

présence constante en bordure de notre groupe depuis la troisième, même s'il n'en a jamais fait partie. Il n'avait qu'une seule amie, une sorte de gothique qui s'appelle Janae. À une époque, je pensais qu'ils sortaient ensemble, jusqu'à ce que Simon se mette à draguer toutes mes copines. Évidemment, aucune n'a jamais accepté de rencard avec lui. Cela dit, l'an dernier, un peu avant de sortir avec Cooper, Keely s'est soûlée à mort à une fête et elle a laissé Simon l'embrasser pendant cinq minutes dans un coin sombre. Elle a eu un mal fou à se débarrasser de lui après.

Je ne sais pas trop ce qui était passé par la tête de Simon, en fait. Les sportifs sont les seuls mecs susceptibles d'intéresser Keely. Il aurait eu plus de chances avec quelqu'un comme Bronwyn. Elle est pas mal, dans le genre discret, elle a de jolis yeux gris et des cheveux qui pourraient être super si elle les lâchait. Sans compter qu'ils auraient pu réviser ensemble et faire des concours de moyennes.

Sauf qu'aujourd'hui, j'ai eu l'impression que Bronwyn n'aimait pas beaucoup Simon. Quand le policier a parlé de sa mort, elle a eu l'air... enfin, pas particulièrement triste.

On frappe à la porte de ma chambre et je la regarde s'ouvrir dans le miroir en continuant à me brosser les cheveux. Jake enlève ses baskets et s'affale sur mon lit en prenant un air épuisé.

– Ta mère m'a vidé, Ad. Je ne connais personne d'autre qui soit capable de répéter la même question autant de fois.

– Tu peux le dire.

Je vais m'asseoir à côté de lui. Il passe un bras autour de mes épaules et je me pelotonne contre lui, la tête dans son cou, une main sur sa poitrine. On sait exactement comment s'ajuster l'un par rapport à l'autre, et je me détends pour la première fois depuis que j'ai été appelée dans le bureau de la proviseure.

Je suis les contours de son biceps. Jake n'a pas un physique aussi affûté que Cooper, qui a pratiquement une silhouette de super-héros avec son entraînement professionnel. Mais je trouve qu'il a l'équilibre parfait entre le muscle et la minceur. Et il est rapide, c'est le meilleur demi offensif qu'ait eu le lycée depuis des années. Il ne provoque pas non plus le même déchaînement médiatique que Cooper, mais plusieurs facs s'intéressent à lui et il a de bonnes chances de décrocher une bourse grâce au foot.

– Mme Kelleher m'a appelé, m'informe-t-il.

Ma main s'immobilise et je fixe le coton bleu de son tee-shirt qui sent le frais.

– La mère de Simon ? Pourquoi ?

– Elle m'a demandé de faire partie de ceux qui porteront le cercueil à l'enterrement, me répond-il en haussant les épaules. Ça se passe dimanche. J'ai accepté, je n'allais pas lui dire non.

Il m'arrive d'oublier que Simon et Jake étaient amis à l'école primaire et au collège, avant que Jake ne se mette au sport et Simon... à on ne sait trop quoi. En troisième, Jake est entré dans l'équipe de foot américain du collège et s'est rapproché de Cooper, qui était déjà une légende à Bayview pour avoir hissé son équipe au niveau de la Série mondiale des Petites Ligues. Un an plus tard, ils étaient déjà les rois de la classe, tous les deux, et Simon n'était plus qu'un gars un peu bizarre que Jake avait connu autrefois.

Je me demande parfois si Simon n'a pas lancé Askip pour impressionner son vieux copain. Au départ, il avait découvert que l'un des rivaux de Jake au foot harcelait tout un groupe de filles de première en leur envoyant des sextos anonymes, et il avait vendu la mèche sur une appli qui s'appelait Antisèche. Ça a fait beaucoup de bruit pendant une quinzaine de jours, et, dans la foulée, on a pas mal parlé de Simon aussi. Ça devait être la première fois qu'on le remarquait à Bayview.

Jake a dû le féliciter vaguement avant d'oublier, et Simon est passé à la vitesse supérieure en créant sa propre appli. Mais comme les ragots d'utilité publique ne mènent pas loin, il s'est mis à poster des infos bien plus mesquines et plus personnelles que le scandale des sextos. Plus personne ne le considérait comme un héros, mais les gens commençaient à avoir peur de lui, et je suppose que, pour Simon, c'était presque aussi bien.

Cela dit, quand nos amis attaquaient son appli, Jake avait tendance à le défendre. « Et alors, il ne ment pas, si ? Les gens n'ont qu'à arrêter de faire des conneries et il n'y aura plus de problème. »

Il peut avoir des raisonnements assez tranchés. C'est facile, quand on n'a jamais rien à se reprocher.

– On va toujours à la plage demain soir avec les autres ? me demande-t-il en enroulant une mèche de mes cheveux autour de ses doigts.

Il présente ça comme si c'était à moi de décider, alors qu'on sait

tous les deux que c'est lui qui gère notre vie sociale.

– Bien sûr, dis-je à mi-voix. Il y aura qui ?

Pitié, pas TJ.

– Cooper et Keely, normalement, même si elle n'est pas sûre qu'il pourra. Luis et Olivia. Vanessa, Tyler, Noah, Sarah...

Pas TJ, pas TJ.

– Et TJ.

Argh. Je ne sais pas si c'est juste mon imagination, ou si TJ, qui se contentait jusqu'ici d'évoluer en périphérie de notre petit groupe en qualité de nouveau, s'est vraiment mis à se frayer un chemin vers son centre au moment où je rêverais qu'il disparaisse pour de bon.

– Super, dis-je platement.

Je tends le cou pour déposer un baiser sur la mâchoire de Jake. C'est le moment de la journée où elle commence à être un peu râpeuse. C'est une nouveauté de cette année.

– Adelaide ! On s'en va !

– OK !

Ma mère et Justin sortent presque tous les soirs, souvent au restaurant, parfois en boîte. Justin n'a que trente ans, c'est encore son truc. Ma mère s'amuse presque autant que lui, surtout quand les gens croient qu'elle a le même âge que lui.

La porte claque. Au bout d'une minute, Jake se penche pour m'embrasser et sa main se glisse sous mon tee-shirt.

Beaucoup de gens s'imaginent qu'on couche ensemble depuis la troisième, mais c'est faux. Il a préféré attendre le bal de fin d'année de première. C'était toute une affaire. Il a loué une chambre dans un hôtel classe, qu'il a remplie de fleurs et de bougies, et m'a acheté de la lingerie géniale. Je n'aurais pas été contre quelque chose d'un peu plus spontané, mais je sais que j'ai une chance de dingue d'avoir un petit ami qui m'aime assez pour se soucier de chaque détail.

– T'en as envie ? Ou tu préfères qu'on parle, tranquille ?

Il me regarde d'un air attentif en haussant des sourcils interrogateurs, mais sa main avance toujours plus bas.

Je ne dis jamais non. Comme m'a expliqué ma mère quand elle m'a emmenée chez le gynécologue pour que je prenne la pilule : si on dit non trop souvent, il y en a toujours une autre qui finit par dire oui à notre place. Et de toute façon, j'en ai autant envie que lui. J'attends toujours avec impatience ces moments d'intimité entre nous. Je me

fondrais en lui si je pouvais.

– Plus qu'envie.

Et je l'attire vers moi.

Nate

Jeudi 27 septembre, 20 h

Je vis dans cette maison. Celle devant laquelle les gens passent en disant : « Je ne peux pas croire que quelqu'un vive là-dedans. » Même si « vivre » est un peu exagéré. J'y suis le moins possible. Quant à mon père, il est à moitié mort.

Notre maison se situe en bordure de Bayview, et c'est le genre de bicoque que les riches achètent pour les démolir et reconstruire derrière. Petite et moche, avec une seule fenêtre sur la façade. La cheminée tombe en miettes depuis mes dix ans. Sept ans plus tard, tout le reste de la baraque en fait autant. La peinture s'écaille, les volets se décrochent, les marches en béton qui mènent à la porte d'entrée sont fendues sur toute leur longueur. Le jardin ne vaut pas mieux. L'herbe, jaunie par la sécheresse de l'été, nous arrive aux genoux. Je la tondais de temps en temps, à une époque, avant de réaliser que le jardinage est une perte de temps infinie.

Quand j'entre, mon père est allongé sur le canapé, totalement dans le cirage. Il y a une bouteille d'alcool sur la table basse. Il est tombé d'une échelle pendant qu'il travaillait sur un toit il y a quelques années, à une période où l'alcool ne faisait pas encore de lui un zombie, et il a pris ça comme un coup de bol. Il a reçu des indemnités pour accident de travail et s'est retrouvé assez handicapé pour toucher une pension d'invalidité. Pour un type comme lui, ça revient à gagner le gros lot. Maintenant, il peut boire toute la journée et le fric tombe tout seul.

Cela dit, ce n'est pas non plus une fortune. J'aime bien avoir une box, pouvoir mettre de l'essence dans ma moto et de temps en temps,

manger autre chose que des nouilles au fromage. Du coup, j'ai trouvé un boulot à temps partiel et je passe quatre heures par jour après les cours à distribuer des petits sachets remplis d'antalgiques dans tout le comté de San Diego. C'est clair que ce n'est pas l'idée du siècle, encore moins depuis que je me suis fait choper à dealer de l'herbe l'été dernier et que je suis en liberté surveillée. Mais je ne connais rien qui paye aussi bien pour aussi peu d'effort.

Je vais ouvrir le frigo, où je tombe sur un reste de bouffe chinoise. Sur la porte, il y a une photo fixée par un aimant, toute craquelée, aux coins enroulés. Mon père, ma mère et moi quand j'avais onze ans, juste avant qu'elle s'en aille.

Elle était bipolaire et ne pensait pas toujours à prendre ses médicaments, alors on ne peut pas dire que j'aie eu une enfance de rêve même quand elle était là. Dans mon premier souvenir, elle laisse tomber une assiette et s'assoit par terre au milieu des débris en pleurant toutes les larmes de son corps. Un jour, quand je suis descendu du bus en rentrant de l'école, je l'ai trouvée en train de virer toutes nos affaires par la fenêtre. Et très souvent, elle se recroquevillait dans un coin de son lit et n'en bougeait plus pendant des jours.

Par contre, ses phases de haut, c'était trop cool. Pour mes huit ans, elle m'a emmené au supermarché, elle m'a donné un caddie et elle m'a dit de le remplir avec ce que je voulais. Dans ma période reptiles, un an après, elle m'a fait la surprise d'installer un terrarium dans le salon avec un agame barbu dedans. On l'a appelé Stan, comme Stan Lee, et je l'ai toujours. Ces bêtes-là vivent super longtemps.

Mon père ne buvait pas autant, à l'époque, et à eux deux, ils se débrouillaient pour me conduire à l'école et au sport. Jusqu'à ce que ma mère se mette à remplacer ses médicaments par d'autres psychotropes. Eh ouais, je suis un connard qui deale des trucs qui ont flingué sa mère. Mais soyons clairs, je m'en tiens à la vente d'herbe et d'antalgiques. Ma mère s'en serait très bien sortie si elle n'avait pas touché à la coke.

Et puis elle est partie.

Au début, elle revenait tous les cinq ou six mois. Puis ça a été une fois par an. La dernière fois que je l'ai vue, j'avais quatorze ans et mon père commençait à déraiper. Elle n'arrêtait pas de parler d'une ferme communautaire où elle s'était installée dans l'Oregon, en disant que c'était génial, qu'elle allait repartir là-bas avec moi, que je pourrais

aller en cours avec tous les jeunes hippies et cultiver des fruits bio ou je ne sais quoi.

Elle m'a payé une glace géante comme si j'avais huit ans, et m'a tout expliqué en détail. « Tu vas adorer, Nathaniel. Tout le monde est tellement ouvert ! On ne te colle pas d'étiquette, comme tout le monde le fait ici. »

Même sur le coup, ça avait l'air nul, mais ça paraissait toujours mieux que Bayview. Alors j'ai fait mes valises, j'ai pris la cage de Stan et je l'ai attendue sur les marches. J'ai dû l'attendre la moitié de la nuit comme un pauvre con, avant de réaliser qu'elle ne viendrait pas.

Et cette virée chez le glacier a été la dernière fois où je l'ai vue.

Pendant que mes nouilles chinoises chauffent dans le micro-ondes, je vais voir comment va Stan, à qui il reste encore un petit tas d'épluchures de légumes et quelques criquets vivants de ce matin. Je soulève le couvercle de son terrarium et il me regarde en clignant des yeux sur son rocher. Stan est super cool et facile à entretenir. Autrement, il n'aurait jamais survécu dans cette baraque pendant huit ans.

– Ça roule, Stan ?

Je le pose sur mon épaule, je récupère mon assiette et je m'affale dans un fauteuil en face de mon comateux de père. Il y a le championnat de baseball à la télé. J'éteins parce que a) je déteste le baseball et b) ça me fait penser à Cooper Clay, qui me fait penser à Simon Kelleher et à tout ce cauchemar. Je n'ai jamais aimé ce mec, mais c'était horrible. Et Cooper était presque aussi inutile que la blonde, quand on y pense. Bronwyn est la seule qui ait fait autre chose que bégayer comme une débile.

Ma mère aimait bien Bronwyn. Elle trouvait qu'elle avait un truc en plus. Comme dans la pièce de Noël en CM1, où je jouais un berger et Bronwyn, la Vierge Marie. Quelqu'un avait volé le petit Jésus, peut-être pour emmerder Bronwyn, qui prenait toujours tout bien trop au sérieux, déjà quand elle était petite. Bronwyn s'est dirigée vers le public, a emprunté un sac, l'a enroulé dans une couverture et a joué la pièce avec le sac dans les bras comme si de rien n'était. « Cette fille ne se laisse pas démonter », a approuvé ma mère après coup.

Bon, par souci de transparence, précisons que c'est moi qui avais volé le petit Jésus, et c'était effectivement pour emmerder Bronwyn. Ça aurait été plus marrant si elle avait paniqué.

Ça sonne quelque part dans mon blouson et je fouille mes poches à la recherche du bon portable. J'ai failli éclater de rire lundi en colle quand Bronwyn a déclaré que personne n'avait deux portables. Moi, j'en ai trois : un pour les amis, un pour les fournisseurs et un pour les clients. Sans compter quelques autres au cas où. Mais je ne suis pas idiot au point de les prendre pour aller en cours avec Avery.

Mes portables pro sont toujours sur vibreur. Alors quand ça sonne, je sais que c'est perso. Je sors mon vieil iPhone pourri et je vois que j'ai un message d'Amber, une fille que j'ai rencontrée à une fête il y a un mois.

« T'es chez toi ? »

J'hésite un peu. Amber est sexy et repart toujours avant que ça devienne relou, mais elle est déjà venue il y a trois-quatre jours. Ça se gâte tout le temps quand je laisse les rencards occasionnels se rapprocher plus d'une fois par semaine.

Mais je suis nerveux, et ça ne me ferait pas de mal de me changer les idées.

Je réponds : « Je t'attends »

Je suis sur le point de ranger mon portable quand un autre message arrive. C'est Chad Posner, un mec de Bayview que je vois de temps en temps, qui m'envoie un lien.

« T'as vu ça ? » Je clique sur l'article Tumblr dont le titre est « Askip ».

C'est *Dateline* qui m'y a fait penser. J'y réfléchissais déjà, bien sûr. C'est pas le genre d'idée qui vous vient comme ça au réveil. Mais je butais sur le moyen de ne pas me faire pincer. Je ne suis pas stupide, je sais que je ne suis pas un génie du crime. Et pas question d'abîmer mon physique par un séjour en prison.

L'émission parlait d'un type qui avait tué sa femme. Le schéma classique, quoi. C'est toujours le mari. Mais là, plein de gens étaient contents qu'elle soit morte. Elle avait fait virer un collègue, entubé des gens sur des histoires de dossiers municipaux, et elle couchait avec le mari d'une amie. Un vrai cauchemar, cette bonne femme.

Le mari n'était pas une lumière. Il avait payé quelqu'un pour assassiner sa femme et leurs appels étaient faciles à

retracer. Mais au départ, il avait profité d'un bon écran de fumée grâce à tous les autres suspects. Quand on tue quelqu'un que tout le monde voudrait voir mort, c'est plus facile de s'en sortir.

Et franchement, tout le monde à Bayview détestait Simon. Je suis juste la seule personne à avoir eu le cran de passer à l'acte.

Ne me remerciez pas.

J'ai failli en lâcher mon portable. Chad m'avait envoyé un autre message pendant que je lisais.

« Les gens sont tarés »

Je lui demande : « Où t'as trouvé ça ? »

Il répond : « On me l'a envoyé par hasard » avec l'émoticône qui pleure de rire. Il pense que le mec qui a écrit ça est un con qui a voulu faire de l'humour noir. C'est sûrement ce que penseraient les gens. Ceux qui n'ont pas passé une heure, en compagnie de trois autres, face un officier de police qui leur a demandé de douze manières différentes comment de l'huile d'arachide avait pu atterrir dans le gobelet de Simon.

Les trois autres avaient des airs super coupables. Visiblement, ils n'ont pas l'habitude de rester impassibles quand les merdes se mettent à pleuvoir. En tout cas, pas autant que moi.

1. Émission hebdomadaire américaine principalement consacrée aux faits divers.

CHAPITRE CINQ

Bronwyn

Vendredi 28 septembre, 18 h 45

L'arrivée du vendredi soir est un soulagement. Ma sœur et moi, on est calées dans sa chambre devant un marathon *Buffy contre les vampires* sur Netflix. C'est notre obsession du moment, et j'ai attendu cet instant toute la semaine. Mais ce soir, on ne suit le programme que d'un œil. Maeve est recroquevillée sur l'appui de fenêtre, en train de taper sur son ordinateur, et je suis affalée sur son lit avec *Ulysse* de James Joyce sur ma liseuse. Il est numéro un sur la liste des cent meilleurs romans de Modern Library et je suis décidée à le finir avant la fin du semestre, mais je n'avance pas vite. Et j'ai du mal à me concentrer.

Le seul sujet de conversation au lycée aujourd'hui était le fameux post sur Tumblr. Des élèves ont reçu le lien hier soir depuis une adresse Gmail au nom d'Askip et à midi, tout le monde l'avait lu. Yumiko, qui travaille bénévolement au secrétariat le vendredi, a entendu la direction dire qu'ils allaient essayer de remonter à la source de ce message par son adresse IP.

À mon avis, ça ne marchera pas. Même avec une moitié de QI, personne n'enverrait ça à partir de son ordinateur personnel.

Depuis la colle de lundi, les gens marchent sur des œufs et se montrent particulièrement sympas avec moi. Mais aujourd'hui, c'était différent. Les conversations s'arrêtaient à mon approche. Yumiko a fini par me dire :

– Personne ne pense que c'est toi qui as envoyé ça, bien sûr. C'est juste qu'ils trouvent ça bizarre, que ce truc apparaisse le lendemain du jour où vous êtes interrogés par la police.

Et c'était censé me rassurer...

– N'empêche, tu te rends compte ?

La voix de Maeve me ramène au présent. Elle pose son ordinateur et pianote doucement sur la vitre.

– L'an prochain, tu seras à Yale ! Qu'est-ce que tu feras le vendredi soir, tu crois ? T'iras à des soirées ?

Je lève les yeux au ciel.

– C'est ça. Parce que en même temps que tu reçois ta lettre d'acceptation, tu subis une greffe de personnalité. Et encore faut-il que je sois prise.

– Tu seras prise. Ce n'est pas possible autrement.

Je remue nerveusement sur le lit. Tout est possible.

– On ne sait jamais, dis-je simplement.

Ma sœur continue à tapoter la vitre.

– Si tu joues les modestes à cause de moi, te fatigue pas. J'assume tout à fait d'être la ratée de la famille.

– Tu n'es pas ratée.

Elle chasse mes protestations d'un sourire. Maeve est l'une des personnes les plus intelligentes que je connaisse. Mais jusqu'à la troisième, elle était trop malade pour aller régulièrement en cours. On lui a diagnostiqué une leucémie quand elle avait sept ans et elle n'a été vraiment guérie qu'à quatorze ans, il y a deux ans.

À deux reprises, on a bien failli la perdre : une fois, au CM1, j'ai entendu les prêtres de l'hôpital demander à nos parents s'ils envisageaient de « s'organiser ». J'ai compris ce que ça voulait dire. J'ai baissé la tête et je me suis mise à prier : « S'il vous plaît, ne la prenez pas. Je ferai tout ce que vous voudrez si vous nous la laissez. Je serai une enfant modèle, c'est promis. »

Après toutes ces années passées en pointillé à l'hôpital, Maeve n'a jamais complètement appris à s'intégrer. Alors je le fais pour deux : s'inscrire à des clubs, gagner des prix, et avoir les bonnes notes pour aller à Yale, comme l'ont fait nos parents. Ça les rend heureux, et ça évite à Maeve de faire trop d'efforts.

Elle retourne regarder par la fenêtre, avec son habituelle expression un peu absente. D'ailleurs, elle ressemble à un personnage sorti d'un rêve : pâle et éthérée, avec des cheveux très bruns, comme moi, mais des yeux d'une étonnante couleur d'ambre. Alors que je m'apprête à lui demander à quoi elle pense, elle se redresse

brusquement et colle le front contre la vitre.

– Ce n'est pas Nate Macauley ?

Comme je ricane, elle insiste :

– Sérieux, viens voir !

Je la rejoins à la fenêtre, d'où je distingue une moto dans notre allée.

– J'y crois pas...

On échange un coup d'œil, et elle me balance un sourire plein de sous-entendus.

– Quoi ? dis-je, d'un ton un peu trop sec.

– Quoi ? répète-t-elle, moqueuse. Tu crois que j'ai oublié comme tu rêvais de lui à l'école primaire ? J'étais malade, pas morte.

– Ne dis pas ça, ce n'est pas drôle. Et c'était dans une autre vie !

La moto de Nate est toujours là, à l'arrêt.

– Qu'est-ce qu'il fait ici ?

– Il n'y a qu'un moyen de le savoir.

Elle a pris un ton chantonnant qui m'énerve, et elle ignore le regard noir que je lui jette en me levant.

Je descends l'escalier le cœur battant. J'ai plus parlé avec Nate dans le courant de la semaine dernière que depuis le CM2. Chaque fois que je le vois, j'ai l'impression qu'il rêve de s'en aller. Mais je n'arrête pas de tomber sur lui.

Quand j'ouvre la porte, un flot de lumière inonde l'allée et l'éclaire comme s'il se trouvait au centre d'une scène. Je m'approche, un peu sur les nerfs, et désagréablement consciente d'être dans ma tenue habituelle de glande avec Maeve : tongs, sweat à capuche et short de gym. On ne peut pas dire qu'il fasse beaucoup d'efforts vestimentaires non plus. Je l'ai déjà vu deux fois cette semaine dans ce tee-shirt Guinness.

– Salut, Nate. Ça va ?

Il enlève son casque et ses yeux bleu sombre vont de moi à notre porte d'entrée.

– Salut.

Il ne dit rien d'autre pendant un moment, et ça me met mal à l'aise. Je croise les bras et j'attends. Finalement, il me regarde avec un sourire en coin qui me retourne lentement l'estomac.

– Je n'ai pas vraiment de raison d'être là.

Je bredouille :

– Tu veux entrer ?

Il hésite.

– Je suis sûr que tes parents seraient ravis de me voir.

C'est peu dire. L'une des bêtes noires de mon père est le cliché du dealer colombien, et il prendrait très mal l'idée qu'on puisse m'y associer, même de loin. Mais je réponds sans prendre le temps de réfléchir :

– Ils ne sont pas là.

Avant d'ajouter à la hâte :

– Je suis avec ma sœur.

Je ne voudrais pas qu'il se fasse des idées.

– Ah, OK.

Il descend de sa moto et me suit comme si c'était tout naturel. Alors j'essaie de me comporter avec nonchalance, moi aussi. Quand on entre dans la cuisine, je trouve Maeve appuyée au comptoir, même si je suis sûre qu'elle nous observait par la fenêtre de sa chambre il y a moins de dix secondes.

– Tu connais ma sœur ?

Nate secoue la tête.

– Non. Salut !

– Salut, moi c'est Maeve, répond-elle en le dévisageant avec un intérêt non dissimulé.

Je le regarde enlever son blouson d'un coup d'épaule et le poser sur le dossier d'une chaise, en me demandant ce que je suis censée faire. L'occuper ? Parce que c'est à moi de faire ça ? C'est lui qui se pointe sans prévenir. Je devrais reprendre ce que j'étais en train de faire. Sauf que j'étais assise dans la chambre de ma sœur à regarder un vieux Buffy contre les vampires d'un œil tout en lisant Ulysse de l'autre.

Je ne sais pas du tout quoi inventer.

Nate franchit les portes vitrées de notre salon sans paraître remarquer ma gêne. Maeve me donne un coup de coude et murmure tandis qu'on le suit :

– *Que boca tan hermosa.*

– La ferme.

Mon père nous encourage à parler espagnol à la maison, mais ce n'est sûrement pas ce qu'il avait en tête. En plus, pour ce qu'on en sait, Nate parle peut-être couramment espagnol.

Il s'arrête devant le piano à queue et se retourne vers nous.

– Qui est-ce qui joue ?

– Bronwyn, répond Maeve avant que j'aie pu ouvrir la bouche.

Je reste à la porte, les bras croisés, tandis qu'elle s'installe dans le fauteuil en cuir de mon père face à la baie vitrée qui donne sur la terrasse.

– Elle joue super bien, ajoute-t-elle.

– C'est vrai ? demande Nate en même temps que je réplique :

– Pas du tout.

– Mais si, insiste Maeve.

Je la fixe en plissant les yeux et elle écarquille les siens en feignant l'innocence.

Traversant la pièce, Nate va se camper devant la grande bibliothèque en noyer qui couvre un mur entier et s'intéresse à une photo de Maeve et moi, où on sourit toutes les deux sans nos dents de devant, devant le château de Cendrillon à Disneyland. Elle a été prise six mois avant qu'on ne diagnostique la maladie de Maeve, et pendant longtemps, on n'a pas eu d'autre photo de vacances. Il l'examine et me regarde rapidement, avec un petit sourire. Maeve avait raison, il a une bouche sexy.

– Tu devrais jouer quelque chose.

Après tout, pourquoi pas ? C'est toujours plus facile que de faire la conversation.

Je vais m'asseoir sur le tabouret et je redresse la partition qui se trouve devant moi. C'est le *Canon* de Pachelbel, que je répète depuis plusieurs mois. Je prends des cours depuis l'âge de huit ans et je suis assez au point techniquement. Mais je n'éveille jamais d'émotions chez les gens. Avec le *Canon*, pour la première fois, j'ai envie d'essayer. Il y a quelque chose dans la façon dont la musique s'amplifie, dont elle commence tout doucement avant de gagner en volume et en intensité, presque jusqu'à la colère. C'est la partie la plus difficile : à un moment, les notes deviennent dures, presque discordantes, et je n'arrive pas à rassembler la force de jouer ça comme il faudrait.

Je ne l'ai pas joué depuis plus de huit jours. La dernière fois que j'ai essayé, j'ai fait tellement de fausses notes que même Maeve a fait la grimace. Apparemment, elle s'en souvient ; elle se tourne vers Nate en disant :

– Ce morceau-là est super dur.

Comme si elle regrettait de m'avoir mise dans une situation difficile. Mais je m'en fiche. Le moment est trop surréaliste pour qu'on le prenne au sérieux. Si demain, au réveil, Maeve me dit que j'ai rêvé tout ça, je n'aurai pas de mal à le croire.

Alors je me lance, et, tout de suite, je sens que quelque chose a changé. Mon jeu est plus délié qu'avant et j'ai moins de mal dans les passages difficiles. Pendant quelques minutes, j'oublie que je ne suis pas seule dans la pièce et je savoure la fluidité des notes sur lesquelles j'accroche d'habitude. Même le crescendo... Je ne l'attaque pas aussi énergiquement que je le devrais, mais j'ai gagné en rapidité et en assurance, et je ne fais pas une seule fausse note. Quand j'ai fini, j'adresse un sourire triomphant à Maeve, et c'est seulement en voyant son regard se poser sur Nate que je me souviens qu'il est là aussi.

Il est adossé à la bibliothèque, les bras croisés et, pour la première fois, il n'a pas l'air de s'ennuyer, ni de se moquer de moi.

– C'est la plus belle chose que j'aie jamais entendue, me dit-il.

Addy

Vendredi 28 septembre, 19 h

C'est pas vrai. Ma mère est réellement en train de draguer le lieutenant Budapest, au visage parsemé de taches de rousseur et à la calvitie naissante.

– Bien sûr, vous pouvez compter sur Adelaide pour faire tout ce qu'elle pourra pour vous aider, lui assure-t-elle d'une voix rauque en promenant l'index sur le pourtour de son verre de vin.

Justin est rentré dîner avec ses parents, qui détestent ma mère et ne l'invitent jamais. C'est leur façon à eux de le punir, qu'il s'en rende compte ou non.

Le lieutenant Budapest est passé juste au moment où on venait de finir le pad thaï aux légumes que ma mère commande toujours quand ma sœur Ashton passe nous voir. Comme il ne sait plus où se mettre, il fixe un bouquet de fleurs séchées accroché au mur. Ma mère refait la décoration tous les six mois, et sa dernière lubie est le style brocante romantique, avec un petit côté plage un peu surprenant. Roses de mai et coquillages à la pelle.

– J'aurais juste besoin de quelques petites précisions, Addy, me dit-il.

– D'accord.

Je suis un peu surprise de sa visite, croyant avoir déjà répondu à toutes ses questions. Mais je suppose que l'enquête est loin d'être terminée. Aujourd'hui, le labo de M. Avery était fermé par du ruban jaune et des officiers de police ont fait des allées et venues dans le lycée toute la journée. Cooper a dit que la direction allait sans doute avoir des ennuis à cause de cette huile dans l'eau.

J'observe ma mère à la dérobée. Elle regarde le lieutenant Budapest fixement, mais avec cet air lointain que je connais bien. Dans sa tête, elle est déjà ailleurs, sans doute en train de prévoir ce qu'elle va porter ce week-end. Ashton entre dans le salon et s'assoit dans le fauteuil en face de moi.

– Vous parlez à tous les jeunes qui étaient collés ce jour-là ? demande-t-elle au lieutenant Budapest.

Il s'éclaircit la gorge.

– L'enquête se poursuit, mais je suis là parce que j'ai une question à poser à Addy en particulier. Vous êtes bien passée à l'infirmier le jour de la mort de Simon ?

Hésitante, je glisse un regard vers Ashton avant de répondre :

– Non.

– Mais si. C'est dans le registre de l'infirmière.

Je me tourne vers la cheminée, en sentant toujours les yeux de ma sœur rivés sur moi. J'enroule une mèche de cheveux autour de mon doigt et je tire dessus nerveusement.

– Je ne m'en souviens pas.

– Vous ne vous souvenez pas d'être allée à l'infirmier lundi ?

– En fait, j'y vais souvent, dis-je à la hâte. Pour des migraines, des choses comme ça. Je devais avoir mal à la tête.

Je plisse le front comme si je réfléchissais intensément, et je me décide à croiser le regard du lieutenant Budapest.

– Ah oui, c'est vrai ! J'avais mes règles et j'avais super mal au ventre. Il me fallait de l'ibuprofène.

Le lieutenant Budapest rougit facilement. Il devient écarlate tandis que je souris poliment en libérant ma mèche de cheveux.

– Et vous avez trouvé ce que vous vouliez ? C'était juste de l'ibuprofène ?

– Qu'est-ce que vous cherchez à savoir ? lui demande Ashton.

Elle déplace un coussin de sorte que le motif, une étoile de mer faite avec de vrais coquillages, ne lui rentre pas dans le dos.

– Eh bien, nous essayons de comprendre pourquoi il n'y avait pas de stylos d'adrénaline à l'infirmier au moment de la réaction allergique de Simon. L'infirmière assure qu'il y en avait encore plusieurs le matin. Or, ils avaient disparu l'après-midi.

Ashton se raidit.

– Vous ne pouvez quand même pas imaginer que c'est ma sœur qui

les a pris !

Ma mère se tourne vers moi avec un air un peu surpris, mais n'intervient pas.

Si le lieutenant Budapest s'aperçoit que c'est ma sœur qui s'est mise à assumer le rôle de ma mère, il n'en montre rien.

– Personne ne dit cela, répond-il. Mais, Addy, auriez-vous par hasard remarqué si ces stylos étaient là ou pas ? D'après le registre, vous êtes passée à 13 heures.

Mon cœur bat trop vite, mais je garde un ton calme pour lui assurer :

– Je ne sais même pas à quoi ça ressemble.

Puis il me fait répéter *une fois de plus* tout ce dont je me souviens sur l'heure de colle, avant de me poser tout un tas de questions à propos du message posté sur Tumblr. Penchée en avant, Ashton s'intéresse et nous interrompt beaucoup, tandis que ma mère retourne deux fois à la cuisine pour remplir son verre de vin. Je n'arrête pas de regarder l'heure, parce que je devrais bientôt aller à la plage avec Jake et que je n'ai même pas commencé à me maquiller. Mon bouton ne va pas s'en aller tout seul.

Quand le lieutenant Budapest se prépare enfin à partir, il me tend une carte.

– Tenez, Addy, au cas où vous vous rappelleriez quelque chose. Surtout, n'hésitez pas à m'appeler. Le moindre détail peut avoir son importance.

– D'accord, dis-je en glissant la carte dans la poche arrière de mon jean.

Puis il dit au revoir à Ashton et à ma mère tandis que je lui ouvre la porte. Ashton s'appuie à l'encadrement et on le regarde monter dans sa voiture de patrouille et s'éloigner lentement.

Je repère la voiture de Justin qui attend pour se garer devant chez nous, ce qui me pousse à accélérer le mouvement. Je n'ai aucune envie de lui parler ET je ne suis toujours pas maquillée. Alors je m'enfuis à l'étage, Ashton sur les talons. Ma chambre est la plus grande de la maison, après la suite parentale de ma mère. C'était celle d'Ashton avant son mariage. Elle fait encore comme si elle y était chez elle, comme si elle n'était jamais partie.

– Tu ne m'avais pas raconté cette histoire de message sur Tumblr, me dit-elle en s'étalant de tout son long sur mon couvre-lit blanc

ajouré, puis en ouvrant le dernier numéro de *US Weekly*¹.

Ashton est encore plus blonde que moi et se coupe les cheveux au niveau de la mâchoire, ce que ma mère déteste. Moi, je trouve ça mignon. Si Jake n'aimait pas autant mes cheveux, je les couperais peut-être comme elle.

Je m'assois devant ma coiffeuse et je tapote de l'anticerne sur mon bouton.

– Bah, c'est juste le message d'un tordu, dis-je.

– Tu avais vraiment oublié que tu étais passée à l'infirmierie ? Ou tu n'avais pas envie de répondre ?

Je triture le capuchon de mon anticerne, et la sonnerie de mon portable se met à brailler « Only Girl » de Rihanna sur ma table de chevet, m'évitant d'avoir à lui répondre. Ashton le prend et m'informe :

– Jake arrive.

– Hé ! dis-je en la foudroyant du regard dans le miroir. Tu n'es pas censée fouiller dans mon téléphone comme ça ! C'est privé !

– Désolée, fait-elle d'un ton totalement dépourvu de remords. Tout va bien, avec Jake ?

Je me retourne sur ma chaise, les sourcils froncés.

– Pourquoi ça n'irait pas ?

Ashton lève la main dans un geste défensif.

– C'était une simple question, Addy. Sans aucun sous-entendu.

Elle continue plus sombrement :

– Il n'y a aucune raison de penser que tu finiras comme moi. D'ailleurs, Charlie et moi, on ne s'est pas rencontrés au lycée.

Je bats des paupières, étonnée. D'accord, je vois bien que ça se passe mal entre Ashton et Charlie depuis un certain temps. Déjà, elle passe beaucoup de temps ici. Et ensuite, il draguait à fond une demoiselle d'honneur franchement vulgaire au mariage de notre cousine le mois dernier. Mais c'est la première fois qu'Ashton y fait allusion.

– C'est... à ce point-là ?

Elle lâche le magazine en haussant les épaules et se cure les ongles.

– C'est compliqué. Le mariage, c'est bien moins évident que ce qu'on dit. Au moins, tu as la chance de ne pas encore avoir à prendre de décisions qui engagent ta vie.

Elle pince les lèvres.

– Et ne te laisse pas embrouiller par maman, elle déforme tout. Contente-toi de profiter de tes dix-sept ans.

Je ne peux pas. J'ai bien trop peur que tout soit bientôt fichu. Que tout soit déjà fichu.

Voilà ce que j'aimerais pouvoir répondre à Ashton. Ce serait un tel soulagement de me confier. J'ai l'habitude de tout dire à Jake, mais je ne peux pas lui dire ça.

Et en dehors de lui, il n'y a absolument personne en qui j'aie confiance. Aucun de mes amis, certainement pas ma mère, et pas ma sœur. Parce que même si elle est sans doute pleine de bonnes intentions, mine de rien, elle peut avoir un discours très négatif sur Jake.

On sonne à la porte et la bouche d'Ashton se tord dans un demi-sourire.

– Ça doit être M. Parfait.

Ironique, comme prévu.

Sans faire attention à elle, je dévale les escaliers et je vais ouvrir, avec le grand sourire qui me vient toujours aux lèvres quand je sais que je vais voir Jake. Et le voilà, dans son blouson de foot, avec ses cheveux châains ébouriffés par le vent, qui me renvoie un sourire identique au mien.

– Salut, bébé.

Alors que je m'avance pour l'embrasser, je vois soudain une autre silhouette derrière lui et je m'arrête dans mon élan.

– Ça ne t'ennuie pas qu'on y aille avec TJ ?

Je me force à ravalier le rire nerveux qui me monte à la gorge.

– Non, non, bien sûr.

Puis je l'embrasse, mais mon plaisir est gâché.

TJ me regarde furtivement avant de poser les yeux par terre.

– Désolé, mais ma voiture est en rade. Du coup, je pensais rester chez moi, mais c'est Jake qui a insisté...

Jake hausse les épaules.

– Tu es sur ma route. Ce serait idiot de rater la soirée à cause d'une panne.

Ses yeux font l'aller-retour de mon visage à mes baskets.

– Tu restes habillée comme ça, Addy ?

Ce n'est pas vraiment une critique, mais je porte le sweat de la fac d'Ashton et ça ne lui a jamais plu que je mette des vêtements

informes.

– Il va faire froid sur la plage.

– Je te tiendrai chaud, me promet-il avec un sourire charmeur. Allez, va mettre quelque chose d'un peu joli.

Je me force à lui sourire, je rentre et je remonte l'escalier en traînant les pieds, parce que je sais que je ne me suis pas absentée assez longtemps pour qu'Ashton ait quitté ma chambre. Et en effet, elle est toujours là, sur mon lit, en train de feuilleter *US Weekly*. Elle plisse le front en me voyant me diriger vers l'armoire.

– Déjà de retour ?

Je sors un legging et je commence à déboutonner mon jean.

– Je me change.

Elle ferme le magazine et m'observe en silence, jusqu'à ce que j'enfile un petit pull moulant à la place de mon sweat.

– Tu ne vas pas avoir chaud avec ça. Il fait froid ce soir.

Puis elle lâche un ricanement incrédule en me voyant enlever mes baskets pour mettre des sandales à fines lanières et à petits talons.

– Tu mets ça pour aller à la plage ? C'est une idée de Jake, ce changement de tenue ?

Je balance les vêtements que je viens d'enlever dans le panier à linge sans lui répondre.

– Bonne soirée.

– Addy, attends !

Elle a laissé tomber son ton sarcastique, mais tant pis. Avant qu'elle ait pu m'arrêter, je suis dehors, dans une petite brise qui me frigorifie immédiatement. Mais Jake me sourit d'un air approuvateur et laisse son bras autour de mes épaules le temps de gagner la voiture.

Tout le trajet m'est insupportable : rester coincée là à faire comme si de rien n'était alors que j'ai envie de vomir, devoir écouter Jake et TJ parler du match de foot de demain, entendre TJ dire : « J'adore ce morceau » quand la dernière chanson de Fall out Boy passe à la radio parce que du coup, je ne peux plus l'aimer... Mais surtout, je ne supporte pas de me dire qu'à peine un mois après notre première fois historique, à Jake et à moi, je me suis soûlée à mort et je suis allée coucher avec TJ Forrester.

Quand on arrive sur la plage, Cooper et Luis sont déjà en train de préparer un feu de camp, et Jake lâche un soupir irrité en se garant.

– Ils s'y prennent comme des pieds, grogne-t-il.

Il se dépêche de sortir de la voiture pour les rejoindre.

– Hé, les gars ! Vous êtes trop près de l'eau !

TJ et moi descendons de la voiture plus lentement, sans nous regarder. Je suis déjà gelée et je serre les bras sur ma poitrine pour me réchauffer.

– Tu veux ma ves...

Mais je ne le laisse pas terminer.

– Non.

Je me mets en marche à grands pas et je me tords les chevilles dans mes sandales idiotes dès que j'arrive sur le sable.

Aussitôt, TJ est à mes côtés et me tend le bras pour que je m'y appuie.

– Écoute, Addy. Tu n'as pas besoin d'être aussi stressée, tu sais. Je ne dirai rien.

Il a parlé à mi-voix, et son haleine mentholée a frôlé rapidement ma joue.

Je ne devrais pas lui en vouloir. Ce n'est pas sa faute. C'est moi qui ai commencé à me remettre en question après ma première fois avec Jake. J'avais l'impression qu'il se détachait chaque fois qu'il mettait trop longtemps à répondre à un message. C'est moi qui ai dragué TJ quand on s'est croisés sur cette même plage l'été dernier, pendant que Jake était en vacances. C'est moi qui l'ai mis au défi d'acheter une bouteille de rhum, et qui en ai bu la moitié en le noyant dans le coca.

À un moment, j'ai même ri si fort que j'ai recraché du coca par le nez. Jake aurait été dégoûté. TJ, lui, s'est contenté de dire :

– Waouh, Addy, super sexy. Fais gaffe ou tu vas me faire craquer... C'est là que je l'ai embrassé. Et proposé qu'on aille chez lui.

Donc il n'y est pour rien.

On arrive au bord de la plage et on regarde Jake éteindre le feu pour le reconstruire un peu plus loin. En glissant un coup d'œil vers TJ, je vois des fossettes creuser ses joues tandis qu'il fait signe aux garçons.

– Fais comme si ça n'était jamais arrivé, me souffle-t-il.

Il paraît sincère, et une lueur d'espoir s'allume dans ma poitrine. Ce faux pas a peut-être une chance de rester un secret. Ça jacasse pas mal à Bayview, mais au moins, Askip n'est plus une menace pour personne.

Et pour être tout à fait, cent pour cent honnête, je dois avouer que

ça m'arrange.

-
1. Magazine hebdomadaire américain sur la vie des célébrités.

CHAPITRE SIX

Cooper

Samedi 29 septembre, 16 h 15

J'observe le frappeur. On est dans un compte complet et il a frappé deux fausses balles. Il me donne du fil à retordre. Ce n'est pas bon. Dans un match de démonstration comme celui-ci, face à un deuxième base droitier avec des stats pas terribles, j'aurais déjà dû l'éliminer.

L'ennui, c'est que je ne suis pas concentré. Avec la semaine pourrie qu'on a passée...

Mon père est dans les gradins, et je n'ai pas besoin de le regarder pour savoir ce qu'il est en train de faire. À tous les coups, il a enlevé sa casquette, qu'il malaxe en fixant le monticule. Comme s'il allait m'aider en me perçant le crâne avec ses yeux laser.

J'amène la balle dans mon gant et je jette un coup d'œil vers Luis, qui est mon receveur en temps normal. Il fait aussi partie de l'équipe de foot, mais il a eu l'autorisation de manquer le match d'aujourd'hui pour être là. Il mime une balle rapide, mais je fais non de la tête. J'en ai déjà lancé cinq et le frappeur les a toutes déjouées. Je continue à secouer la tête jusqu'à ce qu'il me propose ce que je veux. Luis rectifie très légèrement sa position, et on joue ensemble depuis assez longtemps pour que je lise dans ses pensées à cette minute : « Fais tes prières, mon gars. »

Je positionne mes doigts sur la balle en bandant mes muscles pour me préparer à lancer. Je n'ai pas choisi mon lancer le plus efficace. Si je rate, ça va donner une grosse balle molle et le gars va l'écraser.

Je recule et je lance de toutes mes forces. Mon lancer file droit sur le milieu du marbre et le frappeur amorce déjà un mouvement triomphant. Soudain la balle se casse, sortant de la zone de prise pour

heurter le gant de Luis. Les acclamations explosent dans les gradins, et le frappeur secoue la tête comme s'il ne comprenait pas ce qui vient de lui arriver.

J'essaie de ne pas trop montrer ma satisfaction. J'ai bossé toute l'année sur cette balle glissante.

Je me fais le frappeur suivant grâce à un retrait sur trois prises avec des balles rapides. La dernière atteint 150 km/h, la plus grande vitesse que j'aie jamais atteinte. Un exploit pour un gaucher. Mes stats pour deux manches donnent trois retraits sur les prises et une longue chandelle qui aurait été un double si le champ droit n'avait pas attrapé la balle en plongeant. J'aurais bien refait ce lancer – ma balle courbe ne s'est pas courbée – mais en dehors de ça, je suis plutôt content de mon match.

Je suis à Petco – le stade des Padres – pour un match de prestige sur invitation, auquel mon père a voulu à tout prix que je participe bien que la messe du souvenir pour Simon commence dans une heure. Les organisateurs ont accepté de me laisser lancer en premier pour que je puisse partir plus tôt, et je saute mon rituel d'après-match pour aller me doucher et filer aux vestiaires avec Luis chercher mon père.

À l'instant où je le repère, quelqu'un m'appelle.

– Cooper Clay ?

L'homme qui s'approche a l'air de quelqu'un qui a réussi dans la vie. Je ne vois pas comment le décrire mieux que ça. Vêtements classe, coupe de cheveux classe, bronzé mais pas trop, et un sourire sûr de lui tandis qu'il me tend la main.

– Josh Langley, de l'équipe des Padres. Il m'est arrivé de discuter avec ton coach.

– Oui, monsieur. Ravi de vous rencontrer.

Mon père sourit comme si on venait de lui donner les clés d'une Lamborghini. Il réussit à se présenter à Josh sans baver, mais c'est tout juste.

– Sacrée balle glissante que t'as envoyée là. Tombée direct du marbre.

– Merci, monsieur.

– Grande vitesse de balle rapide, aussi. Tu as fait de gros progrès là-dessus depuis le printemps.

– Je me suis beaucoup entraîné, monsieur. Travaillé la force du bras.

– Grosse avancée en très peu de temps, remarque Josh.

Pendant une seconde, sa phrase reste suspendue en l'air entre nous comme une question. Puis il abat une main sur mon épaule.

– Eh bien, continue comme ça, petit. C'est sympa d'avoir un gars du coin dans nos fichiers. Et ça me facilite la tâche. Moins de déplacements !

Il me décoche un grand sourire, dit au revoir à mon père et à Luis d'un hochement de tête, et s'en va.

« Grosse avancée en très peu de temps. »

C'est vrai.

Passer de 140 à 150 km/h en quelques mois, ce n'est pas rien.

Sur la route du retour, mon père ne la boucle pas une seconde, entre les reproches sur ce que j'ai mal fait et les fanfaronnades à propos de Josh Langley. Au final, il est plutôt de bonne humeur, et sa joie qu'on ait été repérés par le recruteur des Padres l'emporte sur son irritation que j'aie failli prendre un coup sûr.

– La famille de Simon sera à la cérémonie ? me demande-t-il en arrivant devant le lycée. Si oui, transmets-lui mes respects.

– Je ne sais pas s'ils seront là. C'est peut-être un truc qui concerne juste le lycée.

– Vos casquettes, les garçons.

Luis fourre la sienne dans la poche de son blouson de foot, et mon père tambourine sur le volant avec impatience en me voyant hésiter.

– Allez, Cooper. Même si ça se passe dehors, ça reste un office religieux. Laisse cette casquette dans la voiture.

J'obéis avant de sortir de la voiture. Mais en passant la main dans mes cheveux alors que je claque la portière, je regrette de ne pas l'avoir gardée. Je me sens exposé, et les gens m'ont déjà assez dévisagé cette semaine. Si ça ne tenait qu'à moi, je rentrerais à la maison et je passerais la soirée tranquille devant un match avec Nonny et mon frère. Mais impossible de ne pas assister à la cérémonie du souvenir pour Simon alors que je suis l'un des derniers à l'avoir vu vivant.

On se dirige vers le rassemblement sur le terrain de football et j'envoie un message à Keely pour savoir où sont nos amis. Elle me répond qu'ils sont dans les premiers rangs, alors on se glisse sous les gradins et on essaie de les repérer depuis les lignes de touche. Les yeux sur la foule, je manque de ne pas voir la fille qui se trouve

devant moi et j'évite une collision à la dernière seconde. Adossée à un poteau, elle observe le terrain, les mains dans les poches de son blouson de foot trop grand.

– Pardon. Oh, c'est toi ! Salut, Leah. Tu vas à la cérémonie ?

Je me mords les lèvres aussitôt. Il n'y a aucune chance pour que Leah Jackson soit là pour pleurer Simon. Elle a quand même essayé de se suicider à cause de lui l'an dernier. Il a écrit qu'elle avait couché avec plusieurs garçons de seconde et elle a été harcelée pendant des mois sur les réseaux sociaux. Elle a fini par se taillader les veines dans sa baignoire et elle a été absente jusqu'à la fin de l'année.

Elle ricane.

– Ouais, c'est ça. Bon débarras, tu veux dire.

Elle fixe la foule en donnant des petits coups par terre avec la pointe de sa botte.

– Personne ne pouvait blairer ce mec. Et aujourd'hui, ils sont tous là avec leurs petites bougies. Comme si on parlait d'une espèce de martyr et pas d'un connard qui bavait sur tout le monde.

Elle n'a pas tort, même si le moment est peut-être mal choisi pour être totalement sincère. Mais je n'essaierai pas de défendre Simon auprès de Leah. J'opte pour l'esquive :

– Je suppose que les gens veulent lui faire leurs adieux.

– Quelle bande d'hypocrites, grommelle-t-elle en enfonçant les mains tout au fond de ses poches.

Puis son expression change et elle sort son portable avec un air narquois.

– T'as suivi les dernières nouvelles ?

– À propos de quoi ?

Je m'attends au pire. Au baseball, on ne regarde pas son portable pendant qu'on joue. Parfois, ça fait vraiment du bien.

– Il y a un nouveau mail avec une mise à jour sur Tumblr, me dit-elle.

Elle passe le doigt deux ou trois fois sur l'écran et me passe son téléphone. Je le prends à regret. Luis se penche pour lire par-dessus mon épaule.

Il est temps de clarifier certains points.

Simon était violemment allergique aux arachides. Alors, pourquoi ne pas avoir tartiné son sandwich de beurre de

cacahuètes, tout simplement ?

J'ai observé Simon pendant des mois. Tout ce qu'il mangeait était emballé dans deux centimètres d'épaisseur de film alimentaire. Il trimballait sa foutue bouteille d'eau partout, et il ne buvait rien d'autre.

Mais il ne se passait pas dix minutes sans qu'il prenne une gorgée à cette bouteille. Et je me suis dit que s'il ne l'avait plus sur lui, il se rabattrait sur de la bonne vieille eau du robinet. Alors oui, c'est moi qui la lui ai prise.

J'ai mis longtemps à trouver comment mettre de l'huile d'arachide dans l'eau de Simon. Il fallait un lieu fermé, sans fontaine à eau. Et l'heure de colle dans le labo de M. Avery m'a paru être le moment idéal.

C'est vrai, je me suis senti mal en regardant Simon mourir. Je ne suis pas sadique. À ce moment-là, alors qu'il se débattait pour respirer en prenant cette atroce couleur violacée, si j'avais pu l'aider, je l'aurais fait.

Mais je ne pouvais pas. Eh non, puisque j'avais pris son EpiPen. Et tous ceux qui se trouvaient à l'infirmerie.

Mon cœur se met à cogner dans ma poitrine et mon estomac se noue. Le premier post était déjà assez moche. Mais celui-ci... celui-ci affirme que la personne qui a tué Simon se trouvait dans la salle quand il a eu sa réaction allergique. Autrement dit, que c'est l'un d'entre nous.

– C'est super glauque, dit Luis en ricanant.

Leah m'observe attentivement et je lui rends son portable avec une grimace.

– Espérons qu'ils vont mettre la main sur celui qui a écrit ça. C'est vraiment ignoble.

– Ouais, ouais, fait-elle en haussant une épaule.

Puis elle s'éloigne en reculant.

– Pleurez bien, les gars. Moi, je me casse.

– Salut.

Je réprime l'envie de la suivre et on avance au bord du terrain. Puis je me fraye un chemin dans la foule à coups d'épaule, et je finis par tomber sur Keely et les autres. Quand je l'ai rejointe, elle me tend une bougie qu'elle allume avec la sienne et glisse son bras sous le

mien.

Mme Gupta, la proviseure, prend place devant le micro et tapote dessus.

– Quelle terrible semaine pour notre lycée ! déclare-t-elle. Mais cela fait chaud au cœur de vous voir tous réunis ici.

Je devrais être en train de penser à Simon, mais j'ai la tête trop prise par d'autres choses. Par Keely, qui me serre le bras un peu trop fort. Par Leah, qui dit tout haut ce que les gens, en général, gardent pour eux. Par le nouveau message posté sur Tumblr, sorti juste avant la cérémonie en mémoire de Simon. Et par Josh Langley et son sourire éclatant : « Grosse avancée en très peu de temps. »

C'est ça, l'ennui, avec les avantages concurrentiels. Ils sont parfois trop beaux pour être vrais.

Nate

Dimanche 30 septembre, 12 h 30

Ma conseillère de probation n'est pas la pire, dans son genre. Elle a la trentaine, de l'humour, et elle est plutôt pas mal. Mais elle me soûle à propos du lycée.

– Comment ça s'est passé, ton contrôle d'histoire ?

On est assis à la cuisine pour notre rendez-vous du dimanche. Stan se balade sur la table, ce qui ne la dérange pas. Elle l'aime bien. Mon père est en haut. Je me débrouille toujours pour que ce soit le cas avant l'arrivée de Mme Lopez. Une partie de son boulot consiste à s'assurer que quelqu'un est là pour s'occuper de moi correctement. Elle a pigé le truc dès qu'elle a vu mon père, mais elle sait aussi que je n'ai nulle part où aller, et que le placement en foyer peut être bien pire que de la négligence pour cause d'alcoolisme. Le plus simple est de faire semblant que mon père est un tuteur responsable quand il n'est pas en train de faire un coma éthylique dans le canapé.

– C'est passé, dis-je.

Elle attend patiemment des détails. Comme ils ne viennent pas, elle demande :

– Tu avais révisé ?

– Je n'avais pas trop la tête à ça.

Elle a entendu parler de l'histoire de Simon par ses potes flics, et on a passé une demi-heure à en discuter au début du rendez-vous.

– Je comprends. Mais c'est important de s'accrocher en cours, Nate. Ça fait partie de notre accord.

Elle met l'« accord » sur le tapis tous les dimanches. Le comté de San Diego a une politique de plus en plus répressive sur les infractions

des mineurs en matière de drogue, et elle estime que j'ai eu de la chance de m'en sortir avec de la liberté surveillée. Si elle rédigeait un mauvais rapport sur moi, ça pourrait suffire à me ramener devant un juge mal luné. Et une nouvelle arrestation pour trafic de drogue pourrait me faire atterrir en centre de détention pour mineurs. Alors tous les dimanches matin, je ramasse tout ce que je n'ai pas vendu et tous mes portables prépayés pour les planquer dans la cabane du vieux voisin sénile. On ne sait jamais.

Mme Lopez tend sa paume à Stan, qui grimpe à moitié dessus avant de caler à mi-chemin. Elle le soulève et le pose sur son bras.

– Et sinon, comment s'est passée ta semaine ? Parle-moi d'une chose positive qui t'est arrivée.

Elle me demande toujours ça, comme si la vie était remplie de trucs géniaux que je pourrais stocker jusqu'au dimanche.

– J'ai marqué trois mille points à *Grand Theft Auto*.

Elle lève les yeux au ciel. Elle fait beaucoup ça quand elle vient chez moi.

– Cherche autre chose. Quels progrès as-tu accomplis pour te rapprocher de tes objectifs ?

Au secours. Mes « objectifs ». Elle m'en a fait faire la liste à notre premier rendez-vous. Dans tout ce que j'ai écrit, il n'y en a pas un seul qui compte réellement pour moi. J'ai juste mis ce qu'elle voulait entendre sur le lycée et le boulot. Et sur les amis, dont elle a compris depuis que je n'en avais pas. Je connais des gens avec qui je vais à des fêtes, à qui je vends de la drogue, avec qui je couche, mais personne là-dedans que je qualifierais d'ami.

– La semaine a été un peu lente, côté objectifs.

– Tu as regardé les livres de l'Association des familles d'alcooliques que je t'ai laissés ?

Eh non. Pas besoin de livres pour savoir que ça craint quand votre seul parent est alcoolique, et je ne vois vraiment pas l'intérêt de parler de ça devant un groupe de geignards dans le sous-sol d'une église.

Je choisis de mentir.

– Ouais. J'y réfléchis.

Comme elle n'est pas idiote, je suis sûr qu'elle n'en croit pas un mot, mais elle ne bronche pas.

– Tant mieux. Partager ce qu'on vit avec d'autres gens dont les parents luttent contre l'alcool, ça t'aiderait énormément.

Mme Lopez ne lâche rien, il faut lui reconnaître ça. On pourrait être cernés par les morts-vivants dans une apocalypse de zombies, elle verrait quand même le bon côté. « Et alors, tu as toujours un cerveau, non ? Avec ça, tu peux gagner ! » Elle adorerait, rien qu'une fois, que je lui confie un vrai truc positif. Par exemple, le fait que j'aie réussi à passer mon vendredi soir avec Bronwyn Rojas la future étudiante à Harvard sans me foutre la honte. Mais ce n'est pas le genre de sujet que je vais aborder avec elle.

Je ne sais même pas pourquoi j'ai débarqué chez Bronwyn. Je tournais en rond en regardant les comprimés qu'il me restait de mes livraisons et en me demandant si je n'en prendrais pas quelques-uns, histoire d'avoir le cœur net sur tout le foin qu'on fait autour. Je n'ai jamais suivi cette voie-là, parce que je suis à peu près sûr que je finirais à moitié dans le coma dans le salon à côté de mon père, jusqu'à ce qu'on nous foute dehors pour cause d'impayé.

Bref, j'ai préféré aller chez Bronwyn. Je n'avais pas prévu qu'elle sorte de chez elle. Ni qu'elle m'invite à entrer. Ça m'a fait un drôle d'effet de l'écouter jouer du piano. Je me suis presque senti... en paix.

– Comment les gens réagissent-ils à la mort de Simon ? me demande Mme Lopez. Les funérailles ont déjà eu lieu ?

– Non, c'est aujourd'hui. Dans une demi-heure, environ.

Elle hausse vivement les sourcils.

– Tu devrais y aller, Nate ! Ce serait une action positive. Une façon de rendre un dernier hommage à Simon, et aussi de tourner la page après un événement traumatisant.

– Non merci.

Elle s'éclaircit la gorge et me regarde d'un air retors.

– Je vais présenter les choses autrement, Nate Macauley. Va à ces foutues funérailles, ou je serai forcée de me rappeler toutes les fois où tu as séché quand je remplirai mon prochain rapport. Je t'accompagne.

Et c'est comme ça que je me retrouve à l'enterrement de Simon Kelleher avec ma conseillère de probation.

On arrive en retard. L'église St Anthony est blindée et c'est tout juste si on trouve de la place sur le banc du fond. La messe n'a pas encore commencé, mais personne ne parle, et quand le vieux type qui est devant nous se met à tousser, ça résonne dans toute l'église. L'odeur de l'encens me rappelle le temps de l'école primaire, quand

ma mère m'emmenait à l'église le dimanche. Je n'y suis pas retourné depuis cette époque, mais les choses n'ont pas du tout changé : moquette rouge, bois sombre luisant, hauts vitraux.

La seule différence est que l'endroit grouille de flics.

Ils ne sont pas en uniforme, mais je les repère, et Mme Lopez aussi. Au bout d'un moment, certains se tournent vers moi et, dans un coup de parano, je me demande si elle m'a fait tomber dans un guet-apens. Mais je n'ai rien de compromettant sur moi. Alors qu'est-ce qu'ils ont à me regarder comme ça ?

Et ce n'est pas seulement moi. Leurs regards se posent sur Bronwyn, qui se trouve devant avec ses parents, sur Cooper et la blonde assis au milieu avec leurs amis. J'ai comme des picotements désagréables dans la nuque. Je me crispe instinctivement, prêt à décamper, jusqu'à ce que Mme Lopez pose une main sur mon bras. Elle ne dit rien, mais ça suffit à me calmer.

Des gens prennent la parole – personne que je connaisse, à part la gothique qui suivait Simon comme son ombre. Elle lit un drôle de poème décousu, d'une voix qui tremble du début jusqu'à la fin.

Meurt le passé, meurt le présent – moi qui les ai emplis,
puis vidés.

M'emploie désormais à garnir mon prochain parc de
futur.

Écoutes-tu toi là-haut ? Quelle confiance me feras-tu ?
Regarde-moi en face moucher la chandelle oblique du
soir.

(Parle honnête, je suis le seul à t'entendre, je suis encore
là pour une minute, pas plus !)

[...]

Vous avez une chance de parler avant que je m'en aille !
Cela va bientôt être trop tard !

[...]

Air je m'en vais, secoue mes mèches blanches en

direction du soleil fuyard,
Ma chair se liquéfie rapides, se déchiquette courants
dentelés.
Je fais don de moi-même à la boue pour grandir avec
l'herbe amoureuse,
Cherchez-moi sous vos semelles si vous voulez me
retrouver.
Qui je suis, quels sont mes buts, ça vous ne le saurez
guère !
Cependant je voudrai du bien à votre santé, quoi qu'il
arrive,
Serai le filtre, la fibre de votre sang.
Ne soyez pas découragés par l'échec de votre poursuite,
Vous ne me trouvez pas ici ? Dans ce cas courez plus
loin,
Je suis quelque part, immobile, je vous attends¹.

– *Chanson de moi-même*, murmure Mme Lopez quand la fille se tait.
Intéressant, comme choix.

Puis il y a de la musique, puis encore des lectures et, enfin, c'est terminé. Le prêtre nous dit que l'enterrement va se dérouler en privé, uniquement en présence des proches. Ça me va. Je n'ai jamais eu aussi envie de m'enfuir et je suis prêt à m'en aller avant que le cortège remonte l'allée centrale, mais Mme Lopez pose de nouveau la main sur mon bras.

Des gars de terminale sortent en portant le cercueil de Simon. Environ vingt-cinq personnes habillées de couleurs sombres marchent derrière, et les derniers sont un homme et une femme qui se tiennent la main. La femme a un visage mince et anguleux comme Simon. Elle fixe le sol, mais en passant devant notre banc, elle relève la tête, croise mon regard et ravale un violent sanglot.

La foule envahit l'allée centrale et quelqu'un se glisse dans notre rangée. C'est l'un des flics en civil, un type d'âge mûr avec la boule à zéro. Je vois tout de suite que c'est du sérieux, pas comme Mme Lopez. Il me sourit comme si on se connaissait.

– Nate Macauley ? Vous avez quelques minutes, jeune homme ?

1. Extrait du poème « Chanson de moi-même » (1855) du poète américain Walt Whitman, traduit par Jacques Darras au sein du recueil intitulé Feuilles d'herbe © Éditions Grasset & Fasquelle, 1989, 2009 © Éditions Gallimard pour la révision de la traduction.

CHAPITRE SEPT

Addy

Dimanche 30 septembre, 14 h 05

Devant l'église, une main en visière pour protéger mes yeux du soleil, je repère Jake avec les autres porteurs. Ils déposent le cercueil sur une sorte de civière métallique, puis reculent pour laisser les employés des pompes funèbres l'orienter vers le corbillard.

Je baisse les yeux pour ne pas les voir charger le corps de Simon à l'arrière d'une voiture comme une valise géante. Quelqu'un me tape sur l'épaule.

– Addy Prentiss ?

Une femme d'âge mûr vêtue d'un costume bleu à la coupe stricte, m'adresse un sourire poli.

– Inspectrice Laura Wheeler, du commissariat de Bayview. Je souhaiterais avoir quelques précisions suite à la discussion que vous avez eu avec le lieutenant Budapest. Pourriez-vous me suivre au commissariat pour quelques minutes ?

Je la fixe en m'humectant les lèvres. J'ai envie de lui demander pourquoi, mais elle est si calme, si sûre d'elle, comme s'il était parfaitement normal de m'aborder juste après un enterrement, que ça paraîtrait grossier de discuter. Jake arrive, superbe dans son costume, et regarde l'inspectrice avec un sourire amical et un peu intrigué. Mes yeux vont de l'un à l'autre et je bafouille :

– Ça ne serait pas... Enfin, on ne pourrait pas parler ici ?

L'inspectrice a une grimace.

– Il y a beaucoup de monde, non ? Et le commissariat est juste à côté.

Elle se tourne vers Jake avec un demi-sourire pour se présenter :

– Inspectrice Laura Wheeler, de la police de Bayview. Je vous emprunte Addy quelques instants pour éclaircir quelques points concernant la mort de Simon Kelleher.

– Bien sûr, dit-il comme si ça allait de soi. Ad, tu m'envoies un message après si tu veux que je vienne te chercher en voiture ? Je vais rester dans le coin avec Luis. On meurt de faim, et on doit parler stratégie offensive pour le match de samedi. Je pense qu'on va aller manger chez Glenn.

Bon, je suppose qu'il n'y a rien à ajouter. Je suis l'inspectrice Wheeler sur le chemin pavé qui mène au trottoir, bien que je n'en aie aucune envie. C'est peut-être ça dont parle Ashton quand elle me dit que je ne décide jamais rien par moi-même. Le commissariat se trouve à environ deux cents mètres, et on passe en silence devant une quincaillerie, la poste, et un glacier où une petite fille pique une crise parce qu'elle veut des vermicelles au chocolat et pas des tutti frutti. Je me répète que je devrais signaler à l'inspectrice que ma mère risque de s'inquiéter en ne me voyant pas rentrer, mais j'ai trop peur de ne pas arriver à dire ça sans éclater de rire.

On franchit les portiques de détection de métaux qui se trouvent devant le commissariat et l'inspectrice me conduit à l'arrière du bâtiment, dans une petite pièce surchauffée. C'est la première fois que j'entre dans un commissariat, et je m'attendais à quelque chose de plus... je ne sais pas. De plus officiel. Ça me fait penser à la salle de réunion de la proviseure, en moins bien éclairé. Le néon qui clignote au-dessus de nous creuse chaque ride de l'inspectrice et lui donne un teint jaunâtre peu séduisant. Je me demande quelle tête il me fait à moi.

Elle me propose une boisson, et quand je refuse, sort de la pièce et revient avec une besace suspendue à l'épaule, suivie d'une petite brune.

Elles s'assoient toutes les deux en face de moi autour de la lourde table en métal, et l'inspectrice Wheeler pose son sac par terre.

– Addy, je vous présente Lorna Shaloub, agent de liaison familiale pour les établissements de Bayview. Elle assiste à cette audition en tant qu'adulte intéressée¹. Attention, il ne s'agit pas d'un interrogatoire effectué dans le cadre d'une garde à vue. Rien ne vous oblige à me répondre et vous êtes libre de partir à tout moment. Vous comprenez ?

Pas vraiment. Elle m'a semée avec son « adulte intéressée ».

Mais je réponds oui, même si j'ai plus que jamais envie de rentrer chez moi. Ou que Jake soit là.

– Bien. Néanmoins, j'espère que vous allez m'accorder encore un peu de temps. J'ai dans l'idée que parmi tous les jeunes concernés, vous êtes la plus susceptible de vous être laissé dépasser sans nourrir de mauvaises intentions.

Je cligne des yeux, perplexe.

– Sans quoi ?

– Sans nourrir de mauvaises intentions. Je voudrais vous montrer quelque chose.

Elle sort un ordinateur de son sac et l'allume. Je me mords les joues en me demandant si elle va me montrer les messages postés sur Tumblr. La police croit peut-être que c'est l'un d'entre nous qui les a écrits pour faire le malin. Si on me demande mon avis, je devrais sans doute donner le nom de Bronwyn. Parce que tout ça a l'air d'avoir été écrit par quelqu'un qui se croit dix fois plus malin que tout le monde.

L'inspectrice tourne l'écran vers moi. Je ne sais pas trop ce qu'elle me montre, mais ça ressemble à une espèce de blog, avec le logo d'Askip centré en haut.

Je la regarde d'un air interrogateur et elle m'explique :

– C'est la page que Simon utilisait pour gérer le contenu de son application. Le texte qui se trouve sous la date de lundi correspond à son dernier post.

Je lis :

C'est la première fois que cette appli s'intéresse à BR, l'élève modèle, détentrice du meilleur dossier de tout le lycée. Sauf qu'elle n'a pas vraiment décroché ce A en chimie grâce à ses efforts, à moins d'appeler « efforts » le fait d'avoir volé les questions du contrôle sur le Google Drive de monsieur C. Il faudrait que quelqu'un prévienne Yale...

À l'autre extrémité du spectre, notre délinquant préféré NM s'est remis à faire ce qu'il fait le mieux : veiller à ce que tout le lycée soit aussi défoncé que possible. Ça ne ressemblerait pas à de la violation de liberté surveillée, ça, N ?

Ligue de baseball + CC égale gros décollage en juin prochain, on dirait. Tout indique que le gaucher de Bayview va faire des étincelles dans les ligues majeures... mais elles ont un règlement antidopage plutôt strict, non ? Parce que les performances de CC pendant les matchs de prestige étaient très clairement boostées.

AP et JR forment le couple parfait. La princesse du bal de la rentrée et le demi offensif star de l'équipe de foot, amoureux depuis trois ans. Si on oublie le petit détour que A a fait cet été avec TF dans sa maison sur la plage. Encore plus gênant maintenant que les deux gars sont potes. Vous pensez qu'ils font des comparaisons ?

Je n'arrive plus à respirer. Tout le monde peut le lire, maintenant. Comment est-ce possible ? Simon est mort. Il ne peut pas avoir publié ça. Quelqu'un aurait pris sa place ? La personne qui a posté les messages sur Tumblr ? Mais comment, quand, pourquoi, tout ça n'a même plus d'importance. Tout ce qui compte, c'est que c'est là. Jake va le lire, si ce n'est pas déjà fait. Tout ce que j'ai lu avant d'en arriver à mes initiales, tout ce qui m'a choquée quand j'ai compris ce que ça disait, et sur qui, tout ça m'est sorti de la tête. Plus rien n'existe en dehors de ma stupide, mon horrible erreur, exposée noir sur blanc sur cet écran à la vue de tous.

Jake va *savoir*. Et il ne me pardonnera jamais.

Je suis presque pliée en deux, avec la tête sur la table, et je ne comprends pas tout de suite les mots de l'inspectrice Wheeler. Puis quelques-uns font leur chemin jusqu'à mon cerveau : « ... comprends que vous vous soyez sentie piégée... voulu empêcher de publier ça... si vous nous racontez tout, on peut vous aider, Addy... »

Mais une seule phrase atteint mon cerveau.

– Ça n'a pas été publié ?

– Simon l'a rédigé le jour de sa mort, mais il n'a pas eu le temps de le poster, me répond calmement l'inspectrice.

Sauvée ! Jake ne l'a pas vu. Personne ne l'a vu. Sauf... cette inspectrice, et peut-être d'autres policiers. Mais elle n'a pas du tout les mêmes préoccupations que moi.

L'inspectrice Wheeler se penche vers moi et ses lèvres forment un sourire qui ne parvient pas jusqu'à ses yeux.

– Vous avez peut-être reconnu les autres initiales. Les autres histoires concernaient Bronwyn Rojas, Nate Macauley et Cooper Clay. Les trois qui se trouvaient dans la salle de colle avec vous quand Simon est mort.

– C'est... étrange, comme coïncidence, dis-je péniblement.

– N'est-ce pas ? acquiesce-t-elle. Addy, vous savez déjà comment Simon est mort. La salle de M. Avery a été passée au peigne fin et nous n'avons trouvé aucune explication à la présence de cette huile d'arachide dans le gobelet de Simon, à moins que quelqu'un ne l'ait versée directement dedans. Il n'y avait que six personnes dans cette salle. L'une d'entre elles est morte. Votre professeur s'est absenté pendant une durée non négligeable. Les quatre personnes qui sont restées avec Simon avaient toutes une raison de vouloir le faire taire.

Elle n'a pas haussé le ton, mais sa voix résonne dans ma tête comme un essaim d'abeilles.

– Vous voyez où je veux en venir ? Il peut s'agir d'une action collective, mais cela ne veut pas dire que la responsabilité soit partagée équitablement. Il y a une grande différence entre avoir une idée et l'exécuter.

Je regarde Mme Shaloub. Elle a vraiment l'air « intéressée », j'avoue, mais pas dans le bon sens pour moi.

– Je ne comprends pas de quoi vous parlez, dis-je.

– Vous avez menti à propos de votre présence à l'infirmerie, Addy. Quelqu'un vous a-t-il demandé de le faire ? De retirer tous les EpiPen pour qu'on ne puisse pas aider Simon ensuite ?

Je prends une mèche de cheveux sur mon épaule et je la tords entre mes doigts, le cœur battant.

– Je n'ai pas menti. J'avais oublié.

Et si elle me fait passer au détecteur de mensonges ? Je serai fichue.

– Les jeunes de votre âge subissent beaucoup de pressions, reprend-elle d'un ton presque amical, mais le regard froid. Rien qu'avec les réseaux sociaux... C'est vrai, vous n'avez plus droit à l'erreur. Ça vous met sous surveillance constante. Les juges savent se montrer compréhensifs avec les jeunes qui ont agi sans réfléchir sous l'effet de la peur, surtout lorsqu'ils nous aident à découvrir la vérité. Vous ne pensez pas que la famille de Simon mérite de connaître la vérité ?

Je triture mes cheveux, les épaules voûtées. Je ne sais pas quoi faire. Jake saurait, lui, mais Jake n'est pas là. Je regarde Mme Shaloub qui glisse ses petites mèches derrière son oreille. « Rien ne vous oblige à me répondre. » C'est bien ce que l'inspectrice Wheeler m'a précisé au début, et ces mots chassent toute autre pensée de mon cerveau, apportant une solution limpide à mon problème, ainsi qu'un immense sentiment de soulagement.

– Je vais m'en aller.

Je l'ai dit d'un ton sûr, mais je ne suis pas certaine à cent pour cent d'en avoir le droit. Je me lève en m'attendant à ce qu'elle m'arrête, ce qu'elle ne fait pas.

– Bien sûr, répond-elle en plissant les yeux. Comme je vous l'ai dit, il ne s'agit pas d'un interrogatoire. Permettez-moi juste de préciser une chose : je ne pourrai plus vous aider de la même manière si vous quittez cette pièce.

– Je n'ai pas besoin de votre aide.

Je sors de la pièce, puis du commissariat, sans que personne ne m'arrête. Mais une fois dehors, je ne sais pas où aller, ni quoi faire.

Je m'assois sur un banc et je sors mon portable, les mains tremblantes. Je ne peux pas appeler Jake, pas après tout ça. Mais alors qui ? J'ai le cerveau aussi vide que si l'inspectrice Wheeler avait effacé son contenu avec une gomme. J'ai construit tout mon monde autour de Jake, et maintenant qu'il vient d'exploser, je me rends compte, bien trop tard, que j'aurais dû rester proche de quelques autres personnes, des personnes qui se soucieraient de moi quand une inspectrice de police en costume austère m'accuse de meurtre. Et quand je dis « se soucier », je ne veux pas dire : « Non-mais-c'est-dingue-t'es-au-courant-de-ce-qui-est-arrivé-à-Addy ? »

Ma mère pourrait se soucier de ma situation, mais je ne me sens pas prête à affronter le poids de son jugement et de son mépris.

Je vais dans les A de ma liste de contacts et j'appuie sur un nom. Je n'ai pas d'autre possibilité, et je récite une petite prière de remerciement dans ma tête quand elle décroche.

Je réussis tout juste à ne pas pleurer en entendant la voix de ma sœur.

– Ash ? J'ai besoin d'aide.

Cooper

Dimanche 30 septembre, 14 h 30

Quand l'inspecteur Chang me montre le tout dernier post de Simon, je commence par les infos qui concernent les autres. Les révélations sur Bronwyn me choquent, celles sur Nate, non. Je n'ai pas la moindre idée de qui peut être ce TF avec qui Addy serait sortie... et je suis à peu près sûr de ce que je vais lire sur moi. Mes battements de cœur s'accroissent quand j'arrive à mes initiales. « Parce que les performances de CC pendant les matchs de prestige étaient très clairement boostées. »

Ah. Mon pouls ralentit et je m'adosse à ma chaise. Ce n'est pas ce à quoi je m'attendais.

Cela dit, ça ne devrait pas m'étonner. J'ai fait trop de progrès, trop vite. Même le recruteur des Padres l'a remarqué.

L'inspecteur Chang tourne autour du pot, lâchant des sous-entendus jusqu'à ce que je comprenne qu'il nous suspecte tous les quatre d'avoir planifié le coup ensemble pour empêcher Simon de poster son dernier message. J'essaie d'imaginer la chose : Nate, les deux filles et moi en train de comploter pour tuer Simon avec de l'huile d'arachide pendant l'heure de colle. C'est tellement ridicule que ça pourrait faire un bon film.

Je me rends compte que je suis resté silencieux trop longtemps.

– Je n'avais jamais adressé la parole à Nate avant la semaine dernière, dis-je enfin. Et je n'ai pas échangé un mot sur ce truc avec les filles, c'est clair.

L'inspecteur Chang se penche vers moi.

– Vous êtes un bon élément, Cooper. Vous n'avez jamais eu affaire

à la police jusqu'ici, et vous êtes promis à un brillant avenir. Vous avez commis une erreur et vous vous êtes fait prendre. Il y a de quoi avoir peur, ça, je comprends. Mais il n'est pas trop tard pour faire le bon choix.

Je ne sais pas trop de quelle erreur il parle : mon présumé dopage, ou le meurtre que j'aurais commis, ou autre chose qu'il n'aurait pas encore formulé. Mais à ma connaissance, je n'ai pas été surpris en train de faire quoi que ce soit de répréhensible. Je suis seulement soupçonné. Bronwyn et Addy doivent avoir droit au même discours à l'heure qu'il est. Je suppose que ça doit être un peu différent pour Nate.

Je pose les mains à plat sur les cuisses de mon seul et unique pantalon noir en laine. Je ne le mets presque jamais, et ce truc me gratte et me tient chaud. Mon cœur s'est remis à cogner dans ma poitrine.

– Écoutez... Je ne sais pas qui a fait ça, mais... vous n'avez pas des indices à examiner ? Par exemple, des empreintes sur les téléphones ? Parce que je trouve que tout ça ressemble à un coup monté.

L'autre type qui se trouve dans la pièce, un « adulte intéressé » qui n'a pas ouvert la bouche, hoche la tête comme si j'avais fait une remarque très perspicace, mais l'inspecteur Chang ne change pas d'expression.

– Nous avons examiné ces téléphones dès que nous avons commencé à avoir des soupçons, Cooper. L'examen médico-légal n'a fourni aucun indice suggérant l'implication d'une autre personne. L'enquête se concentre donc sur vous quatre.

Ce qui me décide à déclarer :

– Je veux appeler mes parents.

« Vouloir » n'est pas le mot, mais je suis totalement dépassé. L'inspecteur Chang soupire comme si je venais de le décevoir, mais me répond :

– Très bien. Vous avez votre portable ?

Je hoche la tête.

– Allez-y, vous pouvez appeler d'ici.

Et il reste dans la pièce pendant que j'appelle mon père, qui démarre au quart de tour.

– Passe-moi ton inspecteur, crachote-t-il. Tout de suite, Et, Cooperstown... Cooper, attends ! Tu ne dis plus un mot à qui que ce

soit, c'est compris ?

Je tends mon portable à l'inspecteur Chang, qui le porte à son oreille. Je n'entends pas tout ce que lui dit mon père, mais il parle assez fort pour que je saisisse l'idée générale. L'inspecteur Chang tente de caser quelques mots – comme quoi il est parfaitement légal d'interroger des mineurs en l'absence des parents en Californie – mais sinon, il laisse mon père piquer sa crise. À un moment, il lui dit : « Non, il est libre de s'en aller », et je tends l'oreille. Il ne m'était pas venu à l'esprit que je pouvais partir. J'aurais bien voulu le savoir dès le début. Il me l'a peut-être dit, mais, franchement, je ne m'en souviens pas.

L'inspecteur Chang me rend mon portable et la voix de mon père grésille dans mon oreille.

– C'est toi, Cooper ? Ramène tes fesses à la maison. Tu n'es inculpé de rien, et tu ne réponds plus à aucune question en mon absence et en celle de ton avocat.

Un avocat ? J'ai vraiment besoin de ça ? Après avoir raccroché, je me tourne vers l'inspecteur Chang.

– Mon père m'a dit de partir.

– Vous en avez le droit, me répond-il. Mais vous devez savoir que mes collègues ont la même conversation avec tous vos amis ailleurs dans le commissariat. Celui qui acceptera de collaborer avec nous sera traité très différemment des autres. Et je pense que ça devrait être vous, parce que vous méritez cette chance.

J'ai envie de lui répondre qu'il a tout faux, mais mon père m'a ordonné de ne pas parler. Cela dit, je ne me sens pas capable de partir sans dire quoi que ce soit. Alors je me retrouve à serrer la main de l'inspecteur Chang en disant : « Merci pour le temps que vous m'avez consacré. »

On dirait vraiment le lèche-cul du siècle. Le résultat d'années de conditionnement.

1. Dans certains États américains, les « *interested adults* » sont des représentants nommés par la loi pour assurer une protection dans un cadre juridique, notamment auprès des mineurs.

CHAPITRE HUIT

Bronwyn

Dimanche 30 septembre, 15 h 07

Je suis plus que reconnaissante à mes parents d'avoir été présents à l'église quand l'inspecteur Mendoza m'a entraînée à l'écart pour me demander de le suivre au commissariat. Je pensais que j'aurais juste droit à quelques questions complémentaires du lieutenant Budapest. Je n'étais pas préparée à ce qui a suivi, et je n'aurais pas su comment réagir. Mes parents ont pris les choses en main et ont refusé que je réponde aux questions de l'inspecteur. Ils lui ont soutiré des tonnes d'informations, sans rien lâcher en échange. C'était assez magistral.

Sauf que maintenant, ils sont au courant de ce que j'ai fait.

Enfin, pas exactement. Ils sont au courant de la rumeur. Pour l'instant, sur le trajet du retour, ils sont encore en train de fulminer contre une pareille injustice. Ma mère, du moins. Mon père reste concentré sur la route. Mais rien que sa manière de mettre son clignotant est inhabituellement agressive.

– D'accord, ce qui est arrivé à Simon est horrible, élude ma mère d'une voix pressante qui indique qu'elle en est à peine à l'échauffement. C'est normal que ses parents attendent des réponses. Mais se servir de ragots postés sur Internet pour en faire une accusation comme ils le font, c'est absolument ridicule ! Je ne comprends pas comment quelqu'un peut imaginer que Bronwyn ait pu tuer un garçon parce qu'il allait diffuser un mensonge.

– Ce n'est pas un mensonge, dis-je, trop bas pour qu'elle m'entende.

– La police n'a rien, déclare mon père. (Il a le ton qu'il prendrait pour parler d'une entreprise qu'il envisagerait de racheter et qu'il

trouverait déficiente.) De vagues présomptions, et clairement rien de médico-légal, ou ils n'iraient pas à la pêche à l'aveuglette comme ça. Ils tentent leur chance, c'est tout.

La voiture qui roule devant nous pile au feu orange et mon père freine en lâchant à mi-voix un juron en espagnol.

– Il ne faut surtout pas que tu t'inquiètes, Bronwyn. On va engager un excellent avocat, mais ce ne sera qu'une pure formalité. Il se pourrait même que je poursuive les services de police quand tout ça sera fini. En particulier si cette affaire devient publique et qu'elle nuit à ta réputation.

J'ai la gorge si serrée que j'ai l'impression de devoir pousser les mots à travers de la vase.

– C'est vrai.

Je suis à peine audible. Je passe une main sur ma joue brûlante et je me force à répéter plus fort :

– C'est vrai. J'ai triché.

Ma mère se retourne sur son siège.

– Je ne t'entends pas, chérie. Tu disais ?

– J'ai triché.

La suite tombe en vrac de ma bouche : comment, en me servant d'un ordinateur au laboratoire juste après M. Camino, je me suis aperçue qu'il n'avait pas déconnecté son Google Drive. Et que je suis tombée sur un document comprenant toutes les questions des contrôles de chimie jusqu'à la fin de l'année. Alors, presque sans réfléchir, j'ai tout chargé sur une clé USB. Et je l'ai exploité pour améliorer mes résultats pendant tout le reste de l'année.

Je ne sais pas du tout comment Simon a pu l'apprendre. Mais, comme toujours, il n'a fait que dire la vérité.

Dans la voiture, les minutes qui suivent sont horribles. Ma mère me fixe comme si je l'avais trahie. Faute de pouvoir en faire autant, mon père multiplie les coups d'œil dans le rétroviseur, comme s'il espérait finir par y voir autre chose que moi. Leurs deux visages me montrent à quel point ils sont blessés : « Tu n'es pas celle qu'on croyait. »

Mes parents ne jurent que par la réussite reposant sur le mérite. Mon père a été l'un des plus jeunes directeurs financiers de Californie, alors qu'on n'était pas encore nées, et le cabinet de dermatologie de ma mère marche si bien qu'elle n'a pas pu prendre de nouveau

patients depuis des années. Ils me serinent le même message depuis la maternelle : « Travail dur, fais de ton mieux et le reste suivra. » Et ça a toujours été le cas, jusqu'à l'épisode « chimie ».

Je suppose qu'on ne m'avait pas appris à gérer ce cas de figure.

Ma mère continue de me fixer.

– Bronwyn, me dit-elle d'une voix sourde, tendue. Mon Dieu. Je n'aurais jamais imaginé que tu pouvais faire une chose pareille. C'est terrible pour toutes sortes de raisons, mais la plus importante, c'est que ça te donne un mobile.

– Je n'ai rien fait à Simon !

Le pli de sa bouche s'adoucit un peu tandis qu'elle me regarde en secouant la tête.

– Tu me déçois, Bronwyn, mais je n'en étais pas arrivée à cette conclusion-là ! Je me contente de faire un constat. Si tu ne peux pas affirmer sans ambiguïté que Simon a menti, les choses peuvent devenir très compliquées.

Elle se frotte les yeux avant d'ajouter :

– Comment a-t-il su que tu avais triché ? Il avait des preuves ?

– Je ne sais pas. Simon n'avait pas...

Je m'interromps, songeant à tous les scoops que j'ai pu lire sur Askip au fil des années.

– Simon n'apportait jamais vraiment de preuves. C'est juste que... tout le monde le croyait parce qu'on finissait toujours par découvrir que c'était vrai.

Et moi qui me croyais à l'abri, ayant piqué le fichier de M. Camino dès le mois de mars. Mais ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il ne m'est pas tombé dessus plus tôt.

Bien sûr je savais que je faisais quelque chose de mal. Je me suis même demandé si ce n'était pas illégal, bien que je n'aie pas piraté le compte du prof, puisqu'il était resté connecté. Mais ce point-là était difficile à croire. Maeve est toujours en train d'exploiter ses dons de sorcière de l'informatique et de pirater des sites pour s'amuser ; si j'y avais pensé, j'aurais sans doute pu lui demander de mettre la main sur les fichiers de Camino. Mais ce n'était pas prémédité. Le fichier était sous mon nez. Je l'ai copié.

Ensuite, j'ai fait le choix de m'en servir pendant des mois, en me disant que ça n'était pas si grave parce que je n'allais pas laisser une matière faible gâcher tout mon avenir. Ce qui est terriblement

ironique quand on pense à ce qui vient de se passer au commissariat.

Je me demande si ce que Simon a écrit sur Cooper et Addy est vrai aussi. L'inspecteur Mendoza nous a fait tout lire, ce qui laissait entendre que l'un des autres était peut-être déjà en train d'en faire autant et de tout avouer en passant un accord avec la police. J'ai toujours pensé que le talent de Cooper était un don du ciel et qu'Addy était trop focalisée sur Jake pour seulement poser les yeux sur un autre garçon. Mais ils n'ont jamais dû m'imaginer non plus comme une tricheuse potentielle.

Pour Nate, ça ne m'étonne pas. Il n'a jamais essayé de se faire passer pour ce qu'il n'est pas.

Mon père tourne dans l'allée de notre garage, éteint le moteur, retire la clé de contact et se tourne vers moi.

– Y a-t-il autre chose que tu ne nous aies pas dit ?

Je revois la petite pièce étouffante du commissariat, avec mes parents qui m'encadrent pendant que l'inspecteur Mendoza me bombarde de questions. « Étiez-vous en compétition avec Simon ? » « Êtes-vous déjà allée chez lui ? » « Saviez-vous qu'il allait écrire quelque chose sur vous ? » « En dehors de ce point, aviez-vous une autre raison de ne pas aimer Simon ou de lui en vouloir ? »

Mes parents ont dit que je n'avais pas à répondre à la moindre question, mais j'ai répondu à celle-là. « Non. »

– Non, dis-je maintenant, en soutenant le regard de mon père.

S'il voit que je mens, il n'en montre rien.

Nate

Dimanche 30 septembre, 17 h 15

Dire que j'étais « tendu » serait un euphémisme pour qualifier mon retour chez moi avec Mme Lopez après les funérailles de Simon.

Pour commencer, il s'était écoulé plusieurs heures. Le lieutenant Boule à Zéro m'avait d'abord emmené au commissariat pour me demander d'une demi-douzaine de manières différentes si j'avais tué Simon. Mme Lopez avait tenu à assister à l'audition et il avait accepté, ce qui ne me dérangeait pas. Même si les choses sont devenues un peu embarrassantes quand il a sorti l'accusation de Simon comme quoi je dealais.

Ce qu'il ne peut pas prouver, bien que ce soit exact. Même moi, je le sais. Il a gardé son calme en m'expliquant que les circonstances entourant la mort de Simon donnaient sans doute à la police des raisons suffisantes pour perquisitionner mon domicile et qu'ils avaient déjà un mandat. Comme j'avais tout dégagé le matin même, je savais qu'ils ne trouveraient rien.

Un coup de bol que mon rendez-vous avec Mme Lopez tombe le dimanche, ou je serais sûrement bon pour la taule. Je peux lui dire merci, même si elle ne le sait pas. Et aussi, parce qu'elle m'a soutenu pendant l'audition, ce que je n'aurais pas attendu d'elle. Je lui mens en la regardant en face chaque fois que je la vois, et je suis prêt à parier qu'elle le sait. Même quand le lieutenant Boule à Zéro commençait à s'énerver, elle le renvoyait dans ses buts. Au final, j'en ai conclu qu'ils n'avaient que de vagues présomptions, et une théorie qu'ils espèrent faire confirmer par l'un de nous en nous mettant la pression.

J'ai répondu à quelques questions. Quand je savais que ça ne me ferait pas de mal. Sinon, j'ai brodé sur les thèmes de « je ne sais pas » et « j'ai oublié ». Il y a même eu des fois où je n'ai pas eu besoin de mentir.

Mme Lopez n'a pas ouvert la bouche entre le moment où on est sortis du commissariat et celui où elle s'est garée devant chez moi. Maintenant, elle me regarde d'un air qui me dit clairement que, cette fois, elle a du mal à voir le bon côté de ce qui vient de se passer.

– Nate, je ne vais pas te demander si ce que j'ai lu sur ce site est vrai. Ça regarde ton avocat si jamais tu dois en prendre un. Mais il faut que tu comprennes quelque chose. Si, à partir d'aujourd'hui, tu vends de la drogue sous n'importe quelle forme, je ne pourrai plus rien faire pour toi. Ni moi ni personne d'autre. Je ne plaisante pas. Tu risques d'être accusé d'un crime. Sur les quatre jeunes impliqués dans cette affaire, tous sauf toi sont soutenus par des parents qui bénéficient d'un certain confort matériel et qui sont présents dans leur vie. Voire qui sont franchement riches et influents. Toi, là-dedans, tu es clairement l'intrus, le bouc émissaire. C'est clair ?

On peut le dire, oui.

– Ouais.

C'est bon, j'avais compris. J'y ai pensé pendant tout le chemin du retour.

– Très bien. À dimanche prochain. Appelle-moi avant en cas de besoin.

Je descends de sa voiture sans la remercier. C'est nul, mais je me sens trop mal pour éprouver de la reconnaissance. J'entre dans notre petite cuisine au plafond bas et l'odeur me frappe immédiatement. L'odeur du vomi rance m'envahit le nez et la gorge et me donne la nausée. J'en cherche la cause autour de moi, et ça doit être mon jour de chance parce que mon père a eu le temps d'atteindre l'évier. Il n'a juste pas pris la peine de rincer ensuite. Je me colle une main sur le visage et je me sers de l'autre pour faire couler de l'eau, mais ça ne sert à rien. Le truc a eu le temps de durcir, et ne partira que si on frotte.

On a une éponge quelque part. Sans doute dans le placard sous l'évier. Mais au lieu de regarder, je shoote dans la porte du placard, ce qui me défoule pas mal. Alors je recommence, cinq fois, ou dix, de plus en plus fort, jusqu'à ce que le contre-plaqué bas de gamme soit

complètement explosé. Je halète, respirant par goulées l'air infesté de dégueulis, et j'en ai tellement marre de tout ça que je pourrais tuer quelqu'un.

Il y a des gens trop toxiques pour vivre. Franchement.

Un grattement familier me parvient du salon : Stan, qui réclame à manger en griffant la vitre de son terrarium. Je vide la moitié d'une bouteille de détergent dans l'évier et je refais couler de l'eau. Je finirai de nettoyer plus tard.

Je prends une boîte de criquets dans le frigo et je les verse dans la cage de Stan. Ils sautent partout, sans se douter une seconde de ce qui les attend. Ma respiration ralentit et mes pensées s'éclairent, mais je n'appellerais pas ça une bonne nouvelle. Si je n'ai pas la tête bouffée par une avalanche de merde, c'en est une autre qui la remplace.

Le meurtre collectif. En voilà, une théorie intéressante. J' imagine que je devrais remercier les flics de ne pas m'avoir tout collé sur le dos directement. Il leur aurait suffi de demander aux trois autres de faire oui avec la tête en échange de leur liberté. Je suis sûr que Cooper et la blonde auraient sauté sur l'occasion.

Bronwyn, peut-être pas.

Je m'appuie sur le terrarium et je ferme les yeux en pensant à la maison de Bronwyn, si propre, si lumineuse, à la façon dont elles se parlaient, sa sœur et elle, comme si le plus intéressant dans leur conversation était ce qu'elles ne disaient pas. Ça doit faire du bien de rentrer dans une maison comme celle-là quand on vient de se faire accuser de meurtre.

Quand je sors de chez moi et que je prends ma moto, je me dis que je ne sais pas où je vais et je roule sans but pendant presque une heure. Le temps que j'arrive devant chez Bronwyn, c'est l'heure du dîner chez les gens normaux, et je ne m'attends pas à ce quelqu'un sorte de la maison.

Mais j'ai tort. Quelqu'un arrive. C'est un grand type vêtu d'une chemise à carreaux et d'un gilet en polaire, avec des cheveux noirs coupés court et des lunettes. Il a la tête du gars qui a l'habitude de donner des ordres, et il s'approche de moi d'un pas calme, mesuré.

– Nate, c'est ça ?

Il a les mains sur les hanches, avec une grosse montre qui brille au poignet.

– Je suis Javier Rojas, le père de Bronwyn. Je suis désolé, mais tu ne peux pas rester là.

Il a parlé d'un ton posé, sans colère. Mais aussi comme quelqu'un qui n'a jamais été aussi sérieux de sa vie.

J'enlève mon casque pour le regarder dans les yeux.

– Est-ce que Bronwyn est là ?

C'est la question la plus débile du monde. Bien sûr qu'elle est là. Et bien sûr qu'il ne va pas me laisser la voir. Je ne sais même pas pourquoi j'en ai envie, si ce n'est peut-être justement parce que je ne peux pas, et parce que je voudrais lui demander : « Qu'est-ce qui est vrai ? Qu'est-ce que tu as fait ? Qu'est-ce que tu n'as pas fait ? »

– Tu ne peux pas rester là, répète Javier Rojas. Je suis sûr que tu ne tiens pas plus que moi à ce que la police s'en mêle.

Il se débrouille assez bien pour faire croire qu'il n'a rien contre les types comme moi, même quand ils ne sont pas impliqués dans une enquête pour meurtre avec sa fille.

Bon, je suppose qu'il n'y a rien à ajouter. Les limites sont posées. Je suis clairement l'intrus, le bouc émissaire. Comme il n'y a pas grand-chose d'autre à dire, je rentre chez moi.

CHAPITRE NEUF

Addy

Dimanche 30 septembre, 17 h 30

Ashton ouvre la porte de son appartement dans le centre ville de San Diego. Il n'y a qu'une chambre parce que Charlie et elle ne peuvent pas se payer plus grand. D'autant qu'il faut rembourser le prêt étudiant pour son année de droit, ce qui va être dur avec le boulot de design graphique d'Ashton qui ne décolle pas et Charlie qui vient de décider de tout laisser tomber pour réaliser des documentaires sur la nature.

Mais on n'est pas là pour parler de ça.

Ashton prépare du café dans sa cuisine, minuscule mais très mignonne : placards blancs, surfaces en granite noir brillant, appareils en inox et éclairage rétro. Elle verse plein de sucre et de crème dans ma tasse, comme j'aime.

– Où est Charlie ?

– Il fait de l'escalade, me dit-elle en me tendant ma tasse, les lèvres pincées.

Charlie pratique beaucoup d'activités qu'elle ne partage pas, et qui coûtent cher.

– Je vais l'appeler pour qu'il te trouve un avocat. Il a peut-être gardé quelques contacts.

Elle a insisté pour m'emmener manger un morceau après le commissariat, et je lui ai tout raconté au restaurant. Enfin, presque tout. La vérité sur la révélation de Simon à propos de moi, en tout cas. Elle a essayé d'appeler notre mère sur le trajet, mais elle est tombée sur sa messagerie, et elle a laissé un « rappelle-moi dès que tu peux » prudent.

Que ma mère ignore. Ou qu'elle n'a pas écouté. Laissons-lui le bénéfice du doute.

On emporte nos cafés sur le balcon et on s'installe dans les chaises rouge vif posées de chaque côté de la toute petite table. Je ferme les yeux et j'avale une gorgée de la boisson chaude et sucrée en essayant de me détendre. Ça ne marche pas, mais je continue à boire lentement jusqu'à avoir vidé ma tasse. Ashton prend son portable pour envoyer un bref SMS à Charlie et tenter de nouveau de contacter notre mère.

– Toujours sur messagerie, signale-t-elle avec un soupir en finissant son café.

– Personne à la maison, dis-je. Y a que nous.

Et je ne sais pas pourquoi, mais ça me fait rire, d'un rire un peu hystérique. Je suis peut-être en train de dérailler.

Ashton pose les coudes sur la table et croise les doigts sous son menton.

– Addy, il faut que tu dises à Jake ce qui s'est passé.

– Le message de Simon n'a pas été publié...

Mais Ashton secoue la tête.

– Un jour ou l'autre, ça sortira. Soit par la rumeur, soit par la police si elle décide de lui parler pour te mettre la pression. Mais de toute façon, c'est une chose que tu dois aborder avec lui si tu veux construire une relation saine.

Elle hésite, glisse une mèche derrière son oreille.

– Addy, est-ce que quelque part, dans un coin de ta tête, tu as déjà eu envie qu'il l'apprenne ?

Elle commence à m'énervier. Même en pleine crise, elle ne peut pas arrêter sa croisade anti-Jake ?

– Pourquoi j'aurais eu envie d'un truc pareil ?

– C'est toujours lui qui mène la barque, non ? Ça a peut-être fini par te fatiguer.

– C'est ça. Parce que toi, tu es la spécialiste des relations de couple. Je ne t'ai pas vue avec Charlie depuis plus d'un mois.

Ashton pince les lèvres.

– On ne parle pas de moi, là. Tu dois parler à Jake, et vite. Il ne faudrait pas qu'il l'apprenne par quelqu'un d'autre.

Je perds toute envie de me battre, parce que je sais qu'elle a raison. Attendre ne ferait qu'aggraver les choses. Et comme ma mère ne rappelle pas, autant en finir rapidement.

– Tu peux me conduire chez lui ?

De toute façon, il m’a déjà envoyé plusieurs messages me demandant comment ça s’est passé au commissariat. Je ferais sans doute mieux de me concentrer sur le côté criminel de cette affaire mais, comme toujours, toutes mes pensées tournent autour de Jake. Je sors mon portable et j’écris : « Je peux t’en parler de vive voix ? »

« Only Girl », de Rihanna, me signale qu’il a répondu aussitôt. Pas la chanson la plus adaptée à la conversation qui va suivre.

« Bien sûr. »

Je rince nos tasses tandis qu’Ashton prend ses clés et son sac. Puis je la suis jusqu’à l’ascenseur, les nerfs en boule. Je n’aurais pas dû prendre ce café. Même si c’était surtout du lait.

On a déjà fait la moitié de la route quand Charlie appelle. J’essaie de ne pas entendre les réponses sèches et tendues d’Ashton, mais c’est difficile dans un si petit espace.

– Ce n’est pas pour moi que je te le demande, dit-elle à un moment. Tu ne peux pas réagir en adulte, pour une fois ?

Je me ratatine sur mon siège et je sors mon téléphone. Keely m’a envoyé une demi-douzaine de messages à propos des déguisements d’Halloween, et Olivia se torture pour savoir si oui ou non elle doit se remettre avec Luis. Une fois de plus. Ashton finit par raccrocher et me déclare avec une gaieté forcée :

– Charlie va passer quelques coups de fil pour te trouver un avocat.

– Super. Tu le remercieras de ma part.

J’ai l’impression que je devrais être plus expansive, mais je ne sais pas quoi dire, et on se tait toutes les deux. N’empêche que je préférerais rester des heures sans rien dire avec ma sœur dans sa voiture que cinq minutes dans la maison de Jake, qui se dresse justement devant nous.

– Je ne sais pas trop combien de temps ça va prendre, dis-je à Ashton tandis qu’elle se gare devant chez lui. Et j’aurai peut-être besoin de quelqu’un pour me ramener.

J’ai la nausée. Si je n’avais pas fait ce que j’ai fait avec TJ, Jake insisterait pour me soutenir dans ce qui va suivre. La situation serait pénible, mais je n’aurais pas à l’affronter seule.

– Je serai au Starbucks de Clarendon Street, me répond-elle tandis que je descends. Préviens-moi quand tu auras fini.

Et tout à coup, je regrette d’avoir été désagréable et de lui avoir dit

des vacheries à propos de Charlie. Mais elle démarre avant que j'aie pu m'excuser, et je m'avance lentement jusqu'à la porte.

La mère de Jake vient m'ouvrir, et me sourit d'un air si normal que je me persuade presque que tout va bien se passer. J'ai toujours bien aimé Mme Riordan. Elle avait un poste super important dans la publicité jusqu'à ce qu'elle décide d'arrêter, juste avant que Jake entre au lycée, pour pouvoir se recentrer sur sa famille. Je crois que ma mère rêve secrètement d'être Mme Riordan : une femme qui a réussi mais qui n'a plus à s'en faire, avec un mari beau et brillant.

M. Riordan, lui, est parfois intimidant. C'est le genre de personne qui a du mal à admettre qu'on n'aille pas dans son sens. Chaque fois que je parle de ça, Ashton grommelle un truc à propos des chiens qui ne font pas des chats.

– Salut, Addy, me lance Mme Riordan. Je sors, mais Jake t'attend en bas.

– Merci, dis-je en la croisant pour entrer.

En me dirigeant vers l'escalier, je l'entends refermer la porte derrière elle et claquer la portière de sa voiture. Le sous-sol des Riordan est essentiellement le domaine de Jake. Il est énorme, avec un billard, un écran géant et des tas de fauteuils rembourrés et de canapés. Du coup, notre bande traîne ici bien plus souvent qu'ailleurs. Comme d'habitude, Jake est affalé sur le canapé le plus grand, une manette d'Xbox à la main.

Il arrête de jouer et se redresse en me voyant arriver.

– Salut, bébé. Alors, comment ça s'est passé ?

– Pas très bien.

Soudain, je me mets à trembler comme une feuille et le visage de Jake exprime une inquiétude que je ne mérite pas. Il se lève, essaie de me faire asseoir à côté de lui, mais, pour une fois, je résiste. Je m'installe dans un des fauteuils.

– Je crois qu'il vaut mieux que je me mette là pour te dire ce que j'ai à te dire.

Jake se rassoit, tout au bord du canapé, cette fois, les coudes sur les genoux. Une barre lui plisse le front. Il me regarde attentivement.

– Tu me fais flipper, Addy.

– C'est vrai que la journée a été assez flippante, dis-je en triturant une mèche de cheveux, la gorge sèche. L'inspectrice voulait me parler parce qu'elle pense que je... Elle pense que tous ceux qui étaient collés

avec Simon ce jour-là... l'ont tué. Elle pense qu'on a volontairement versé de l'huile d'arachide dans son gobelet.

Je réalise tout à coup que je n'étais peut-être pas censée lui en révéler autant, mais c'est sorti tout seul. J'ai l'habitude de tout lui dire.

Jake me fixe, cligne des paupières et lâche un petit rire sec.

– Bon sang. Elle est pas drôle, ta blague, Addy.

– Je suis sérieuse. Elle pense qu'on a fait ça parce qu'il allait poster des trucs sur nous quatre. Des trucs horribles qu'on ne voulait pas voir publiés.

Je suis tentée de commencer par les rumeurs sur les trois autres (dans le style, « tu vois, il n'y a pas que moi ! ») mais je me retiens.

– Il y avait quelque chose dans ce message ; un truc vrai, qu'il faut que je te dise. J'aurais dû t'en parler avant, mais j'avais trop peur.

Je fixe un fil défait dans la moquette bleue. Si je tirais dessus, je suis sûre que tout le reste suivrait.

– Vas-y, me dit Jake, d'un ton que je n'arrive pas à déchiffrer.

C'est dingue, comment je peux être encore vivante avec le cœur qui bat si fort ? Il aurait déjà dû exploser.

– Cet été, pendant que tu étais à Cozumel avec tes parents, je suis tombée un soir sur TJ sur la plage. On a acheté une bouteille de rhum et on a fini par se soûler. Après, je suis allée chez lui et... on est sortis ensemble.

Mes larmes coulent sur mes joues jusque dans mon cou.

– Sortis comment ? me demande Jake platement.

J'hésite, en cherchant un moyen de rendre ça moins atroce. Mais il répète sa question :

– Sortis comment ?

Cette fois, son ton est si violent que l'aveu sort aussitôt :

– On a couché ensemble.

Je pleure tellement que j'ai du mal à poursuivre.

– Je suis désolée, Jake. J'ai commis une erreur stupide, terrible, et je suis vraiment, vraiment désolée.

Jake ne dit rien pendant une longue minute et quand enfin il se met à parler, sa voix est totalement glaciale.

– Ah, tu es désolée. Super. Alors, tout va bien. Du moment que tu es désolée.

– C'est sincère...

Mais avant que je puisse continuer, il se lève et frappe le mur derrière lui. Je ne peux pas retenir un cri. Le plâtre se fendille et un petit nuage de poudre blanche tombe en pluie sur la moquette. Jake secoue son poing et frappe de nouveau.

– Bordel, Addy. Tu as couché avec mon pote il y a des mois, tu me mens depuis des mois, et tu es *désolée* ? C'est quoi, ton problème ? Je te traite comme une reine !

– Je sais ! dis-je dans un sanglot, les yeux sur les traînées de sang que son poing a laissées sur le mur.

– Tu me laisses rester pote avec un gars qui se fout de ma gueule pendant que tu passes de son pieu au mien comme si de rien n'était. En faisant semblant que je compte pour toi, merde !

Jake ne jure presque jamais en ma présence et, dans le cas contraire, il s'excuse toujours.

– Mais tu comptes pour moi ! Je t'aime ! Je t'ai toujours aimé, depuis la première fois que je t'ai vu !

– Alors pourquoi tu as fait ça ? Pourquoi ?

Je me pose cette question depuis des mois sans trouver autre chose que des excuses minables. « J'étais soûle, j'étais idiote, je manquais de confiance en moi. » Le dernier argument est sans doute le plus proche de la vérité ; j'ai fini par me laisser rattraper par des années de sentiment d'infériorité.

– J'ai commis une erreur. Je ferais n'importe quoi pour la réparer. Si je pouvais effacer ce que j'ai fait, je le ferais.

– Tu ne peux pas.

Il reste silencieux un moment, respirant bruyamment. Je n'ose plus dire un mot.

– Regarde-moi.

Je laisse ma tête enfouie dans mes mains le plus longtemps possible.

– Regarde-moi, Addy. Putain ! Tu me dois bien ça.

C'est vrai, et c'est bien dommage. Parce que son visage – ce beau visage que j'aimais déjà avant qu'il soit aussi parfait – est déformé par la rage.

– Tu as tout gâché. Tu en es consciente, au moins ?

– Oui...

C'est sorti comme le gémissement d'un animal piégé. Si je pouvais me ronger le bras pour me sortir de là, je le ferais.

– Sors d’ici. Dégage. Je ne supporte plus de te voir.

Je ne sais pas trop comment j’arrive à remonter l’escalier, sans parler d’atteindre la porte. Une fois dehors, je fouille désespérément mon sac à la recherche de mon portable. Pas question que je reste là en larmes devant chez Jake en attendant Ashton. Je vais aller à pied à Clarendon Street. Puis j’entends un petit coup de klaxon et, à travers le brouillard de mes larmes, je vois ma sœur baisser sa vitre.

Sa mine s’assombrit à mesure que je m’approche.

– Je m’y attendais un peu. Allez, monte. Maman est rentrée.

DEUXIÈME PARTIE

CACHE-CACHE

CHAPITRE DIX

Bronwyn

Lundi 1^{er} octobre, 7 h 30

Je me prépare à aller en cours comme tous les matins. Debout à 6 heures pour avoir le temps de courir une demi-heure. Flocons d'avoine aux fruits rouges et jus d'orange à 6 h 30, douche dix minutes plus tard. Je me sèche les cheveux, je choisis mes vêtements, je mets de l'écran solaire. Je vérifie mes mails, je prépare mon sac de cours, je m'assure que mon portable est chargé.

La seule chose qui change est mon rendez-vous de 7 h 30 avec mon avocate.

Elle s'appelle Robin Stafford et, d'après mon père, c'est une avocate brillante, sans être surexposée. Pas de ceux qu'on associe automatiquement avec des coupables pleins de fric qui tentent de s'en sortir grâce à des gros chèques. Elle arrive à l'heure pile et m'adresse un grand sourire chaleureux quand Maeve la fait entrer dans la cuisine.

J'aurais du mal à lui donner un âge rien qu'en la regardant, mais la biographie que mon père m'a montrée hier indique qu'elle a quarante et un ans. Elle porte un tailleur pantalon dont le ton crème tranche avec ses cheveux bruns, des bijoux en or délicats et des chaussures qui ont l'air chères sans trop faire chaussures de luxe.

Elle s'installe en face de mes parents et moi.

– Ravie de vous rencontrer, Bronwyn. Parlons de ce à quoi vous devez vous attendre aujourd'hui et de la façon dont vous avez intérêt à gérer le lycée.

Parce que ma vie ressemble à ça, maintenant. Je dois « gérer le lycée ».

Elle croise les mains devant elle.

– Je ne suis pas sûre que la police croie vraiment à un complot monté par vous quatre. Je pense plutôt qu'ils espéraient vous pousser à leur livrer des informations utiles en vous prenant par surprise et en vous mettant la pression. Ce qui montre qu'ils ne disposent au mieux que de présomptions discutables. Si aucun d'entre vous ne désigne quelqu'un et que vos versions vont dans le même sens, ils n'ont aucune piste. À mon avis, il est très probable qu'on conclue à une mort accidentelle et que l'affaire soit classée sans suite.

L'étau qui me serrait la poitrine depuis mon réveil se desserre un peu.

– Même si Simon se préparait à publier ces trucs horribles sur nous ? Et avec les derniers posts sur Tumblr ?

Robin a un petit haussement d'épaules gracieux.

– Au bout du compte, ce ne sont que des rumeurs et du trollisme. Je sais que vous prenez cela au sérieux, tous les quatre, mais sur le plan judiciaire, cela ne repose sur rien, à moins que la police ne trouve des preuves solides. La meilleure chose à faire est de ne pas évoquer l'affaire. Certainement pas avec la police, mais pas avec la direction du lycée non plus.

– Et s'ils posent des questions ?

– Dites-leur que vous avez engagé un avocat et que vous ne pouvez parler qu'en sa présence.

J'essaie de m'imaginer tenant ce discours à Mme Gupta. Je ne sais pas ce qu'elle sait ou ne sait pas, mais refuser de répondre aux questions dans le bureau de la proviseure serait le meilleur moyen de me faire repérer.

– Êtes-vous amie avec certains des autres jeunes qui étaient collés ce jour-là ?

– Pas vraiment. J'ai quelques cours en commun avec Cooper, mais à part ça...

– Bronwyn, intervient ma mère assez sèchement. Tu es assez amie avec Nate Macauley pour qu'il soit passé ici hier soir. Pour la troisième fois depuis la mort de Simon.

Robin se redresse sur sa chaise et je rougis. Ça a été le grand sujet de discussion hier soir après que mon père a fait partir Nate. Il croyait qu'il avait trouvé notre adresse de manière louche et j'ai dû fournir des explications.

– Pourquoi Nate est-il passé trois fois ? me demande Robin d'un air poliment intéressé.

– Comme ça. Ce n'est pas important. Il m'a ramenée en moto le jour de la mort de Simon. Et vendredi, il est juste passé pour me voir. Après, je ne peux pas vous dire ce qu'il faisait ici hier puisqu'on ne m'a pas laissée lui parler.

– C'est le fait de vous « voir » quand les parents ne sont pas là qui me gêne, commence ma mère.

Mais Robin l'interrompt.

– Bronwyn, quelle est la nature de votre relation avec Nate ?

Si je le savais. Vous pourriez peut-être m'aider à l'analyser ? Ça fait partie de votre mission ?

– Je le connais à peine. Avant la semaine dernière, je ne lui avais pas parlé depuis des années. Et puis on se retrouve tous les deux dans cette histoire de dingues et... ça aide de voir des gens qui vivent la même chose que nous.

– Je vous recommanderais de maintenir une distance avec les autres, dit l'avocate en ignorant le regard noir que me jette ma mère. Inutile de donner aux policiers de nouvelles munitions pour alimenter leur théorie. S'ils examinent votre portable et votre boîte mail, trouveront-ils des communications récentes avec ces trois autres élèves ?

– Non, dis-je, sans mentir.

– Tant mieux.

Elle glisse un coup d'œil sur sa montre, une Rolex en or extra-plate.

– Bien, nous allons devoir en rester là si vous voulez arriver en cours à l'heure. C'est important : ne changez rien à vos habitudes.

Elle me sourit de nouveau de son sourire chaleureux.

– Nous entrerons dans les détails une autre fois.

Je dis au revoir à mes parents, sans parvenir tout à fait à les regarder en face, et j'appelle Maeve en prenant les clés de la Volvo. Je passe tout le trajet à m'endurcir contre ce qui m'attend au lycée, mais tout y est étrangement normal. Pas de policiers qui guettent mon arrivée planqués dans les buissons. Personne qui me regarde autrement qu'on ne l'a fait depuis la parution du premier message sur Tumblr.

Cela dit, avant d'entrer en cours, je n'écoute que d'une oreille le

bavardage de Kate et de Yumiko et mes yeux errent dans le couloir. Il n'y a qu'une personne à qui j'aie envie de parler, bien que ce soit précisément celle dont je dois me tenir à distance.

– On se retrouve plus tard ? dis-je aux filles.

Et j'intercepte Nate qui vient de disparaître dans la cage d'escalier au bout du couloir.

S'il est surpris de me voir, il n'en laisse rien paraître.

– Salut, Bronwyn. Ça va, la famille ?

Je m'adosse au mur à côté de lui et je réponds à mi-voix :

– Je voulais m'excuser pour hier. Mon père est un peu flippé par tout ce qui se passe.

– On se demande pourquoi, dit Nate, qui a baissé la voix, lui aussi. La police a fouillé chez toi ?

J'écarquille les yeux, et il rit sombrement.

– Non, bien sûr. Je me disais aussi. Chez moi, oui. Je suppose que t'es pas censée me parler ?

Je ne peux pas m'empêcher d'inspecter du regard l'escalier désert. Déjà que je suis paranoïaque, on ne peut pas dire que Nate m'aide beaucoup. Je dois me rappeler régulièrement que non, on n'a pas conspiré pour commettre un meurtre.

– Pourquoi tu es passé chez moi ?

Il me regarde dans les yeux, comme s'il s'apprêtait à me faire une grande déclaration sur la vie, la mort et la présomption d'innocence.

– J'étais venu m'excuser de t'avoir volé Jésus.

J'ai un mouvement de recul. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il raconte. Est-ce une espèce d'allégorie religieuse ?

– Pardon ?

– À la fête de Noël de CM1 à St Pius. J'ai volé le petit Jésus et tu as dû te rabattre sur un sac enveloppé dans une couverture. Désolé.

Tandis que je le fixe, la tension se relâche. Je me sens soudain toute ramollie et j'ai un peu la tête qui tourne. Je lui balance un coup de poing dans l'épaule, le prenant tellement de court qu'il éclate de rire.

– Je savais que c'était toi. Pourquoi t'as fait ça ?

– Pour t'emmerder.

Il a un grand sourire et, l'espace d'une seconde, j'oublie tout en dehors du fait que Nate Macauley a toujours son sourire craquant d'autrefois.

– Et puis, je voulais te parler de... de tout ça. Mais il est sûrement trop tard. Tu dois déjà avoir un avocat, non ?

Son sourire s'est évanoui.

– Oui, mais... Moi aussi, je voulais te parler.

La cloche sonne et je sors mon portable. Puis je me souviens de ce qu'a dit Robin sur le contrôle des communications entre nous quatre, et je le remets dans mon sac. Nate a suivi mon manège et lâche un nouveau rire sans joie.

– Ouais, échanger nos numéros, c'est une idée pourrie. À moins que tu te serves de ça.

Il plonge la main dans son sac et en ressort un téléphone à clapet qu'il me tend.

Je le prends prudemment.

– C'est quoi ?

– Un portable en rab. J'en ai plusieurs.

Je passe le pouce sur le clapet en commençant à comprendre ce qu'il doit en faire d'habitude, et il se dépêche de préciser :

– Il est neuf. Personne ne t'appellera dessus. Mais j'ai le numéro. Moi, je peux t'appeler. Libre à toi de répondre ou pas.

Il ajoute après une pause :

– Évite juste de... enfin, de le laisser traîner. Si les flics obtiennent un mandat pour inspecter ton téléphone et ton ordinateur, c'est tout ce qu'ils ont le droit de toucher. Ils ne peuvent pas fouiller chez toi.

Je soupçonne que mon avocate de luxe me dissuaderait de suivre les conseils juridiques de Nate Macauley. Et elle aurait sûrement un commentaire à faire sur le fait qu'il semble avoir des stocks inépuisables de portables bas de gamme, du genre de ceux qui nous ont fait coller la semaine dernière. Je le regarde monter l'escalier, sachant que je ferais mieux de jeter ce portable dans la première poubelle venue. Au lieu de quoi je le range dans mon sac.

Cooper

Lundi 1^{er} octobre, 11 h

C'est presque un soulagement d'être au lycée. J'y suis toujours mieux que chez moi, où mon père a passé des heures à hurler que Simon était un sale menteur, que la police n'était qu'un ramassis de nullards, que le lycée devrait être poursuivi et que les avocats coûtent une blinde et qu'on n'a pas le fric pour ça.

Il ne s'est pas demandé s'il y avait du vrai dans le dernier message de Simon.

Tout à coup, on se retrouve dans une espèce de flottement. Tout est à la fois pareil qu'avant et différent. À part Jake et Addy, qui semblent avoir, lui, des envies de meurtre, et elle, des envies de suicide. Dans le couloir, Bronwyn me fait le sourire le moins convaincant du monde, les lèvres si serrées qu'on les voit à peine. Je n'ai vu Nate nulle part.

J'ai l'impression qu'on attend tous qu'il se passe un truc.

Ce qui arrive enfin après le cours d'EPS, même si ça ne me concerne pas. Je me dirige vers les vestiaires après le match de foot, en traînant derrière les copains, avec Luis qui est lancé sur une fille de première qui lui a tapé dans l'œil. Alors que le prof ouvre la porte pour laisser entrer un groupe, Jake se retourne brusquement, attrape TJ par l'épaule et lui colle un coup de poing dans la figure.

Mais bien sûr. Le « TF » d'Askip, c'est TJ Forrester. C'est l'absence de *J* qui m'avait embrouillé.

Je saisis Jake par le bras et je le tire en arrière pour l'arrêter, mais il est si enragé qu'il manque de m'échapper avant que Luis n'intervienne pour m'aider. Et même là, on arrive tout juste à le

retenir.

– Espèce de connard, crache Jake à TJ, qui a vacillé mais qui est resté debout.

TJ porte la main à son nez en sang, et sans doute en miettes. Il ne fait rien pour riposter.

– Jake, allez, mec, dis-je tandis que le prof d'EPS se précipite vers nous. Tu vas te faire virer !

– Ça en vaut la peine, réplique Jake avec rage.

Bref, l'histoire du jour ne concerne pas Simon, mais le fait que Jake Riordan ait été renvoyé chez lui pour avoir cogné TJ Forrester après le cours d'EPS. Et comme il a refusé de parler à Addy et qu'elle est au bord des larmes, tout le monde pense savoir pourquoi.

– Comment elle a pu faire ça ? me murmure Keely dans la queue de la cantine en voyant Addy se diriger vers nous comme une somnambule.

– On ne connaît pas toute l'histoire.

Une chance que Jake ne soit pas là, parce que Addy s'assoit avec nous comme d'habitude. Cela dit, elle n'aurait sans doute pas eu le cran de le faire dans le cas contraire. Mais elle ne parle à personne, et personne ne lui parle. Et les gens ne sont pas discrets. Vanessa, qui a toujours été la plus garce de notre groupe, lui tourne carrément le dos quand elle s'assoit à côté d'elle. Même Keely ne fait aucun effort pour l'intégrer dans la conversation.

Quelle bande d'hypocrites ! Luis s'est retrouvé sur l'appli de Simon pour la même raison, et Vanessa a carrément essayé de me tripoter dans une soirée le mois dernier. Ils sont mal placés pour juger.

– Ça va, Addy ?

J'ai décidé de ne pas me soucier des regards des autres autour de la table.

– Pas la peine d'être sympa, Cooper. C'est encore pire.

Elle a parlé si bas que j'ai eu du mal à l'entendre.

– Addy.

Toute la colère et la peur que j'ai gardées enfouies jusque-là transparaissent dans ma voix et, quand elle relève la tête, un éclair de compréhension passe entre nous. On aurait un milliard de choses à se dire, si on le pouvait.

– Ça va aller, dis-je.

– Et toi, qu'est-ce que tu en penses ? me demande Keely en posant

une main sur mon bras.

Je me rends compte que j'ai loupé tout un pan de la conversation des autres.

– De quoi ?

Elle me secoue doucement.

– Je te parle d'Halloween ! On se déguise en quoi à la fête de Vanessa ?

Je suis désorienté, comme si je venais d'être précipité dans une version du monde en technicolor, dont je ne connaîtrais pas les règles.

– J'en sais rien, moi ! C'est dans presque un mois !

Olivia a un claquement de langue désapprobateur.

– C'est bien les mecs, ça. Vous ne vous rendez pas compte de la galère que c'est de trouver un déguisement sexy sans être vulgaire.

Luis la regarde en battant des cils.

– Contente-toi de vulgaire, dans ce cas.

Elle lui donne une tape sur le bras. Il fait chaud à la cafétéria, presque trop, et je m'essuie le front en échangeant un nouveau regard avec Addy.

Keely me donne un coup de coude.

– Passe-moi ton portable.

– Quoi ?

– Je veux regarder la photo qu'on a prise la semaine dernière à Seaport Village. Tu te rappelles la femme avec la robe charleston ? Elle était géniale ! Je pourrais peut-être me trouver une tenue dans ce genre-là.

Je déverrouille mon téléphone en haussant les épaules et je le lui passe. Elle me presse le bras en ouvrant les photos.

– Tu serais sexy dans un costume de gangster, me dit-elle.

Elle tend le portable à Vanessa, qui pousse un grand « Ohhh ! ». Addy promène sa nourriture dans son assiette sans même lever sa fourchette à sa bouche, et je suis sur le point de lui demander si elle veut que j'aille lui chercher quelque chose quand mon portable sonne.

Vanessa ricane, sans me le rendre.

– Qui est-ce qui peut t'appeler pendant l'heure du déj ? En plus, tous ceux qui comptent sont déjà là !

Elle regarde l'écran, puis moi.

– Mais dis donc, Cooper, qui c'est, Kris ? Keely doit-elle être jalouse ?

Je mets quelques secondes de trop à réagir, et ensuite, je parle trop vite.

– Oh... Juste un gars que je connais. Du baseball.

Je reprends mon portable des mains de Vanessa avec les joues en feu et je le fais basculer sur messagerie. Je paierais cher pour pouvoir répondre, mais ce n'est vraiment pas le moment.

Vanessa hausse un sourcil.

– Un mec qui s'appelle Kris avec un *k* ?

– Ouais, il est... allemand.

Bon Dieu, mais tais-toi. Je range mon téléphone dans ma poche et je me tourne vers Keely, qui entrouvre les lèvres comme si elle allait me poser une question.

– Je le rappellerai plus tard. Une robe charleston, tu crois ?

Je suis sur le point de rentrer chez moi à la fin des cours quand Ruffalo, l'instructeur de baseball, m'arrête dans l'entrée.

– Tu n'as pas oublié qu'on avait rendez-vous ?

Je pousse un soupir parce que si, j'avais oublié. Mon père quitte le boulot en avance aujourd'hui pour qu'on voie notre avocat, mais le coach veut qu'on discute bourse universitaire. J'hésite, parce que je suis sûr que mon père s'attendrait à ce que je règle tout en même temps. Comme ce n'est pas possible, je suis Ruffalo en me disant que je vais m'arranger pour faire vite. Son bureau se trouve à côté du gymnase et l'odeur donne l'impression que les sportifs s'y succèdent depuis vingt ans. Autrement dit, ça ne sent pas terrible.

Je m'assois en face de lui sur une chaise métallique bancale qui craque sous mon poids.

– Mon téléphone n'arrête pas de sonner pour toi, Cooper. UCLA, Louisville et l'Illinois sont en train de monter des propositions de bourses qui couvrent la totalité des frais de scolarité. Elles insistent toutes pour avoir une réponse d'ici novembre, même si je leur ai dit qu'il n'y avait aucune chance pour que tu prennes une décision avant le printemps.

Il ajoute en voyant ma tête :

– Autant garder toutes les portes ouvertes. Bien sûr, la sélection directe en ligue pro est une sérieuse possibilité, mais plus les facs te manifesteront d'intérêt, plus tu feras impression sur les ligues majeures.

– C'est vrai.

Mais ce n'est pas la stratégie à adopter qui m'inquiète. C'est la façon dont ces universités réagiront si le message de Simon est publié. Ou si toute l'affaire s'emballe et si la police poursuit son enquête sur moi. Est-ce que toutes ces propositions disparaîtraient, ou suis-je considéré comme innocent jusqu'à preuve du contraire ? Je ne sais pas trop si je peux aborder le problème avec l'entraîneur.

– C'est juste que... c'est dur de garder tout ça en tête.

Il prend une petite pile de feuilles agrafées et les agite devant moi.

– J'ai tout mis à plat pour toi ! Voilà une liste de toutes les universités que j'ai contactées avec leur offre. J'ai stabiloté celles qui m'ont l'air les plus adaptées, ou qui impressionneront le plus les ligues majeures. Je ne mettrai pas forcément l'Université d'État de Californie ou celle de Santa Barbara dans les premières, mais elles ont l'avantage de se trouver dans la région. Si tu veux programmer des visites sur place un de ces week-ends, préviens-moi.

– D'accord. Je... j'ai des réunions de famille qui arrivent, je risque d'être un peu pris.

– Oui, oui, bien sûr. Il n'y a pas d'urgence. C'est à toi de voir, Cooper.

Les gens disent toujours ça, mais ça n'est jamais convaincant. Jamais.

Je remercie Ruffalo et je repars dans le couloir, maintenant presque désert. J'ai mon portable dans une main et la liste des universités dans l'autre, et je suis tellement perdu dans mes pensées que je manque de faucher quelqu'un sur mon passage.

– Pardon, dis-je en identifiant vaguement une petite silhouette menue avec les bras autour d'un carton.

– Euh... Ah, bonsoir M. Avery. Vous voulez que je vous aide à porter ça ?

– Non merci, Cooper.

Je ne vois que des classeurs dans son carton, et je suppose que ça reste à sa portée.

Ses yeux larmoyants se plissent en se posant sur mon portable.

– Je ne voudrais pas vous empêcher de taper vos messages.

– J'étais juste en train de...

Je laisse tomber. Le fait d'expliquer que je suis en retard à mon rendez-vous avec mon avocat a peu de chances de me faire gagner des

points.

M. Avery renifle en resserrant sa prise sur son carton.

– Je ne vous comprends pas, vous, les jeunes. Cette obsession que vous avez pour vos écrans, et tous ces ragots...

Il grimace comme si ce mot avait mauvais goût. Je ne sais pas quoi répondre. Est-ce une allusion à Simon ? Je me demande si la police a pris la peine de l'interroger ce week-end, ou s'il a été disqualifié pour absence de mobile. Du moins à ce qu'on en sait.

Il se secoue, comme s'il ne savait pas de quoi il parlait, lui non plus.

– Enfin, si vous voulez bien m'excuser, Cooper...

Il lui suffirait de faire un pas de côté pour pouvoir repartir, mais je suppose que c'est mon boulot.

– Bien sûr, dis-je en m'écartant.

Je le regarde s'éloigner en traînant les pieds, puis je me décide à déposer mes affaires dans mon casier et à filer à ma voiture. Je suis déjà assez en retard comme ça.

Alors que j'attends au dernier feu rouge avant d'arriver chez moi, mon portable se met à sonner. Je regarde l'écran en m'attendant à un message de Keely, qui a réussi à me faire promettre qu'on se verrait ce soir pour discuter de cette histoire de déguisement d'Halloween. Mais c'est ma mère.

« Retrouve-nous à l'hôpital. Nonny a fait une crise cardiaque. »

CHAPITRE ONZE

Nate

Lundi 1^{er} octobre, 23 h 50

J'ai fait la tournée des appels à mes fournisseurs ce matin pour les avertir que j'étais hors circuit pour quelque temps. Puis j'ai jeté le portable. Il m'en reste encore deux ou trois. Je les achète par série que je paye en liquide et je les fais tourner pendant quelques mois avant de les remplacer.

À presque minuit, après avoir regardé autant de films d'horreur japonais que je peux en supporter, j'en prends un pour appeler Bronwyn sur le portable que je lui ai donné. Il sonne six fois avant qu'elle décroche. Elle a l'air tendue à mort.

– Allô ?

Je suis tenté de déguiser ma voix et de demander si je peux acheter un sachet d'héro, juste histoire de l'embrouiller, mais elle risquerait de jeter le portable et de ne plus jamais m'adresser la parole.

– Salut, c'est moi.

– Il est tard, me dit-elle d'un ton de reproche.

– Tu dormais ?

– Non, admet-elle. Je n'y arrive pas.

– Moi non plus.

Ni elle ni moi ne disons rien pendant une minute. Je suis allongé sur mon lit, deux petits oreillers derrière la tête, les yeux sur le générique japonais en pause sur mon écran. Je quitte le film et je fais défiler le guide de la chaîne.

– Nate, tu te souviens de l'anniversaire d'Olivia Kendrick en CM2 ?

En fait, oui. C'est la dernière fête à laquelle je sois allé à St Pius,

avant que mon père ne m'en retire parce qu'on ne pouvait plus payer les frais de scolarité. Olivia avait invité toute la classe et elle avait organisé une chasse au trésor dans son jardin et le petit bois derrière. Bronwyn et moi, on était dans la même équipe, et elle s'excitait sur les indices comme si elle était à l'essai pour un CDI. On a gagné et on a tous reçu des cartes-cadeaux iTunes d'une valeur de vingt dollars.

– Oui, je m'en souviens, dis-je.

– Je crois que c'est la dernière fois qu'on s'était parlé.

– Ça se peut.

Je me le rappelle sans doute mieux qu'elle ne l'imagine. Au CM2, mes copains commençaient à s'intéresser aux filles et ils avaient tous des petites amies, avec qui ça durait environ huit jours. Des trucs de gamins. Ils demandaient à une fille si elle voulait sortir avec eux, la fille disait oui, et à partir de là, ils s'ignoraient complètement. Pendant qu'on marchait dans le petit bois chez Olivia, je regardais la queue-de-cheval de Bronwyn se balancer devant moi en me demandant ce qu'elle répondrait si je lui demandais d'être ma petite amie. Mais je ne l'ai jamais fait.

– Où tu es allé après St Pius ? me demande-t-elle.

– À Granger.

Comme St Pius allait jusqu'à la quatrième, je n'ai retrouvé Bronwyn qu'en troisième. Entre-temps, elle avait définitivement adopté le mode première de la classe.

Elle se tait, comme si elle attendait que je continue, puis elle rit doucement.

– Nate, pourquoi tu m'appelles si c'est pour me faire des réponses monosyllabiques ?

– Peut-être que tu ne poses pas les bonnes questions.

– D'accord.

Encore un silence, puis :

– Tu l'as vraiment fait ?

Pas besoin de demander de quoi elle parle.

– Oui et non.

– Tu peux être plus précis ?

– Oui, j'ai vendu de la drogue alors que j'étais en liberté surveillée parce que j'avais vendu de la drogue. Non, je n'ai pas versé d'huile d'arachide dans le gobelet de Simon. Et toi ?

– Pareil. Oui et non.

– Alors tu as vraiment triché ?

– Oui.

Sa voix tremble un peu. Si elle se mettait à pleurer, je ne sais pas du tout ce que je ferais. Je pourrais faire semblant d'avoir laissé tomber mon portable, tiens. Mais elle se ressaisit.

– J'ai super honte. Et je suis terrifiée à l'idée que ça se sache.

C'est vrai qu'elle a l'air super inquiète, et je ne devrais pas rire. Mais je ris quand même.

– Bon, OK, tu n'es pas parfaite. Et donc ? Bienvenue dans la vraie vie.

– Je connais la vraie vie, me réplique-t-elle fraîchement. Je ne vis pas dans une bulle. Je regrette ce que j'ai fait, c'est tout.

C'est sans doute vrai, mais ce n'est pas toute la vérité. La réalité est plus tordue que ça. Elle a eu tout le temps d'avouer, si ça la rongait à ce point. Elle ne l'a pas fait. Je ne sais pas pourquoi les gens ont tant de mal à admettre qu'il leur est arrivé de déconner parce qu'ils n'imaginaient pas qu'ils pouvaient se faire choper.

– Tu as surtout l'air inquiète de ce que les gens vont penser, dis-je.

– Il n'y a pas de mal à ça. Au moins, ça permet d'éviter les problèmes avec la justice.

Mon téléphone officiel sonne. Il est à côté de mon lit, sur la table de chevet toute rayée, qui bascule dès que je la touche parce qu'il lui manque un bout de pied et que j'ai la flemme de la réparer. Je roule sur le côté pour lire le message, envoyé par Amber : « T'es chez toi ? »

Alors que je vais dire à Bronwyn que je dois raccrocher, elle pousse un gros soupir.

– Désolée, me dit-elle. C'était pas cool de ma part. C'est juste que... pour moi, c'est plus complexe que ça. J'ai déçu mes parents, et c'est encore pire pour mon père. Il doit toujours se battre contre les préjugés parce qu'il n'est pas d'ici. Il s'est bâti une super réputation, et je pourrais tout abîmer à cause d'une erreur stupide.

Je m'apprête à lui dire que les gens ne raisonnent pas comme ça. De là où je me situe, sa famille semble carrément intouchable. Mais bon, tout le monde a ses galères et je ne connais pas les siennes. Alors je me rabat sur une question.

– Il vient d'où, ton père ?

– Il est né en Colombie, mais il est arrivé aux États-Unis quand il avait dix ans.

– Et ta mère ?

– Oh, sa famille a toujours vécu ici. Irlandaise de quatrième génération, un truc dans le genre.

– Moi aussi. Mais moi, on peut dire que ma disgrâce n'étonnera personne.

Elle soupire.

– C'est quand même dingue, tout ça, non ? Que des gens puissent s'imaginer que l'un de nous a *tué* Simon.

– Parce que tu me crois sur parole ? Je suis en liberté surveillée, je te rappelle.

– Peut-être, mais j'étais là quand tu as essayé de sauver Simon. Il aurait fallu que tu sois un super bon acteur pour nous embrouiller comme ça.

– Si je suis assez sociopathe pour tuer Simon, j'en suis capable.

– Tu n'es pas un sociopathe.

– Comment tu le sais ?

J'ai pris le ton de la plaisanterie, mais j'ai vraiment envie d'entendre la réponse. Je suis le mec chez qui la police est venue fouiller. Clairement l'intrus, le bouc émissaire, comme a dit Mme Lopez. Quelqu'un qui ment quand ça l'arrange et qui le ferait sans hésiter une seconde pour sauver ses fesses. Je ne vois pas trop comment tout ça peut inspirer confiance à quelqu'un qui ne m'a pas parlé depuis sept ans.

Elle ne me répond pas tout de suite, et j'arrête de zapper sur les chaînes de dessins animés pour suivre une bribe d'une nouvelle série sur un gamin et un serpent.

– Je me souviens de la façon dont tu t'occupais de ta mère, dit-elle enfin. Quand elle venait à l'école et qu'elle était... Tu vois. Quand elle n'était pas bien, quoi.

« Quand elle n'était pas bien. » Bronwyn fait peut-être allusion à la fois où ma mère a hurlé sur sœur Flynn pendant une rencontre parents-profs et qu'elle a fini par arracher tous les dessins affichés aux murs. Ou aux fois où elle pleurait sur le trottoir en venant me chercher à l'entraînement de foot. Il y a l'embarras du choix.

– J'aimais beaucoup ta mère, risque Bronwyn quand le silence se prolonge. Elle me parlait comme si j'étais une adulte.

– Tu veux dire qu'elle te balançait des insultes.

Elle éclate de rire.

– Ça me donnait plutôt l'impression qu'elle les balançait *avec moi*, en fait.

Quelque chose me touche dans sa façon de dire ça. Comme si elle avait su voir la personne sous la couche de tous les trucs à la con.

– Elle aussi, elle t'aimait bien.

Je revois Bronwyn cet après-midi dans la cage d'escalier, avec ses cheveux brillants attachés en queue-de-cheval et son visage lumineux. Comme si tout était intéressant et valait la peine qu'elle se penche dessus. *Si elle était là, elle t'aimerait bien encore aujourd'hui.*

– Je me rappelle qu'elle me disait...

Bronwyn hésite.

– Elle disait que si tu me charriais autant, c'était parce que tu étais amoureux de moi.

Je jette un coup d'œil sur le message d'Amber, auquel je n'ai toujours pas répondu.

– Possible. Je ne me souviens pas.

Quand je disais que je mens dès que ça m'arrange.

Bronwyn reste silencieuse une minute avant de me dire :

– Bon, je vais devoir y aller. Essaie quand même de dormir.

– Ouais. Toi aussi.

– On verra bien ce qui se passe demain, hein ?

– Ouais, ouais.

– Bon, ben salut. Ah, et au fait, Nate, ajoute-elle en parlant très vite, moi, j'étais amoureuse de toi, à l'époque. Pour ce que ça vaut. Rien, sans doute. Mais bref. C'est juste pour info. Allez, bonne nuit.

Une fois qu'elle a raccroché, je pose le portable sur ma table de chevet et je prends l'autre. Je relis le message d'Amber et je tape : « Viens ».

Bronwyn est naïve si elle croit que je vaudrais mieux que ça.

Addy

Mercredi 3 octobre, 7 h 50

Ashton insiste pour que je continue à aller en cours. Ma mère s'en fiche complètement. À l'entendre, j'ai gâché nos vies à toutes les trois et ce que je peux faire ou pas n'y changera rien. Elle ne le dit pas exactement en ces termes, mais c'est écrit sur sa figure dès qu'elle me regarde.

– Cinq mille dollars rien que pour parler à un avocat, Addy, siffle-t-elle entre ses dents le mercredi matin au petit déjeuner. Tu as bien compris qu'on va prendre cet argent sur les économies pour tes études, j'espère ?

Je lèverais les yeux au ciel si j'en avais l'énergie. On sait toutes les deux que ces économies n'existent pas. Ça fait des jours qu'elle harcèle mon père au téléphone pour qu'il lui envoie de l'argent. Il n'a pas beaucoup de marge, avec sa nouvelle famille à Chicago, mais il va sans doute envoyer la moitié de la somme pour la calmer et pouvoir se dire qu'il assume ses responsabilités.

Jake refuse toujours de me parler. Il me manque tellement que c'est comme si j'avais été soufflée par une explosion nucléaire et qu'il ne restait de moi qu'un nuage de cendres autour d'os desséchés. Je lui ai envoyé des dizaines de messages, qui sont restés sans réponse. Il ne les a même pas lus. Il m'a supprimée de ses amis sur Facebook et a arrêté de me suivre sur Instagram et Snapchat. Il fait comme si je n'existais plus, et je commence à me dire que c'est le cas. Si je ne suis plus la petite amie de Jake, qui suis-je ?

Il aurait dû écoper d'une semaine d'exclusion pour avoir frappé TJ, mais ses parents ont fait tout un foin comme quoi la mort de Simon

avait perturbé tout le monde, et je pense qu'il reprend les cours dès aujourd'hui.

L'idée de le voir me rend tellement malade que je suis restée chez moi. Ashton a même dû me tirer du lit. Elle s'est installée à la maison pour une durée indéterminée.

– Tu ne vas pas te faner et mourir, Addy, me sermonne-t-elle en me poussant vers la douche. Jake n'a pas le pouvoir de t'effacer de la surface de la terre. Bon sang, Addy, tu as simplement fait une bêtise, ce n'est pas comme si tu avais assassiné quelqu'un.

– ...

– Enfin, rectifie-t-elle d'un ton sarcastique. Là-dessus, le jury n'a pas encore délibéré.

Ha. On pratique l'humour macabre, chez nous, maintenant. Qui eût cru que les filles Prentiss en étaient capables ?

Ashton me dépose au lycée.

– Tête haute ! Ne te laisse pas abattre par ce moralisateur obsédé du contrôle.

– J'y crois pas, Ashton ! C'est quand même moi qui l'ai trompé ! Il a des raisons de le prendre mal !

– N'empêche, dit-elle en faisant la moue.

Je sors de la voiture en essayant de me préparer psychologiquement à cette journée. Tout était si facile au lycée jusqu'ici. J'étais dans mon élément sans que ça me coûte le moindre effort. Et voilà que j'arrive tout juste à m'agripper à qui j'étais, et que je reconnais à peine la fille que j'ai en face de moi quand je surprends mon reflet dans une vitre. Elle porte mes vêtements – haut moulant et jean slim, le style qui plaît à Jake –, mais ses joues creuses et ses yeux éteints ne vont pas avec la tenue.

En revanche, il n'y a pas à dire, mes cheveux sont superbes. C'est déjà ça.

Il n'y a qu'une personne qui ait l'air d'aller plus mal que moi dans ce lycée, c'est Janae. Elle a dû perdre cinq kilos depuis la mort de Simon et sa peau est un carnage. Son mascara coule tout le temps, et j'en déduis qu'elle pleure autant que moi dans les toilettes entre deux cours. C'est étonnant qu'on ne s'y soit pas encore croisées.

À peine entrée dans le bâtiment, je vois Jake devant son casier. Tout mon sang reflue de ma tête et je me sens si étourdie que j'avance vers lui en chancelant littéralement. Il tourne la combinaison de son

cadenas d'un air pensif. Pendant une seconde, je me dis que tout peut bien se passer, que les quelques jours où il est resté chez lui l'ont peut-être aidé à se calmer et à me pardonner.

– Salut, Jake, dis-je.

Son visage devient livide. Avec mépris, il ouvre brutalement son casier et en sort une pile de livres qu'il fourre dans son sac. Il referme son casier, hisse son sac sur ses épaules et me tourne le dos.

– Est-ce que tu vas un jour accepter de me reparler ?

J'ai dit cela d'une toute petite voix sans timbre, pitoyable.

Il me lance un regard si chargé de haine que je fais un pas en arrière.

– Pas si je peux faire autrement, me réplique-t-il.

Ne pleure pas. Ne pleure pas.

Tout le monde me dévisage tandis qu'il s'éloigne. Je surprends Vanessa en train de glousser quelques casiers plus loin. Comment ai-je pu croire un jour que cette fille était mon amie ? Elle ne devrait pas tarder à courir après Jake, si ce n'est pas déjà le cas. Je m'approche en vacillant de mon casier à moi, la main tendue vers le verrou. Je mets quelques secondes à enregistrer le sens du mot écrit sur la porte à l'épais marqueur noir.

SALOPE

Des rires étouffés s'élèvent tandis que mes yeux suivent la drôle de boucle du O. J'ai préparé des dizaines d'affiches pour les rassemblements d'avant match des pom-pom girls de Bayview avec Vanessa et je me suis souvent moquée de ses O. Elle n'a même pas essayé de le déguiser. Je parie qu'elle voulait que je sache.

Je m'interdis de courir pour rejoindre les toilettes les plus proches. Il y a deux filles en train d'arranger leur maquillage devant le miroir et je me faufile entre elles pour gagner la cabine du fond. Je m'affale sur le siège et je pleure sans bruit, la tête entre les mains.

Quand la première sonnerie retentit, je reste où je suis, laissant couler mes larmes. J'entoure mes genoux avec mes bras et je pose la tête dessus. À la deuxième sonnerie, quand les filles se remettent à entrer et sortir des toilettes, je ne bouge toujours pas. Des bribes de conversation flottent dans l'air, et certaines me concernent, mais je me bouche les oreilles.

Ce n'est qu'au milieu de la troisième heure que je me décide à me déplier et à me lever. Je déverrouille la porte des toilettes et je me

tiens devant le miroir en écartant mes cheveux de ma figure. Mon mascara a coulé, mais, depuis le temps que je suis là, mes yeux ont dégonflé. Je fixe mon reflet en tâchant de mettre un peu d'ordre dans mes pensées. Je suis incapable d'aller en cours aujourd'hui. Je pourrais me rendre à l'infirmierie et dire que j'ai la migraine, mais j'ai du mal à aller là-bas, maintenant que je suis soupçonnée d'avoir volé les EpiPen. Ça ne me laisse qu'une possibilité : filer d'ici et rentrer chez moi.

Je suis en bas des marches, la main sur la porte de la cage d'escalier, quand j'entends des pas lourds derrière moi. En me retournant, je vois TJ Forrester en train de descendre. Son nez est toujours enflé et il a un œil au beurre noir. À ma vue, il s'arrête en serrant la main sur la rampe.

– Salut, Addy.

– Tu ne devrais pas être en cours ?

– J'ai rendez-vous chez le médecin.

Il porte une main à son nez et fait la grimace.

– J'ai peut-être une déviation de la cloison nasale.

– Ça t'apprendra.

Ces paroles amères sont sorties de ma bouche avant que j'aie pu les retenir.

TJ ouvre la bouche, puis la referme et sa pomme d'Adam monte et descend.

– Je n'ai pas parlé à Jake, Addy, je te le jure. Je ne voulais pas plus que toi que ça se sache. Dans ma vie aussi, ça a mis le bazar.

Il se touche de nouveau le nez, tout doucement.

Ce n'est pas à Jake que je pensais, mais à Simon. Bien sûr, TJ ne peut pas être au courant des posts non publiés. Mais comment Simon a-t-il su ? J'enfonce le clou :

– On n'était que deux à le savoir. Il faut bien que tu l'aies dit à quelqu'un.

TJ secoue la tête avec une grimace comme si le mouvement lui faisait mal.

– On s'est embrassés sur une plage avant d'aller chez moi. N'importe qui a pu nous voir.

– Mais personne ne pouvait savoir...

Je m'arrête en réalisant que le message de Simon ne précise pas qu'on a couché ensemble. Il le sous-entend, assez lourdement, mais ça

s'arrête là. J'en ai peut-être trop dit. Cette pensée me noue la gorge. Mais je ne sais pas si j'aurais pu me contenter d'avouer à Jake une demi-vérité. Il aurait fini par me tirer les vers du nez.

TJ me regarde d'un air navré.

– Je suis désolé que ça se passe aussi mal pour toi. Si ça peut te consoler, je trouve que Jake réagit comme un crétin. Mais en tout cas, je n'en ai jamais parlé à personne.

Il pose une main sur son cœur pour ajouter :

– Je le jure sur la tombe de mon grand-père. Je sais que ça ne veut rien dire pour toi, mais pour moi, si.

Au bout d'un moment, je hoche la tête et il lâche un gros soupir.

– Où tu vas ? me demande-t-il.

– Chez moi. C'est insupportable de rester ici. Tous mes amis me détestent.

Je ne sais pas pourquoi je lui dis ça, en dehors du fait que je n'ai personne d'autre à qui le dire. J'ajoute dans la foulée :

– À mon avis, ils ne me laisseront plus jamais manger avec eux maintenant que Jake est revenu.

Je n'exagère pas. Cooper est absent aujourd'hui. Il est allé voir sa grand-mère à l'hôpital, et sans doute aussi son avocat, même s'il ne l'a pas dit. Sans lui, personne ne se risquera à affronter la colère de Jake. Personne n'en aura envie.

– On les emmerde, me dit TJ avec un sourire de travers. S'ils se conduisent encore comme des cons demain, tu n'as qu'à venir manger avec moi. Ça leur donnera un sujet de conversation.

Ça ne devrait pas me faire sourire, mais je n'en suis pas loin.

-
1. Aux États-Unis, la séparation entre le collège et le lycée se fait après la quatrième et non pas après la troisième comme en France.

CHAPITRE DOUZE

Bronwyn

Jeudi 4 octobre, 12 h 20

J'avais relâché ma vigilance.

Comme quoi ça peut arriver même dans les pires moments de notre vie. Des trucs horribles, dévastateurs nous tombent dessus les uns après les autres jusqu'à ce qu'on soit sur le point de suffoquer et tout à coup... ça se calme. Et comme il ne se passe plus rien, on commence à se détendre et à se dire qu'on est tiré d'affaire.

C'est une erreur de débutant, qui me saute à la figure le jeudi midi, au moment où le bourdonnement plutôt mesuré de la cafétéria se met soudain à enfler. D'abord, je regarde autour de moi, intriguée, comme le serait n'importe qui, en me demandant pourquoi tout le monde a brusquement sorti son portable. Mais avant que je sorte le mien, les têtes se tournent vers moi.

« Oh. »

Maeve est plus rapide que moi et l'exclamation qu'elle étouffe en regardant son portable est tellement désolée que ma gorge se noue. Elle se mord la lèvre et plisse le front.

– Bronwyn, c'est, euh... un nouveau post sur Tumblr. À propos de... Tiens.

Je prends son téléphone, le cœur battant, et je lis mot à mot le texte que l'inspecteur Mendoza m'a montré dimanche après l'enterrement. « C'est la première fois que cette appli s'intéresse à BR l'élève modèle, détentrice du meilleur dossier scolaire du lycée... »

Tout y est. Les entrées non publiées de Simon nous concernant tous les quatre, suivies d'un ajout :

Vous avez cru que je blaguais en disant que j'avais tué Simon ? Eh bien lisez ça, les gars. Tous ceux qui étaient en colle avec lui la semaine dernière avaient une raison extraordinaire de vouloir sa disparition.

Pièce à conviction n° 1 : les posts ci-dessus, qu'il allait publier sur Askip.

Votre devoir du soir : relier les points. Est-ce une œuvre collective ou quelqu'un tire-t-il les ficelles ? Qui est le marionnettiste et qui est la marionnette ? Je vous donne un indice pour vous aider à démarrer : tout le monde ment.

AU TRAVAIL !

Je lève la tête et je fixe Maeve. Elle connaît la vérité, mais je ne l'ai pas dite à Yumiko, ni à Kate. Je pensais qu'il y avait une chance pour que ça reste secret, le temps que la police mène son enquête, et ensuite, une fois que l'affaire serait classée faute de preuves.

Je suis d'une naïveté confondante.

– Bronwyn ? C'est vrai ?

C'est tout juste si j'entends la voix de Yumiko par-dessus le bourdonnement dans mes oreilles.

– *Fuck* cette connerie de Tumblr. Je parie que je peux pirater ce truc et trouver qui se planque derrière.

Je serais surprise par la grossièreté de Maeve si je n'avais pas déjà dépassé mon seuil de capacité d'étonnement il y a deux minutes.

– Maeve, non !

J'ai parlé super fort. Je baisse la voix et je bascule en espagnol.

– *No lo hagas... No queremos...*

Je me force à me taire face au regard insistant de Kate et Yumiko. « Ne fais pas ça. Il ne faut pas que... » Ça devrait suffire pour l'instant.

Mais Maeve, furieuse, refuse de se taire.

– Je m'en tape. Toi, peut-être pas, mais...

Sauvée par le haut-parleur. Si on veut. Une sensation de déjà-vu s'empare de moi tandis que la voix désincarnée flotte dans la pièce. « Cooper Clay, Nate Macauley, Adelaide Prentiss et Bronwyn Rojas sont priés de se rendre dans le bureau de la proviseure. »

Je n'ai pas le souvenir de m'être levée, mais j'ai dû le faire puisque me voilà en train de marcher. De traîner les pieds comme une zombie sous les regards et les murmures, en slalomant entre les tables jusqu'à

la sortie. Je suis le couloir, en longeant les vieilles affiches du bal de rentrée. Notre comité d'organisation se laisse aller, ce que je jugerais plus sévèrement si je n'en faisais pas partie.

Quand j'arrive au bureau de Mme Gupta, la secrétaire me fait signe d'entrer dans la salle de réunion, avec le geste las de quelqu'un qui estime que je devrais connaître la routine, depuis le temps. Je suis la dernière ; enfin je crois, sauf si la police de Bayview ou les membres du conseil d'administration sont censés se joindre à nous.

– Fermez la porte, Bronwyn, me demande la proviseure.

J'obéis et je passe devant elle pour aller m'asseoir entre Nate et Addy, en face de Cooper.

Mme Gupta croise les doigts sous son menton.

– Je suppose que je n'ai pas besoin de vous expliquer pourquoi vous êtes ici. Nous gardons un œil sur Tumblr et nous avons découvert le nouveau post épouvantable en même temps que vous. Parallèlement, la police nous a demandé de tenir les élèves à sa disposition pour des entretiens à partir de demain. D'après ce qu'a pu me dire la police, j'ai cru comprendre que le message publié aujourd'hui correspond à un post rédigé par Simon juste avant sa mort. Je suis au courant que certains d'entre vous sont représentés par des avocats, ce que le lycée respecte, bien entendu. Mais vous n'avez rien à craindre ici. Si vous avez quoi que ce soit à me dire qui soit susceptible de nous aider à mieux comprendre les pressions que vous subissez, c'est le moment de le faire.

Mes genoux commencent à trembler. Je la regarde fixement. Mais d'où sort-elle ? Ce n'est absolument pas le moment. Il n'empêche que j'éprouve une envie irrésistible de lui répondre, de m'expliquer, jusqu'à ce qu'une main saisisse la mienne sous la table. Nate ne me regarde pas mais ses doigts se glissent entre les miens, chauds et forts, en reposant sur ma jambe tremblante.

Il porte encore son tee-shirt Guinness, dont le coton est élimé au niveau des épaules, comme s'il était usé par des centaines de lavages. Je lui jette un coup d'œil et il me répond d'un hochement de tête presque imperceptible.

– Moi j'ai rien de plus à dire que ce que j'ai dit la semaine dernière, affirme Cooper dans son accent traînant du Mississippi.

– Moi non plus, s'empresse d'ajouter Addy.

Elle a les yeux rouges et paraît épuisée. Son visage de lutin est tout

crispé et si pâle que, pour la première fois, je remarque le léger saupoudrage de taches de rousseur qu'elle a sur le nez. Ou c'est peut-être parce qu'elle n'a pas mis de fond de teint. Je songe avec un élan de compassion que jusqu'ici, c'est elle qui a été le plus touchée.

– J'ai du mal à croire... commence la proviseure.

La porte s'ouvre et la secrétaire passe la tête pour annoncer :

– La police sur la ligne 2.

La proviseure se lève.

– Excusez-moi un instant.

Elle sort en refermant la porte et on reste tous les quatre dans un silence tendu, à écouter le bourdonnement de la climatisation. C'est la première fois qu'on se retrouve tous les quatre depuis que le lieutenant Budapest nous a questionnés la semaine dernière. Je manque d'éclater de rire en me rappelant comme on était sur une autre planète, à se prendre la tête à propos de cette histoire de colle injuste et du bal de l'an dernier.

Enfin, pour être honnête, surtout moi.

Nate lâche ma main et penche sa chaise en arrière en inspectant la salle.

– Plutôt gênant comme situation.

– Vous, ça va ?

Les mots sont sortis de ma bouche en se bousculant. Je ne sais pas trop ce que je voulais dire, mais certainement pas ça.

– C'est totalement dingue. Que... qu'on nous... soupçonne.

– C'était un accident, réplique aussitôt Addy, pas plus convaincue que ça.

Elle donne plutôt l'impression de tester une théorie.

Cooper glisse un coup d'œil vers Nate.

– Drôle d'accident, non ? Depuis quand l'huile d'arachide arrive-t-elle toute seule dans un gobelet ?

– Peut-être que quelqu'un est entré dans la salle et qu'on ne l'a pas vu, dis-je.

Nate réagit à ma suggestion en levant les yeux au ciel. J'argumente :

– Je sais, ça paraît idiot, mais... il faut tout envisager, non ? Ce n'est pas totalement impossible.

– Des tas de gens détestaient Simon, reprend Addy.

À en juger par sa mâchoire serrée, elle en fait partie.

– Il a pourri la vie de beaucoup de monde. Vous vous souvenez d'Aiden Wu ? Le gars qui était dans notre classe et qui a dû partir à la fin de la seconde ?

Comme je suis la seule qui fais oui de la tête, Addy se tourne vers moi pour poursuivre :

– Eh bien, ma sœur a connu la sienne à l'université. Il n'a pas changé de lycée pour le plaisir. En fait, il a fait une dépression après que Simon a écrit dans un post qu'il se travestissait.

– Sérieux ? demande Nate.

Cooper passe et repasse une main dans ses cheveux.

– Vous vous souvenez de ces posts que faisait Simon sur des cas individuels, quand il a lancé son appli ? demande Addy. Des trucs plus fouillés, presque comme un blog, en fait.

Ma gorge se noue.

– Moi, je me souviens.

– C'est ce qu'il a fait avec Aiden. C'était vraiment de la méchanceté pure.

Quelque chose dans son ton me met mal à l'aise. Je n'aurais jamais cru entendre Addy Prentiss la gentille petite écervelée parler un jour avec tout ce venin dans la voix. Ni avoir sa propre opinion sur quelque chose.

Cooper se dépêche d'intervenir, comme s'il craignait qu'elle dérape :

– C'est exactement ce que m'a dit Leah Jackson le jour de la cérémonie, quand je suis tombé sur elle par hasard. Elle a dit qu'on était tous des hypocrites de le traiter comme un martyr.

– Eh voilà, dit Nate. Tu avais raison, Bronwyn. Tout le lycée devait se balader avec une bouteille d'huile d'arachide dans son sac en attendant que l'occasion se présente.

– Et pas n'importe quelle huile, précise Addy, attirant l'attention de tous. Elle doit être pressée à froid pour créer des réactions allergiques. Il faut une huile de première qualité, en gros.

– Comment tu sais ça, toi ? lui demande Nate, le front plissé.

Elle hausse les épaules.

– Je l'ai vu une fois à la télé.

– C'est le genre d'info que tu ferais peut-être mieux de garder pour toi quand la proviseure sera revenue, lui signale Nate.

Le fantôme d'un sourire flotte sur le visage d'Addy, tandis que

Cooper le foudroie du regard.

– C’est pas une plaisanterie.

Nate bâille, imperturbable.

– On dirait presque, pourtant, par moments.

J’avale ma salive de travers, passant la conversation au crible. Leah et moi, on a été amies. On a fait équipe dans un programme de modélisation des Nations unies et on est arrivées en finale au niveau de l’État au début de la première. Simon avait voulu participer aussi, mais je ne lui avais pas donné la bonne date limite d’inscription et il l’avait ratée. On ne l’avait pas fait exprès, mais il a toujours refusé de le croire et il était furieux contre nous. Quelques semaines plus tard, il s’est mis à écrire des trucs sur la vie sexuelle de Leah. D’habitude, une fois qu’il avait posté une info sur quelqu’un, il passait à quelqu’un d’autre. Mais avec Leah, il s’est acharné. Il lui en voulait personnellement. Je suis certaine qu’il en aurait fait autant avec moi s’il avait pu trouver quoi que ce soit à raconter à l’époque.

Quand Leah a commencé à dérailler, elle m’a demandé si j’avais embrouillé Simon volontairement. Même si ce n’était pas le cas, je me suis sentie coupable, surtout quand elle s’est tailladé les veines. Après la campagne de Simon, plus rien n’a été pareil pour elle.

Je ne peux pas imaginer ce que ça fait de vivre un truc pareil.

La proviseure revient en refermant la porte derrière elle et se rassoit.

– Mes excuses, mais ça ne pouvait pas attendre. Où en étions-nous ?

Le silence s’étire quelques secondes, jusqu’à ce que Cooper s’éclaircisse la gorge.

– Avec tout le respect que je vous dois, madame, je crois qu’on est tous d’accord sur le fait qu’on ne peut pas avoir cette discussion.

Il y a une assurance nouvelle dans sa voix, et, en un instant, je sens l’énergie de la salle se déplacer et se cristalliser. On ne se fait pas confiance entre nous, c’est évident – mais on se fie encore moins à la proviseure et à la police de Bayview. Elle le perçoit aussi, et recule sa chaise.

– Il est important que vous sachiez que cette porte vous sera toujours ouverte, dit-elle.

Mais on est déjà en train de se lever pour partir.

Je reste perturbée toute la journée. J'accomplis les gestes que je suis censée faire au lycée et à la maison sans vraiment parvenir à me détendre, jusqu'à ce que l'horloge franchisse le cap de minuit et que le portable donné par Nate se mette à sonner.

Il m'appelle tous les soirs depuis lundi, toujours vers la même heure. Il m'a raconté des choses que je n'aurais jamais imaginées sur la maladie de sa mère et l'alcoolisme de son père. Je lui ai parlé du cancer de Maeve et du fait que j'ai toujours ressenti obscurément la pression de devoir être deux fois meilleure partout. Parfois, on ne parle pas. Hier soir, il a proposé qu'on regarde un film et on s'est connectés à Netflix pour regarder jusqu'à 2 heures du matin un film d'horreur carrément terrifiant qu'il avait choisi. Je me suis endormie avec mes écouteurs et il n'est pas impossible que je lui aie ronflé dans les oreilles à un moment.

– À toi de choisir un film, me dit-il cette fois en guise de bonjour.

J'ai remarqué qu'il ne perd jamais de temps avec les banalités d'usage. Il attaque direct par ce qu'il a dans la tête.

Mais j'ai l'esprit ailleurs.

– Je cherche, dis-je.

On ne dit rien pendant une minute, le temps que je fasse défiler les titres sur Netflix sans vraiment les regarder. Rien à faire, je ne peux pas passer en mode film en claquant des doigts.

– Nate, ça peut t'attirer des problèmes, le message qui est sorti au lycée aujourd'hui ?

Après le rendez-vous chez la proviseure, l'après-midi s'est passé dans un mélange confus de regards en coin, de murmures et de petites phrases gênées avec Kate et Yumiko, après que je leur ai finalement expliqué ce qui s'était passé les derniers jours.

Il lâche un petit rire sarcastique.

– J'avais déjà des problèmes. Pas de changement là-dessus.

– Mes amies sont furieuses que je ne leur aie rien dit.

– À propos de la triche ? Ou de l'enquête de la police ?

– Les deux. Je n'avais parlé ni de l'une ni de l'autre. Je me disais que tout ça finirait peut-être par disparaître et qu'elles n'avaient pas besoin de le savoir.

Robin m'avait dit de ne répondre à aucune question sur l'affaire, mais je ne voyais pas comment appliquer ça à mes deux meilleures amies. Quand vous voyez tout votre lycée commencer à se retourner

contre vous, vous avez besoin d'avoir quelqu'un dans votre camp.

– Si seulement je me rappelais un peu mieux les détails de la journée de lundi !

– Ce qui est un peu bizarre, c'est qu'Addy et Cooper ont cours ensemble avec M. Avery. Or ils ont eu l'air surpris de se retrouver tous les deux en colle.

– Qu'est-ce que ça a de curieux ? demande Nate.

– Eh bien, ils sont amis, non ? On aurait pu croire qu'ils s'en seraient parlé avant, ou même qu'ils se seraient fait coller en même temps.

– Bah. Ils n'ont peut-être pas fait attention sur le coup.

Comme je ne réagis pas, il ajoute :

– Et alors ? Tu les soupçonnes d'être de mèche ?

– Non, non, je réfléchis. La police est tellement sûre qu'on est tous dans le coup qu'elle ne se pose pas beaucoup de questions sur cette histoire de portables. En fait, quand on y pense, ça peut être M. Avery, le coupable. Il met des portables dans nos affaires et il enduit le gobelet d'un fond d'huile avant notre arrivée. Il est prof de sciences, il doit savoir comment s'y prendre.

Mais avant même que j'aie fini de parler, l'image de notre frêle professeur à l'allure de souris en train de trafiquer un gobelet comme un sociopathe juste avant la colle me semble assez absurde. Tout comme l'idée de Cooper en train de piquer les EpiPen ou celle d'Addy complotant un crime en regardant un documentaire sur les allergies.

Mais au fond, je ne connais aucun d'eux. Pas plus Nate que les autres, même si j'ai l'impression du contraire.

– Tout est possible, dit-il. Alors, ça y est ? T'as choisi le film ?

Je suis tentée de prendre un truc cool genre cinéma d'art et d'essai pour frimer, mais il verrait clair dans mon jeu. En plus, il a choisi un film d'horreur de troisième zone, je n'ai pas besoin de me casser la tête.

– Tu as déjà vu *Divergente* ?

– Non. Et j'ai pas envie.

Il a l'air méfiant.

– Oh ben ça, c'est con pour toi. Et moi, j'avais pas envie de voir plein de gens se faire tuer par un brouillard créé par une brèche extraterrestre dans le continuum espace-temps, mais je l'ai fait quand même.

– Je rêve.

Il a l'air résigné. Après une pause, il demande :

– Tu l'as téléchargé ?

– Oui. Y a plus qu'à appuyer sur Play.

Et c'est parti.

CHAPITRE TREIZE

Cooper

Vendredi 5 octobre, 15 h 30

Je passe prendre Lucas après les cours et on arrive à l'hôpital avant nos parents. Chaque fois qu'on est passés voir Nonny cette semaine, elle dormait. Mais aujourd'hui, elle est assise dans son lit, la télécommande à la main. Lucas et moi, on reste près de la porte.

– Il n'y a que trois chaînes sur ce poste, se plaint-elle. On se croirait en 1985. Et la nourriture est horrible. Tu n'aurais pas des bonbons, Lucas ?

– Euh... non.

Il écarte ses cheveux trop longs de ses yeux.

Nonny tourne vers moi un visage plein d'espoir, et je suis frappé de lui trouver l'air aussi vieux. D'accord, elle a plus de quatre-vingts ans, mais elle a toujours eu tellement d'énergie que je n'y avais jamais vraiment réfléchi. Et tout à coup, je réalise que, même si le médecin dit qu'elle récupère bien, on aura de la chance si on a droit à quelques années de tranquillité avant que ce genre de chose se reproduise.

Et puis un jour, elle ne sera plus là.

– Désolé, moi non plus, dis-je en regardant par terre pour cacher mes larmes.

Nonny pousse un long soupir.

– Zut alors. Vous êtes bien mignons, les garçons, mais d'un point de vue pratique, on ne peut pas trop compter sur vous.

Elle fouille dans le tiroir de sa table de chevet et en sort un billet de vingt dollars.

– Lucas, descends à la boutique nous acheter trois Snickers. Garde la monnaie, et prends ton temps.

Mon frère calcule son profit, les yeux luisants.

– D'accord !

Il disparaît à la vitesse de l'éclair et Nonny se cale de nouveau sur sa pile d'oreillers d'hôpital.

– Le voilà parti se remplir les poches, notre brave petit cœur cupide, dit-elle avec tendresse.

– Tu as le droit de manger des sucreries ?

– Bien sûr que non. Mais je voulais savoir comment tu allais, mon chéri. Personne ne me dit rien, mais j'entends des choses.

Je m'assois sur la chaise qui se trouve à côté de son lit, fixant toujours le sol. Je n'ose pas la regarder, pas encore.

– Tu devrais te reposer, Nonny.

– Cooper, j'ai eu la crise cardiaque la moins dangereuse de toute l'histoire de la cardiologie. À peine un petit bip sur le monitoring. Un peu trop de bacon, c'est tout. Mets-moi à jour sur le dossier Simon Kelleher. Je te promets que je ne ferai pas de rechute.

Je bats des paupières et je m'imagine en train de me préparer à lancer une balle glissante : je redresse le poignet, je place les doigts sur la partie extérieure de la balle, je la laisse rouler le long de mon pouce et de mon index. Et ça marche : mes yeux s'assèchent, ma respiration s'apaise et je peux enfin regarder Nonny en face.

– C'est le bordel.

Elle me tapote la main en soupirant.

– Oh, chéri. Je sais bien.

Je lui raconte tout. Les rumeurs lancées sur nous par Simon qui se répandent dans tout le lycée, la police qui s'est installée aujourd'hui dans un bureau de la direction pour interroger tous ceux qu'on connaît, sans compter tous ceux qu'on ne connaît pas. Ma trousse que Ruffalo, l'instructeur, me prenne à l'écart pour me demander si je me dope. Le cours de M. Avery donné par un remplaçant parce que notre prof était bouclé dans une autre salle avec deux policiers. Pour l'interroger, comme nous, ou pour lui demander de témoigner contre nous, allez savoir.

Quand j'ai terminé, Nonny secoue la tête. Elle ne peut pas se faire un brushing ici comme elle le fait à la maison, et ses boucles sautillent autour de sa tête comme des mèches de coton.

– Je suis vraiment désolée que tu te sois fait embarquer là-dedans, Cooper. Toi plus que n'importe qui. Ce n'est pas juste.

J'attends qu'elle me pose la question, mais elle ne le fait pas. Alors je dis – d'un ton hésitant, parce que après plusieurs rendez-vous avec des avocats, ça paraît dangereux de présenter quoi que ce soit comme un fait avéré :

– Je n'ai rien fait, Nonny. Je n'ai pas consommé de stéroïdes et je n'ai pas fait de mal à Simon.

Nonny lisse les plis de sa couverture avec un geste d'impatience.

– Mais enfin, Cooper, je n'ai pas besoin que tu me le dises !

J'ai la gorge sèche. Quelque part, le fait qu'elle admette mon innocence sans se poser de question me fait me sentir coupable.

– L'avocate coûte les yeux de la tête et ne nous aide pas beaucoup. Les choses ne s'arrangent pas.

– Il faut souvent que les choses s'aggravent avant de s'arranger, me dit-elle calmement. C'est comme ça. Et ne t'en fais pas pour l'argent. Je paierai.

Une nouvelle vague de culpabilité m'envahit.

– Tu peux te le permettre ?

– Mais bien sûr. Avec ton grand-père, on a acheté beaucoup d'actions Apple dans les années quatre-vingt. Je n'allais pas tout donner à ton père pour qu'il s'offre un palais dans cette ville de riches, mais j'aurais pu. Bon. Quoi d'autre ?

Je ne vois pas très bien ce qu'elle attend. Je pourrais lui raconter que Jake n'adresse plus la parole à Addy et que tous nos amis se croient obligés de l'imiter, mais c'est trop déprimant.

– C'est à peu près tout, Nonny.

– Comment Keely vit-elle tout ça ?

– Elle fait la moule sur son rocher. Elle me colle.

Je n'ai pas eu le temps de me retenir et je m'en veux. Keely n'a fait que me soutenir. Ce n'est pas sa faute si elle m'étouffe.

Nonny prend ma main dans les siennes, petites et frêles, sillonnées d'épaisses veines bleues.

– Cooper, Keely est une fille très jolie et adorable. Mais si ce n'est pas elle que tu aimes, ce n'est pas grave. C'est comme ça.

J'ai un nœud dans la gorge. Je garde les yeux sur le jeu télévisé, ou quelqu'un saute de joie parce qu'il est sur le point de gagner un lave-linge. Nonny se contente de me tenir la main en silence.

– Je ne vois pas ce que tu veux dire.

Encore ce fichu accent qui revient au galop.

– Ce que je veux dire, Cooper Clay, c’est que chaque fois que cette fille t’envoie un message, tu as la tête de quelqu’un qui voudrait prendre ses jambes à son cou. Alors que quand une certaine autre personne t’appelle, tu t’illuminés comme un sapin de Noël. Je ne sais pas ce qui te retient, chéri, mais tu devrais en tirer les conclusions. Ce n’est juste ni pour toi ni pour Keely de continuer comme ça.

Elle me presse la main avant de la lâcher.

– On n’est pas obligés d’en parler maintenant. D’ailleurs, il serait temps que tu essaies de retrouver ton frère. Ce n’était peut-être pas l’idée du siècle d’envoyer un gamin de douze ans errer dans un hôpital avec de l’argent plein les poches.

– Ouais, j’y vais.

C’est sa manière de me signaler qu’elle va me laisser tranquille pour cette fois.

Je sors dans le couloir, rempli d’infirmières vêtues de blouses de couleurs vives. Elles s’arrêtent toutes pour me sourire.

– Tu as besoin d’aide, mon grand ? me demande l’une d’elles.

Ça a toujours été comme ça. Dès le premier abord, les gens se font une excellente opinion de moi. Et une fois qu’ils me connaissent, je leur plais encore plus.

Si jamais on leur disait que j’avais vraiment fait quelque chose à Simon, beaucoup me détesteraient. Mais il y en aurait aussi pour me trouver des excuses, et dire que mon histoire ne s’arrête sûrement pas au fait de consommer des stéroïdes.

Là-dessus, ils auraient raison.

Nate

Vendredi 5 octobre, 23 h 30

À mon retour d'une fête chez Amber, pour une fois, je trouve mon père éveillé. La soirée battait encore son plein quand je suis parti, mais j'en avais marre. Je mets des nouilles chinoises à chauffer et je balance quelques légumes dans la cage de Stan. À son habitude, il les regarde en battant des paupières comme un ingrat.

– Tu rentres tôt, me dit mon père.

Il a la même tête que d'habitude, à faire peur. Bouffi, ridé, le teint terreux et jaunâtre. Sa main tremble quand il prend son verre. En rentrant un soir il y a deux mois, je l'ai trouvé qui respirait à peine et j'ai appelé une ambulance. Il a passé quelques jours à l'hôpital, où les médecins lui ont dit que son foie était si abîmé qu'il pouvait mourir n'importe quand. Il a hoché la tête d'un air concerné, il est rentré à la maison, et il a ouvert une bouteille de whisky.

Ça fait des semaines que je fais semblant de ne pas voir la facture de l'ambulance. Avec l'assurance santé pourrie qu'on a, elle s'élève à presque mille dollars, et maintenant que je n'ai plus de rentrée de fric, on risque encore moins de pouvoir la payer.

– J'ai des trucs à faire.

Je verse les pâtes dans un bol et je les emporte dans ma chambre.

– T'as pas vu mon portable ? lance mon père dans mon dos. Il n'arrête pas de sonner mais j'arrive pas à le trouver.

– C'est parce qu'il n'est pas sur le canapé, dis-je entre mes dents.

Je referme la porte derrière moi. Il doit avoir des hallucinations. Son portable n'a pas sonné depuis des mois.

J'engloutis mes pâtes en cinq minutes, je me cale sur mes oreillers

et je mets mes écouteurs pour appeler Bronwyn. Coup de chance pour moi, c'est mon tour de choisir le film, mais au bout d'une demi-heure à regarder *Ringu*, elle décide que ça suffit comme ça.

– Je ne peux pas regarder ça toute seule, m'explique-t-elle. Ça fait trop peur.

– Tu n'es pas toute seule. Je le regarde avec toi.

– Pas *avec* moi. J'ai besoin de quelqu'un dans la même pièce pour regarder un truc pareil. On n'a qu'à changer. C'est mon tour de choisir.

– Pitié, pas un autre de tes foutus *Divergente*.

Après quelques secondes, j'ajoute :

– Tu n'as qu'à venir voir *Ringu* avec moi. Fais le mur et viens en voiture.

J'ai dit ça sur le ton de la blague, et on peut dire que c'en est une – sauf si elle est d'accord.

Silence. Je devine qu'elle a pris ma proposition au sérieux et qu'elle y réfléchit.

– Ma fenêtre est à quatre mètres cinquante du sol, répond-elle enfin.

– Dans ce cas, passe par la porte. Il doit y en avoir une dizaine chez toi.

Blague.

– Mes parents me tueraient.

Sérieux.

Donc, elle l'envisage. Je l'imagine assise à côté de moi dans le petit short qu'elle portait quand je suis passé chez elle, une jambe contre la mienne, et ma respiration s'accélère.

– Pourquoi ils feraient ça ? Tu m'as dit que rien ne les réveillait.

Sérieux.

– Allez, viens, juste une heure, le temps qu'on voie la fin du film. Je te montrerai mon lézard.

Je mets quelques secondes à me rendre compte des interprétations possibles de cette phrase.

– Ce n'est pas une proposition malhonnête ! J'ai vraiment un lézard ! Un agame barbu qui s'appelle Stan.

Bronwyn manque de s'étouffer de rire.

– C'est pas vrai. Ça n'aurait pas du tout été ton genre mais... pendant une seconde, j'ai vraiment cru que tu parlais d'autre chose.

Je ne peux pas m'empêcher de rire à mon tour.

– Hé, je suis sûr que ça t'a plu. Avoue.

– Encore heureux que ce ne soit pas un anaconda, ajoute-t-elle entre deux hoquets de rire.

Je ris plus fort, mais je suis quand même un peu excité. Drôle de mélange.

– Allez, viens.

Sérieux.

J'écoute sa respiration un instant, jusqu'à ce qu'elle dise :

– Je ne peux pas.

– OK. Alors tu dois choisir un autre film.

Je ne suis pas déçu. Je n'ai pas vraiment cru qu'elle le ferait.

On se met d'accord sur le dernier *Jason Bourne*, que je regarde les yeux mi-clos, en écoutant les sonneries des messages d'Amber qui s'accumulent. Elle commence peut-être à prendre cette histoire pour ce qu'elle n'est pas. Au moment où je prends mon portable pour l'éteindre, Bronwyn me dit :

– Nate. Ton portable.

– Quoi ?

– Il y a quelqu'un qui n'arrête pas de t'envoyer des messages.

– Et alors ?

– Alors il est tard.

– Et ? dis-je avec irritation.

Je n'avais pas classé Bronwyn dans la catégorie des possessives, d'autant qu'on ne fait que parler au téléphone et qu'elle vient de refuser mon invitation mi-blague mi-sérieux.

– Ce n'est pas... un client, si ?

J'expire, et j'éteins mon autre portable.

– Je te l'ai dit, j'ai arrêté. Je ne suis pas débile.

– D'accord.

Elle paraît soulagée, mais fatiguée. Sa voix est traînante.

– Je pourrais bien m'endormir, là, ajoute-t-elle.

– Bon. Tu veux raccrocher ?

– Non.

Elle a un rire un peu pâteux, ensommeillé.

– Mais je n'ai presque plus de crédit. Je viens de recevoir une alerte. Il ne me reste qu'une demi-heure.

Il y a des centaines de minutes sur ces téléphones prépayés et elle

l'a depuis moins d'une semaine. Je n'avais pas réalisé qu'on se parlait autant.

– Je t'en donnerai un autre demain, dis-je.

Avant de me rappeler que demain, on est samedi et qu'on n'a pas cours.

– Bronwyn, attends, il faut que tu raccroches.

Je crois qu'elle s'est endormie, jusqu'à ce qu'elle marmonne :

– Quoi ?

– Raccroche, OK ? Pour qu'il te reste un peu de crédit jusqu'à demain et je t'en passerai un autre.

– Oh, OK. Bonne nuit, Nate.

– Bonne nuit.

Je raccroche, je pose les deux portables côté à côté, je prends la télécommande et j'éteins la télé. Au point où j'en suis, autant dormir.

CHAPITRE QUATORZE

Addy

Samedi 6 octobre, 9 h 30

Je suis à la maison avec Ashton et on essaie de trouver quelque chose à faire. Mais on bute systématiquement sur le fait que je ne m'intéresse à rien.

Je suis assise en travers dans un fauteuil, les jambes sur l'accoudoir, et Ashton, dans le canapé, me pousse doucement du bout du pied.

– Allez, Addy. Qu'est-ce que tu fais normalement le week-end ? Ne me dis pas que tu sors avec Jake, ajoute-t-elle à la hâte.

– C'est pourtant ce que je fais.

Je suis pathétique, je sais, mais c'est plus fort que moi. J'ai passé toute la semaine avec cette espèce de creux horrible à l'estomac, comme si le gros pont bien stable sur lequel j'ai toujours marché s'effritait brusquement sous mes pieds.

– Sérieusement, il n'y a pas une seule chose que tu aimes et qui n'ait pas de rapport avec Jake ?

Je m'agite dans mon fauteuil et je réfléchis. Qu'est-ce que je faisais avant lui ? J'avais quatorze ans quand on a commencé à sortir ensemble. Ma meilleure amie était Rowan Flaherty, une fille avec qui j'ai grandi et qui a déménagé au Texas justement cette année-là. On s'est éloignées à partir de la troisième, parce qu'elle ne s'intéressait pas du tout aux garçons, mais on avait quand même passé l'été à sillonner la ville à vélo.

– J'aime bien faire du vélo.

Enfin, je crois. Je n'en ai pas fait depuis des années.

Ashton applaudit comme si j'étais une gamine de deux ans qu'il

fallait décider à essayer une nouvelle activité.

– Super ! Faisons ça ! On prend les vélos et on va quelque part.

Non merci. Je n'ai pas envie de bouger. Je n'ai pas l'énergie.

– Ça fait des années que j'ai donné le mien. Il rouillait tranquillement sous la véranda. Et tu n'en as pas non plus.

– On n'a qu'à en louer. Ça se trouve partout.

Je soupire.

– Ash, tu ne peux pas t'occuper de moi comme ça tout le temps. C'est adorable de m'avoir empêchée de tomber en miettes toute la semaine, mais toi aussi, tu as une vie. Tu devrais rentrer retrouver Charlie.

Elle ne répond pas tout de suite. Elle va à la cuisine et j'entends la porte du réfrigérateur qui s'ouvre et le cliquetis des bouteilles qui s'entrechoquent à l'intérieur. Elle revient avec une bière et une eau gazeuse, qu'elle me tend. Elle ignore mon haussement de sourcils – il n'est même pas 10 heures – et boit une longue gorgée en se rasseyant, les jambes pliées sous elle.

– Charlie est très content comme ça. Je parie qu'il a déjà installé sa petite amie à la maison.

– Quoi ?

– Je les ai surpris en passant chercher des vêtements propres le week-end dernier. Tout ça était épouvantablement cliché. Je lui ai même jeté un vase à la figure.

Je demande, pleine d'espoir :

– Et tu l'as touché ?

Je suis quand même une hypocrite. Après tout, dans ma relation avec Jake, c'est moi qui joue le rôle de Charlie. Elle fait non avec la tête et reprend une gorgée de bière.

Je me lève pour aller m'asseoir à côté d'elle. Elle ne pleure pas, mais ses yeux brillent quand je pose une main sur son bras.

– Je suis désolée, Ash. Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

– Tu as assez de soucis comme ça.

– Mais c'est ton couple qui en train d'exploser !

Je ne peux pas m'empêcher de regarder sa photo de mariage, qui trône sur le manteau de la cheminée à côté d'une photo de moi au bal de fin de première. Les gens disaient pour rigoler qu'ils avaient l'air d'avoir été fournis avec le cadre, tellement ils formaient un couple parfait. Ashton était si heureuse, ce jour-là, tellement ravissante et

rayonnante.

Et soulagée, aussi. J'avais essayé de chasser l'idée parce que je savais que c'était un peu vache de ma part, mais je ne pouvais pas oublier qu'elle avait eu peur de perdre Charlie jusqu'au jour du mariage. Il était fantastique sur le papier – beau, fils de bonne famille, parti pour étudier le droit à Stanford – et notre mère était enchantée. Il m'a fallu un an pour remarquer qu'Ashton ne riait presque jamais en sa présence.

– C'est terminé depuis un moment, Addy. J'aurais dû partir il y a six mois, mais j'ai été lâche. J'avais peur de me retrouver seule, je pense. Ou de reconnaître que j'avais échoué. Je vais chercher un appart, mais en attendant, je vais rester un peu ici.

Elle me jette un regard ironique.

– Ça y est, je suis passée aux aveux. Maintenant, à toi de me dire quelque chose. Pourquoi as-tu menti quand le lieutenant Budapest a demandé si tu étais allée à l'infirmerie le jour de la mort de Simon ?

Je retire ma main.

– Je n'ai pas...

– Addy, c'est bon. Tu étais nerveuse. Tu as commencé à te triturer les cheveux dès qu'il t'a demandé ça.

Ce n'est pas une accusation, juste un constat.

– Je ne crois pas une seconde que tu aies pris ces EpiPen. Alors qu'est-ce que tu caches ?

Les larmes me piquent les yeux. Je n'en peux plus, tout à coup, de tous les demi-mensonges que j'ai accumulés au fil des jours et des semaines. Des mois. Des années.

– Un truc totalement ridicule.

– Eh bien, dis-moi.

– Je n'y suis pas allée pour moi. Jake avait mal à la tête, je suis allée lui chercher de l'ibuprofène. Et je n'ai pas voulu le dire devant toi pour ne pas que tu prennes ton air.

– Quel air ?

– Ben, tu sais. L'air « Addy-t'es-vraiment-qu'une-carpette ».

– Je n'ai jamais pensé ça, dit Ashton à mi-voix.

Une grosse larme roule sur ma joue et elle se penche pour l'essuyer.

– Tu devrais, parce que c'est vrai.

– Plus maintenant.

Et c'est la goutte qui fait déborder le vase. Je me mets carrément à beugler, recroquevillée en position fœtale dans un coin du canapé avec les bras d'Ashton autour de moi. Je ne sais même pas pour quoi ou pour qui je pleure : Jake, Simon, mes amis, ma mère, ma sœur, moi. Un peu pour tout le monde, probablement.

Quand les larmes s'arrêtent enfin, je suis épuisée, j'ai la gorge et les paupières brûlantes et mal aux épaules à force de sangloter. Mais en même temps, je me sens plus légère, purifiée, comme si j'avais éliminé quelque chose. Ashton m'apporte des kleenex et me laisse le temps de me moucher et de m'essuyer les yeux. Quand j'ai roulé en boule tous mes mouchoirs pour les jeter, elle boit une petite gorgée de bière et plisse le nez.

– Cette bière n'est pas aussi bonne que je l'aurais cru. Bon, allez, on va louer ces vélos.

Je n'ai pas le cœur de lui dire non. Alors je me dévoue pour la suivre au parc, à cinq cents mètres de chez nous, où il y a des rangées entières de vélos de location. Ashton s'occupe de nous en prendre deux. On n'a pas de casques, mais comme on ne compte pas quitter le parc, ça n'a pas d'importance.

Apparemment, le proverbe dit vrai : la bicyclette, ça ne s'oublie pas. Après un démarrage un peu branlant, on s'élance dans la grande allée qui fait le tour du parc, et je dois avouer que je m'amuse. Le vent balaye mes cheveux, mes jambes pédalent, mon rythme cardiaque s'accélère. Pour la première fois de la semaine, je me sens vivante. Je n'en reviens pas quand Ashton m'annonce :

– L'heure est terminée !

En voyant ma tête, elle me demande :

– On en reprend une ?

Je réponds avec un grand sourire :

– Ça marche !

Mais au bout d'une demi-heure de plus, on fatigue et on rend les vélos pour aller se réhydrater dans un café. Ashton va commander pendant que je trouve une table, et je fais défiler mes messages en l'attendant. J'en ai juste deux de Cooper, qui me demande si je vais à la fête d'Olivia ce soir. Olivia et moi, on est amies depuis la troisième, mais elle ne m'a pas adressé la parole de la semaine. Je réponds : « Je pense que je ne suis pas invitée ».

« Only Girl » retentit sur mon portable. Je me dis que quand tout

ça sera fini et que je me serai remis les idées en place, je devrai me rappeler de remplacer cette sonnerie par un truc moins énervant.

« N'importe quoi. C'est tes amis, à toi aussi. »

« Merci, mais ce sera sans moi. Amuse-toi bien. »

À ce stade, je ne suis même pas triste d'être exclue. Je ne suis plus à ça près.

Cooper n'a pas saisi. Je devrais sans doute le remercier ; s'il m'avait laissé tomber comme tout le monde, Vanessa m'aurait fait exploser en vol. Mais elle n'ose pas se mettre à dos le roi du bal, même s'il a été accusé de dopage. L'opinion au lycée est divisée en deux sur cette question, et Cooper ne la tranche pas.

Je me demande si j'aurais pu faire comme lui – y aller au bluff, foncer au culot à travers ce cauchemar sans dire la vérité à Jake. Puis je regarde ma sœur, qui glousse avec le type derrière le comptoir du café comme elle ne l'a jamais fait avec Charlie, et je me rappelle combien je devais toujours rester prudente et sur la retenue en présence de Jake. Si j'étais allée à la fête de ce soir avec lui, j'aurais dû mettre des vêtements qu'il aurait choisis, rester aussi tard qu'il l'aurait voulu, et faire attention à ne pas lui déplaire en parlant à n'importe qui.

Il me manque encore. Vraiment. Mais ça, ça ne me manque pas.

Bronwyn

Samedi 6 octobre, 10 h 30

Mes pieds volent sur le chemin familial, mes bras et mes jambes calés sur le rythme de la musique qui me braille dans les oreilles. Mes battements de cœur s'accélèrent, et toutes les craintes qui se sont bousculées toute la semaine dans mon cerveau refluent, remplacées par des sensations purement physiques. Quand je m'arrête, je me sens vidée mais bourrée d'endorphines, et je suis presque de bonne humeur en me dirigeant vers la bibliothèque pour aller chercher Maeve. C'est notre rituel du samedi matin. Mais je ne la trouve dans aucun de ses coins habituels et je dois lui envoyer un message.

« Troisième étage », me répond-elle. Alors je me dirige vers la section enfants.

Assise sur une chaise miniature près de la fenêtre, elle tape sur un ordinateur.

Je m'assois par terre à côté d'elle.

– Tu régresses ?

– Non, dit Maeve sans quitter l'écran des yeux.

Elle baisse la voix pour ajouter presque dans un murmure :

– Je suis sur le panneau d'administration d'Askip.

Je mets une seconde à comprendre, et mon cœur fait un bond.

– Maeve, qu'est-ce que tu fous ?

– Je fouine. On se détend ! ajoute-t-elle en me glissant un coup d'œil. Je ne touche à rien. Mais de toute façon, on ne pourrait pas remonter jusqu'à moi. Je suis sur un ordinateur public.

– Mais tu te sers de ta carte de bibliothèque. On ne peut pas se mettre en ligne sans entrer son numéro.

– Non, je me sers de la sienne.

Elle penche la tête vers un petit garçon assis quelques tables plus loin, avec une pile de livres devant lui. Je la fixe d'un air incrédule et elle hausse les épaules.

– Je ne la lui ai pas volée. Il l'a laissée traîner, j'ai juste noté le numéro.

À ce moment-là, la mère du petit garçon rejoint son fils et sourit à Maeve en croisant son regard. Elle ne devinerait jamais que ma sœur au visage d'ange vient d'usurper l'identité de son fils de six ans.

Je ne trouve rien d'autre à dire que :

– Pourquoi ?

– Je voulais voir ce que voit la police. S'il y avait d'autres brouillons, d'autres gens auraient des raisons de chercher à faire taire Simon.

Je m'approche malgré moi.

– Et ?

– Je n'ai rien trouvé. Mais il y a quand même un truc bizarre à propos du post sur Cooper. Il est plus tardif que tous les autres, daté de la veille de la mort de Simon. Il y a un dossier plus ancien à son nom, mais il est crypté et je n'arrive pas à l'ouvrir.

– Et donc ?

– Je ne sais pas. Mais comme il est différent, ça le rend intéressant. Il faut que je revienne avec une clé USB pour le copier.

Je la regarde d'un air un peu ébahi, en me demandant à quel moment précisément ma sœur s'est transformée en hackeuse.

– Et il y a autre chose, me dit-elle. Le nom d'utilisateur de Simon est AnarchiSK. Je l'ai cherché sur Google et je suis tombée sur un paquet de discussions sur le forum 4chan où il postait tout le temps des commentaires. Je n'ai pas eu le temps de les lire, mais on doit le faire.

Elle se lève en chargeant son sac à dos sur son épaule.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il y a un truc louche dans tout ça, me répond-elle d'un ton factuel en m'entraînant dans l'escalier. Tu ne trouves pas ?

– C'est l'euphémisme de l'année.

Je m'arrête dans la cage d'escalier déserte, ce qui la pousse à en faire autant en me glissant un regard interrogateur.

– Mais comment es-tu arrivée sur ce panneau d'administration, au

fait ? Comment as-tu su où chercher ?

Les coins de sa bouche remontent dans un petit sourire.

– Il n'y a pas que toi qui tombes sur des infos confidentielles sur des ordinateurs utilisés par d'autres.

J'en reste bouche bée.

– Ça veut dire que tu... que Simon postait ses messages au lycée ? Et qu'il ne s'était pas déconnecté ?

– Mais non. Il n'était pas idiot. Il faisait ça ici. Je ne sais pas s'il l'a fait juste une fois ou si c'était régulier, mais je l'ai aperçu ici un week-end le mois dernier, pendant que tu faisais ton jogging. Il ne m'a pas vue. Je me suis connectée sur le même ordi que lui après son départ et j'ai récupéré l'adresse dans l'historique du navigateur. Au début, je n'en ai rien fait, précise-t-elle pour me rassurer. J'ai juste gardé l'info au cas où. J'ai commencé à essayer d'y entrer le jour où tu as été convoquée au commissariat. Ne t'en fais pas, ajoute-t-elle en me tapotant le bras. Je n'étais pas à la maison. Personne ne peut remonter jusqu'à moi.

– D'accord, mais... pourquoi cet intérêt pour son appli ? Avant même qu'il meure ? Qu'est-ce que tu voulais faire ?

Maeve a une petite moue pensive.

– Ça, je ne le savais pas encore. Je me disais que je pourrais essayer de tout effacer dès qu'il aurait posté ses messages, ou de passer le texte en russe. Ou de démonter tout le truc, je ne sais pas.

Je trébuche un peu en bougeant les pieds et je me rattrape à la rambarde.

– Maeve, est-ce que ça a un rapport avec ce qui s'est passé en troisième ?

– Non.

Ses yeux couleur d'ambre se durcissent.

– Il n'y a que toi qui penses encore à ça. Je voulais juste qu'il arrête d'avoir cette emprise ridicule sur tout le lycée. Et bon...

Elle lâche un petit rire sans joie qui résonne sur les murs en béton de la cage d'escalier.

– C'est ce qui s'est passé, conclut-elle.

Elle descend les marches à grands pas et pousse avec force sur la porte de sortie. Je la suis en silence en essayant d'apprivoiser l'idée que ma sœur me cachait un secret tout comme je lui en cachais un. Et qu'ils nous ramènent tous les deux à Simon.

Une fois dehors, Maeve me lance un sourire rayonnant, comme si la conversation qu'on venait d'avoir n'avait jamais eu lieu.

– On passe par Bayview Estates. Tu veux qu'on en profite pour récupérer ton matériel clandestin ?

– On peut essayer.

Je lui ai parlé de Nate, qui m'a appelée ce matin pour me dire qu'il allait laisser un téléphone dans la boîte aux lettres du 5 Bayview Estate Road. Cette rue fait partie d'un nouveau lotissement encore en chantier, assez désert le week-end.

– Mais je ne sais pas si Nate est déjà levé le week-end à cette heure-ci.

On y est en moins d'un quart d'heure et on tourne dans une rue remplie de maisons en forme de boîte, à demi terminées.

Maeve pose une main sur mon bras à l'approche du numéro 5.

– Laisse-moi y aller. Juste au cas où, me dit-elle d'un ton impérieux, en jetant des coups d'œil furtifs partout, comme si la police pouvait faire une descente d'un instant à l'autre toutes sirènes hurlantes.

– Fais-toi plaisir.

De toute façon, à tous les coups, on passe trop tôt. Il est à peine 11 heures.

Mais Maeve revient en agitant triomphalement un petit boîtier noir. Elle rit quand je le lui arrache des mains.

– Alors, l'accro au portable, on est pressée ?

En l'allumant, je tombe sur un message contenant la photo d'un lézard ocre qui se tient sur un rocher au milieu d'une grande cage. « Vrai lézard », dit la légende, et je ris tout haut.

– C'est pas vrai, grommelle Maeve en regardant le message par-dessus mon épaule. Les *private jokes*, maintenant. Tu craques à mort pour lui, hein ?

Pas besoin de répondre à ça. C'est une question rhétorique.

Cooper

Samedi 6 octobre, 21 h 20

Le temps que j'arrive chez Olivia, ils sont presque tous bourrés. Au moment où j'entre, quelqu'un est un train de vomir dans les buissons. Je repère Keely à côté de l'escalier, tête contre tête avec Olivia, plongées dans le genre de discussion super sérieuse que les filles ont entre elles quand elles ont trop bu. Des premières fument un joint sur le canapé. Dans un coin, Vanessa essaie de tripoter Nate, qui inspecte la salle avec l'air du gars qui n'en a rien à cirer. Si Vanessa était un mec, il y aurait déjà eu des plaintes pour harcèlement. Je croise rapidement le regard de Nate, mais nos yeux se détournent sans qu'on se soit salués.

Je finis par tomber sur Jake dans le patio avec Luis, qui est sur le point de retourner chercher à boire.

– Tu veux quoi ? me demande-t-il en me donnant une claque sur l'épaule.

– Pareil que toi.

Je m'assois à côté de Jake, qui penche dangereusement sur sa chaise.

– Quoi d neuf, le tueur ? bafouille-t-il avant de lâcher un petit rire. T'en as pas marre des blagues sur les meurtres, j'espère ? Parce que moi, je m'en lasse pas.

Je m'étonne qu'il soit aussi bourré. Généralement, il fait attention pendant la saison des matchs. Mais sa semaine n'a pas dû être plus cool que la mienne. C'est de ça que je suis venu lui parler. Même si, en le voyant écraser un moustique d'un geste approximatif, je me demande si ça sert à quelque chose que je me fatigue.

J'essaie quand même.

– Comment ça va ? Les derniers jours ont pas été top, hein ?

Il rit de nouveau, mais il n'a pas l'air amusé.

– C'est tellement Cooper, ça. On ne parle pas de ta semaine de merde, on s'inquiète juste de la mienne. T'es un foutu saint, Coop. Je te jure.

Quelque chose dans sa voix m'avertit que je ne devrais pas mordre à l'hameçon, mais j'y vais quand même :

– Tu m'en veux pour un truc, Jake ?

– Pourquoi je t'en voudrais ? C'est pas comme si tu défendais ma salope d'ex-petite amie devant tous ceux qui sont prêts à t'écouter. Oh, oups, c'est pile ce que tu fais.

Il me regarde en plissant les yeux et je comprends qu'on ne pourra pas avoir la discussion que j'espérais. Il n'est pas du tout d'humeur à envisager de lâcher du mou à Addy au lycée.

– Jake, je sais qu'Addy est en tort. Tout le monde le sait. Elle a commis une erreur, c'est tout.

– Tromper quelqu'un, ce n'est pas une erreur. C'est un choix, réplique Jake, furieux.

Et pendant quelques secondes, il a l'air parfaitement sobre. Il laisse tomber sa canette de bière vide par terre et prend un air accusateur.

– Bon, il est passé où, Luis ?

Puis il saisit le bras d'un gars de seconde qui passe et lui arrache sa canette des mains. Il la décapsule et boit une longue gorgée.

– Qu'est-ce que je disais ? Ah ouais. Tromper, c'est un choix, Coop. Tu sais, ma mère a trompé mon père quand j'étais au collège. Ça a fait exploser toute la famille. Elle a balancé une grenade en plein milieu et...

Il agite le bras en renversant la moitié de sa bière et fait un bruit de chuintement.

– Tout a pété.

– Désolé, mec. Je ne savais pas.

Je connais Jake depuis que je suis arrivé à Bayview en quatrième, mais on a seulement commencé à traîner ensemble au lycée.

– Ça doit être encore plus horrible pour toi.

Il secoue la tête, les yeux brillants de larmes.

– Addy se rend pas compte de ce qu'elle a fait. Elle a tout gâché.

– Mais ton père... Il a pardonné à ta mère, non ? Ils sont toujours

ensemble ?

C'est une question idiote. J'étais chez lui il y a un mois pour un barbecue. Son père cuisait les hamburgers et sa mère parlait à Addy et à Keely d'un nouveau salon de manucure qui vient d'ouvrir. Tout était normal. Tout était comme d'habitude.

– Ouais, ils sont restés ensemble, mais plus rien n'est comme avant. Ça n'a plus jamais été pareil.

Les yeux perdus dans le vague, Jake a l'air si dégoûté que je ne sais plus quoi dire. Je me sens comme un abruti d'avoir proposé à Addy de venir, et je suis soulagé qu'elle ne m'ait pas écouté.

Luis revient et nous tend une bière à chacun.

– Tu vas chez Simon demain ? demande-t-il à Jake.

Je me dis que j'ai mal entendu, mais Jake répond :

– Ouais, je crois.

Luis surprend mon air perplexe.

– Sa mère a demandé à quelques-uns d'entre nous de passer chez eux pour prendre des souvenirs avant qu'ils mettent ses affaires en cartons, m'explique-t-il. Moi, je trouve ça flippant, surtout que je le connaissais à peine. Mais comme elle a l'air de croire qu'on était amis, qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

Il boit une gorgée de sa bière et me regarde en haussant un sourcil interrogateur.

– T'es pas invité, je suppose ?

– Non, dis-je, l'estomac noué.

La dernière chose dont j'ai envie est d'aller fouiller dans les affaires de Simon devant ses parents éplorés. Mais si tous les autres sont invités, le fait que je ne le sois pas est assez clairement un affront : on me soupçonne, et je ne suis pas le bienvenu.

– Ouais, Simon, fait Jake en secouant la tête d'un air grave. Il était trop génial, ce mec.

Il lève sa bière, et, pendant une seconde, je m'attends à ce qu'il la renverse dans le patio dans une sorte d'hommage viril. Mais il s'abstient et, au lieu de ça, il la boit.

Olivia arrive et passe un bras autour de la taille de Luis. Il faut croire qu'ils sont de nouveau ensemble. Elle enfonce un index dans mes côtes et sort son portable, le visage illuminé par cet air excité qu'elle a quand elle a un scoop à annoncer.

– Hé, Cooper, tu savais que tu étais dans le *Bayview Blade* ?

À la façon dont elle le dit, je suis prêt à parier qu'il ne s'agit pas de baseball. De mieux en mieux.

– Je n'étais pas au courant.

– Édition du dimanche mise en ligne ce soir. Il y a un dossier sur Simon. On ne peut pas dire que vous soyez accusés, mais vous êtes nommés tous les quatre comme suspects potentiels et ils signalent que Simon allait publier des trucs sur vous. Et il y a vos photos. Et... ça a déjà été partagé par des centaines de personnes. Bref, on peut dire que l'info est sortie, conclut-elle en me tendant son portable.

CHAPITRE QUINZE

Nate

Lundi 8 octobre, 14 h 50

J'entends la rumeur avant de voir les camions de télévision. Il y en a trois, garés devant le lycée, avec les journalistes et les cameramen qui attendent la dernière sonnerie de la journée. Ils ont interdiction de pénétrer dans l'enceinte du lycée mais s'en approchent le plus possible.

Tous les élèves se régalent. Chad Posner vient me trouver à la fin du cours pour me dire que certains font pratiquement la queue pour être interviewés.

– Ils posent des questions sur toi, mec. T'as peut-être intérêt à passer par-derrière. Ils n'ont pas le droit de mettre les pieds dans le parking. Tu peux filer à moto à travers les bois.

– Ouais... merci.

Je m'éloigne en scrutant les couloirs à la recherche de Bronwyn. On ne se parle pas beaucoup au lycée, pour éviter toute apparence de « collusion » – comme elle dit en imitant la voix de son avocate. Mais je parie que cette histoire de journalistes va la faire flipper. Je la repère près des casiers avec Maeve et une de ses amies, et, en effet, on dirait qu'elle est sur le point de vomir. Elle me fait signe de la rejoindre dès qu'elle me voit, sans prendre la peine de faire comme si elle ne me connaissait pas.

– Tu as entendu ?

Je fais oui de la tête.

– Je ne sais pas quoi faire, reprend-elle, l'air de plus en plus horrifié. On va devoir passer devant eux en voiture, en plus, non ?

– Je prends le volant, propose Maeve. Comme ça, tu pourras, je ne

sais pas, te planquer à l'arrière.

– Ou on peut rester ici jusqu'à ce qu'ils s'en aillent, suggère leur copine.

– Je déteste ça, commente Bronwyn.

Le moment est peut-être mal choisi pour m'arrêter là-dessus, mais j'aime bien la façon dont ses joues prennent des couleurs dès qu'elle s'enflamme. Ça lui donne l'air deux fois plus vivante que n'importe qui, et elle me déconcentre encore plus qu'elle ne le faisait déjà avec sa robe courte et ses boots.

– Viens avec moi, dis-je. Je rentre à Boden Street en moto. Je peux te déposer au centre commercial. Maeve passera te prendre là-bas un peu plus tard.

Bronwyn paraît soulagée tandis que Maeve répond :

– Parfait. Rendez-vous dans une demi-heure à la cafétéria du centre commercial.

– Vous êtes sûrs que c'est une bonne idée ? demande l'autre fille en me regardant de travers. S'ils vous rattrapent alors que vous êtes ensemble, ce sera dix fois pire.

– Ils ne nous rattraperont pas, dis-je sèchement.

Je ne suis pas absolument certain que Bronwyn soit convaincue, jusqu'à ce qu'elle hoche la tête, confirme à Maeve qu'elles se retrouvent plus tard et réponde par un sourire au regard irrité de son amie. Je ressens un stupide élan de triomphe débile, comme si elle m'avait choisi, alors qu'elle a surtout choisi d'éviter les honneurs du journal télévisé. Mais elle marche tout près de moi tandis qu'on gagne le parking par la porte de derrière. Elle n'a pas l'air de se soucier de ceux qui nous dévisagent. Au moins, les regards ne vont pas au-delà de l'attention à laquelle on a eu droit ces derniers temps. Ni micros, ni appareils photo.

Je lui passe mon casque et j'attends qu'elle soit installée à l'arrière et qu'elle passe les bras autour de ma taille. Elle serre trop fort, comme la première fois, mais ça ne me gêne pas. Si j'ai orchestré cette évasion, c'est précisément à cause de sa poigne de fer, sans oublier l'allure qu'ont ses jambes dans cette robe.

L'étroit chemin à travers bois se change bientôt en route de terre, qui longe une rangée de maisons derrière le lycée. Puis je roule encore pendant environ trois kilomètres sur des petites routes avant d'atteindre le centre commercial, et je me gare le plus loin possible de

l'entrée. Bronwyn me rend mon casque en me pressant le bras au passage. Elle met pied à terre, échevelée et les joues rouges.

– Merci, Nate. C'était sympa.

Je ne l'ai pas fait pour ça.

Je tends la main pour la saisir par la taille et l'attirer à moi. Puis je m'arrête, ne sachant pas trop quoi faire ensuite. Je n'ai plus mes repères. Si on m'avait demandé il y a dix minutes, j'aurais dit que je n'ai pas de truc particulier pour attirer les filles. Tout à coup, je réalise que si : je les attire justement parce que je m'en fous.

On est presque de la même taille comme ça, elle debout et moi assis sur ma moto. Elle se tient assez près pour que je perçoive l'odeur de ses cheveux, qui sentent la pomme verte. J'attends qu'elle recule, incapable de détacher les yeux de sa bouche. Mais elle ne bouge pas. En relevant la tête pour la regarder en face, j'ai l'impression que tout l'air s'est échappé de mes poumons.

Deux pensées tournent dans ma tête. Un : le besoin de l'embrasser est plus fort que celui de respirer. Deux : si je le fais, je vais tout faire foirer et elle va arrêter de me regarder comme elle est en train de le faire.

Une camionnette se gare dans un crissement de pneus sur la place voisine et on sursaute tous les deux, de peur d'avoir été rattrapés par l'équipe de Channel Seven. Mais ce n'est qu'un monospace rempli de gamins braillards en tenue de foot. Tandis qu'ils se déversent hors de la voiture, Bronwyn cligne des paupières et s'écarte.

– Et maintenant ? demande-t-elle.

Maintenant, on attend qu'ils soient partis et on reprend où on en était.

Mais elle se dirige déjà vers l'entrée. Alors je réponds :

– Tu m'achètes un bretzel géant pour me remercier d'avoir sauvé tes fesses.

Ça la fait rire, et je me demande si elle est soulagée qu'on ait été interrompus.

On passe devant les palmiers en pot qui encadrent la porte d'entrée et j'ouvre la porte pour une mère stressée qui pousse deux gamins hurlants dans une poussette double. Bronwyn lui adresse un sourire de compassion. Mais dès qu'on est à l'intérieur, son sourire disparaît et elle baisse la tête.

– Tout le monde me regarde, souffle-t-elle. Tu as eu bien raison de ne pas venir pour la photo de classe. Et on ne te reconnaît pas du tout

dans celle qui a été publiée dans le *Bayview Blade*.

– Personne ne te regarde, dis-je.

Mais ce n'est pas vrai. La fille qui plie les pulls chez Abercrombie & Fitch écarquille les yeux et sort son portable en nous voyant passer.

– Et si c'était le cas, tu n'aurais qu'à enlever tes lunettes. Déguisement immédiat.

C'est une blague, mais elle les enlève et les range dans un étui bleu vif qu'elle prend dans son sac.

– Bonne idée, à part que, sans, je suis aveugle.

Je n'ai vu Bronwyn qu'une seule fois sans ses lunettes, un jour où un ballon de volley les a fait tomber pendant un match en CM1. C'est là que j'ai remarqué que ses yeux n'étaient pas bleus comme je le croyais, mais d'un gris très clair, lumineux.

– Je vais te guider. Il y a une fontaine droit devant. Ne fonce pas dedans.

Elle veut aller dans la boutique Apple, où elle inspecte les iPod Nanos pour sa sœur.

– Maeve s'est mise au jogging. Du coup, elle me pique le mien et elle oublie toujours de le recharger.

– Tu es au courant que c'est un problème de pauvre petite fille riche qui n'intéresse personne, j'espère ?

Elle me fait un grand sourire, pas du tout vexée.

– Il faut que je lui prépare une playlist. Des idées ?

– Ça m'étonnerait qu'on aime la même musique.

– Maeve et moi, on a des goûts musicaux assez variés. Tu serais surpris. Fais voir ce que tu écoutes.

Je hausse les épaules et je déverrouille mon portable. Elle inspecte iTunes en plissant le front de plus en plus.

– Qu'est-ce que c'est que tout ça ? Pourquoi je ne connais rien là-dedans ?

Elle me jette un coup d'œil.

– Tu as le *Canon* de Pachelbel, toi ?

Je lui reprends mon portable que je range dans ma poche. J'avais oublié que je l'avais téléchargé.

– Je préfère ta version, dis-je.

Ses lèvres se retroussent dans un sourire.

On se rend à la cafétéria en bavardant de trucs idiots, comme un petit couple ordinaire. Bronwyn insiste pour m'acheter un bretzel, et

je dois l'aider parce qu'elle ne voit pas à un mètre. On s'assoit pour attendre Maeve et elle se penche en avant pour me regarder dans les yeux.

– Dis, il y a un truc dont je voulais te parler.

Je hausse les sourcils, intrigué.

– Ça m'inquiète que tu n'aies pas d'avocat.

J'avale un morceau de bretzel en évitant son regard.

– Pourquoi ?

– Parce que toute cette histoire commence à implorer. Mon avocate pense que la couverture médiatique va devenir virale. Elle m'a fait basculer tous mes comptes de réseaux sociaux en mode privé hier. Tu devrais faire pareil, d'ailleurs. Si tu en as. Je ne t'ai trouvé nulle part. Je n'ai pas cherché à t'épier, hein ? J'étais juste curieuse.

Elle se secoue un peu, comme pour retrouver le fil de ses pensées.

– Enfin bref, on est sous pression. Et comme tu es déjà en liberté surveillée, tu... tu as besoin de quelqu'un de compétent pour t'aider.

« Tu es clairement l'intrus, le bouc émissaire. » Voilà ce qu'elle veut dire, même si elle est trop polie pour le formuler tel quel. Je recule ma chaise et je l'incline sur ses pieds arrière.

– C'est une bonne nouvelle pour toi, non ? dis-je. Si l'enquête se concentre sur moi.

– Mais non !

Elle a parlé si fort que les gens de la table d'à côté se sont retournés. Elle baisse la voix pour poursuivre :

– Non, c'est horrible ! Mais je me demandais, tu as déjà entendu parler de Présumé Innocent ?

– De quoi ?

– C'est une association juridique bénévole, créée par d'anciens étudiants en droit de California Western. Tu te rappelles le SDF accusé de meurtre qui a été relâché à cause d'une mauvaise manipulation des preuves ADN qui a permis d'identifier le vrai coupable ?

Je ne suis pas sûr d'avoir bien entendu.

– Tu es en train de me comparer à un SDF qui a été condamné à mort ?

– C'est juste un exemple de cas connu. Mais ils ne font pas que ça. Je me suis dit que ça vaudrait la peine de s'intéresser à eux.

Elle s'entendrait super bien avec Mme Lopez. Elles sont toutes les deux convaincues qu'il suffit de s'adresser au bon organisme de

soutien pour résoudre n'importe quel problème.

– Je n'en vois pas l'utilité.

– Ça t'ennuierait que je les appelle ?

Je rebascule ma chaise sur ses quatre pieds en la faisant claquer par terre, de plus en plus énervé.

– Tu ne peux pas gérer ça comme une association de délégués de classe, Bronwyn.

– Et toi, tu ne peux pas attendre d'avoir le couteau sous la gorge.

Elle pose les mains à plat sur la table, des étincelles dans les yeux.

C'est dingue ce qu'elle me soûle. Je me demande ce qui pouvait me donner autant envie de l'embrasser il y a dix minutes. Si je l'avais fait, elle serait déjà en train d'en faire un projet scolaire.

– Mêles-toi de tes affaires.

Ça sort plus sèchement que je ne l'aurais voulu, mais je suis sérieux. J'ai tenu pratiquement jusqu'au bout de mes années de lycée sans l'aide de Bronwyn Rojas pour gérer ma vie, je n'ai pas besoin qu'elle s'y mette maintenant.

Elle croise les bras d'un air furieux.

– J'essaie juste de t'aider.

À ce moment-là, je me rends compte que Maeve est debout à côté de nous, et nous regarde à tour de rôle comme si elle suivait le match de ping-pong le plus divertissant du monde.

– J'arrive au mauvais moment ? demande-t-elle.

– Tu arrives pile au bon moment, au contraire, dis-je.

Bronwyn se lève abruptement, remet ses lunettes et hisse son sac sur son épaule.

– Merci de m'avoir déposée, déclare-t-elle, d'une voix aussi froide que la mienne.

Ah, OK. Je me lève et je me dirige vers la sortie sans répondre, en éprouvant un dangereux mélange de contrariété et d'agitation. Il faut que je me change les idées, mais je ne sais jamais trop quoi faire de moi maintenant que j'ai arrêté de dealer. D'ailleurs, je me demande même si ça valait le coup d'arrêter.

Je suis presque dehors quand quelqu'un tire sur un pan de ma veste. Quand je me retourne, des bras s'enroulent autour de mon cou et un parfum acidulé de pomme verte flotte autour de moi tandis que Bronwyn m'embrasse sur la joue.

– Tu as raison, murmure-t-elle en réchauffant mon oreille de son

souffle. Désolée. Ça ne me regarde pas. Ne sois pas fâché, OK ? Je n'y arriverai pas si tu ne veux plus me parler.

– Je ne suis pas fâché.

J'essaie de me dégeler pour lui rendre son accolade, au lieu de rester planté comme un piquet, mais elle est déjà repartie retrouver sa sœur.

Addy

Mardi 9 octobre, 8 h 45

Bronwyn et Nate ont trouvé le moyen d'éviter les caméras, mais Cooper et moi n'avons pas eu cette chance. On s'est retrouvés tous les deux aux infos de 17 heures sur toutes les grandes chaînes de San Diego. Cooper est filmé au volant de sa Jeep et moi en train de monter dans la voiture d'Ashton, après avoir abandonné mon vélo flambant neuf et l'avoir suppliée de venir me chercher dans un message paniqué. Channel Seven a publié une photo de moi où je suis assez reconnaissable, diffusée à côté d'une autre où j'ai huit ans au concours des Petites Miss du Sud-Ouest de San Diego. J'avais fini deuxième, évidemment.

Au moins, quand Ashton me dépose le lendemain devant le lycée, les camions de télévision ont disparu.

– Appelle si tu as besoin que je vienne te chercher, me dit-elle.

Je lui fais un rapide câlin en l'étrangeant à moitié. Après les débordements de larmes du week-end dernier, j'aurais cru que les manifestations d'affection fraternelle me viendraient plus naturellement. Mais je suis toujours un peu mal à l'aise et je réussis à accrocher mon bracelet sur son pull.

– Pardon, dis-je entre mes dents.

Elle me répond par un sourire désolé.

– On va finir par s'améliorer, m'assure-t-elle.

J'ai pris l'habitude d'être dévisagée, et ça ne me perturbe pas plus que ça que le phénomène se soit encore amplifié depuis hier. Et quand je sors de classe au milieu du cours d'histoire, c'est parce que je sens mes règles arriver, et pas pour aller pleurer dans mon coin.

Quand j'entre dans les toilettes, quelqu'un y est déjà. J'ai le temps d'entendre des bruits étouffés avant que la personne qui s'y trouve n'ait le réflexe de se contrôler. Je m'occupe de mon affaire – fausse alerte – et je me lave les mains en examinant mes yeux cernés et mes cheveux étonnamment souples. Aussi horrible que puisse être le reste de ma vie, mes cheveux, eux, restent en pleine forme.

Alors que je m'apprête à ressortir, j'hésite et je me dirige vers la cabine du fond. Je repère des rangers noirs sous la porte.

– Janae ?

Pas de réponse. Je frappe contre la porte.

– C'est Addy. Tu as besoin de quelque chose ?

– Je rêve, dit Janae d'une voix étranglée. Non. Dégage.

– OK.

Mais je ne bouge pas.

– Figure-toi que d'habitude, c'est moi qui m'enferme là pour pleurer toutes les larmes de mon corps. J'ai des stocks de mouchoirs, si ça t'intéresse. Et des gouttes pour les yeux.

Comme elle ne répond pas, je reprends :

– Je suis désolée pour Simon. Ça peut te paraître absurde, vu tout ce que tu as dû entendre, mais... j'ai été choquée par ce qui s'est passé. Il doit beaucoup te manquer.

Elle garde le silence, et je me demande si j'ai encore gaffé. J'ai toujours cru que Janae était amoureuse de Simon et qu'il ne s'en rendait pas compte. Peut-être qu'elle avait fini par le lui avouer et qu'il l'avait rejetée. Ça rendrait toute l'histoire encore plus moche.

Je suis sur le point de partir quand elle lâche un gros soupir. La porte s'ouvre, révélant son visage marbré de plaques rouges et un total look noir.

– Je veux bien, pour les gouttes, déclare-t-elle en essuyant ses yeux de raton laveur.

– À ta place, je prendrais aussi les mouchoirs, dis-je en lui fourrant les deux dans les mains.

Elle émet une espèce de rire.

– Quelle chute dans l'échelle sociale, Addy. Tu ne m'avais jamais adressé la parole.

– Et ça te blessait ?

Je suis sincèrement curieuse. Je ne l'ai jamais vue comme quelqu'un qui aurait voulu faire partie de notre groupe. Contrairement

à Simon, qui nous tournait toujours autour en cherchant un moyen d'entrer.

Janae passe un kleenex sous le robinet et se tapote les yeux en me fusillant du regard dans le miroir.

– Merde, Addy, va te faire voir. Franchement, c'est quoi, cette question ?

Je ne suis pas aussi vexée que je le serais en temps normal.

– Je ne sais pas. Une question idiote. Je suis seulement en train de me rendre compte que je ne maîtrise pas du tout les codes sociaux.

Janae s'asperge les yeux de gouttes et son mascara coule de plus belle. Je lui tends un autre mouchoir.

– Ah bon ?

– Visiblement, c'est Jake qui était populaire. Moi, je l'étais juste par procuration.

Janae fait un pas en arrière.

– Je n'aurais jamais cru t'entendre dire un truc pareil.

– « Je suis vaste, je contiens des multitudes », lui dis-je.

Elle écarquille les yeux.

– *Chanson de moi-même*. Je le relis souvent depuis l'enterrement de Simon. Je n'y comprends pas grand-chose mais, bizarrement, ça me reconforte.

Janae continue à s'essuyer les yeux.

– Moi aussi. C'était le poème préféré de Simon.

Je pense à Ashton, dont la présence m'a empêchée de devenir folle ces quinze derniers jours. Et à Cooper, qui m'a défendue au lycée même s'il n'y a pas de réelle amitié entre nous.

– Tu as quelqu'un à qui parler ?

– Non, murmure Janae.

Et, de nouveau, ses yeux se remplissent de larmes.

Je sais par expérience que ça n'a pas de sens de prolonger indéfiniment cette conversation. À un moment, il faut bien prendre sur soi et retourner en cours.

– Eh bien, si tu as envie de me parler, j'ai plein de temps libre. Et plein de place autour de moi à la cafétéria. Tu es la bienvenue quand tu veux. Et je suis sincèrement désolée pour Simon. À plus.

Tout compte fait, je trouve que ça ne s'est pas si mal passé. Au moins, elle a arrêté de m'envoyer bouler.

Je retourne en histoire mais c'est presque la fin du cours et, après

la sonnerie, c'est la pause de midi – le moment le plus désagréable de la journée. J'ai dit à Cooper d'arrêter de s'asseoir avec moi à table, parce que je ne supporte pas la façon dont les autres le lui font payer, mais je déteste manger seule. Je m'apprête à sauter le repas et à aller en bibli quand une main tire sur ma manche.

– Salut.

C'est Bronwyn, nettement plus stylée que d'habitude, avec une veste cintrée et des ballerines à rayures. Ses cheveux lâchés se répandent en vagues brillantes sur ses épaules et je remarque avec un pincement d'envie que sa peau est limpide. Pas de bouton géant pour elle. Je crois que je ne l'ai jamais vue aussi en forme, et ça me déconcerte au point que c'est tout juste si je l'entends me demander :

– Tu veux manger avec nous ?

– Euh...

Je la regarde en fronçant les sourcils. Notre relation n'a jamais vraiment été amicale.

– Tu es sûre ?

– Ben oui... Enfin, on a des points communs, maintenant, alors...

Elle laisse sa phrase en suspens et détourne les yeux, et je me demande s'il lui arrive de penser que je pourrais être la coupable. Sans doute, parce que c'est parfois ce que je me dis sur elle. En imaginant une Bronwyn version cerveau machiavélique, méchante de dessin animé. Mais quand je l'ai devant moi, avec ses petites chaussures plates et son sourire hésitant, ça paraît totalement impossible.

– D'accord, dis-je.

Et je la suis à une table où sont assises sa sœur, Yumiko Mori et une grande asperge à l'air boudeur que je ne connais pas. C'est toujours mieux que de passer l'heure du déjeuner à la bibliothèque.

Quand je sors du bâtiment après la dernière sonnerie, tout est tranquille – ni camions de télévision, ni journalistes à l'horizon. J'envoie un message à Ashton pour lui dire qu'elle n'a pas besoin de venir et je profite de l'occasion pour rentrer chez moi à vélo. En attendant au feu rouge super long sur Hurley Street, je regarde les boutiques du centre commercial qui se trouve sur ma droite : vêtements pas chers, bijoux pas chers, portables pas chers. Et coiffeurs pas chers. Rien à voir avec mon salon de coiffure du centre ville de San Diego, qui me prend soixante dollars toutes les six semaines pour

tenir les fourches à distance.

Mes cheveux me tiennent chaud et me pèsent sous le casque. Avant que le feu soit passé au vert, je pousse mon vélo sur le trottoir. Je l'attache devant Créa'tif, j'enlève mon casque et j'entre.

– Bonjour ! me lance la fille qui se tient derrière le comptoir.

Elle n'est pas beaucoup plus âgée que moi, et porte un marcel noir en coton mou qui laisse voir des tatouages colorés sur ses bras et ses épaules.

– C'est pour un rafraîchissement ?

– Non, pour une coupe.

– D'accord. Je peux même vous prendre tout de suite, si vous voulez.

Elle me guide vers un fauteuil noir bon marché qui perd son rembourrage et on regarde mon reflet dans le miroir.

– Vous avez de très beaux cheveux, me dit-elle en passant les mains dedans.

Je fixe les mèches dorées dans ses mains.

– Je veux les couper.

– Cinq centimètres, environ ?

Je secoue la tête.

– Tout.

Elle rit nerveusement.

– Jusqu'aux épaules, peut-être ?

– Tout.

Elle écarquille les yeux, inquiète.

– Vous n'êtes pas sérieuse. Vos cheveux sont magnifiques !

Elle disparaît et revient avec sa supérieure. Elles discutent quelques minutes à mi-voix. La moitié des personnes présentes me dévisagent. Je me demande combien d'entre elles ont vu les nouvelles de San Diego hier soir et combien pensent que je suis simplement une ado travaillée par ses hormones.

– Parfois, il y a des gens qui croient vouloir une coupe radicale mais qui se trompent, m'informe prudemment la responsable.

Je ne la laisse pas continuer. J'en ai plus que marre qu'on m'explique ce que je veux et ce que je ne veux pas.

– Bon, vous coupez les cheveux, oui ou non ? Parce que je peux aller ailleurs.

Elle porte une main à ses propres cheveux, teints en blond.

– J'ai vraiment peur que vous le regrettiez. Si vous voulez changer de look, on peut essayer...

Je tends la main vers les ciseaux posés devant moi sur la tablette. Avant qu'on ait pu m'en empêcher, je saisis une grosse mèche de cheveux et je la tranche juste au-dessus de l'oreille. Des cris étouffés s'élèvent tout autour de moi. Je croise le regard de la fille tatouée.

– Maintenant, arrangez-moi ça.

Et c'est ce qu'elle fait.

CHAPITRE SEIZE

Bronwyn

Vendredi 12 octobre, 19 h 45

Quatre jours après notre apparition aux infos locales, l'histoire prend une ampleur nationale en passant dans *Les Enquêtes de Mikhail Powers*.

Je savais que ça allait tomber, parce que les producteurs ont passé la semaine à essayer de joindre mes parents. On a fait la sourde oreille, poussés par le bon sens et les conseils de Robin. Nate n'a pas donné suite non plus et Addy m'a dit que Cooper et elle avaient également refusé de leur parler. Du coup, l'émission passe dans un quart d'heure, sans aucune participation des personnes impliquées.

Sauf si l'un de nous ment. Ce qui est toujours possible.

Le reportage local était déjà assez pénible. C'est peut-être mon imagination, mais il m'a semblé que mon père grimaçait chaque fois qu'on parlait de moi comme de « la fille de l'homme d'affaires hispanique bien connu Javier Rojas ». Et il a quitté la pièce lorsqu'un journaliste a déclaré qu'il était chilien au lieu de colombien. Pour la centième fois depuis que tout a commencé, j'ai regretté de ne pas m'être contentée de D en chimie jusqu'à la fin de l'année.

Je suis étalée sur mon lit avec Maeve. Les yeux sur mon réveil, on regarde défiler les minutes qui nous séparent de ma disgrâce nationale. Ou plutôt je les regarde défiler, pendant qu'elle passe au crible les liens vers le forum 4chan qu'elle a trouvés sur le panneau d'administration de Simon.

– Regarde ça, me dit-elle en tournant vers moi l'écran de son ordinateur.

Le long fil de discussion parle d'une tuerie qui a eu lieu dans un

lycée au printemps dernier, à quelques centaines de kilomètres de chez nous. Un garçon de seconde a caché une arme dans son blouson et ouvert le feu dans le hall d'entrée juste après la première sonnerie. Il a tué sept élèves et un professeur avant de retourner l'arme contre lui. Je dois lire plusieurs commentaires avant de comprendre que, loin de condamner le garçon, ce fil le glorifie. C'est une bande de malades qui l'applaudit.

J'enfouis la tête entre mes bras pour ne pas lire la suite.

– C'est quoi, cette connerie ?

– Un forum sur lequel Simon allait régulièrement il y a quelques mois.

Je relève la tête.

– Simon a écrit sur ce forum ? Comment tu le sais ?

– Parce qu'il utilise le même pseudo que sur Askip, AnarchiSK.

Je parcours les commentaires, mais il y en a trop pour que j'arrive à repérer les signatures des uns et des autres.

– Tu es sûre que c'est lui ? Il y a peut-être plusieurs personnes qui ont le même pseudo.

– J'ai vérifié en piochant des messages au hasard, et c'est bien lui. Il mentionne des endroits qui se trouvent à Bayview, il fait allusion à sa voiture deux ou trois fois...

Simon avait une Coccinelle des années soixante-dix dont il était maladivement fier. Maeve s'adosse sur mes oreillers en se mordant la lèvre.

– C'est du boulot, mais je vais lire tout ça dès que je trouverai le temps.

J'ai du mal à imaginer une occupation moins captivante.

– Ce fil est bourré d'intervenants qui ont leurs petites obsessions personnelles, reprend-elle. Simon s'est peut-être fait des ennemis. Ça vaut le coup de vérifier.

Elle récupère son ordinateur en ajoutant :

– Ah, j'ai copié le dossier concernant Cooper l'autre jour à la bibliothèque, mais je n'arrive pas à l'ouvrir. Pour l'instant.

– Les filles ! nous appelle ma mère d'une voix tendue. Ça commence !

Eh oui. On regarde *Les Enquêtes de Mikhail Powers* en famille. Ce qui est un cercle de l'enfer que Dante en personne n'aurait pas pu imaginer.

Maeve referme son ordinateur et je me lève. Un léger vrombissement provient du tiroir de ma table de chevet, dont je sors le portable de Nate. « Bon spectacle », me souhaite-t-il par SMS.

Je réponds : « Même pas drôle ».

– Range ça, me dit Maeve avec un air faussement sévère. Ce n'est pas le moment.

On descend au salon, où ma mère est déjà installée dans un fauteuil avec un verre de vin anormalement plein. Mon père est en mode soirée de cadre sup, au chaud dans son gilet en polaire préféré et cerné par une demi-douzaine d'appareils connectés. Une pub pour du papier toilette passe à l'écran tandis qu'on s'assoit côte à côte sur le canapé pour attendre le début des *Enquêtes de Mikhail Powers*.

L'émission se penche sur des crimes, en jouant sur le pathos, bien sûr, mais de manière plus crédible que d'autres émissions du même acabit, grâce au passé de journaliste d'investigation de Mikhail Powers. Il a travaillé pendant des années pour une grande chaîne et confère un certain sérieux aux reportages.

Il commence toujours par lire l'accroche de sa voix grave et posée, pendant que des photos granuleuses défilent sur l'écran.

« Disparition d'une jeune mère. Révélations sur une double vie. Et un an plus tard, l'arrestation à laquelle personne ne peut croire. Justice a-t-elle enfin été rendue ? »

« Un couple connu assassiné. Une fille dévouée au cœur des soupçons. Son compte Facebook pourrait-il détenir la clé de l'identité du tueur ? »

Connaissant la recette, je ne devrais pas être étonnée quand elle s'applique à moi :

« Mort mystérieuse d'un lycéen. Quatre de ses camarades cachent des secrets. Quand la police accumule les fausses pistes, à quoi faut-il s'attendre ? »

Je commence à redouter le pire ; j'ai mal au ventre, la poitrine oppressée et un horrible goût de bile dans la bouche. Depuis presque quinze jours, je suis constamment interrogée, observée, jugée. J'ai dû esquiver les questions de la police et des professeurs sur les accusations portées par Simon et vu leurs regards se durcir tandis qu'ils lisaient entre les lignes. J'ai vécu dans l'angoisse d'une nouvelle catastrophe : qu'une vidéo de moi en train de copier le fichier de M. Camino tombe sur Tumblr, ou que la police lance des accusations.

Mais rien de tout cela ne m'avait paru aussi violent ni aussi réel que ma photo de classe surgissant derrière l'épaule de Mikhail Powers à la télé.

Il y a quelques images de Mikhail Powers et de son équipe à Bayview, mais l'essentiel de son reportage est effectué depuis son bureau de designer chromé de Los Angeles. Il a la peau lisse, un teint et des cheveux sombres, des yeux expressifs, et les costumes les plus impeccablement ajustés que j'aie jamais vus. Je ne doute pas que, s'il avait réussi à me coincer seule dans une pièce, il m'aurait fait avouer bien plus de choses que je n'aurais dû.

« Mais *qui* sont les Quatre de Bayview ? » demande-t-il en fixant la caméra avec insistance.

– Les Quatre de Bayview, murmure Maeve un peu trop fort, assez pour que ma mère l'entende. Super, vous avez un nom, maintenant.

– Ça n'a strictement rien de drôle, la rembarre ma mère tandis que la caméra bascule sur des images filmées des bureaux respectifs de mes parents.

Oh non. Ça commence par moi.

« Bronwyn Rojas l'élève modèle vient d'une famille brillante, marquée dans le passé par la longue maladie de la benjamine. Est-ce la pression de devoir se montrer à la hauteur qui a poussé Bronwyn à tricher et à perdre ainsi tout espoir d'intégrer Yale ? » Question suivie par une interview du porte-parole de Yale signalant qu'à vrai dire, je n'ai pas encore postulé chez eux.

On y a droit chacun notre tour. Mikhail se penche sur l'enfance d'Addy parsemée de concours de beauté, parle avec des spécialistes du baseball du phénomène du dopage au lycée et de son impact potentiel sur la carrière sportive de Cooper, et fouille dans les détails de l'arrestation de Nate pour trafic de stupéfiants.

– Ce n'est pas juste, me souffle Maeve à l'oreille. Il ne dit pas un mot sur le fait que sa mère est morte et que son père est alcoolique. Que fait-il du contexte ?

– Ça n'irait pas dans son sens, murmuré-je en réponse.

Je suis l'émission en rentrant la tête dans les épaules, jusqu'à l'interview d'un avocat de Présumé Innocent. Aucun des nôtres n'ayant accepté de participer, l'équipe de Mikhail s'est rabattue sur l'expertise des membres de l'association. Celui qu'ils questionnent, Eli Kleinfelter, ne doit même pas avoir dix ans de plus que moi. Il a des

cheveux bouclés qui partent dans tous les sens, une petite barbiche et des yeux bruns au regard intense.

Je tends l'oreille malgré moi.

« Voilà ce que je dirais si j'étais l'un de leurs avocats, déclare-t-il. Toute l'attention est concentrée sur ces quatre-là. On les traîne dans la boue sans qu'aucun indice ne les relie au moindre crime, même après plusieurs semaines d'enquête. Mais il y avait bien un cinquième jeune dans cette salle, non ? Et il semblait être le genre de personne qui pourrait avoir plus de quatre ennemis. Alors dites-moi, qui d'autre a un mobile ? Quelles sont les histoires qu'on ne nous raconte pas ? Voilà la direction dans laquelle je chercherais. »

– Parfaitement, approuve Maeve en appuyant sur chaque syllabe.

« Et on ne peut pas partir du principe que Simon était le seul à avoir accès au panneau d'administration de Askip, poursuit Eli Kleinfelter. N'importe qui aurait pu y accéder avant sa mort, et lire ou modifier ses posts. »

Je regarde Maeve. Cette fois, elle ne dit rien et se contente de regarder l'écran avec un demi-sourire.

Les arguments d'Eli Kleinfelter me trottent dans la tête tout le reste de la soirée. Même quand je suis au téléphone avec Nate en regardant d'un œil *Battle Royale*, meilleur que la plupart des films qu'il choisit d'habitude. Mais entre *Les Enquêtes de Mikhail Powers* et notre expédition au centre commercial de lundi dernier – à laquelle j'ai pensé en continu dans les moments où je ne m'imaginais pas en prison –, je n'arrive pas à me concentrer. Il y a déjà trop de pensées qui se battent pour avoir leur place dans mon crâne.

Il a failli m'embrasser, non ? Et j'étais d'accord. Alors pourquoi on ne l'a pas fait ?

Enfin, quelqu'un pose la question. Pourquoi personne ne recherche-t-il d'autres suspects que nous quatre ?

Je me demande si Nate et moi, on est officiellement cantonnés à une relation purement amicale.

Comme Mikhail Powers mène ses enquêtes sur le long terme, la situation ne peut qu'empirer pour nous.

Nate et moi, on ferait un couple horrible. C'est sûr.

Sérieux, le magazine *People* vient de m'envoyer un mail ?

– Qu'est-ce qui se passe dans ton gros cerveau, Bronwyn ? finit par me demander Nate.

Beaucoup trop de choses, que je ferais sans doute mieux de garder pour moi.

– Il faut que je parle à Eli Kleinfelter, dis-je. Pas à propos de toi, ajouté-je en voyant qu’il ne me répond pas. Juste comme ça. Je suis intriguée par sa manière de raisonner.

– Tu as déjà une avocate. Tu crois qu’elle serait d’accord pour que tu prennes un deuxième avis ?

Je sais déjà que non. La stratégie de Robin, c’est discrétion et défense. « Ne jamais fournir à personne le moindre outil qui puisse être utilisé contre vous ».

– Je ne vais pas lui demander de me défendre ni rien. Je voudrais juste discuter avec lui. Je vais peut-être essayer de l’appeler la semaine prochaine.

– Tu ne lâches jamais, toi, hein ?

Ça ne sonne pas comme un compliment.

– Non.

Je me demande si mon comportement n’aurait pas tué toute attirance potentielle qu’il a pu ressentir pour moi.

Il se tait pendant qu’on regarde Shogo simuler la mort de Shuya et de Noriko.

– C’était pas mal, admet-il quand le film se termine. Mais on a toujours la fin de *Ringu* à regarder ensemble.

Des petites étincelles électriques zigzaguent dans mes veines. L’attirance ne serait-elle pas morte ? Sous assistance respiratoire, peut-être ?

– Je sais. Mais ça pose un vrai défi logistique. Surtout maintenant qu’on est célèbres.

– Il n’y a pas de camions de télévision devant chez moi pour le moment.

J’y ai déjà pensé. Environ une demi-douzaine de fois depuis qu’il me l’a proposé. Et si je ne comprends pas grand-chose à ce qui se passe entre nous, je sais que quoi qu’il puisse arriver ensuite, le fait d’aller chez lui au milieu de la nuit n’est pas au programme. Je commence à lui dresser la liste de toutes mes bonnes raisons concrètes, comme le fait que le moteur de la Volvo réveillerait mes parents, quand il me propose :

– Je peux venir te chercher.

Je lâche un soupir en fixant le plafond. Je ne suis pas très forte

pour naviguer dans ces situations, sans doute parce que je ne les ai jamais vécues ailleurs que dans ma tête.

– Ça me ferait bizarre de venir chez toi à 1 heure du matin... Ça ne revient pas juste à « regarder un film ». Et je ne te connais pas assez pour... ne pas regarder un film avec toi.

Au secours. Voilà pourquoi on ne devrait jamais attendre d'être en terminale pour sortir avec un mec. J'attends sa réaction avec le visage en feu, immensément soulagée qu'il ne puisse pas me voir.

– Bronwyn... (Sa voix n'est pas aussi moqueuse que je le craignais.) Le but n'est pas de ne pas regarder un film avec toi. Bon, c'est sûr que si tu étais d'accord, je ne dirais pas non, c'est clair. Mais la première raison pour laquelle je t'invite seulement après minuit, c'est que chez moi, ça craint pendant la journée. Déjà parce qu'on peut voir la maison, ce qui n'est pas conseillé. Ensuite, parce qu'il y a mon père. Et je ne tiens pas à ce que tu sois obligée de... l'enjamber.

Mon cœur bat n'importe comment.

– Je m'en fiche, de ça, dis-je.

– Moi pas.

– Bon.

Je ne comprends pas parfaitement les règles avec lesquelles Nate dirige son monde, mais pour une fois, je vais m'occuper de mes affaires et garder mon opinion sur ce qui compte ou pas. Et je conclus :

– On trouvera bien un truc.

Cooper

Samedi 13 octobre, 16 h 35

Il n'existe pas de bon endroit pour rompre avec quelqu'un. Mais au moins, le salon de Keely est un lieu privé et elle n'aura pas besoin d'aller où que ce soit ensuite. Alors c'est là que je choisis de lui parler.

Ce n'est pas à cause de ce que m'a dit Nonny. Ça venait depuis un moment déjà. Keely est géniale, elle a des milliers de qualités. Mais elle n'est pas pour moi et, je ne peux pas l'entraîner dans tout ça en le sachant.

Elle me demande une explication et je n'en ai pas de bonne à lui fournir.

– Si c'est à cause de l'enquête, je m'en fiche, moi ! me dit-elle, les yeux pleins de larmes. Je te soutiens quoi qu'il arrive.

– Ce n'est pas ça, dis-je. Pas *seulement*, en tout cas.

– Et je ne crois pas un mot de ce truc horrible sur Tumblr.

– Je sais, Keely. Et je t'en remercie. Sincèrement.

Un nouveau message sur Tumblr, tout frais de ce matin, se félicite du reportage télé :

Le site des Enquêtes de Mikhail Powers a reçu des centaines de commentaires sur les Quatre de Bayview. (Un nom un peu plat, à ce propos. On aurait pu espérer mieux de la part de l'un de nos meilleurs magazines d'infos.) Certains réclament la prison. D'autres pestent sur la jeunesse mal élevée d'aujourd'hui qui se croit tout permis, en prenant ces événements pour preuve.

C'est une histoire incroyable : quatre lycéens en vue,

plutôt séduisants, tous soumis à une enquête pour meurtre.

Et aucun n'est ce qu'il semble être.

À vous de jouer, police de Bayview. Vous devriez peut-être vous pencher un peu sur les messages plus anciens de Simon. Vous pourriez y trouver des indices intéressants sur les Quatre de Bayview.

Moi, je dis ça...

Cette dernière partie me glace le sang. Simon n'a jamais rien écrit sur moi avant, mais je n'aime pas ce que ce passage sous-entend. Ni la sensation pesante, nauséuse, qu'il va encore se passer quelque chose. Bientôt.

– Alors pourquoi tu fais ça ?

Keely a les joues mouillées de larmes, le visage enfoui dans ses mains. Même quand elle pleure, elle est jolie ; pas de plaques rouges, rien de disgracieux. Elle me regarde avec des yeux embués.

– C'est Vanessa qui t'a dit quelque chose ?

– Vanessa ? Qu'est-ce qu'elle aurait à me dire, celle-là ?

– Comme je continue à parler à Addy, elle me le fait payer et elle me menace de te parler d'un truc. Un truc qui ne devrait même pas t'intéresser, puisqu'on n'était pas encore ensemble quand ça s'est passé.

Elle me regarde avec un air plein d'espoir, et mon manque de réaction semble la mettre en colère.

– Remarque, si ça t'intéressait, ça montrerait que tu t'intéresses à moi. Tu peux toujours reprocher son comportement à Jake mais au moins, lui, il a des émotions. Ce n'est pas un robot. C'est normal d'être jaloux quand ta copine est avec quelqu'un d'autre.

– Je sais.

Après une pause, Keely a un petit rire sarcastique.

– Alors c'est tout ? Tu n'es même pas un peu curieux. Pas d'inquiétude pour moi, pas de réflexe de protection vis-à-vis de moi ni rien. T'en as juste rien à battre.

Au point où on en est, rien de ce que je pourrais dire ne conviendrait.

– Je suis désolé, Keely.

– Je suis sortie avec Nate, me dit-elle tout à trac en me regardant bien en face.

Là, je dois dire qu'elle a réussi à m'étonner.

– À la fête de Luis à la fin de l'année dernière. Simon m'avait collée toute la soirée et je n'en pouvais plus. À ce moment-là, Nate a débarqué et je me suis dit, pourquoi pas ? Il est sexy, non ? Même s'il est totalement dégénéré.

Elle me regarde avec une moue satisfaite, un peu amère.

– On s'est juste embrassés, ça n'est pas allé beaucoup plus loin. Et puis, quelques semaines plus tard, tu m'as demandé de sortir avec toi.

Elle me regarde de nouveau avec insistance, et je ne sais pas trop ce qu'elle essaie de me dire.

– Donc, tu es sortie en même temps avec Nate et moi ?

– Ça t'ennuierait ?

Elle attend quelque chose de moi. Si seulement je savais quoi, je le lui donnerais, parce que je sais que j'ai été injuste et que je lui dois bien ça. Ses yeux sombres sont rivés sur moi ; ses joues sont enflammées, sa bouche entrouverte. Elle est vraiment belle. Il suffirait que je lui dise que je viens de commettre une erreur pour qu'elle me reprenne et que je continue à être le gars le plus envié du lycée.

– Je pense que ça ne me ferait pas plaisir...

Elle me coupe par une espèce de rire qui ressemble à un sanglot.

– C'est pas vrai, Cooper. Tu verrais ta tête ! Franchement, tu t'en fous complètement. Eh bien, pour info, j'ai tout de suite arrêté de sortir avec Nate.

Elle se remet à pleurer et j'ai l'impression d'être un vrai connard.

– Tu sais, reprend-elle, Simon aurait donné n'importe quoi pour que je le choisisse. Toi, tu ne t'es même pas rendu compte que c'était un choix. C'est vrai, on te choisit toujours, non ? Moi aussi, j'étais toujours celle qu'on choisissait. Jusqu'à ce que tu arrives et que tu me rendes invisible.

– Keely, je n'ai jamais voulu...

Mais elle ne m'écoute plus.

– Je n'ai jamais compté, en fait. Il te fallait juste le bon accessoire pour la saison des recrutements au baseball.

– Ça, c'est pas juste...

– Tout ça n'est qu'un gros mensonge, hein ? Moi, le baseball...

– Je ne me suis jamais dopé ! dis-je, furieux, tout à coup.

Elle a un nouveau rire étranglé.

– Il y a au moins *une chose* qui te touche.

– Je vais y aller.

Je sens l'adrénaline courir dans mes veines. Je me lève brusquement et je me hâte de gagner la porte avant de dire ce que je ne devrais pas. On m'a fait subir des analyses après les accusations de Simon et j'étais clean. J'ai aussi été contrôlé l'été dernier dans le cadre d'un examen général organisé par le centre médical de l'Université de San Diego pour pouvoir définir mon régime d'entraînement. Mais ça s'arrête là, et comme toutes sortes de stéroïdes disparaissent du sang en quelques semaines, je ne peux pas échapper totalement aux soupçons. J'ai dit à l'entraîneur qu'il n'y avait rien de vrai dans ces accusations, et jusqu'ici, il continue à contacter les universités pour moi. Mais maintenant qu'on est sous les projecteurs des médias, on ne va plus avoir la paix très longtemps.

Et Keely a raison – tout ça m'inquiète bien plus que ma relation avec elle. Je lui dois des excuses plus sincères que celles que je viens de lâcher du bout des lèvres. Mais je ne sais pas comment m'y prendre.

CHAPITRE DIX-SEPT

Addy

Lundi 15 octobre, 12 h 15

Le sexisme a encore de beaux jours devant lui. Bronwyn et moi sommes bien moins populaires auprès du grand public que Cooper et Nate. Surtout Nate. Toutes les petites préados qui postent des messages sur les réseaux sociaux sont dingues de lui. Ce n'est pas leur problème qu'il ait été reconnu coupable de trafic de stupés, tant qu'il a un regard tourmenté.

Même chose au lycée. Bronwyn et moi, on est des parias. En dehors de ses amies proches, de sa sœur et de Janae, personne ne nous adresse la parole. Les gens se contentent de chuchoter dans notre dos. Cooper, lui, n'a jamais eu autant la cote. Quant à Nate – bon, on ne peut pas dire qu'il ait jamais été populaire. Il a toujours eu l'air imperméable à l'opinion des autres, et ça n'a pas changé.

– Franchement, Addy, arrête de lire ces trucs. Je ne veux pas voir ça.

Bronwyn lève les yeux au ciel mais n'a pas vraiment l'air fâché. On peut dire qu'on est presque amies maintenant, ou autant qu'on peut l'être quand il existe une possibilité que l'autre soit en train d'essayer de vous faire porter le chapeau pour un meurtre.

Cela dit, elle ne me suit pas dans mon besoin obsessionnel de traquer tout ce qui est dit sur nous. Et je garde certaines choses pour moi, en particulier les commentaires atroces qui comportent des insultes racistes envers sa famille. Elle n'a pas besoin de ça. Du coup, je montre à Janae l'un des articles les plus positifs que j'ai trouvés.

– Regarde. L'article le plus partagé sur *BuzzFeed* est celui où on voit Cooper sortir du gymnase.

Janae est dans un état lamentable. Elle a encore maigri depuis la fois où je suis tombée sur elle dans les toilettes, et elle est plus à cran que jamais. Je ne sais pas trop pourquoi elle déjeune avec nous, vu que, la plupart du temps, elle ne décroche pas un mot. Mais elle regarde vaillamment mon portable.

– Oui, c’est une bonne photo.

Kate me lance un regard sévère.

– Tu ne peux pas ranger ça ?

J’obtempère, tout en lui faisant mentalement un doigt d’honneur. Yumiko, ça passe, mais Kate me ferait presque regretter Vanessa.

Non. C’est un mensonge éhonté. Je *hais* Vanessa. Je hais la façon dont elle s’est frayé un chemin dans mon ancien groupe avec sa langue de vipère, et sa façon de coller à Jake comme s’ils formaient un couple. Même si je ne distingue pas beaucoup d’intérêt chez lui. Couper mes cheveux a été une façon de renoncer à Jake, parce qu’il ne m’aurait jamais remarquée il y a trois ans sans mes cheveux longs. Mais ce n’est pas parce que je n’ai plus d’espoir que je me désintéresse de lui.

Après le déjeuner, je vais en SVT et je m’assois à côté de mon binôme, qui jette à peine un regard dans ma direction.

– Ne vous installez pas, nous avertit Mme Mara. Aujourd’hui, on se mélange. Depuis le temps que vous avez les mêmes binômes, il est temps de changer.

Elle nous donne des directives compliquées – les uns doivent se déplacer à gauche, d’autres à droite, d’autres rester là où ils sont – et je ne fais pas trop attention jusqu’à ce que je me retrouve à côté de TJ.

Son nez va beaucoup mieux mais, à mon avis, il ne sera plus jamais droit. Il m’adresse un demi-sourire penaud en rapprochant le plateau de cailloux sur lequel on doit travailler.

– Désolé. Voilà ton pire cauchemar qui se réalise.

Un peu d’humilité, TJ. Mes cauchemars n’ont pas grand-chose à voir avec lui. J’ai l’impression que tous ces mois passés à culpabiliser et à angoisser pour avoir couché avec lui remontent à une autre vie.

– T’en fais pas pour moi.

On classe des cailloux en silence jusqu’à ce qu’il me dise :

– J’aime bien tes cheveux comme ça.

Je ricane.

– Ouais, c’est ça.

À l'exception éventuelle d'Ashton, qui n'est pas objective, personne n'aime ma nouvelle coupe. Ma mère est atterrée. Mes anciennes amies ont ri ouvertement en me voyant arriver comme ça. Même Keely a eu un petit sourire narquois. Elle est passée directement de Cooper à Luis, comme si, à défaut du lanceur, elle s'était rabattue sur son receveur. Du coup, Luis a largué Olivia, mais ça, ça n'a eu l'air de déranger personne.

– C'est vrai, a insisté TJ. Maintenant, on voit ton visage. On dirait Emma Watson en blond.

C'est faux, mais c'est gentil quand même. Je tiens un caillou entre le pouce et l'index et je l'examine.

– Alors, d'après toi ? Roche ignée ou sédimentaire ?

Il hausse les épaules.

– Je ne connais pas la différence.

Un peu au hasard, je mets mon caillou dans le tas des roches ignées.

– TJ, si j'arrive à m'intéresser aux cailloux, je suis sûre que tu peux faire un effort aussi.

Il me regarde d'un air surpris, puis sourit.

– Eh ben voilà !

– Voilà quoi ?

Même si les autres ont l'air absorbés par leurs cailloux, il baisse la voix pour me dire :

– Tu étais vraiment marrante la fois où on a... la fois où on était sur la plage. Mais chaque fois que je t'ai vue ensuite, tu étais super... passive. Toujours d'accord avec Jake.

Je fixe d'un air furieux le plateau qui se trouve devant moi.

– Merci du compliment.

– Désolé, me répond-il doucement. Mais j'ai jamais pu comprendre ce qui t'obligeait à t'effacer comme ça. Alors que je m'étais vraiment bien marré avec toi.

Il surprend mon regard furieux et ajoute aussitôt :

– Pas dans ce sens-là. Enfin si, aussi, mais pas seulement... OK, laisse tomber. Je ferais mieux de me taire.

– Super idée, dis-je en prenant une poignée de cailloux pour la déposer devant lui. Tiens, trie-moi ça.

Je ne suis pas blessée par sa remarque sur mon attitude « effacée ». Je sais que c'est vrai. Mais c'est le reste qui m'échappe. Personne ne

m'avait jamais dit qu'on s'amusait avec moi. Ou que j'étais marrante. J'ai toujours pensé que si TJ continuait à me parler, c'était parce que ça ne lui déplairait pas qu'on se retrouve de nouveau tout seuls un de ces jours. Je n'avais jamais imaginé qu'il avait aussi apprécié la partie non physique de la journée.

On passe le reste du cours en silence, sauf pour exprimer notre accord ou notre désaccord sur la classification des cailloux. Et quand la sonnerie retentit, je prends mon sac et je sors sans demander mon reste.

Jusqu'à ce que la voix qui s'élève derrière moi m'arrête comme si j'avais foncé dans un mur invisible.

– Addy.

Je me retourne, les épaules crispées. Je n'ai plus essayé de parler à Jake depuis qu'il m'a envoyée bouler devant son casier, et je redoute ce qu'il va me dire maintenant.

– Ça va, toi ?

La question est presque drôle.

– Bah, moyen. Pas bien, en fait.

Je n'arrive pas à déchiffrer son expression. Il n'a pas l'air en colère, mais ne sourit pas pour autant. Il y a quelque chose de changé chez lui. Comme s'il était... plus vieux ? Ce n'est pas tout à fait ça, mais... plus mûr, peut-être. Ça faisait quinze jours que j'étais transparente, et voilà que tout à coup, je redeviens visible.

– Ça devient chaud, on dirait, poursuit-il. Cooper est super fermé. Est-ce que tu... (Il hésite, change son sac d'épaule.) Tu aurais envie d'en parler, un de ces jours ?

J'ai la sensation d'avoir avalé quelque chose de tranchant. Est-ce que j'en ai envie ? Jake attend ma réponse et je me secoue mentalement. Bien sûr que j'en ai envie. Je ne rêve que de ça depuis le début.

– Oui.

– Cool. Peut-être cet après-midi ? Je t'enverrai un message.

Il continue à me regarder, toujours sans sourire, et il ajoute :

– C'est dingue, je n'arrive pas à m'habituer à tes cheveux. On ne dirait même pas toi.

Je suis sur le point de dire « je sais », quand je repense aux paroles de TJ. « Tu étais super... passive. Toujours d'accord avec Jake. »

– Eh si, c'est moi.

Et je m'éloigne dans le couloir sans lui laisser l'initiative de briser le contact visuel.

Nate

Lundi 15 octobre, 15 h 15

Bronwyn s'assoit à côté de moi sur le rocher, lisse sa jupe et regarde les cimes des arbres qui s'étendent devant nous.

– C'est la première fois que je viens à Marshall's Peak.

Ça ne m'étonne pas. Marshall's Peak – qui n'est pas un vrai pic, plutôt une sorte d'affleurement rocheux surplombant les bois qu'on traverse pour aller au lycée – est le soi-disant site pittoresque de Bayview. C'est aussi un bon endroit pour boire, fumer et amener sa copine, mais pas le lundi à 3 heures de l'après-midi. Bronwyn ne doit pas être au courant de ce qui s'y passe le week-end.

– Espérons que tu vas le trouver à la hauteur de sa réputation, dis-je.

Elle sourit.

– C'est toujours mieux que de se faire tomber dessus par l'équipe de journalistes de Mikhail Powers.

On a refait notre petit numéro d'évasion en les repérant tout à l'heure devant le lycée. Curieux qu'ils n'aient pas encore pensé à surveiller les bois. Ça ne nous a pas paru prudent de retourner au centre commercial, vu la façon dont notre couverture média s'est intensifiée cette semaine. Donc, nous voilà.

Bronwyn, les yeux baissés, suit une file de fourmis qui transporte une feuille sur un rocher à côté de nous. Elle s'humecte les lèvres comme si elle était nerveuse, et je me rapproche discrètement. Quand je passe du temps avec elle, c'est généralement au téléphone, et j'ai du mal à savoir à quoi elle pense rien qu'en me basant sur son expression.

– J'ai appelé Eli Kleinfelter. De Présumé Innocent.

Ah. Voilà à quoi elle pense. Je recule un peu.

– OK.

– On a eu une conversation intéressante. Il a bien réagi à mon appel. Il n'a pas eu l'air surpris du tout. Et il m'a promis qu'il n'en parlerait à personne.

Aussi brillante qu'elle soit, on dirait une gamine, parfois.

– Et tu le crois ! dis-je. Ce n'est pas ton avocat. Rien ne l'empêche de parler de toi à Mikhail Powers, histoire de se faire un peu de pub.

– Il ne le fera pas, me répond-elle calmement, comme si elle avait pris le temps d'y réfléchir. En plus, je ne lui ai rien dit. On n'a pas du tout parlé de moi. Je lui ai juste demandé ce qu'il pensait de la façon dont l'enquête avait été menée jusqu'ici.

– Et alors ?

– Eh bien, il a répété le discours qu'il avait tenu à la télé, comme quoi il ne comprenait pas qu'on ne s'intéresse pas davantage à Simon. Il pense que quelqu'un qui gère ce genre d'appli depuis aussi longtemps s'est forcément fait des ennemis qui sauteraient sur l'occasion de nous prendre tous les quatre comme boucs émissaires. Il a dit qu'il allait se pencher sur les histoires les plus dévastatrices et sur les jeunes concernés. Et s'intéresser à Simon de manière générale. Comme Maeve avec ses forums sur 4chan.

– La meilleure défense, c'est l'attaque ? C'est ça, l'idée ?

– Voilà. Il dit aussi que nos avocats ne se bougent pas assez pour démonter l'idée qu'on est les seuls à avoir pu empoisonner Simon. Il y a M. Avery, pour commencer. (Une pointe de fierté s'insinue dans sa voix.) Eli pense exactement comme moi, qu'Avery était mieux placé que n'importe qui pour mettre des portables dans nos affaires et trafiquer le gobelet. Or, à part quelques questions, la police l'a laissé tranquille.

Je hausse les épaules.

– Ce serait quoi, son mobile ?

– La phobie de la technologie informatique.

Je ris et elle me foudroie du regard.

– Quoi ? Ça existe ! Et puis c'est juste une hypothèse. Eli a aussi signalé qu'on a tous été distraits par l'accident de voiture, et que quelqu'un aurait pu se glisser dans la pièce à ce moment-là.

Je fronce les sourcils.

– On n'est pas restés très longtemps à la fenêtre. Et on aurait

entendu la porte s'ouvrir.

– Peut-être. Ou peut-être pas. Ce qu'il veut dire, c'est que ça fait partie des possibilités. Et il a eu une autre remarque intéressante.

Bronwyn ramasse un caillou et le fait sauter dans sa main d'un air pensif.

– Il va se pencher sur cette histoire d'accident. Il trouve le timing suspect.

– C'est-à-dire ?

– Eh bien, c'est lié à l'idée que quelqu'un ait pu ouvrir la porte pendant qu'on était à la fenêtre. Quelqu'un qui aurait *su* que cet accident allait se produire.

– Il pense que l'accident a été planifié ?

Je la dévisage, et elle lance son caillou dans les arbres qui se trouvent à nos pieds en évitant mon regard.

– Donc, tu suggères que quelqu'un a organisé cet accrochage dans le parking pour détourner notre attention, se glisser dans la salle et verser de l'huile dans le gobelet de Simon ? Gobelet dont seuls les gens déjà présents dans la salle avant pouvaient savoir que c'était le sien. Et que le meurtrier a laissé traîner ensuite parce qu'on parle de quelqu'un de débile ?

– Ce n'est pas débile si le but est de nous piéger, observe Bronwyn. C'est nous qui serions débiles de l'avoir laissé là au lieu de chercher à nous en débarrasser. On risquait assez peu d'être fouillés à ce stade.

– Ça n'explique toujours pas comment quelqu'un qui n'était pas dans la salle pouvait savoir que Simon allait prendre un gobelet.

– C'est comme disait le message sur Tumblr : Simon buvait de l'eau toute la journée. La personne pouvait se trouver derrière la porte et l'observer par la vitre. Enfin, c'est ce que dit Eli.

– Si c'est ce que dit *Eli*...

Je me demande pourquoi Bronwyn fait de ce type un dieu du droit. Il ne doit pas avoir plus de vingt-cinq ans.

– Il m'a l'air de déborder de théories fumeuses.

Je me prépare pour la bagarre, mais elle ne marche pas.

– Possible, dit-elle en promenant les doigts sur la surface du rocher entre nous. Mais j'y ai beaucoup réfléchi et... je ne crois pas que ce soit l'un de nous. Franchement. J'ai fait un peu connaissance avec Addy cette semaine et... (Elle lève une main devant ma moue sceptique.) Je ne dis pas que je suis devenue une experte en ce qui la

concerne, mais je ne peux pas l'imaginer s'en prendre à Simon.

– Et Cooper ? C'est évident que ce mec cache quelque chose.

– Cooper n'est pas un tueur.

Bronwyn paraît sûre d'elle. Je ne sais pas pourquoi, mais ça m'énerve.

– Tu sais ça comment ? Tellement vous êtes intimes ? Sois honnête, Bronwyn, on ne se connaît pas vraiment les uns les autres. Tiens, même toi, tu pourrais être la coupable ! Tu es bien assez intelligente pour mettre au point un truc aussi tordu et éviter de te faire prendre ensuite.

Je plaisante, mais elle s'est raidie.

– Comment tu peux dire un truc pareil ?

Elle rougit, prenant cet air enflammé qui me trouble toujours. « Tu seras surpris, un jour, de voir comme elle sera devenue jolie », disait ma mère en me parlant d'elle, autrefois.

– C'est bien ce que dit Eli, non ? « Tout est possible. » Si ça se trouve, tu m'as amené ici pour me briser le cou en me jetant au bas de ce rocher.

– C'est *toi* qui m'as amenée ici, me signale-t-elle.

Elle écarquille les yeux tout à coup, et j'éclate de rire.

– Oh, arrête, dis-je. C'est tout juste si on est sur une pente ! Avec ce genre de plan machiavélique, j'aurais éventuellement une chance de te coller une entorse.

– Ce n'est pas drôle, m'assure-t-elle, bien qu'un sourire lui étire les lèvres.

La lumière de l'après-midi la fait rayonner, jetant de l'or dans ses cheveux bruns, et, l'espace d'un instant, j'ai du mal à respirer.

C'est de la folie, cette fille...

Je me lève et je lui tends une main. Elle me glisse un regard méfiant, mais finit par la prendre et me laisser la relever. Je tends l'autre main devant moi.

– Bronwyn Rojas, je jure solennellement de ne pas t'assassiner aujourd'hui ni à l'avenir. Ça marche ?

– Idiot, marmonne-t-elle, de plus en plus rouge.

– Je remarque que tu ne promets pas de ne pas m'assassiner. Ça m'inquiète quelque peu.

Elle lève les yeux au ciel.

– Tu dis ça à toutes les filles que tu amènes ici ?

Oups. Peut-être qu'elle connaît la réputation de Marshall's Peak, finalement.

Je me rapproche jusqu'à ce qu'on ne soit plus séparés que par quelques centimètres.

– Tu esquives.

Elle me murmure à l'oreille :

– Je promets de ne pas t'assassiner.

– Super sexy, comme déclaration.

C'était une blague, mais ma voix est sortie comme une sorte de grondement. Ses lèvres s'ouvrent et je l'embrasse avant qu'elle ait pu rire. Je prends son visage entre mes mains, mes doigts glissent sur ses joues et le long de sa mâchoire, et une secousse électrique me traverse. Ça doit être l'adrénaline qui fait battre mon cœur aussi vite. À moins que ce soit la douceur de ses lèvres et l'odeur de pomme verte de ses cheveux, ou la façon dont ses bras s'accrochent à mon cou comme si elle ne supportait pas l'idée de me lâcher. Je l'embrasse aussi longtemps qu'elle me laisse faire. Et quand elle recule, j'essaie de l'attirer de nouveau à moi, parce qu'il m'en faut encore.

– Nate, mon portable, me dit-elle. C'est ma sœur.

Ce n'est qu'alors que je remarque une sonnerie persistante, un peu discordante.

– Elle peut attendre, dis-je en enfouissant une main dans ses cheveux et en l'embrassant tout le long de la mâchoire jusqu'au cou.

Je la sens frissonner contre moi et elle laisse échapper un petit gémississement. Ça me plaît.

Ses doigts descendent le long de ma nuque.

– C'est juste que... elle n'insisterait pas autant si ce n'était pas important.

Maeve nous sert de couverture – elles sont censées être toutes les deux chez Yumiko – et je la libère à regret pour la laisser prendre son portable dans son sac.

Elle a une petite inspiration hachée en voyant l'écran.

– Ah, mince, ma mère a essayé de me joindre aussi. Robin dit que la police me demande de passer au commissariat. Pour, ouvrez les guillemets, un petit complément d'informations.

– Sûrement toujours les mêmes conneries.

Je réussis à paraître calme, bien que je ne le sois pas.

– Ils t'ont appelé aussi ?

Elle a l'air d'espérer que oui, et de se détester pour ça.

Je n'ai pas entendu mon téléphone sonner, mais je le sors pour vérifier.

– Non.

Après un hochement de tête, elle tape des messages tous azimuts.

– Je demande à Maeve de passer me prendre ici ?

– Demande-lui plutôt de passer chez moi. C'est à mi-chemin entre ici et le commissariat.

À peine ai-je proposé ça que je le regrette – je n'ai toujours aucune envie que Bronwyn approche de ma maison en plein jour – mais c'est la solution la plus pratique. Et on n'est pas obligés d'entrer.

Elle se mord les lèvres.

– Et si on tombe sur des journalistes chez toi ?

– Ils n'y vont pas. Ils ont compris qu'il n'y avait jamais personne.

Comme elle a toujours l'air inquiète, j'ajoute :

– Bon, on peut se garer chez mes voisins et faire le petit bout qui reste à pied. Et si jamais il y a quelqu'un, on repart. Mais fais-moi confiance, il n'y aura pas de problème.

Bronwyn envoie mon adresse à Maeve et on retourne en bordure du bois, où j'ai laissé ma moto. Je l'aide à mettre mon casque, puis elle monte derrière moi et passe les bras autour de ma taille alors que je démarre.

Je prends les petites routes sinueuses sans me presser, jusqu'à ce qu'on arrive dans ma rue. La Chevrolet rouillée de ma voisine se trouve dans l'allée de son garage, endroit qu'elle n'a pas quitté depuis cinq ans. Je m'arrête juste à côté, j'attends que Bronwyn soit descendue et je lui prends la main pour traverser le jardin de la voisine en direction du mien. À mesure qu'on approche, je découvre ma maison avec les yeux de Bronwyn, l'herbe qui arrive à hauteur de nos genoux, et je me maudis de ne pas avoir trouvé le temps de tondre la pelouse une seule fois cette année.

Brusquement elle s'arrête et cesse de respirer, mais ce n'est pas l'herbe qu'elle regarde.

– Nate, il y a quelqu'un devant ta porte.

Je m'arrête pour inspecter la rue à la recherche de camions de télévision. Il n'y en a pas, juste une Kia cabossée garée devant chez nous. Ils ont peut-être perfectionné leur camouflage.

– Reste là, dis-je.

Mais Bronwyn me suit lorsque je m'avance pour voir qui se tient devant la porte.

Ce n'est pas un journaliste.

J'ai la gorge sèche et mon cœur se met à battre à toute allure. La femme qui est en train de sonner se retourne et sa bouche s'ouvre un peu quand elle me voit. À côté de moi, Bronwyn se fige en me lâchant la main. Je continue sans elle.

Je m'étonne de m'entendre dire avec une voix aussi normale :

– Salut, m'man.

CHAPITRE DIX-HUIT

Bronwyn

Lundi 15 octobre, 16 h 10

Quelques secondes après que Mme Macauley s'est retournée, Maeve s'arrête devant chez Nate. Je reste pétrifiée, les poings serrés, le cœur battant, les yeux rivés sur cette femme que je croyais morte.

Maeve baisse sa vitre et sort la tête.

– Bronwyn ? Tu es prête ? Maman et Robin y sont déjà. Papa essaie de se libérer, mais il a une réunion. J'ai dû improviser pour expliquer pourquoi tu ne répondais pas au téléphone. Tu as mal au ventre, OK ?

– C'est la vérité, dis-je entre mes dents.

Nate me tourne le dos. Sa mère est en train de lui parler en le fixant avec des yeux affamés, mais je n'entends pas ce qu'elle lui dit.

Maeve suit mon regard.

– Qui c'est ?

Je me force à me détourner.

– Je t'expliquerai en route. Allons-y.

Je monte dans la Volvo, dont le chauffage est mis à fond parce que Maeve est une grande frileuse. Elle sort de l'allée en marche arrière à sa manière prudente de nouvelle conductrice, sans cesser de parler.

– Maman est à fond dans son trip de « super flippée » qui fait semblant d'être zen. Apparemment, la police n'est pas très bavarde. On ne sait même pas s'ils ont convoqué quelqu'un d'autre. Tu sais si Nate vient ?

Moi qui ne l'écoutais que d'une oreille, je me réveille brusquement.

– Non. Il ne vient pas.

Pour une fois, ça tombe bien que Maeve tienne à conduire dans une fournaise, parce que ça empêche le froid de grimper le long de ma colonne vertébrale.

À l'approche d'un stop, Maeve freine de manière un peu saccadée en se tournant vers moi.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je ferme les yeux en me calant sur l'appuie-tête.

– C'était la mère de Nate.

– Qui ça ?

– La femme qui était devant chez Nate. C'était sa mère.

– Mais...

Maeve ne poursuit pas. Au bruit du clignotant, je comprends qu'elle a besoin de se concentrer. Après le tournant, elle reprend :

– Mais elle est morte !

– Il faut croire que non.

– Je ne... Mais ça... s'embrouille Maeve pendant quelques secondes. Enfin... quoi ? Il ne le savait pas ? Ou bien il a menti ?

– On n'a pas vraiment eu le temps d'en discuter, dis-je sans rouvrir les yeux.

Or c'est bien la question à mille dollars. Je me souviens d'avoir entendu dire par la rumeur il y a trois ans que la mère de Nate était morte dans un accident de voiture. L'un de mes oncles, le frère de ma mère, est mort comme ça aussi et j'ai eu beaucoup de compassion pour Nate, mais je ne l'ai pas questionné à l'époque. En revanche, je l'ai fait ces dernières semaines. Il n'aimait pas en parler. Tout ce qu'il a dit, c'est qu'il n'avait plus entendu parler d'elle depuis qu'elle était repartie sans lui dans l'Oregon, jusqu'à ce qu'on lui annonce qu'elle était morte. Il n'a jamais parlé de funérailles. Ni de grand-chose d'autre, d'ailleurs.

– Bon, reprend Maeve d'un ton encourageant. C'est peut-être un miracle, ou une sorte de malentendu. Par exemple, ça se peut que tout le monde l'ait crue morte alors qu'en fait elle... elle était amnésique. Ou dans le coma.

– C'est ça. Et peut-être même que Nate a un jumeau pervers qui a orchestré tout ça. Et qu'on vit dans une telenovela.

Je revois l'expression de Nate quand il a continué à avancer tout seul. Il ne paraissait pas surpris, ni heureux. Plutôt... stoïque. Il m'a fait penser à mon père chaque fois que ma sœur a eu une rechute. Il

avait l'air de quelqu'un qui voit se produire ce qu'il redoutait et qui se prépare à y faire face.

– On y est, dit Maeve en s'arrêtant avec délicatesse, cette fois.

Je rouvre les yeux.

– Tu t'es garée sur la place handicapés.

– Je te dépose, je ne reste pas. Bonne chance.

Elle me presse la main.

– Je suis sûre que ça va aller. *Tout* va bien aller.

J'entre lentement et je donne mon nom à la femme qui se trouve derrière la paroi en verre dans l'entrée. Elle m'indique une pièce au bout du couloir. À l'intérieur, il y a déjà ma mère, Robin et l'inspecteur Mendoza, assis autour d'une petite table ronde. Ma gorge se noue quand je constate l'absence d'Addy et de Cooper et que je vois un ordinateur portable devant l'inspecteur Mendoza.

Ma mère me glisse un coup d'œil inquiet.

– Comment ça va, ton ventre, chérie ?

– Pas top, dis-je sans mentir.

Je m'assois à côté d'elle en posant mon sac par terre.

– Bronwyn ne se sent pas bien, signale Robin à l'inspecteur Mendoza avec un regard froid. Cette discussion devrait se limiter à vous et moi, Rick. Je peux faire l'interface avec Bronwyn et ses parents si nécessaire.

Elle porte un tailleur bleu marine à la coupe soignée et un sautoir à plusieurs rangs.

L'inspecteur Mendoza appuie sur une touche de l'ordinateur.

– Je trouve les discussions en direct plus efficaces. Et je ne vous retiendrai pas longtemps. Bronwyn, saviez-vous que Simon avait un site Internet en parallèle d'Askip, sur lequel il rédigeait des articles plus longs ?

Robin intervient avant que j'aie pu ouvrir la bouche :

– Rick, Bronwyn ne répondra à aucune question tant que je ne connaîtrai pas la raison de sa présence ici. Si vous avez quelque chose à nous montrer ou à nous dire, veuillez commencer par là.

– C'est le cas, confirme l'inspecteur Mendoza en tournant l'écran vers moi. L'un de vos camarades nous a alertés sur l'existence d'un message publié il y a environ dix-huit mois. Cela vous rappelle-t-il quelque chose ?

Ma mère rapproche sa chaise tandis que Robin se penche par-dessus mon épaule. Je pose les yeux sur l'écran, mais je sais déjà ce que je vais lire. Ça fait des semaines que je redoute cet instant.

Du coup, j'aurais peut-être mieux fait de parler. Maintenant, c'est trop tard.

Flash info : La fête de fin d'année de LV n'est pas une soirée caritative. Cela dit, on ne vous en voudrait pas de le croire, vu le nombre inégalé de troisièmes qui s'y pressent.

Nos fidèles lecteurs (si vous n'en faites pas partie, c'est que vous avez un problème) savent que j'essaie toujours de faire preuve d'indulgence avec les petits. Les enfants sont notre avenir, bla bla bla. Mais permettez-moi de faire une annonce d'intérêt public pour le bénéfice d'une nouvelle venue dans notre paysage (qui, à vue de nez, ne devrait y faire qu'un passage éclair) : MR, qui ne semble pas consciente que SC ne joue pas dans la même cour qu'elle.

Il n'est pas pour les mioches, gamine. Arrête de le suivre, c'est pathétique.

Et les autres, épargnez-moi le couplet rebattu de la pauvre petite qui a un cancer. Ça ne marche plus. M est capable de se comporter comme une grande fille, comme tout le monde, et d'apprendre quelques règles de base :

1. Les joueurs de l'équipe de basket qui ont des petites amies pom-pom girls ne sont PAS SUR LE MARCHÉ. Je ne devrais pas avoir à expliquer ça.

2. Deux bières, c'est trop pour les poids plumes, parce que le résultat, c'est :

3. le pire numéro de danse sur une table de cuisine que j'ai jamais vu. Franchement, M, plus jamais ça.

4. Quitte à vomir cette deuxième bière, tâche au moins de ne pas le faire dans la machine à laver de ton hôte. Ça ne se fait pas.

À partir de maintenant, cartons exigés à l'entrée, OK, LV ? Parce que ça va trois minutes mais, après, c'est vraiment triste.

Je reste immobile sur ma chaise en essayant de garder un visage impassible. Je me souviens de ce post comme si c'était hier. Je me souviens de la façon dont Maeve, encore tout étourdie de sa première fête et de son premier coup de foudre, même si ni l'un ni l'autre de ces événements n'avaient pris la tournure espérée, s'est repliée sur elle-même après avoir lu le post de Simon et n'a plus voulu sortir le soir. Je me souviens de la rage impuissante que j'ai ressentie que Simon puisse se montrer d'une cruauté aussi froide, tout simplement parce qu'il le pouvait. Parce qu'il avait un public disposé à tout gober.

Et je l'ai haï pour ça.

Comme je ne peux pas regarder ma mère, qui ne s'est jamais doutée de rien, je me concentre sur Robin. Si elle est étonnée ou ennuyée, elle n'en montre rien.

– C'est bon, dit-elle. J'ai fini de lire. Dites-moi ce que ça implique à votre avis, Rick.

– J'aimerais que ce soit Bronwyn qui nous le dise.

– Non, insiste Robin dont la voix claque comme un fouet de velours, doux mais ferme. Expliquez-nous ce que nous faisons ici.

– Ce post semble concerner la sœur de Bronwyn, Maeve.

– Qu'est-ce qui vous le fait croire ? demande Robin.

Ma mère étouffe un rire aussi outré qu'incrédule et je me risque enfin à lui glisser un coup d'œil. Elle est écarlate et ses yeux lancent des étincelles. Sa voix tremble lorsqu'elle déclare :

– C'est insensé ! Vous nous faites venir ici pour nous montrer ce message horrible écrit par un... il faut le dire, un garçon qui avait clairement des problèmes... et tout ça pour quoi ? Où voulez-vous en venir, exactement ?

L'inspecteur prend un air compatissant.

– Je comprends que ce soit désagréable, Mme Rojas. Mais entre les initiales et l'allusion au cancer, il est évident que Simon parle de votre plus jeune fille. Il n'y a pas et il n'y a jamais eu à Bayview d'autre élève qui corresponde à cette description.

Puis, se tournant vers moi :

– Ceci a dû être très humiliant pour votre sœur, Bronwyn. Et d'après ce que d'autres élèves nous ont confié récemment, elle ne s'est jamais vraiment réintégrée depuis. En avez-vous voulu à Simon ?

Ma mère ouvre la bouche pour parler, mais Robin répond en posant une main sur son bras :

– Bronwyn n’a aucun commentaire à faire.

Les yeux de l’inspecteur Mendoza se mettent à luire et il semble avoir du mal à réprimer un sourire.

– Oh mais si. Elle en a eu, en tout cas. Simon a supprimé ce post il y a plus d’un an, mais tous les posts et les commentaires sont archivés.

Il reprend l’ordinateur, tape sur le clavier et le retourne de nouveau vers nous, ouvert sur une nouvelle fenêtre.

– Il faut entrer son adresse mail pour pouvoir laisser un commentaire. Celui-ci est bien de vous, n’est-ce pas, Bronwyn ?

– On peut donner l’adresse mail de n’importe qui, se hâte de signaler Robin.

Puis elle lit ce que j’ai écrit à la fin de la seconde :

« Va crever, Simon. »

Addy

Lundi 15 octobre, 16 h 15

Le trajet de chez moi à chez Jake ne présente aucune difficulté jusqu'à ce que je doive tourner dans Clarendon Street. C'est un gros carrefour, et je dois me rendre en face à gauche sans l'aide d'une piste cyclable. Quand je me suis remise au vélo, je montais sur le trottoir et je traversais au feu rouge au passage pour piétons. Maintenant, je traverse trois voies de circulation comme une pro.

Dans l'allée de Jake, je mets la béquille en descendant de vélo, j'ôte mon casque et je le suspends au guidon. Je passe une main dans mes cheveux en me dirigeant vers la porte, un geste parfaitement inutile. Je me suis habituée à ma nouvelle coupe, et parfois, même, elle me plaît. Mais à moins que mes cheveux ne décident de pousser de trente centimètres en une minute, je ne peux rien faire pour l'améliorer aux yeux de Jake.

Je sonne et je recule d'un pas, assaillie par l'incertitude. Je ne sais pas ce que je fais là, ni ce que j'espère.

J'entends le déclic du verrou et Jake ouvre la porte. Il a son aspect habituel : les cheveux ébouriffés, les yeux bleus, le tee-shirt bien ajusté qui met parfaitement en valeur ses muscles développés par les exercices pour le foot.

– Salut. Entre.

Par habitude, je me tourne vers le sous-sol, mais ce n'est pas là qu'on va. Jake me conduit dans le salon, où je n'ai pas passé plus d'une heure depuis qu'on a commencé à sortir ensemble il y a trois ans. Je m'assois dans le canapé en cuir et mes jambes en sueur s'y collent aussitôt. Quel est le génie qui a eu l'idée de mettre les canapés

en cuir à la mode ?

Lorsqu'il s'assoit en face de moi, sa bouche dessine une ligne dure qui me dit que cette conversation ne sera pas un entretien de réconciliation. J'attends que la déception s'abatte sur moi de tout son poids, mais ça n'arrive pas.

– Alors tu fais du vélo, maintenant ?

De tous les sujets qu'on aurait pu aborder, je n'aurais jamais imaginé qu'il choisisse celui-ci.

– Je n'ai pas de voiture, lui rappelé-je.

Et c'est toi qui me conduisais toujours partout.

Il pose les coudes sur ses genoux, et ce geste est si familier que je m'attends presque à ce qu'il se mette à me parler de la saison de foot, comme il l'aurait fait il y a encore un mois.

– Comment se passe l'enquête ? Cooper n'en parle plus jamais. Vous êtes toujours dans le collimateur de la police ?

Je ne veux pas parler de l'enquête. La police m'a interrogée deux fois cette semaine, en trouvant toujours de nouveaux angles pour me questionner sur les EpiPen disparus de l'infirmerie. D'après mon avocat, ces questions qui tournent en rond sont le signe que l'enquête piétine, et non que je suis leur principale suspecte. Mais comme rien de tout cela ne regarde Jake, j'invente un interrogatoire où on aurait vu tous les quatre l'inspectrice Wheeler s'enfourner une énorme assiette de beignets.

Quand j'ai fini, Jake lève les yeux au plafond.

– Donc, en résumé, ils n'ont rien.

– La sœur de Bronwyn trouve qu'ils devraient s'intéresser davantage à Simon.

– Pourquoi Simon ? C'est débile ! Il est mort !

– Parce que ça pourrait faire apparaître de nouveaux suspects auxquels la police n'a pas pensé. D'autres gens qui avaient des raisons de se débarrasser de lui.

Jake lâche un soupir irrité et glisse un bras derrière le dossier de son fauteuil.

– Tu veux dire qu'il faudrait s'en prendre à la victime ? Simon n'est pas responsable de ce qui lui est arrivé. Si les gens ne faisaient pas autant de saloperies dans le dos des autres, Askip n'existerait pas. Tu es bien placée pour le savoir.

– Ça ne fait pas de lui quelqu'un de bien, riposté-je avec une

fermé toute nouvelle pour moi. Askip a fait du mal à beaucoup de gens. Je ne comprends pas pourquoi Simon continuait. Ça lui plaisait que les gens aient peur de lui ? Enfin, toi qui l'as connu quand il était petit, il a toujours été comme ça ? C'est pour ça que tu as arrêté de le voir ?

– Tu fais le boulot de Bronwyn à sa place, maintenant ?

C'est du mépris que j'entends dans sa voix, ou je rêve ?

– Ça m'intrigue autant qu'elle. Quelque part, on peut dire que Simon est devenu une espèce de figure centrale dans ma vie.

– Je ne t'ai pas invitée pour qu'on se dispute, grogne-t-il.

Je le fixe en cherchant sur son visage quelque chose qui me soit familier.

– On ne se dispute pas. On discute.

Mais au même moment, j'essaie de me rappeler la dernière fois où je n'ai pas été cent pour cent d'accord avec lui, et je ne trouve pas un seul exemple. Je m'amuse à tirer sur ma boucle d'oreille jusqu'à ce qu'elle se détache presque, avant de la remettre en place. C'est un tic qui m'est venu depuis que je ne peux plus enrouler mes cheveux autour de mes doigts.

– Pour quelle raison tu m'as invitée, d'ailleurs ?

Il détourne les yeux en faisant la moue.

– Disons, à cause d'un reste d'inquiétude pour toi. Et puis il me semble que je mérite de savoir ce qui se passe. Je n'arrête pas de recevoir des appels de journalistes, je commence à en avoir marre.

À l'entendre, il attend des excuses. Mais je me suis assez excusée comme ça.

– Oui, moi aussi, dis-je.

Il ne répond pas. Le silence s'installe, et je suis frappée par le bruit de la pendule sur la cheminée. Je compte soixante-trois tic-tac avant de demander :

– Est-ce que tu pourras me pardonner un jour ?

Je ne sais même plus trop quel genre de pardon je voudrais. J'ai du mal à m'imaginer redevenir la petite amie de Jake. Mais ce serait bien qu'il arrête de me détester.

Ses narines se dilatent et sa bouche se tord dans un rictus amer.

– Comment veux-tu ? Tu m'as trompé et tu m'as menti. Tu n'es pas la personne que je croyais.

Et je commence à penser que c'est une bonne chose.

– Je ne vais pas me chercher d’excuses, Jake. D’accord, j’ai dérapé, mais pas parce que tu ne comptais pas. Au contraire. J’ai toujours pensé que je ne te méritais pas, et j’ai fait en sorte que ça devienne vrai.

Son regard reste froid.

– Ne joue pas les victimes, Addy. Tu savais ce que tu faisais.

– Bon.

Soudain, je retrouve la même sensation que la première fois où l’inspectrice Wheeler m’a interrogée. *Je ne suis pas obligée de te répondre.* Jake tire peut-être un certain plaisir à gratter les croûtes de notre relation, moi, pas. Je me lève, et ma peau fait un petit bruit de succion en se détachant du coussin. Je suis sûre que j’ai laissé l’empreinte de deux cuisses sur le cuir. Répugnant, mais maintenant, tout le monde s’en fiche.

– À plus.

Je sors sans attendre qu’il me raccompagne, j’enfourche mon vélo et je mets mon casque en serrant bien. Presque dans la foulée, je remonte la béquille et je me mets à pédaler énergiquement. Une fois que mon cœur trouve un rythme confortable, je me rappelle comme il a failli s’échapper de ma poitrine quand j’ai avoué à Jake que je l’avais trompé. Je ne m’étais jamais sentie aussi acculée. Je m’attendais à ressentir la même chose aujourd’hui dans son salon, en attendant qu’il me dise que je n’étais pas assez bien pour lui.

Mais je n’ai pas ressenti cela, et je ne le ressens toujours pas. Pour la première fois depuis longtemps, je me sens libre.

Cooper

Lundi 15 octobre, 16 h 20

Ma vie ne m'appartient plus. Elle est dominée par le cirque médiatique. Si les journalistes ne campent pas tous les jours devant ma porte, c'est devenu un fait assez courant pour que j'aie mal au ventre chaque fois que je rentre chez moi.

J'essaie de me connecter le moins possible. Avant, je rêvais que mon nom soit dans le top des recherches sur Google. Mais pour avoir réalisé un match parfait en finale, pas pour être suspecté d'avoir tué un mec avec de l'huile d'arachide.

« Fais profil bas, ça passera. » Voilà ce que tout le monde me dit. J'essaie, mais une fois qu'on se retrouve dans le viseur du public, plus aucun de vos gestes ne lui échappe. Vendredi au lycée, je suis sorti de ma voiture au moment où Addy descendait de celle de sa sœur, ses cheveux courts balayés par le vent. On portait tous les deux des lunettes de soleil, dans une tentative ridicule pour se fondre dans la masse, et on a juste échangé notre petit sourire pincé habituel qui signifie « Ça paraît toujours aussi dingue que ce truc nous arrive ». On avait à peine fait quelques pas qu'on a vu Nate se diriger à grands pas vers la voiture de Bronwyn pour lui ouvrir la portière en mimant le chevalier servant. Il a eu un petit sourire en coin quand elle est sortie, et le regard qu'elle lui a lancé nous a poussés, Addy et moi, à échanger un coup d'œil derrière nos lunettes noires. Et on s'est retrouvés tous les quatre à se diriger vers l'entrée de derrière presque à la queue leu leu.

Le tout n'a duré qu'une minute – juste le temps nécessaire pour que quelqu'un de notre classe prenne une vidéo, diffusée le soir même

sur TMZ. Elle passait au ralenti avec la chanson « Kids » de MGMT en fond sonore, comme si on était une espèce de club d'assassins lycéens branchés qui se fichait complètement de tout. Le truc est devenu viral en quelques heures.

C'est peut-être ça, le plus bizarre. Il y a des tas de gens qui nous détestent et qui réclament qu'on nous jette en prison, mais il y en a tout autant – pour ne pas dire plus – qui nous adorent. Tout à coup, j'ai une fan-page sur Facebook, avec plus de cinquante mille likes. Majoritairement des filles, d'après mon frère.

L'intérêt faiblit par moments mais ne disparaît jamais. Je pensais avoir la paix ce soir en sortant de chez moi pour aller rejoindre Luis à la salle de gym, mais à mon arrivée, une jolie brune super maquillée s'approche d'un air décidé. J'ai encore été suivi.

– Auriez-vous quelques minutes à nous consacrer, Cooper ? Je suis Liz Rosen, de Channel Seven, et j'adorerais avoir votre opinion sur toute cette affaire. Beaucoup de gens vous soutiennent !

Je continue mon chemin en la frôlant sans répondre, droit vers l'entrée de la salle de gym.

Elle me poursuit dans le cliquetis de ses hauts talons, un cameraman dans son sillage, mais le gars de l'entrée les arrête tous les deux. Ça fait des années que je viens ici et le personnel gère tout ça de manière vraiment sympa. Je disparaissais dans un couloir tandis qu'il lui réplique que, non, elle ne peut pas s'inscrire et entrer tout de suite.

Je fais un peu de développé couché avec Luis, mais j'appréhende ce qui m'attend à la sortie. Je n'en parle pas, mais plus tard, dans le vestiaire, Luis me dit :

– File-moi ton tee-shirt et tes clés.

– Quoi ?

– Je vais me faire passer pour toi en sortant d'ici avec ta casquette et tes lunettes. Ils n'y verront que du feu. Prends ma voiture et tire-toi. Chez toi ou ailleurs, où tu voudras. Et on peut aussi échanger nos voitures demain au lycée.

Je m'apprête à lui expliquer que ça ne marchera jamais. Il est bien plus brun que moi, de cheveux comme de peau. Mais c'est vrai qu'avec une casquette et des manches longues, ce n'est pas aussi flagrant. C'est un coup à tenter.

Alors je m'attarde dans l'entrée pendant que Luis sort sous les feux des projecteurs habillé en Cooper. Sa casquette est enfoncée sur ses

yeux et il monte dans ma Jeep en se masquant le visage. Il sort du parking sur les chapeaux de roue, suivi par deux camions de télévision.

Je mets sa casquette et ses lunettes et je vais prendre sa Honda, en jetant mon sac de sport sur le siège du passager. Je cafouille un peu pour démarrer, puis je file par les petites routes jusqu'à l'autoroute de San Diego. Une fois en ville, je tourne pendant une demi-heure, redoutant toujours d'avoir été suivi. Finalement, je vais dans le quartier de North Park et je m'arrête devant une vieille usine qui a été réhabilitée en immeuble d'habitation l'an dernier.

Le quartier est plutôt branché et les trottoirs sont blindés de jeunes bien habillés, un peu plus âgés que moi. Une jolie fille vêtue d'une robe à fleurs est pliée de rire à cause d'un truc que lui dit un garçon. Elle lui presse le bras lorsqu'ils longent la voiture de Luis sans me jeter un regard, et j'éprouve un profond sentiment de perte, tout à coup. Il y a quelques semaines, j'étais comme eux, et maintenant... c'est fini.

Je n'aurais pas dû venir. Et si on me reconnaissait ?

J'attends une accalmie dans l'affluence qui se presse sur le trottoir, et je fonce à la porte de l'immeuble si vite que je ne vois pas comment on aurait pu me repérer. Je me glisse dans l'ascenseur et je monte au dernier étage, avec un soupir de soulagement quand j'arrive à destination sans qu'il se soit arrêté. En haut, le silence règne dans le couloir. Les hipsters qui habitent ici ont tous dû sortir pour l'après-midi.

À une exception près, j'espère.

Je frappe en ne m'attendant qu'à moitié à une réponse. Je n'ai pas appelé ni envoyé de message pour prévenir de ma visite. Mais la porte s'entrouvre et deux yeux verts étonnés rencontrent les miens.

– Salut !

Kris s'efface pour me laisser passer.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– J'avais besoin de m'éloigner de chez moi. Et je crois qu'on devrait parler de toute l'affaire Simon. Pas toi ?

Je referme la porte derrière moi et je balance ma casquette et mes lunettes sur un guéridon. Je me sens bête, comme un gamin surpris à écouter aux portes. Sauf que c'est *moi* qu'on espionne. Et pas juste aujourd'hui.

– Plus tard.

Après une fraction de seconde d'hésitation, Kris m'attire rudement à lui et appuie ses lèvres sur les miennes. Je ferme les yeux et le monde disparaît autour de moi, comme toujours, quand je glisse les mains dans ses cheveux et que je l'embrasse à mon tour.

TROISIÈME PARTIE

ACTION OU VÉRITÉ

CHAPITRE DIX-NEUF

Nate

Lundi 15 octobre, 16 h 30

À l'étage, ma mère essaie d'avoir une discussion avec mon père. Je lui souhaite bonne chance. Moi, je suis sur le canapé avec un de mes portables prépayés, à me demander ce que je pourrais envoyer comme message à Bronwyn pour l'empêcher de me haïr. Pas sûr que « Désolé d'avoir raconté que ma mère était morte » fasse l'affaire.

Je n'ai jamais souhaité sa mort. Mais je pensais qu'elle devait l'être, ou que ça n'allait pas tarder. Et c'était plus facile que de dire la vérité, ou de me l'avouer à moi-même. « C'est une accro à la coke partie vivre dans une communauté dans l'Oregon, et qui ne m'a pas parlé depuis. » Alors quand les gens ont commencé à me demander des nouvelles de ma mère, j'ai menti. Le temps que je me rende compte à quel point ma réponse était horrible, il était trop tard pour revenir en arrière.

De toute façon, les gens s'en foutaient. La plupart de ceux que je connais ne s'intéressent pas à ce que je dis ni à ce que je fais, tant que je fournis la came. À part Mme Lopez, et, maintenant, Bronwyn.

J'ai eu envie de tout lui dire plusieurs fois, tard le soir, au téléphone. Mais je n'ai jamais réussi à amorcer le sujet. Je ne vois toujours pas comment.

Je range mon téléphone.

Ma mère descend l'escalier qui craque en se frottant les mains sur les cuisses de son pantalon.

– Ton père n'est pas en état de parler pour l'instant.

– Non, sérieux... marmonné-je entre mes dents.

Elle semble avoir vieilli et rajeuni à la fois. Ses cheveux sont

beaucoup plus gris et plus courts, mais son visage n'est plus aussi ravagé ni tiré qu'autrefois. Elle a pris du poids, ce qui est sans doute une bonne chose. Ça veut dire qu'elle mange. Elle s'approche du terrarium de Stan et m'adresse un petit sourire nerveux.

– C'est sympa de voir que Stan est toujours là.

– Il n'y a pas eu beaucoup de changement depuis la dernière fois qu'on t'a vue, dis-je en croisant les pieds sur la table basse. Le même lézard qui s'ennuie, le même père bourré, la même baraque qui tombe en ruine. Sauf que maintenant, je fais l'objet d'une enquête pour meurtre. T'es peut-être au courant.

– Nathaniel.

Elle s'assoit dans le fauteuil et croise les mains devant elle en les serrant fort. Elle se ronge toujours les ongles.

– Je... Je ne sais même pas par où commencer. Je suis clean depuis presque trois mois et j'ai eu envie de te contacter à chaque seconde. Mais j'avais peur de ne pas être assez forte et de te décevoir une fois de plus. Et puis j'ai vu les informations. Je suis passée plusieurs fois ces derniers jours, mais tu n'es jamais là.

Je désigne les murs fissurés et le plafond qui s'affaisse.

– On se demande pourquoi.

Son visage se décompose.

– Je suis désolée, Nathaniel. J'espérais... J'espérais que ton père réagirait.

Tu espérais. Ça, c'est une réaction de parent responsable.

– Au moins, lui, il est là.

C'est un coup bas, et d'assez mauvaise foi, vu qu'il tient à peine debout, mais j'ai le sentiment d'y avoir droit.

Ma mère hoche la tête dans un mouvement saccadé en faisant craquer ses articulations. Ah, bon Dieu, j'avais oublié qu'elle faisait ça. C'est insupportable.

– Je sais que je suis mal placée pour critiquer. Et je ne te demande pas de me pardonner. Ni de t'attendre à plus et mieux de ma part que ce que tu as reçu jusqu'ici. Mais je prends enfin un traitement qui marche et qui ne me rend pas malade d'angoisse. C'est ce qui m'a permis d'aller jusqu'au bout de ma cure de désintox cette fois-ci. Je suis suivie par toute une équipe de médecins dans l'Oregon, et ils m'aident à rester clean.

– Ça doit être sympa. D'avoir une équipe.

– Je sais, je n'en mérite pas tant.

Ses yeux baissés et son ton humble m'exaspèrent. Mais quoi qu'elle fasse, elle m'exaspérerait tout autant.

Je me lève.

– Bon, c'était super, mais, là, je dois partir. Tu trouveras la sortie ? À moins que tu veuilles voir papa. Quelquefois, il ouvre un œil vers 22 heures.

Et merde. La voilà qui pleure.

– Pardon, Nathaniel. Tu mérites tellement mieux que ça. C'est fou, regarde-toi. Je n'en reviens pas que tu sois devenu aussi beau. Et tu es plus intelligent que tes deux parents réunis. Depuis toujours. Tu devrais vivre dans une de ces grosses baraques de Bayview Hills, et pas dans ce trou à rats.

– Ouais, ouais. T'inquiète, ça roule. Ravi de t'avoir revue. Envoie-moi une carte postale de l'Oregon un de ces quatre.

– S'il te plaît...

Elle se lève à son tour et me prend le bras. Sa main, fripée, ridée, couverte de taches brunes et de cicatrices, semble être celle d'une femme de vingt ans de plus qu'elle.

– Je voudrais faire quelque chose pour t'aider. N'importe quoi. Je loge au Motel Six sur Bay Road. Je peux t'emmener dîner demain ? Quand tu auras eu le temps de traiter tout ça.

« Traiter tout ça. » Au secours, c'est quoi, ce discours de cure de désintox qu'elle me ressort ?

– Je sais pas. Laisse-moi ton numéro, je te rappellerai. Peut-être.

– D'accord.

Elle hoche de nouveau la tête comme une marionnette, et je sens que je vais devenir dingue si je ne sors pas d'ici vite fait.

– C'est Bronwyn Rojas que j'ai vue tout à l'heure ? me demande-t-elle.

– Ouais.

Elle sourit.

– Pourquoi ?

– Juste... Enfin, si tu es avec elle, ça veut dire qu'on ne t'a quand même pas trop amoché.

– Je ne suis pas *avec* Bronwyn Rojas. On est tous les deux suspects, je te rappelle.

Je sors en claquant la porte derrière moi. C'est débile, parce que la

prochaine fois qu'elle se pétera, c'est encore moi qui devrai la réparer.

Une fois dehors, je ne sais pas où aller. Je prends ma moto et je roule en direction de San Diego, avant de changer d'avis et de prendre la I-15 vers le nord. Je roule comme ça pendant une heure, puis je m'arrête pour faire le plein et j'en profite pour regarder mes messages. Rien. Je devrais appeler Bronwyn pour lui demander comment ça s'est passé au commissariat. Mais bon, ça doit aller, entre son avocate de luxe et ses parents qui font les chiens de garde contre tous ceux qui menacent de l'embrouiller. Et franchement, je lui dirais quoi ?

Je range mon portable.

Puis je roule pendant presque trois heures jusqu'à ce que j'arrive sur de larges routes désertes parsemées de broussailles. Il se fait tard, mais il fait plus chaud que chez nous ici, près du désert de Mojave, et je m'arrête pour enlever mon blouson en m'approchant du parc national de Joshua Tree. La seule fois de toute ma vie où je suis parti en vacances avec mes parents, c'était pour camper ici, quand j'avais neuf ans. J'avais passé mes journées à craindre une catastrophe : que notre épave de voiture tombe en panne, que ma mère se mette à hurler ou à pleurer, que mon père se mure dans le silence, comme toujours quand il ne savait plus quoi faire avec nous.

Mais ça s'était passé presque normalement. Ils étaient aussi tendus l'un vis-à-vis de l'autre que d'habitude, mais ils étaient arrivés à maintenir les engueulades au niveau minimum. Ma mère se tenait tranquille, peut-être parce qu'elle avait de l'affection pour ces petits arbres tordus qu'on voyait partout. « Les sept premières années de la vie d'un arbre de Josué, il se limite à une tige verticale, sans branches, m'a-t-elle expliqué un jour en randonnée. Il met des années à fleurir. Et chaque tige secondaire s'arrête de pousser avant de fleurir, ce qui donne ce système compliqué de zones mortes et de nouvelles branches. »

Je pensais à ça, quelquefois, avant, en me demandant quelles parties étaient encore en vie chez elle.

Le temps que je rentre à Bayview, il est plus de minuit. J'ai envisagé de reprendre la I-15 et de rouler toute la nuit, aussi loin que je pourrais aller jusqu'à tomber d'épuisement. En laissant mes parents se démerder avec leurs retrouvailles pourries. En laissant la police venir me chercher si elle a besoin de moi. Mais c'est ce que ferait ma

mère. Alors je suis rentré et j'ai suivi le plan proposé par le seul message que j'avais reçu : une fête chez Chad Posner.

En arrivant, je ne vois Posner nulle part. Je finis par atterrir dans sa cuisine avec une bière, à écouter deux filles délirer sur une série télé dont je n'ai jamais entendu parler. C'est sans intérêt, et ce n'est pas ça qui va m'ôter de la tête la réapparition de ma mère ni la convocation de Bronwyn chez les flics. Puis l'une des filles se met à glousser.

– Je te connais, toi, fait-elle ne me fichant son index dans les côtes.

Elle rit plus fort et plaque la main à plat sur mon ventre.

– T'es passé dans *Les Enquêtes de Mikhail Powers*, non ? T'es un de ceux qu'on soupçonne d'avoir tué ce mec ?

Elle est à moitié bourrée et se penche vers moi en vacillant. C'est tout à fait le genre de filles qu'on croise chez Posner : physique agréable mais banal.

– Mais Mallory ! Ça ne se fait pas ! s'indigne son amie.

– C'est pas moi. Je lui ressemble, c'est tout.

– menteur.

Mallory essaie de nouveau d'enfoncer son doigt dans mes côtes, mais je l'esquive.

– Moi, je crois pas que tu l'aies fait, ajoute-t-elle. Et Brianna non plus. Hein, Bri ? On pense que c'est la fille qui a des lunettes. Elle a vraiment une tête de garce qui se la pète.

Ma main se crispe autour de ma canette.

– Puisque je te dis que c'est pas moi. Tu peux passer à autre chose ?

– Ouh, pardooon, couine-t-elle la tête penchée en écartant des cheveux de ses yeux. T'es pas de bonne humeur, toi. Tiens, j'ai de quoi te remonter le moral.

Elle glisse la main dans sa poche et en ressort un sachet tout froissé rempli de petites pilules carrées.

– Tu veux monter avec nous, qu'on se fasse un petit trip ?

J'hésite. Je serais presque prêt à tout pour sortir de ma tête à cet instant. C'est la grande technique des Macauley. Et tout le monde pense déjà que je fonctionne comme ça.

Presque tout le monde.

– Je peux pas.

Je m'éloigne en me frayant un passage dans la foule à coups

d'épaule. Mon portable sonne avant que j'aie eu le temps de sortir. Quand je vois s'afficher le numéro de Bronwyn, j'ai beau savoir qu'elle est la seule à pouvoir m'appeler à ce numéro, j'éprouve un immense sentiment de soulagement. Comme si j'étais gelé et qu'on venait de m'envelopper dans une couverture.

– Salut, me dit-elle quand je décroche. On peut se parler ?

Bronwyn

Mardi 16 octobre, 00 h 30

Ça me stresse de faire entrer Nate chez moi en douce. Mes parents sont déjà furieux que je ne leur aie pas parlé du post publié sur le blog de Simon – ni à l'époque, ni ces jours-ci. Robin a pris la police de haut, genre : « Arrêtez de nous faire perdre notre temps avec des spéculations ridicules que vous ne pouvez pas prouver, et qui ne seraient même pas exploitables si vous le pouviez. »

Il faut croire qu'elle avait raison, puisque ça nous a permis de quitter le commissariat. En revanche, je suis privée de sortie jusqu'à ce que « j'arrête de saboter mon avenir en jouant l'opacité », pour reprendre l'expression de ma mère.

– Tu ne pouvais pas pirater le vieux blog de Simon, tant que tu y étais ? ai-je marmonné à Maeve avant qu'elle aille se coucher.

Elle a eu l'air sincèrement contrite.

– Depuis le temps qu'il l'avait fermé ! Je ne pensais même pas qu'on pouvait encore tomber dessus. Et je ne savais pas que tu avais écrit ce commentaire. Il n'a pas été posté.

Elle a secoué la tête avec une espèce de tendresse exaspérée.

– Cette histoire t'a toujours beaucoup plus perturbée que moi, Bronwyn.

Elle a peut-être raison. Couchée dans le noir à me demander si je devais appeler Nate ou pas, je me suis soudain fait la réflexion que, pendant des années, j'ai vu Maeve comme beaucoup plus fragile qu'elle n'était.

Entre-temps, je suis descendue dans notre salle de home cinema. Quand Nate m'envoie un message pour me dire qu'il est arrivé, je

passa la tête par la porte du sous-sol.

– C’est par ici, lancé-je doucement.

Sa silhouette se dresse en bordure de l’allée et je recule en laissant la porte ouverte pour le laisser entrer.

Il porte un blouson en cuir sur un tee-shirt chiffonné. La sueur a collé ses cheveux sur son front à cause du casque. J’évite de parler tant que je n’ai pas refermé la porte derrière nous. Mes parents dorment trois étages plus haut, mais on n’insistera jamais assez sur l’avantage d’une pièce insonorisée dans ce genre de circonstances.

– Bon.

Je m’assois dans un coin du canapé, les jambes repliées contre moi, les bras autour des genoux. Nate enlève son blouson qu’il jette par terre et s’assoit dans le coin opposé. Quand il croise mon regard, le sien est voilé par une telle tristesse que j’en oublie presque d’être fâchée.

– Comment ça s’est passé au commissariat ? me demande-t-il.

– Bien. Mais ce n’est pas de ça que je voulais te parler.

– Je sais, murmure-t-il en baissant les yeux.

Le silence s’étire entre nous. Je voudrais le remplir par des dizaines de questions, mais je ne le fais pas.

– Tu dois me prendre pour un connard, déclare-t-il enfin, les yeux toujours rivés par terre. Et un menteur.

– Pourquoi tu ne m’as rien dit ?

Nate expire lentement et secoue la tête.

– J’ai voulu le faire. J’y pensais, mais je ne savais pas comment aborder le sujet. Le truc, c’est qu’au départ, j’ai menti parce que c’était plus facile. Et aussi en partie parce que j’y croyais. Je ne pensais pas qu’elle reviendrait un jour. Et ensuite, une fois que tu as dit un truc pareil, comment tu fais pour revenir en arrière ? Tu passes forcément pour un gros taré.

Il lève les yeux brusquement et les plonge dans les miens.

– Mais je ne suis pas un gros taré. Et je ne t’ai menti sur rien d’autre. Je ne deale plus, et je n’ai rien fait à Simon. Je ne pourrai pas t’en vouloir si tu ne me crois pas, mais je te jure que c’est vrai.

Un nouveau silence se prolonge tandis que j’essaie de rassembler mes pensées. Je devrais sans doute être plus en colère. Je devrais exiger des preuves de sa fiabilité, même si je ne vois pas quelle forme ça pourrait prendre. Je devrais lui poser des tas de questions précises

conçues pour le piéger et mettre au jour d'autres mensonges.

Mais je le crois. Je ne prétends pas le connaître à fond au bout de quelques semaines, mais je sais ce que c'est que de se répéter un mensonge si souvent qu'il finit par devenir réalité. Ça m'est arrivé, alors que je n'ai pas eu à me battre toute seule dans la vie.

Et je n'ai jamais pensé qu'il était capable de tuer Simon.

– Parle-moi de ta mère. Pour de vrai, OK ?

Et on discute pendant plus d'une heure, même si, au bout d'un quart d'heure, on revient surtout sur des choses dont on a déjà parlé. Je finis par avoir des fourmis et je m'étire en levant les bras au-dessus de ma tête.

Il se rapproche.

– Fatiguée ?

Je me demande s'il a remarqué que je fixe sa bouche depuis dix minutes.

– Pas vraiment.

D'une main, il fait basculer mes jambes en travers des siennes et dessine un rond sur mon genou gauche avec son pouce. Je dois serrer les jambes pour les empêcher de trembler. Il lève les yeux sur les miens avant de les baisser aussitôt.

– Ma mère a cru que tu étais ma copine.

Peut-être qu'en m'occupant les mains, j'arriverai à rester tranquille. Je joue avec les petits cheveux sur sa nuque et je les lisse sur sa peau tiède.

– Ah, bien. Et... ce n'est pas au programme ?

Je rêve. Je viens vraiment de dire ça ?

Sa main descend le long de ma jambe, presque machinalement. Comme s'il ne soupçonnait pas que ce geste me rend dingue.

– Tu veux un petit ami dealer soupçonné de meurtre ?

– Ex-dealer. Et sur le second point, je suis mal placée pour te juger.

Il me regarde avec un demi-sourire, mais ses yeux restent prudents.

– Je ne sais pas comment on est censé s'y prendre quand on sort avec quelqu'un comme toi, Bronwyn.

Il doit voir mon visage s'assombrir, parce qu'il précise aussitôt :

– Je ne dis pas que je ne veux pas. Juste que je crois que je déconnerais. J'ai toujours... enfin, tu vois, pris ces trucs-là à la légère.

Non, je ne vois pas. Je retire ma main et je me triture les doigts en

regardant mon pouls palpirer sous la peau fine de mon poignet.

– Et en ce moment, tu... prends ça à légère avec quelqu'un d'autre ?

– Non. Quand on a commencé à se parler, oui, mais plus maintenant.

– Mmm.

Je me tais quelques secondes, en essayant de décider si ce que je m'apprête à faire est une erreur monumentale. Sans doute, mais j'y vais quand même.

– J'aimerais bien essayer. Si tu en as envie. Pas parce qu'on se retrouve projetés dans la même situation bizarre tous les deux, ni parce que je te trouve sexy, même si c'est le cas. Mais parce que tu es intéressant, et drôle, et que tu as la bonne réaction plus souvent que tu ne crois. J'aime bien ton goût atroce en matière de films, et le fait que tu n'essaies jamais d'édulcorer les choses, et que tu aies un vrai lézard. Je serais fière d'être ta copine, même si ça doit rester clandestin jusqu'à la fin de l'enquête. Et aussi, je ne tiens pas cinq minutes sans avoir envie de t'embrasser, alors...

Il ne répond pas tout de suite, et j'ai peur d'avoir tout planté. J'ai peut-être lâché trop d'informations d'un coup. Mais il continue à promener la main sur ma jambe, et, enfin, il me dit :

– Tu te débrouilles mieux que moi. J'ai *tout le temps* envie de t'embrasser.

Il m'enlève mes lunettes, les replie et les pose sur la petite table à côté du canapé. Sa main sur mon visage est légère comme une plume tandis qu'il approche mon visage du sien. Je retiens mon souffle quand nos lèvres se touchent et cette douce pression fait vibrer une sorte de sensation tiède, presque douloureuse dans mes veines. C'est doux et tendre, différent de notre baiser fiévreux et avide de Marshall's Peak. Mais il me fait tout autant tourner la tête. Je tremble tout entière et j'appuie les mains sur sa poitrine pour essayer de reprendre le contrôle. Je sens ses pectoraux sous son tee-shirt. Ça n'aide pas.

J'ouvre les lèvres dans un soupir qui se change en gémissement quand la langue de Nate rencontre la mienne. Notre baiser se fait plus profond, plus intense, et nos corps sont si enchevêtrés que je ne sais plus où finit le mien et où commence le sien. J'ai la sensation de tomber, de flotter, de voler, tout ça en même temps. Je sens comme

des petites étincelles d'électricité sous ma peau, comme si j'étais branchée sur secteur.

Je ne m'attendais pas à ce que ses mains restent aussi sages. Il me touche beaucoup les cheveux et le visage, puis finit par glisser une main sous mon tee-shirt et me caresse le dos et oh... Ses doigts passent sous la ceinture de mon short et je frissonne, mais il s'arrête là. Mon côté peu sûr de moi se demande si je l'attire moins que d'autres filles, ou moins qu'il ne m'attire. Mais... je suis collée à lui depuis une demi-heure et je sais que le problème n'est pas là.

Il se soulève et me regarde entre ses épais cils bruns. C'est dingue. Il a des yeux incroyables.

– Je n'arrête pas d'imaginer ton père en train d'entrer, murmure-t-il. Et il me fait un peu peur.

Je soupire, parce que, pour être honnête, cette pensée traîne aussi quelque part dans un coin de ma tête. Même s'il n'y a qu'une chance sur mille, c'est encore trop.

Nate passe un doigt sur mes lèvres.

– On devrait faire un break avant d'abîmer tes jolies lèvres. Et il faudrait que je... que je me détende un peu.

Il pose un baiser sur ma joue et récupère son blouson par terre.

Mon cœur se serre.

– Tu t'en vas ?

– Non.

Il sort son portable de sa poche, se connecte sur Netflix et me rend mes lunettes.

– On va enfin pouvoir regarder la fin de *Ringu*.

– Je croyais que tu avais oublié. Raté.

Mais cette fois, ma déception n'est que feinte.

– Allez... On a les conditions idéales, insiste-t-il.

Il s'allonge sur le canapé et je me love contre lui en calant la tête sur son épaule, pendant qu'il coince son iPhone au creux de son coude.

– On va regarder le film là-dessus plutôt que sur le monstre de soixante pouces qu'il y a sur ton mur. Tu ne risques pas d'avoir peur de quoi que ce soit avec un écran aussi minuscule.

Franchement, je me fiche de ce qu'on regarde et sur quel écran. Je veux juste rester collée contre lui, en luttant contre le sommeil et en oubliant le reste du monde.

CHAPITRE VINGT

Cooper

Mardi 16 octobre, 17 h 45

– Tu me passes le lait, Cooperstown ? me demande mon père pendant le dîner.

Ses yeux errent vers l'écran de télévision muet du salon, où les scores des matchs universitaires de football américain défilent en bas de l'écran.

– Alors, tu as fait quoi de ta soirée de liberté ?

Ça le fait rigoler que Luis se soit fait passer pour moi hier en sortant de la salle de gym.

Je lui tends le pack de lait et je m'imagine répondant la vérité : « J'ai vu Kris, le mec dont je suis amoureux. Ouais, p'pa, j'ai dit "le mec". Non, p'pa, c'est pas une blague. Il est en première année de médecine à San Diego et il fait un peu de mannequinat. Le mec parfait. Tu le trouverais super. »

Là-dessus, la tête de mon père explose. Ça se finit toujours comme ça dans mon scénario.

– J'ai juste roulé un peu.

Je n'ai pas honte de Kris. Mais c'est compliqué.

Le truc, c'est que je ne savais pas que je pouvais ressentir ça pour un garçon avant de le rencontrer. Bon, OK, je m'en doutais. Depuis mes onze ans, par là. Mais j'avais enfoui ces pensées tout au fond, le plus loin possible. Quand on est un sportif qui vise une carrière professionnelle, et un gars du Sud par-dessus le marché, ça n'est pas très compatible.

C'est ce que j'ai toujours cru. J'ai toujours eu des petites amies. Mais je n'ai jamais eu de mal à me convaincre qu'il fallait attendre le

mariage, comme on m'avait appris à la maison. J'ai mis du temps à comprendre que c'était plus une bonne excuse qu'une profonde conviction morale.

J'ai menti à Keely pendant des mois, mais pas sur Kris. Je l'ai effectivement rencontré grâce au baseball, même s'il n'y joue pas. Il est ami avec un gars avec qui je participe à des matchs d'exhibition, et qui nous a invités tous les deux à son anniversaire. Et il est réellement allemand.

J'ai juste oublié de mentionner que j'étais amoureux.

Je ne peux pas encore l'avouer. Que ce n'est pas une phase ni une expérience ni une réaction à la pression. Nonny avait raison : mon cœur fait des doubles saltos dès qu'il m'appelle ou qu'il m'envoie un message. Chaque fois, sans exception. Et quand je suis avec lui, j'ai la sensation d'être une vraie personne, pas un robot programmé pour réussir comme m'a défini Keely.

Mais le couple Cooper-et-Kris n'existe que dans la bulle de son appartement. L'idée de le déplacer n'importe où ailleurs me terrifie.

D'abord, c'est déjà assez dur de réussir au baseball quand on est hétéro. Le nombre de joueurs ouvertement gay s'élève très exactement à un. Et le gars n'est qu'en ligue mineure.

Ensuite, il y a mon père. Je fais une attaque chaque fois que je pense à sa réaction. C'est le genre de type jovial qui appelle les gays des « tapettes » et qui croit qu'on passe notre temps à draguer les hétéros. La seule fois où les journalistes ont parlé du joueur de baseball gay aux infos, il a eu un grognement de dégoût et il a dit : « Les joueurs normaux ne devraient pas être obligés de se cogner ça dans les vestiaires. »

Si je lui parle de Kris et moi, c'est dix-sept ans de vie avec l'image du fils parfait qui s'envolent. Il ne me regarderait plus jamais de la même façon. Comme il me regarde maintenant, même si je suis soupçonné de meurtre et accusé de dopage. Ça, il peut gérer.

– Tu as ton dépistage demain, me rappelle-t-il.

Je dois faire des foutues analyses toutes les semaines, maintenant. Pendant ce temps-là, je continue à lancer et, non, ma balle rapide n'a pas ralenti. Parce que je n'ai pas menti. Je n'ai pas triché. Je me suis « amélioré stratégiquement ».

C'était une idée de mon père. Il voulait que je me retienne un peu l'an dernier, que je ne donne pas tout, pour attirer davantage

l'attention plus tard, pendant la saison de représentation. Maintenant, évidemment, ça attire aussi les soupçons. Merci, papa.

Au moins, il s'en veut.

Quand la police m'a montré les posts d'Askip le mois dernier, j'étais sûr qu'ils parleraient de Kris et de moi. Je connaissais à peine Simon, on n'avait dû se parler vraiment que deux ou trois fois. Mais chaque fois que je le voyais, j'avais peur qu'il découvre mon secret. Au bal des premières au printemps dernier, il était rond comme une queue de pelle et, quand je suis tombé sur lui dans la salle de bains, il a balancé un bras autour de mes épaules et m'a attiré, si près que j'ai presque eu une crise de panique. J'étais certain que Simon – qui, à ma connaissance, n'avait jamais eu de copine – savait que j'étais gay et qu'il me draguait.

J'ai tellement flippé que j'ai persuadé Vanessa de le désinviter de sa fête juste après. Et comme elle ne rate jamais une occasion d'exclure quelqu'un, elle ne s'est pas fait prier. Et je suis resté là-dessus, même plus tard, après avoir vu Simon flasher sur Keely avec une intensité qui ne trompe pas.

Je ne me suis pas autorisé à repenser à tout ça depuis sa mort ; au fait que la dernière fois que je lui ai parlé, je me suis conduit comme un con parce que je ne pouvais pas admettre qui j'étais vraiment.

Et le pire, c'est que, même après tout ça, je ne peux toujours pas.

Nate

Mardi 16 octobre, 18 h

Quand j'arrive avec une demi-heure de retard chez Glenn, où j'ai rendez-vous avec ma mère, sa Kia est garée juste devant. Un point pour la nouvelle version améliorée. Je n'aurais pas été totalement surpris qu'elle ne vienne pas.

J'ai aussi envisagé de me dispenser. Très sérieusement. Mais faire semblant qu'elle n'existe pas ne m'a pas réussi si bien que ça.

Je gare ma moto quelques places derrière elle, et les premières gouttes de pluie me frappent les épaules juste avant que je passe la porte du restaurant. La serveuse me regarde avec un air poliment interrogateur.

– J'ai rendez-vous, dis-je. Macauley.

Elle hoche la tête et me désigne un box dans un angle.

– Juste là.

Je vois que ma mère est déjà arrivée depuis un moment : son verre de soda est presque vide et elle a déchiqteté le papier d'emballage de sa paille. Je me glisse sur la banquette en face d'elle et je prends un menu en évitant soigneusement son regard.

– Tu as commandé ?

– Oh non ! Je t'attendais.

Je peux pratiquement sentir la pression qu'elle met pour que je lève les yeux. Je préférerais être n'importe où ailleurs.

– Tu veux un hamburger, Nathaniel ? Tu adorais les hamburgers ici.

C'est vrai. Je les adorais et je les adore toujours. Mais aujourd'hui, j'ai envie d'autre chose.

– C’est Nate, OK ? Personne ne m’appelle plus Nathaniel.

Je referme sèchement le menu et je fixe le crachin gris qui tombe derrière la fenêtre.

– Nate, dit-elle.

Mais mon nom sonne bizarrement dans sa bouche. Comme ces mots qu’on répète encore et encore jusqu’à ce qu’ils ne veuillent plus rien dire. Une serveuse vient prendre la commande et je demande un coca et un sandwich club, dont je n’ai pas envie. Mon portable prépayé sonne dans ma poche. C’est un message de Bronwyn : « J’espère que ça va bien se passer ». Ça me fait chaud au cœur, mais je range mon portable sans répondre. Je n’ai pas les mots pour lui décrire quel effet ça fait de déjeuner avec un fantôme.

– Nate.

Ma mère s’entraîne à dire mon nom, s’éclaircit la gorge. Ça ne sonne toujours pas naturel.

– Et... comment ça se passe au lycée ? Tu aimes toujours les sciences ?

C’est pas possible. « Tu aimes toujours les sciences ? » J’ai des cours de rattrapage depuis la troisième ! Mais comment pourrait-elle le savoir ? Les bulletins arrivent à la maison, j’imite la signature de mon père et ils repartent. Personne ne pose jamais de question.

– Tu as l’argent pour ça ? dis-je en désignant la salle, comme le connard agressif que je suis devenu en entrant. Parce que je ne peux pas payer. Alors si tu comptais sur moi, il vaudrait mieux me le dire avant qu’on nous serve.

Ses traits s’affaissent et j’éprouve une petite pique de triomphe ridicule.

– Nath... Nate, je ne ferais jamais ça. Mais tu n’as pas de raison de me croire.

Elle prend son portefeuille et en sort deux billets de vingt qu’elle pose sur la table, et je me sens lamentable, jusqu’à ce que je pense aux factures que je passe mon temps à jeter à la poubelle sans les payer. Maintenant que je ne gagne plus rien, la pension d’invalidité de mon père couvre à peine le loyer, les charges et son alcool.

– Comment fais-tu pour avoir de l’argent après plusieurs mois passés en désintox ?

La serveuse revient avec mon coca, et ma mère attend qu’elle soit repartie pour me répondre :

– L'un des médecins de Pine Valley – l'endroit où j'ai été soignée – m'a recommandée à une société de transcription médicale. C'est un travail régulier, et ça me permet de travailler n'importe où.

Elle effleure ma main et je la retire dans un sursaut.

– Je peux vous aider, ton père et toi, Nate. Je voulais te demander, tu as un avocat ? On pourrait s'en occuper.

Je ne sais pas comment je réussis à ne pas lui rire au nez. Quoi qu'elle puisse gagner, ça ne suffirait jamais à payer un avocat.

Elle continue à essayer, me pose des questions sur le lycée, sur Simon, sur la liberté surveillée, sur mon père. Ça finirait presque par me toucher, parce qu'elle a changé par rapport à mon souvenir ; elle est plus calme, d'humeur plus stable. Jusqu'à ce qu'elle me demande :

– Et Bronwyn, comment elle prend tout ça ?

Oh, non. Chaque fois que je pense à Bronwyn, mon corps réagit comme si j'étais de nouveau sur son canapé : j'ai le cœur qui bat, le sang qui afflue dans mes veines, des picotements partout. Je ne vais pas faire de la seule bonne chose qui soit sortie de ce bordel un sujet de conversation bancal avec ma mère. Ce qui veut dire qu'on a à peu près épuisé ce qu'on avait à se dire. Par chance, nos assiettes arrivent et on peut arrêter de faire semblant que les trois dernières années n'ont pas existé. Même si mon sandwich a un goût de poussière, c'est toujours une amélioration.

Mais ma mère persiste. Elle parle de l'Oregon, des médecins, des *Enquêtes de Mikhail Powers*, jusqu'à ce que je me sente au bord de la suffocation. Je tire sur le col de mon tee-shirt comme si ça allait m'aider à respirer, mais ça ne marche pas. Je ne peux pas rester là à écouter ses promesses en espérant que ça se passera bien. Qu'elle gardera son travail. Qu'elle restera clean. Qu'elle restera.

– Il faut que j'y aille, dis-je abruptement en lâchant ma moitié de sandwich club dans mon assiette.

Je me lève en me cognant le genou sur le coin de la table, si fort que je fais la grimace, et je sors sans la regarder. Je sais qu'elle ne me suivra pas. Ce n'est pas dans son fonctionnement.

Une fois dehors, je suis d'abord un peu perdu parce que je ne vois pas ma moto. Elle est coincée entre deux énormes Range Rover qui n'étaient pas là quand je me suis garé. Je me dirige vers elle, quand un mec bien trop sapé pour manger chez Glenn surgit devant moi avec un sourire éblouissant. Je le reconnais tout de suite, mais je regarde à

travers lui comme si je ne savais pas qui c'était.

– Nate Macauley ? Mikhail Powers. Vous savez que vous n'êtes pas facile à trouver ? Ravi de faire votre connaissance. Nous préparons la suite de notre dossier sur l'affaire Simon Kelleher, et je serais enchanté d'avoir votre point de vue sur le sujet. Si je vous offrais un café et qu'on discutait quelques minutes ?

Je monte sur ma moto et j'attache mon casque comme si je ne l'avais pas entendu. Mais quand je veux faire marche arrière, deux types en costume me bloquent le passage.

– Vous pourriez demander à vos gars de bouger ?

Son sourire est toujours aussi étincelant.

– Je ne suis pas votre ennemi, Nate. Le jugement de l'opinion a du poids dans ce genre d'affaire. Si on essayait de les mettre de votre côté ?

Ma mère apparaît sur le trottoir, et reste bouche bée en découvrant qui se trouve à côté de moi. Je pars doucement en marche arrière jusqu'à ce que les deux types s'écartent pour me laisser passer. Si elle veut m'aider, elle n'a qu'à lui parler.

CHAPITRE VINGT ET UN

Bronwyn

Mercredi 17 octobre, 12 h 25

Mercredi à la pause déjeuner, Addy et moi, on discute vernis à ongles. C'est un puits de science en la matière.

– Ce qu'il faut avec des ongles courts comme les tiens, c'est quelque chose de pâle, presque du nude, m'assure-t-elle en examinant mes mains d'un air professionnel. Mais super brillant, hein.

– Je ne mets pas vraiment de vernis.

– Bah, tu te sophistiques en ce moment, non ? On se demande pourquoi.

Elle hausse un sourcil devant mon brushing impeccable, et mes joues chauffent tandis que Maeve éclate de rire.

C'est une conversation futile, inoffensive comparée à celle d'hier, où on a fait le point sur mon passage au commissariat, la mère de Nate et une énième convocation d'Addy pour répondre à de nouvelles questions sur les EpiPen disparus. Hier, on était des personnes aux vies compliquées, suspectées dans une affaire de meurtre. Aujourd'hui, on est juste des filles.

Jusqu'à ce qu'une voix aiguë s'élevant quelques tables plus loin vienne transpercer notre conversation.

– Voilà ce que je leur ai dit, déclare Vanessa Merriman. Cherchez la personne sur qui la rumeur est *clairement* vraie, et qui s'est effondrée depuis la mort de Simon, et vous tenez votre coupable.

– C'est quoi, son délire ? marmonne Addy en grignotant un croûton comme un écureuil.

Janae, qui n'est jamais très bavarde quand elle déjeune avec nous, lui répond en lui glissant un petit regard :

– Tu n’es pas au courant ? L’équipe de Mikhail Powers campe devant le lycée et il y a des élèves qui se font interviewer.

Mon estomac se noue et Addy repousse son plateau.

– Oh, génial. Manquait plus que ça, grommelle-t-elle. Vanessa qui caquette à la télé en expliquant que je suis la coupable idéale.

– Personne ne pense que c’est toi, reprend Janae. Ni toi, ajoute-t-elle en me désignant du menton. Ni...

Elle suit des yeux Cooper, qui se dirige vers la table de Vanessa avec son plateau en équilibre sur une main, avant de nous repérer et de venir s’asseoir à la nôtre. Il fait ça quelquefois : il s’assoit quelques minutes avec Addy au début du repas. Assez longtemps pour lui signaler qu’il ne l’abandonne pas, contrairement au reste de ses amis, mais pas au point de risquer d’énervé Jake. Je n’arrive pas à décider si c’est mignon ou si c’est lâche.

– Ça roule, les filles ? dit-il tout en pelant une orange.

Il a une chemise couleur sauge qui illumine ses yeux noisette, et un bronzage spécial casquette de baseball, qui se concentre sur ses joues. Mais au lieu de lui donner l’air ridicule, ça ne fait que renforcer son côté bonne mine de sportif à la Cooper Clay.

Avant, je trouvais que c’était le plus beau mec du lycée. Il l’est peut-être toujours, mais ces derniers temps, il a presque un air de poupée Ken, un peu artificiel, un peu cliché. Ou peut-être que mes goûts ont changé. Je blague :

– C’est bon ? Tu t’es fait interviewer ?

Avant qu’il ait pu me répondre, une voix déclare par-dessus mon épaule :

– Vous devriez tous y aller. Franchement, qu’est-ce que vous attendez pour le former, ce club des assassins qu’on vous accuse d’être ? Débarrassez-nous de ses trouduc !

Leah Jackson s’assoit sur la table à côté de Cooper. Elle n’a pas remarqué la présence de Janae, qui est devenue rouge brique et s’est raidie sur sa chaise.

– Salut, Leah, lui répond Cooper.

Il a l’expression patiente de celui qui a déjà entendu ça. Ce qui a dû être le cas, à la cérémonie en hommage à Simon.

Leah inspecte la table et ses yeux s’arrêtent sur moi.

– Alors, tu vas reconnaître un jour que t’as triché ?

Elle parle sur le ton de la conversation et son sourire est presque

amical, mais je me fige.

– Bonjour l'hypocrisie, retentit la voix de Maeve. (Je la regarde, surprise, et ses yeux jettent des étincelles.) Tu ne peux pas commencer ta phrase en te plaignant de Simon et la finir en véhiculant ses rumeurs, Leah.

Celle-ci lui adresse un petit salut.

– Touché, Rojas la jeune.

Mais Maeve s'emballe.

– Y en a marre de ces discussions à la con. Et si on parlait de l'endroit horrible que ce lycée est devenu à cause de cette appli, pour changer ?

Elle regarde Leah droit dans les yeux, d'un air de défi.

– Et toi, qu'est-ce que tu attends ? Les journalistes sont devant le lycée et ils seraient ravis qu'on leur propose un nouveau point de vue. Ils n'attendent que toi.

Leah a un mouvement de recul.

– Je ne discute pas avec les journalistes.

– Et pourquoi pas ? insiste Maeve. Tu n'as rien fait de mal. Alors que Simon, si. Pendant des années. Et tout le monde parle de lui comme d'un saint. Ça ne te pose pas de problème ?

Je ne l'ai jamais vue comme ça ; elle toise Leah avec quelque chose qui ressemble à de la férocité.

Celle-ci lui retourne son regard, avec une expression difficile à définir. Une expression... de triomphe ?

– Clairement, si.

– Eh bien dans ce cas, agis, lui dit Maeve.

Leah se lève brusquement en rejetant ses cheveux en arrière. Le mouvement fait remonter sa manche et expose une petite cicatrice en forme de croissant sur son poignet.

– Je vais peut-être le faire, réplique-t-elle avant de s'éloigner à grands pas vers la porte.

Cooper bat des paupières.

– La vache. Maeve, rappelle-moi de ne jamais être ton ennemi.

Elle plisse le nez, et je repense au dossier portant le nom de Cooper qu'elle n'a pas encore réussi à déchiffrer.

– Leah n'est pas mon ennemie, marmonne-t-elle en tapant furieusement sur le clavier de son portable.

J'ai presque peur de lui poser la question :

– Qu'est-ce que tu fais ?

– J'envoie les fils de discussion de Simon sur 4chan aux *Enquêtes de Mikhail Powers*. Ils sont journalistes, non ? Ils ont le droit d'être informés.

– Quoi ? s'exclame Janae. De quoi tu parles ?

– Simon participait à des forums remplis de tarés qui encouragent les tueries et ce genre de trucs, lui répond Maeve. Je les lis depuis des jours. Ce n'est pas Simon qui les a lancés, mais il a sauté dedans à pieds joints et écrit toutes sortes d'horreurs. Ça ne l'a même pas perturbé quand il y a eu cette tuerie à Orange County.

Alors qu'elle continue à taper, Janae lui saisit le poignet, si violemment qu'elle manque de faire tomber son portable.

– Et comment tu sais ça, toi ?

Maeve se réveille tout à coup, réalisant qu'elle a peut-être été trop bavarde.

– Lâche-la, dis-je.

Comme elle ne le fait pas, je tends la main pour desserrer ses doigts autour du poignet de Maeve. Ils sont glacés. Janae recule sa chaise en la faisant grincer bruyamment et se lève, tremblant des pieds à la tête.

– Vous ne le connaissiez pas, dit-elle d'une voix étranglée.

Et elle s'éloigne du même pas que Leah. Si ce n'est qu'elle ne va sans doute pas proposer de nouvelle piste à Mikhail Powers. J'échange un petit coup d'œil avec ma sœur en pianotant des doigts sur la table. J'ai du mal à comprendre Janae. Je ne vois pas trop pourquoi elle vient déjeuner avec nous alors qu'on doit sans cesse lui rappeler Simon.

Sauf si c'est dans le but d'assister au genre de conversation qu'on vient d'avoir.

– Faut que j'y aille, nous annonce Cooper tout à coup, comme s'il venait d'épuiser son temps autorisé loin de Jake.

Il prend son plateau, où son repas est resté intact, et se rend tranquillement à sa table habituelle.

Alors on reste entre filles. Le seul autre mec susceptible de s'asseoir avec nous ne prend jamais la peine d'entrer dans la cafétéria. Mais je croise Nate plus tard dans un couloir, et toutes les questions qui bouillonnaient dans ma tête à propos de Simon, de Leah et de Janae s'envolent quand il me sourit.

Qu'est-ce que c'est beau, quand ce garçon sourit.

Addy

Vendredi 19 octobre, 11 h 12

Il fait trop chaud dans ce stade et je ne devrais pas avoir envie de courir aussi vite. C'est vrai, on n'est qu'en cours d'EPS. Mais j'actionne les bras et les jambes avec une énergie insoupçonnée tandis que mes poumons se vident et se remplissent sans effort, comme si mes nouveaux déplacements à vélo m'avaient donné des réserves qui ne demandaient qu'à être dépensées. La sueur perle sur mon front et plaque mon tee-shirt dans mon dos.

Avec un sursaut de fierté, je dépasse Luis – qui ne fait pas beaucoup d'efforts, d'accord – et Olivia qui fait partie de l'équipe d'athlétisme. Jake est devant moi, et l'idée de le rattraper paraît ridicule puisqu'il est bien plus rapide que moi, et plus grand, et plus fort, et que je n'ai aucune chance de gagner du terrain sur lui, sauf que c'est ce qui se produit. Il n'est plus un petit point loin devant moi. Il est vraiment près, et si je change de couloir et que je continue à ce rythme, je pourrais presque, peut-être, certainement...

Soudain, mes jambes ne me portent plus. Je me mords la lèvre et le goût cuivré du sang m'emplit la bouche. Mes mains heurtent violemment le sol. Des gravillons m'égratignent la peau, s'incrustent dans ma chair en provoquant des dizaines de petites coupures. J'ai les genoux en feu, et je n'ai pas besoin de regarder pour savoir que je me les suis écorchés.

– Oh, non ! fait la voix faussement désolée de Vanessa. La pauvre ! Ses jambes ont lâché !

Pas du tout. Pendant que mes yeux étaient sur Jake, un pied m'a accroché la cheville et m'a fait tomber. Je vois assez bien le pied de

qui, mais je ne peux rien dire parce que je suis trop occupée à remplir mes poumons d'air.

– Ça va, Addy ? me demande-t-elle, toujours de sa voix d'hypocrite.

Elle s'agenouille et me murmure à l'oreille :

– Ça t'apprendra, salope.

J'adorerais lui répondre, mais je n'arrive toujours pas à respirer.

Vanessa recule à l'arrivée de la prof, et le temps que je sois de nouveau en mesure de parler, elle a disparu. La prof examine mes genoux, retourne mes mains et fait claquer sa langue.

– Vous devez aller à l'infirmerie faire nettoyer ça.

Elle inspecte le groupe assemblé autour de nous et lance :

– Mademoiselle Vargas ! Venez l'aider.

Je devrais être contente que ce soit Janae, et pas Vanessa ni Jake. Mais je l'ai à peine vue depuis que Maeve a critiqué Simon il y a deux jours, et je suis un peu mal à l'aise. Je regagne le bâtiment en boitant. Janae ne se décide à me regarder que quand on est presque à l'entrée.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? me demande-t-elle en ouvrant la porte.

J'ai retrouvé assez de souffle pour rire.

– C'est le truc que Vanessa a trouvé pour coller la honte aux salopes.

Au lieu de tourner à droite, je prends à gauche vers les vestiaires.

– Tu dois aller à l'infirmerie, me signale Janae.

Je chasse l'idée d'un geste de la main. Je n'ai pas franchi la porte de l'infirmerie depuis des semaines, et mes égratignures sont douloureuses, mais superficielles. Ce qu'il me faut surtout, c'est une douche. Je boitille jusqu'à une cabine, je me déshabille, je me glisse sous le jet d'eau chaude et je regarde une eau teintée de rouge et de marron disparaître dans la canalisation. Je reste sous la douche jusqu'à ce que l'eau soit claire. Quand je sors, enroulée dans une serviette, Janae me tend une boîte de pansements.

– Tiens, je t'ai pris ça.

– Merci.

Je m'assois sur un banc et j'applique les bandelettes de couleur chair sur mes genoux, où le sang recommence déjà à affleurer. Rouges et à vif, mes paumes me piquent, mais je peux difficilement y mettre des pansements.

Je colle trois pansements sur mon genou gauche et deux sur le

droit. Janae s'est assise le plus loin possible de moi sur le banc.

– Vanessa est une garce, déclare-t-elle à mi-voix.

– C'est sûr.

Je me lève et je fais prudemment un pas. Ça va. Je vais chercher mes affaires dans mon casier.

– Mais bon, je n'ai que ce que je mérite, pas vrai ? C'est ce que tout le monde pense. Et c'est sans doute ce que Simon aurait voulu. Toute la vie des gens exposée au grand jour pour que les autres puissent les juger. Pas de secrets.

– Simon...

Sa voix s'étrangle de nouveau.

– Il n'est pas... Il n'était pas comme elles ont dit l'autre jour. Bon, c'est vrai qu'il exagérait avec Askip et qu'il a écrit des trucs horribles. Mais il a morflé ces deux dernières années. Il a tout fait pour s'intégrer, et il n'y a jamais eu moyen. Mais je ne crois pas... (Elle bute sur les mots.) Quand il était lui-même, je ne crois pas qu'il aurait souhaité que tu vives ça.

Elle paraît sincère, mais je n'ai pas l'énergie de plaindre Simon dans l'immédiat. Je finis de m'habiller et je regarde l'horloge : il reste vingt minutes de cours. Je ne veux pas être là quand Vanessa et sa clique arriveront.

– Merci pour les pansements, dis-je. Je vais à la bibliothèque jusqu'à la fin du cours. Tu leur raconteras que je suis à l'infirmerie ?

– D'accord.

Janae est affalée sur le banc, l'air vidée, épuisée. Alors que je me dirige vers la porte, elle me lance tout à coup :

– Ça te dit qu'on fasse un truc cet après-midi ?

Je me tourne vers elle, surprise. Dans mon esprit, notre... relation n'en était pas là. « Amitié » semble encore un peu exagéré.

– Euh, ouais. D'accord.

– Ma mère reçoit le groupe de son club de lecture. Alors... on peut peut-être aller chez toi ?

– Entendu.

J'imagine la tête de ma mère devant Janae, après avoir été habituée à une maison pleine de jolies filles souriantes version Keely ou Olivia. L'idée me remonte le moral et on se met d'accord pour qu'elle passe chez moi après les cours. Sur un coup de tête, j'envoie un message à Bronwyn pour l'inviter aussi. J'avais oublié qu'elle était

privée de sorties. Et elle a son cours de piano. Il n'y a pas beaucoup de temps morts dans ses journées.

J'ai tout juste eu le temps de ranger mon vélo sur le perron avant que Janae arrive en croulant sous son sac de cours géant, comme si elle venait réviser. On échange des banalités insupportables avec ma mère, dont les yeux planent autour des multiples piercings de Janae et de ses rangers, puis on monte à l'étage regarder la télé.

Je m'affale en travers de mon lit en visant l'écran avec la télécommande et je demande :

– Qu'est-ce que tu penses de la nouvelle série sur Netflix ? Celle avec le super-héros ? Ça te plaît ?

Elle s'assoit précautionneusement, comme si elle avait peur de se faire engloutir par ma couverture rose, et pose son sac de cours à côté d'elle.

– Ouais, je la trouve sympa.

Elle regarde les photos encadrées qui décorent les murs.

– T'es très branchée fleurs, toi, on dirait.

– En fait, non, pas vraiment. Mais je me suis amusée à faire des essais avec le nouvel appareil photo de ma sœur et... j'ai enlevé beaucoup de vieilles photos récemment.

Je les ai glissées sous mes boîtes à chaussures : une dizaine de souvenirs de Jake et moi des trois dernières années et presque autant de mes amies. J'ai eu un instant d'hésitation sur l'une d'elles qui nous montre à la plage l'été dernier, Keely, Olivia, Vanessa et moi, avec des chapeaux de soleil géants et des sourires tartes sur fond de magnifique ciel bleu. Ça avait été une chouette virée entre filles. Mais après l'incident d'aujourd'hui, je suis vraiment contente d'avoir expédié le ridicule petit air satisfait de Vanessa au fond de mon placard.

Janae joue avec la bandoulière de son sac à dos.

– Tu dois regretter ta vie d'avant, me dit-elle à mi-voix.

Je réfléchis, les yeux toujours sur l'écran télé.

– Oui et non. Ce qui me manque, c'est le quotidien confortable que j'avais au lycée. Mais visiblement, les gens que je fréquentais n'en avaient pas grand-chose à faire de moi, ou les choses se seraient passées autrement.

Je m'agite sur mon lit et j'ajoute :

– Mais à côté de ce que tu vis, je n'ai pas à me plaindre. Ça doit

être horrible de perdre Simon dans ces conditions.

Elle rougit sans répondre et je regrette d'avoir parlé de ça. Je ne sais pas trop comment me positionner vis-à-vis d'elle. Est-ce qu'on est amies, ou juste deux personnes qui se rabattent l'une sur l'autre faute de mieux ? On regarde fixement la télévision, jusqu'à ce que Janae s'éclaircisse la gorge et me demande :

– Je pourrais avoir quelque chose à boire ?

– Bien sûr.

C'est presque un soulagement d'échapper au silence qui s'est installé entre nous, jusqu'à ce que je tombe sur ma mère dans la cuisine et qu'elle m'inflige un sermon de dix minutes sur « le genre d'amies que tu as maintenant ». Quand je retourne enfin en haut, deux verres de limonade à la main, Janae a mis son sac sur son dos et s'apprête à franchir la porte.

– Je ne me sens pas très bien, marmonne-t-elle.

Super. Même mes amies peu recommandables n'ont pas de temps à perdre avec moi.

Frustrée, j'envoie un message à Bronwyn, sans espérer de réponse puisqu'elle doit être au milieu d'un morceau de Chopin ou équivalent. Je suis surprise qu'elle me réponde aussitôt, et encore plus par le contenu de son message : « Méfie-toi. Elle ne m'inspire pas confiance. »

CHAPITRE VINGT-DEUX

Cooper

Dimanche 21 octobre, 17 h 25

On a presque fini de dîner quand le portable de mon père se met à sonner. À la vue du numéro, les rides autour de sa bouche se creusent et il répond aussitôt.

– Allô. Oui. Quoi ? Ce soir ? C'est vraiment nécessaire ?

Il écoute pendant quelques secondes.

– Bon, entendu. À tout à l'heure.

Il raccroche et lâche un gros soupir exaspéré.

– On a rendez-vous au commissariat avec ton avocate dans une demi-heure. L'inspecteur Chang veut encore te parler. (Il m'arrête d'une main quand j'ouvre la bouche.) Je ne sais pas de quoi.

J'ai la gorge nouée. Je n'ai pas été auditionné depuis un moment et j'espérais que les choses commençaient à se calmer. Je voudrais envoyer un message à Addy pour lui demander si elle est convoquée aussi, mais on m'a formellement interdit de mettre quoi que ce soit par écrit concernant l'enquête. L'appeler n'est pas une bonne idée non plus. Alors je finis de manger en silence et je me rends au commissariat avec mon père.

Quand on entre, Mary, mon avocate, est déjà en train de parler avec l'inspecteur Chang. Il nous désigne une pièce qui n'a rien à voir avec les salles d'interrogatoire qu'on peut voir à la télé. Pas de grande vitre doublée d'un miroir sans tain. Juste une petite pièce triste avec une table et quelques chaises pliantes.

– Bonjour, Cooper. Monsieur Clay. Merci d'être venus.

Alors que je vais passer devant lui pour entrer, l'inspecteur pose une main sur mon bras.

– Vous êtes sûr que vous souhaitez la présence de votre père ?

Avant que j'aie pu demander pourquoi elle me gênerait, mon père s'est déjà mis à fulminer sur le fait que c'est son droit inaliénable d'assister à mes auditions. Son petit discours est bien rodé et, une fois sur sa lancée, il a besoin d'aller jusqu'au bout.

– Bien sûr, acquiesce poliment l'inspecteur Chang. Je posais la question avant tout dans le souci de l'intimité de Cooper.

Sa façon de dire ça m'inquiète, et je me tourne vers Mary dans l'espoir d'obtenir son aide.

– Ça devrait aller si je suis présente, Kevin. Je vous appellerai en cas de besoin.

Mon avocate connaît son boulot. Elle a la cinquantaine, les pieds sur terre, et sait gérer et la police, et mon père. C'est comme ça que je me retrouve juste avec elle et l'inspecteur Chang autour de la table.

Mon cœur bat déjà à toute vitesse quand l'inspecteur sort un ordinateur.

– Vous avez toujours insisté sur le fait que l'accusation de Simon était mensongère, Cooper, commence-t-il. Et la stabilité de vos performances en baseball tend à le confirmer. Mais cela va à l'encontre de la réputation de l'appli de Simon, plutôt connue pour dire la vérité.

J'essaie de garder un air neutre, même si je me fais la même réflexion depuis le début. J'étais plus soulagé qu'en colère la première fois que l'inspecteur Chang m'a montré le site de Simon, parce qu'il valait mieux ce mensonge-là que la vérité. Mais pourquoi Simon avait-il menti sur moi ?

– Alors on a creusé un peu, poursuit l'inspecteur. Et il s'avère qu'on était passés à côté de quelque chose lors de notre première analyse des dossiers de Simon. Il existe un deuxième article sur vous, qui a été chiffré et remplacé par l'accusation de dopage. On a mis un moment à le décrypter, mais voici l'original.

Il tourne l'écran face à Mary et moi et on lit :

Tout le monde fait les yeux doux à CC notre gars du Sud, qui a fini par succomber. Il trompe la belle KS avec un mannequin allemand très sexy qui pose pour une marque de sous-vêtements. Jusque-là, on le comprend. Si ce n'est que cette nouvelle flamme pose pour des slips et des caleçons, et non des

strings et des soutiens-gorge. Désolé, K, mais on ne peut pas espérer rivaliser quand on ne joue pas dans la bonne équipe.

Je suis pétrifié des pieds à la tête à l'exception de mes paupières, qui n'arrêtent pas de battre. C'est ce que je craignais de voir depuis des semaines.

– Rien ne vous oblige à réagir, Cooper, me dit Mary d'une voix posée. Vous avez une question, inspecteur Chang ?

– Oui. La rumeur que Simon comptait répandre est-elle fondée, Cooper ?

Mary réplique immédiatement :

– Cette rumeur ne porte pas sur un crime. Cooper n'a pas à répondre.

– Vous savez que c'est faux. Nous avons quatre lycéens soumis chacun à une accusation qu'ils souhaitent garder secrète. L'une de ces accusations est effacée et remplacée par une autre, qui est fausse. Vous en déduiriez quoi ?

– Que cette appli ne faisait que propager des ragots minables, rétorque mon avocate.

– Que quelqu'un a eu accès aux fichiers de Simon et s'est débarrassé de cet article en particulier. Avant de s'arranger pour que Simon ne soit plus là pour le rétablir.

– Je voudrais m'entretenir quelques instants avec mon client.

Je me sens mal. Je me suis imaginé en train d'annoncer ma relation avec Kris à mes parents de dizaines de manières différentes, mais aucune n'était aussi sordide que celle-ci.

– Bien sûr. Nous devons vous informer que nous avons demandé un mandat pour effectuer une perquisition chez les Clay, sans devoir nous limiter à l'ordinateur et aux communications téléphoniques de Cooper. Cette nouvelle information fait de lui l'un des principaux suspects.

Mary pose la main sur mon bras pour m'empêcher de parler. Elle n'a pas à s'inquiéter. J'en serais bien incapable.

« La révélation d'informations relatives à l'orientation sexuelle d'un individu est une violation des droits constitutionnels à la vie privée. » Voilà ce que dit Mary, qui menace de s'adresser à l'ACLU, l'Union américaine pour les libertés civiles, si la police rend public le

post de Simon. Démarche qui serait à la fois insuffisante et trop tardive pour être utile.

L'inspecteur Chang slalome entre les données de l'équation. La police ne compte pas dévoiler mon intimité, mais il faut bien qu'elle enquête. Ce serait plus simple si je disais tout. Nous n'avons pas la même définition du mot « tout ». La sienne inclut d'avouer que j'ai effacé le vrai article sur moi pour le remplacer par un faux après avoir tué Simon.

Totalement absurde. Pourquoi n'aurais-je pas choisi de m'éliminer totalement du circuit ? Ou inventé quelque chose de moins handicapant pour ma carrière ? Par exemple, en faisant croire que je trompais Keely avec une autre fille. Au moins, j'aurais pu faire d'une pierre deux coups.

– Ça ne change rien, répète Mary à l'inspecteur. Vous n'avez aucune preuve que Cooper a modifié les messages de Simon. Et vous n'avez pas le droit de dévoiler des informations sensibles sous prétexte de faire avancer l'enquête.

L'ennui, c'est que ça ne change rien. L'info va sortir. Cette affaire est pleine de fuites depuis le début. Et je ne peux pas quitter cette salle au bout d'une heure d'audition en chantonnant et dire à mon père qu'il n'y a rien de neuf.

Avant de sortir, l'inspecteur Chang me spécifie qu'ils vont passer les jours suivants à fouiller dans ma vie. Ils veulent le numéro de téléphone de Kris. Mary me dit que rien ne m'oblige à le fournir, mais l'inspecteur Chang me rappelle qu'il leur suffit de classer mon portable comme pièce à conviction pour l'obtenir. Et ils veulent parler à Keely. Mary ne cesse de brandir la menace de l'ACLU, et l'inspecteur Chang lui rétorque tranquillement qu'ils ont besoin de comprendre mes actions dans les semaines qui ont précédé le meurtre.

Quoi qu'il en soit, on sait tous ce qui va se passer en réalité. Ils vont faire de ma vie un enfer jusqu'à ce que je craque.

Après le départ de l'inspecteur Chang, je reste assis à la table avec Mary, la tête entre les mains, soulagé qu'il n'y ait pas de glace sans tain. La vie que j'ai connue est terminée et, bientôt, plus personne ne me regardera comme avant. Je pensais le dire un jour, plus tard – dans quelques années, quand je serais devenu une star du lancer et que ma célébrité m'aurait rendu intouchable. Mais pas maintenant. Pas comme ça.

– Cooper.

Mary pose une main sur mon épaule.

– Votre père va se demander ce qu'on fabrique. Il faut que vous lui parliez.

– Je ne peux pas, dis-je par automatisme.

Et toujours ce foutu accent qui revient.

– Il vous aime, murmure-t-elle.

Je manque d'éclater de rire. Mon père aime Cooperstown. Il aime quand je fais un retrait sur trois prises, quand j'attire l'attention de recruteurs un peu frimeurs ou quand mon nom apparaît dans les pronostics des sélections. Mais moi ?

Il ne sait même pas qui je suis.

Avant que j'aie pu répondre, on frappe à la porte et il passe la tête par l'embrasure en claquant des doigts.

– C'est bon ? On a fini ? J'aimerais bien rentrer, moi.

– Je suis prêt.

– Qu'est-ce qui leur a pris encore ? demande-t-il à Mary.

– Il faut que vous parliez avec Cooper, lui dit-elle. On pourra discuter après.

Il serre la mâchoire, avec une expression qui dit clairement : « Et pourquoi on vous paye, à votre avis ? »

– Génial, grogne-t-il.

Je me faufile dans le passage entre la table et le mur en passant devant Mary pour sortir dans le couloir. On marche en silence tous les trois, à la queue leu leu, jusqu'à la porte vitrée, et Mary nous murmure au revoir.

– Bonne nuit, lui dit mon père avant de se diriger d'une démarche crispée vers la voiture, au bout du parking.

Dans la Jeep, tout en moi se noue et se tord tandis que je boucle ma ceinture. Par où dois-je commencer ? Comment je présente ça ? Est-ce je parle tout de suite ou est-ce que j'attends d'être à la maison pour le dire aussi à maman, et à Nonny et à... oh, pitié. Lucas.

– Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui a pris tout ce temps ? me demande mon père.

– Il y a de nouveaux éléments, dis-je avec raideur.

– Quel genre ?

Je ne peux pas. Je ne peux pas. Pas là, tout seul avec lui dans la voiture.

– Attends qu'on soit rentrés.

Il me glisse un coup d'œil en dépassant une Volkswagen qui n'avance pas.

– C'est grave, Coop ? Mauvaise nouvelle ?

Les mains moites, je répète :

– Attendons d'être à la maison.

Il faut que je prévienne Kris, mais je n'ose pas lui envoyer de message. Il faudrait que j'aille chez lui, que je lui explique en direct. Kris a fait son coming out à la fin du collège. Ses parents sont tous les deux artistes et ça ne leur a jamais posé de problème. Ils lui ont dit un truc du genre : « Ouais, on savait. Pas trop tôt ! » Il ne m'a jamais mis la pression, mais vivre caché ne correspond pas à sa vision des choses.

Je passe le reste du trajet la tête tournée vers l'extérieur, à regarder dans le vide en pianotant sur la poignée de la portière. Mon père se gare et la maison se dresse devant nous, solide, familière ; le dernier endroit où je voudrais être à cet instant.

On entre. Mon père jette les clés sur le guéridon dans l'entrée et croise le regard de ma mère. Nonny et elle sont assises côte à côte sur le canapé, comme si elles nous attendaient.

Je demande en suivant mon père dans le salon :

– Où est Lucas ?

– Il joue à la Xbox en bas.

Ma mère coupe le son de la télé. Nonny me regarde droit dans les yeux.

– Tout va bien ? demande-t-elle.

– Cooper fait des mystères, réplique mon père.

Le coup d'œil qu'il me jette est mi-entendu, mi-impatient. Visiblement, il ne sait pas s'il doit prendre mon attitude au sérieux.

– Allez, Cooperstown. C'est quoi, tous ces secrets ? Ils ont du solide, cette fois ?

– Ils pensent que oui. (Je m'éclaircis la gorge en enfonçant les mains dans mes poches.) Enfin, ils ont du nouveau.

Ils digèrent l'information et attendent la suite, avant de s'apercevoir que je ne suis pas pressé d'en dire plus.

– Ah oui ? me relance ma mère.

– Il y a un article sur le site de Simon qui était crypté. Sans doute celui qu'il avait l'intention de publier au lieu de l'intox sur le dopage.

Je sens mon accent qui revient à fond.

Mon père n'a jamais perdu le sien et ne se rend pas compte quand le mien va et vient.

– Je le savais ! s'exclame-t-il triomphalement. Tu es innocenté, alors ?

Je reste muet, la tête vide. Nonny replie les mains sur le pommeau en forme de tête de mort de sa canne.

– Et de quoi parlait-il, cet article ?

– Eh bien...

Quelques mots, il n'en faut pas plus pour créer dans ma vie un avant et un après. Je n'arrive pas à regarder ma mère, et encore moins mon père. Alors je me concentre sur Nonny.

– Simon. A. Réussi. À. Apprendre. Que.

Cette fois, je suis à court de mots d'introduction. Nonny frappe le sol avec sa canne comme pour m'aider.

– Je suis gay.

Mon père rit. Un vrai rire, un gros rire de soulagement. Il me donne une tape sur l'épaule.

– La vache, Coop, t'as failli m'avoir, là. Allez, sérieusement, qu'est-ce qui se passe ?

– Kevin, lâche Nonny entre ses dents. Cooper ne plaisante pas.

– Mais bien sûr que si, dit mon père, toujours en riant.

Je l'observe, parce que je suis prêt à parier que c'est la dernière fois qu'il me regarde comme ça, comme il l'a toujours fait.

– Pas vrai ?

Ses yeux glissent sur les miens, confiants et tranquilles. Mais quand il voit mon visage, son sourire s'efface. Ça y est.

– Pas vrai, Coop ?

– Non.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Addy

Lundi 22 octobre, 8 h 45

Les voitures de police sont de nouveau alignées devant le lycée. Et Cooper traverse le hall d'entrée avec l'air hagard de quelqu'un qui n'a pas dormi depuis des jours. Il ne me vient pas à l'esprit qu'il puisse exister un lien entre les deux, jusqu'à ce qu'il m'attire à l'écart juste avant le début des cours.

– Je peux te parler ?

Je l'observe plus attentivement, soudain mal à l'aise. C'est la première fois que je le vois avec les yeux injectés de sang.

– Oui, bien sûr.

Je pensais qu'il allait me parler ici, dans le hall, mais il m'entraîne par l'escalier du fond sur le parking, où on s'appuie contre le mur à côté de la porte. Je vais sans doute être en retard. Mais ça m'arrive tellement souvent ces derniers temps que je ne suis plus à ça près.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Cooper passe une main dans ses cheveux blond-roux jusqu'à ce qu'ils se hérissent sur sa tête, ce que je n'aurais jamais imaginé possible pour les cheveux de Cooper.

– Je crois que la police est là pour moi, me dit-il. Pour poser des questions sur moi. Et je... je voulais juste expliquer pourquoi à quelqu'un avant que ça se déchaîne.

– D'accord.

Je pose la main sur son bras, et je me raidis, surprise, en m'apercevant qu'il tremble.

– Qu'est-ce qui ne va pas, Cooper ?

– Bon, alors...

Il s'arrête, déglutit.

Il a l'air sur le point de m'avouer quelque chose. L'espace d'une seconde, je revois Simon qui s'effondre pendant l'heure de colle, son visage écarlate et sa bouche grande ouverte tandis qu'il essaie de respirer. Et je ne peux pas m'empêcher de tressaillir. Puis je croise les yeux de Cooper – embués de larmes, mais remplis de son éternelle gentillesse – et je sais que ce n'est pas possible.

– Cooper ? C'est bon. Tu peux me le dire.

Il me dévisage et enregistre ce qu'il voit – des cheveux décoiffés et pleins d'épis parce que je n'ai pas pris le temps de les sécher au sèche-cheveux, une peau maltraitée par le stress, un tee-shirt délavé portant le nom d'un groupe qui a plu un temps à Ashton, parce qu'on a accumulé le retard sur la lessive – avant de me répondre :

– Je suis gay.

– Oh.

Je ne percute pas tout de suite. Mais ensuite, ça vient.

– Ohhh.

Sa rupture avec Keely devient logique, tout à coup. Comme j'ai l'impression que je devrais être plus bavarde, j'ajoute :

– Cool.

Réponse inappropriée, sans doute, mais sincère. Parce que Cooper est quelqu'un d'assez génial à part le fait qu'il a toujours été un peu réservé. Et que je comprends mieux pourquoi, maintenant.

– Simon a découvert que je voyais quelqu'un. Un mec. Il allait le poster sur Askip avec les autres articles sur vous trois. Mais ça a été effacé et remplacé par un article bidon qui m'accusait de me doper. Ce n'est pas moi qui l'ai remplacé, se hâte-t-il de préciser. Mais la police croit que si. Alors ils cherchent tout ce qu'ils peuvent sur moi, ce qui veut dire que tout le lycée ne va pas tarder à être au courant. Et j'avais envie de... de le dire moi-même à quelqu'un.

– Cooper, ça ne choquera personne...

Il secoue la tête.

– Bien sûr que si. Et tu le sais.

Je baisse les yeux, parce que je ne peux pas le nier.

– Je garde la tête dans le sable depuis le début de l'enquête, poursuit-il d'une voix rauque. En me disant qu'ils vont conclure à un accident parce qu'il n'y a pas de preuves. Mais maintenant, je n'arrête plus de penser à ce que Maeve a dit l'autre jour à propos de Simon,

sur le fait qu'il y avait plein de trucs glauques autour de lui. Tu crois que ça peut être une piste ?

– C'est ce que pense Bronwyn. Elle voudrait qu'on se retrouve tous les trois pour discuter. Elle dit que Nate est d'accord.

Cooper hoche la tête d'un air distrait, et je me rends compte que, comme il passe encore presque tout son temps dans la sphère de Jake, il n'est pas parfaitement au courant de tout.

– Tu as appris pour la mère de Nate, au fait ? Qu'elle n'est pas... Qu'elle n'est pas morte ?

Je ne pensais pas qu'il pouvait encore pâlir, mais il y arrive.

– Quoi ?

– C'est une longue histoire mais... c'est comme ça. La vérité, c'est que c'était une droguée qui vivait dans une communauté, mais elle est revenue. Et elle est clean, en principe. Ah, et Bronwyn a été convoquée au commissariat à cause d'un post assez dégueulasse que Simon avait écrit sur sa sœur en seconde. Et comme Bronwyn a écrit dans les commentaires qu'il pouvait crever... Enfin, dans ce contexte, ça ne passe pas très bien.

– C'est quoi, ce bordel ?

À voir son air incrédule, j'ai réussi à le distraire un peu. Puis la dernière sonnerie du début de cours retentit et son dos se voûte.

– On ferait mieux d'y aller. Mais OK, si vous vous retrouvez, je viens.

Les policiers s'installent de nouveau dans une salle de réunion avec un représentant du lycée et commencent à questionner les élèves un par un. Au début, ça se passe plutôt discrètement, et, à mesure que les heures passent sans qu'il y ait de fuite, je me mets à espérer que Cooper a eu tort et qu'il va pouvoir garder son secret. Mais le lendemain vers 10 heures, les murmures commencent. Je ne sais pas si c'est à cause du genre de questions que les inspecteurs posent, ou des gens à qui ils parlent, mais juste avant le déjeuner, mon ex-amie Olivia – qui ne m'a pas adressé la parole depuis que Jake a cassé la figure à TJ – se jette sur moi alors que je suis devant mon casier et me saisit par le bras avec une joie sans mélange.

– C'est dingue. Tu es au courant pour Cooper ?

Ses yeux lui sortent presque de la tête tellement elle est excitée, et elle baisse la voix pour continuer dans un murmure perçant :

– Tout le monde dit qu'il est gay !

Je retire mon bras. Si elle croit que ça me plaît d'être incluse dans le tourbillon des rumeurs, elle se trompe de personne.

– Qui ça intéresse ? dis-je platement.

– Keely, pour commencer, glousse Olivia en rejetant ses cheveux derrière son épaule. On comprend mieux qu'il n'ait pas eu envie de coucher avec elle ! Tu vas manger, là ?

– Ouais. Avec Bronwyn. Salut.

Je referme la porte de mon casier et je tourne les talons avant qu'elle ait pu ajouter quelque chose.

Dans la cafétéria, une fois servie, je me dirige vers notre table habituelle. Bronwyn porte une robe pull et des bottines et ses cheveux tombent librement sur ses épaules. Ça lui va bien. Elle a les joues si roses que je me demande si, pour une fois, elle ne se serait pas maquillée. Si c'est le cas, l'effet est super naturel. Elle n'arrête pas de jeter des coups d'œil vers la porte.

– Tu attends quelqu'un ?

Elle rougit carrément.

– Peut-être.

J'ai ma petite idée sur l'identité de la personne en question. Et ce n'est sans doute pas Cooper, contrairement au reste de la salle. Tout le monde se tait quand il entre, puis une sorte de murmure vrombissant remplit la salle.

– Cooper Clay, Cooper GAY ! braille quelqu'un d'une voix de fausset.

Cooper se fige sur le seuil tandis que quelque chose vole dans les airs et l'atteint à la poitrine. Je reconnais aussitôt l'emballage : des préservatifs de la marque Trojan. La marque de Jake. Et de la moitié du lycée, à vrai dire. Mais le paquet provenait bien de la zone de ma table d'autrefois.

– « *Doin' the butt, hey, pretty* », chante une autre voix.

Des rires s'élèvent ici et là. Quelques-uns sont mesquins, mais beaucoup sont juste nerveux et un peu choqués. La plupart des gens ont l'air de ne pas savoir comment réagir. Moi, je reste sans voix, parce que je n'ai jamais rien vu de pire que l'expression de Cooper à ce moment-là, et que je donnerais n'importe quoi pour que ça ne soit pas en train d'arriver.

– Oh, j'y crois pas.

C'est Nate, qui s'arrête sur le pas de la porte à côté de Cooper. Ça m'étonne, parce que c'est bien la première fois que je le vois ici. Les autres sont tout aussi surpris, et se taisent assez pour que sa voix méprisante retentisse distinctement par-dessus les murmures.

– Sérieux, vous n'avez rien de mieux à faire que ces conneries ? Achetez-vous une vie !

Une voix de fille lance « Il est amoureux ! » avant de se noyer dans une pseudo-toux. Vanessa a une petite moue satisfaite quand ceux qui l'entourent lâchent des rires. Le genre de rires dont je suis la cible depuis un mois, à la fois amusés et coupables, qui disent clairement « Ouf, une chance que ça t'arrive à toi et pas à moi ». Les seules exceptions sont Keely, qui se mord la lèvre, et Luis, qui s'est levé de sa chaise. L'une des dames de service s'attarde à mi-chemin de la cuisine, hésitant visiblement entre laisser les choses suivre leur cours et prévenir la direction.

Pas du tout gêné, Nate se focalise sur la mine satisfaite de Vanessa.

– Ah oui ? T'as quelque chose à dire, toi ? Je ne sais même pas comment tu t'appelles. Mais, la dernière fois que je t'ai croisée dans une fête, t'as quand même essayé de mettre la main dans mon jean.

De nouveaux rires résonnent, mais pas sur le dos de Cooper, cette fois.

– En fait, s'il y a un mec à Bayview à qui t'as pas fait le coup, j'aimerais beaucoup le connaître.

Vanessa reste bouche bée et une main jaillit d'une table au milieu de la salle.

– Moi ! lance un garçon assis dans une bande de matheux.

Ses amis rient nerveusement tandis que l'attention générale se porte sur eux, comme une onde qui changerait tout à coup de cible. Nate lève le pouce pour le féliciter et revient à Vanessa.

– Tu vois, il te reste de quoi t'occuper. Mêle-toi de tes affaires et ferme ta gueule.

Il vient jusqu'à notre table et pose son sac à côté de Bronwyn. Elle se lève, passe les bras autour de son cou et l'embrasse comme s'ils étaient seuls, pendant que toute la salle explose en cris de surprise et en sifflets. Je suis aussi sciée que les autres. Bon, je m'en doutais un peu, mais ça, c'est tout sauf discret. Je ne sais pas trop si Bronwyn a voulu détourner l'attention de Cooper ou si elle n'a pas pu se retenir. Peut-être les deux.

Quoi qu'il en soit, les gens en ont effectivement oublié Cooper, qui reste immobile à la porte jusqu'à ce que j'aille le prendre par le bras.

– Viens t'asseoir. Le club des assassins sera au complet. Comme ça, ils pourront nous dévisager tous en même temps.

Il me suit, sans prendre la peine d'aller se chercher à manger. On s'installe et un silence un peu gênant se prolonge, jusqu'à ce que quelqu'un nous rejoigne : Luis, avec son plateau, qui prend la dernière chaise libre.

– Quelle bande de cons, enrage-t-il en fixant le vide devant Cooper. Tu ne manges pas ?

– Pas faim.

– Tu devrais quand même grignoter un truc, dit Luis en prenant la dernière chose non entamée qui lui reste. Tiens, une banane.

On reste tétanisés quelques secondes avant d'éclater de rire, y compris Cooper, qui se prend la tête entre les mains.

– Merci, je te la laisse.

Je n'ai jamais vu Luis aussi cramoisi.

– Ils ne pouvaient pas proposer des pommes aujourd'hui ? marmonne-t-il.

Cooper lui adresse un sourire las.

C'est dans ce genre de situation qu'on découvre ses vrais amis. Il s'est avéré que je n'en avais pas, mais je suis contente que Cooper en ait.

-
1. Extrait de la chanson « Da Butt », du groupe Experience Unlimited (1988), dont les paroles incitent à danser « en remuant du popotin ».

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Nate

Jeudi 25 octobre, 00 h 20

Je tourne en douceur dans l'impasse au bout de Bayview Estates, j'éteins le moteur et j'attends quelques minutes pour m'assurer qu'il n'y a personne dans les parages. Comme tout est calme, je descends de moto et je tends une main à Bronwyn pour l'aider à en faire autant.

Le quartier est en cours de construction, sans éclairage public, et on marche dans le noir jusqu'au numéro 5. J'essaie la porte, mais elle est fermée à clé. On fait le tour de la maison et je pousse toutes les fenêtres jusqu'à en trouver une ouverte. Elle est assez basse pour que je puisse sauter facilement à l'intérieur.

– Refais le tour, je vais t'ouvrir la porte, dis-je à voix basse.

– Je crois que je peux sauter aussi, me répond Bronwyn en se hissant sur l'appui de fenêtre.

Mais elle manque de force dans les bras et je dois l'aider. Puis, comme la fenêtre n'est pas assez grande pour nous deux, je recule pour lui faire de la place. Elle saute par terre avec un bruit sourd.

– Élégant, dis-je tandis qu'elle se redresse et frotte son jean.

– Tais-toi, toi, grommelle-t-elle en regardant autour d'elle. On ne devrait pas aller ouvrir pour Addy et Cooper ?

– Ouais.

Il est plus de minuit et on est dans une maison à moitié finie pour une réunion secrète des Quatre de Bayview. Ça fait un peu mauvais film d'espionnage, mais on n'avait pas d'autre solution pour se retrouver discrètement. Même mes voisins qui se foutent de tout se mêlent de ma vie, tout à coup, depuis que l'équipe de Mikhail Powers passe son temps à arpenter ma rue.

Sans compter que Bronwyn est toujours punie.

À tâtons, on traverse la cuisine en chantier et un salon bordé d'une énorme baie vitrée. Le clair de lune illumine la porte et je tourne le verrou.

– Tu leur as dit de venir à quelle heure ?

– Minuit et demi, me dit-elle en appuyant sur un bouton de sa montre Apple.

– Quelle heure est-il ?

– Vingt-cinq.

– Bien. Ça nous laisse cinq minutes.

Je lui caresse le visage en la faisant reculer jusqu'au mur et j'approche mes lèvres des siennes. Elle se colle à moi, glisse les bras autour de mon cou et ouvre les lèvres dans un petit soupir. Ma main suit la courbe de sa taille et de ses hanches, et trouve une bande de peau nue sous l'ourlet de son tee-shirt. Bronwyn a un corps incroyable sous toutes ses couches de vêtements bourgeois, même si je l'ai à peine entrevu jusqu'ici.

– Nate, murmure-t-elle au bout de quelques minutes, avec cette voix haletante qui me rend dingue. Tu avais dit que tu me raconterais où tu en étais avec ta mère.

Ah, c'est vrai. J'ai revu ma mère cet après-midi et ça s'est passé... plutôt bien. Elle était clean et à l'heure. Elle s'est pas mal calmée sur les questions et m'a donné de l'argent pour payer les factures. J'ai quand même passé tout notre rendez-vous à parier avec moi-même combien de temps ça allait durer. J'ai tranché sur quinze jours.

Mais avant que je puisse répondre à Bronwyn, la porte d'entrée s'ouvre en grinçant et on a de la compagnie. Une petite silhouette se faufile à l'intérieur et referme la porte. Il fait assez clair pour que je distingue clairement Addy, jusqu'aux mèches plus sombres qui zèbrent ses cheveux.

– Ah, parfait, chuchote-t-elle. Je ne suis pas la première.

Puis, les poings sur les hanches :

– Sérieux, dites-moi que vous n'êtes pas en train de vous peloter ?

– Tu t'es fait des mèches ? demande Bronwyn en s'écartant de moi. Elles sont de quelle couleur ?

Elle tend une main et examine la frange d'Addy.

– Violet ? Sympa. Qu'est-ce qui t'a décidée ?

– J'ai du mal à suivre les exigences d'une coupe courte, bougonne

Addy en déposant son casque à vélo par terre. Les mèches, ça noie le poisson.

Elle penche la tête sur le côté et ajoute à mon intention :

– Et toi, si tu n’es pas d’accord, je me passe de ton approbation.

Je lève les paumes vers l’extérieur dans un geste défensif.

– Je n’avais l’intention de dire un mot, Addy.

– Parce que tu connais mon nom, en plus, maintenant ? riposte-t-elle du tac au tac.

– Mais c’est que t’as du répondant depuis que tu as perdu tes cheveux. Et ton mec.

Elle lève les yeux au ciel.

– Bon, on se met où ? Dans le salon ?

– Ouais, mais dans un coin. Pas trop près de la fenêtre, répond Bronwyn en se frayant un passage entre les piles de matériaux pour aller s’asseoir devant la cheminée en pierre.

Je m’affale à côté d’elle et j’attends qu’Addy nous rejoigne, mais elle reste immobile près de la porte.

– Je crois que j’entends quelqu’un, dit-elle en regardant par le trou de la serrure.

Elle entrouvre la porte et recule pour laisser entrer Cooper, puis le guide vers le salon, mais manque de s’étaler en chemin en se prenant les pieds dans un câble.

– Aïe ! Merde, pardon, je fais du bruit.

Elle s’assoit à côté de Bronwyn et Cooper s’installe à côté de moi.

– Alors, comment ça va ? demande Bronwyn à Cooper.

Il se passe une main sur le visage.

– Bah, c’est le parfait cauchemar. Mon père ne m’adresse plus la parole. Je me fais massacrer sur Internet et aucune des équipes avec lesquelles Ruffalo était en contact ne répond plus à ses appels. À part ça, ça va super.

– Je suis vraiment désolée, lui dit Bronwyn.

Addy, de son côté, prend sa main entre les siennes.

Il pousse un gros soupir et se laisse faire.

– Enfin, c’est comme ça. Bon, on s’y met ? On est là pour quoi, exactement ?

Bronwyn s’éclaircit la gorge.

– Euh, pour échanger nos impressions. Eli n’a pas arrêté de dire qu’on devait chercher un schéma, des liens, et il a raison. J’ai pensé

qu'on pourrait mettre à plat ce qu'on sait. Et ce qu'on ne sait pas.

Elle fronce les sourcils et commence à compter sur ses doigts :

– Simon allait poster des trucs assez choquants sur nous quatre. Quelqu'un s'est débrouillé pour qu'on se retrouve tous collés à cause des portables. Simon a été empoisonné pendant qu'on était tous là. Des tas de gens avaient des raisons de lui en vouloir en dehors de nous. Il participait à toutes sortes de discussions sur 4chan. Il a pu se mettre à dos n'importe qui.

– Janae dit qu'il souffrait d'être tenu à l'écart et qu'il était frustré d'avoir été rejeté par Keely, ajoute Addy en regardant Cooper. Vous vous rappelez ? Il a commencé à la draguer au bal de première. Elle a cédé environ quinze jours plus tard, et ça a duré genre cinq minutes. Mais sur le coup, il y a cru.

Cooper rentre la tête dans les épaules, comme s'il se souvenait soudain de quelque chose qu'il aurait préféré oublier.

– Ouais. Euh, on peut dire que ça représente un lien entre moi et Nate.

Je ne le suis pas.

– Quoi ?

Il croise mon regard.

– Quand j'ai rompu avec Keely, elle m'a dit qu'elle était sortie avec toi pour se débarrasser de Simon. Environ quinze jours avant qu'on commence à sortir ensemble.

Addy me dévisage.

– Keely et toi ? Elle ne m'en a jamais parlé !

– On ne s'est pas vus plus de deux fois.

Franchement, ça m'était totalement sorti de la tête.

– Et toi, Addy, tu es amie avec elle, intervient Bronwyn. Ou tu étais. Mais moi, non. Alors... je ne suis pas sûre que Keely constitue un lien entre nous.

Elle ne semble pas perturbée par l'idée que je sois sorti avec Keely, et je l'admire de rester concentrée.

– Je ne vois pas comment ça pourrait, répond Cooper. Et puis, personne d'autre que Simon ne s'intéressait à ce qui se passait entre Keely et lui.

– À part peut-être Keely, signale Bronwyn.

Cooper étouffe un rire.

– Attends, tu t'imagines que Keely a quelque chose à voir avec

cette histoire ?

– On cherche dans toutes les directions, répond Bronwyn en posant son menton sur son poing. En tout cas, elle représente un lien entre Nate et toi.

– OK, mais elle n'a pas de mobile. On ferait peut-être mieux de parler des gens qui détestaient Simon. En dehors de toi, bien sûr, ajoute Cooper. À cause du post qu'il avait écrit sur ta sœur. Addy m'a raconté. C'était vraiment minable. Je ne l'ai pas lu, à l'époque. Sinon, j'aurais réagi.

– Eh bien, je ne l'ai pas tué pour ça, rétorque Bronwyn, qui s'est raidie.

– Je n'ai jamais dit... commence Cooper.

Mais Addy l'interrompt.

– Ne nous égarons pas. Il y a aussi Leah, ou même Aiden Wu. Vous n'allez pas me dire qu'ils n'ont jamais eu envie de se venger.

Bronwyn s'éclaircit la gorge et baisse les yeux.

– Moi aussi, je me pose des questions sur Leah. Je la trouve... Enfin, j'ai un lien avec elle dont je ne vous ai pas parlé. On a participé ensemble à un programme de modélisation des Nations unies. Simon voulait participer aussi, mais on lui a donné par erreur la mauvaise date pour le délai d'inscription. C'est tout de suite après qu'il s'est mis à torturer Leah sur Askip.

Bronwyn m'en a déjà parlé. Ça la mine depuis quelque temps. Mais c'est un nouvel élément pour Cooper et Addy.

– Ça donne une raison à Leah de haïr Simon ET de t'en vouloir, remarque cette dernière.

Puis elle fronce les sourcils.

– Mais pourquoi nous ? Pourquoi nous entraîner là-dedans avec toi ?

Je hausse les épaules.

– Peut-être tout simplement parce que Simon avait aussi des secrets à révéler sur nous à ce moment-là. On serait les dommages collatéraux.

Bronwyn soupire.

– Je ne sais pas. Leah est quelqu'un d'exalté. Pas vraiment du genre à faire ses coups en douce. Je me poserais plus de questions sur Janae. Le plus étrange sur ce nouveau post sur Tumblr, c'est le nombre de détails qui sont vrais. Au point qu'il faudrait presque être

l'un de nous pour les connaître, ou en tout cas passer beaucoup de temps avec nous. Vous ne trouvez pas ça bizarre que Janae traîne avec nous alors qu'on est suspectés d'avoir tué son meilleur ami ?

– Eh bien, pour être honnête, c'est moi qui lui ai proposé, dit Addy. Mais elle est super à cran ces jours-ci. Et vous avez remarqué qu'ils se voyaient moins que d'habitude, juste avant la mort de Simon ? Je n'arrête pas de me demander s'il y a eu un problème entre eux.

Elle s'adosse au mur en se mordillant la lèvre et reprend :

– C'est vrai qu'elle était la mieux placée pour connaître les secrets qu'il était sur le point de révéler et savoir comment s'en servir. Mais... je ne sais pas. Je ne la vois pas faire un truc pareil.

– Peut-être que Simon l'a rejetée et que... qu'elle l'a tué ? suggère Cooper, avant d'achever d'un air sceptique : Mais je ne vois pas comment elle s'y serait prise. Elle n'était même pas là.

– Ça, on n'en est pas sûrs, objecte Bronwyn. Quand j'ai parlé à Eli, il a insisté sur le fait que quelqu'un aurait pu organiser l'accrochage sur le parking pour créer une diversion et en profiter pour se glisser dans la pièce. Si on admet cette hypothèse, le coupable peut être n'importe qui.

La première fois que Bronwyn a dit ça, je me suis moqué d'elle. Maintenant... je ne sais plus. Je voudrais me souvenir de plus de choses sur ce jour-là, pouvoir dire avec certitude si c'est possible ou pas. Mais les détails se perdent dans un brouillard.

– L'une des deux voitures était une Camaro rouge, se rappelle Cooper. Une antiquité. Il ne me semble pas l'avoir jamais vue dans le parking, ni avant ni après. Bizarre, quand on y pense.

– Oh, arrêtez, ricane Addy. C'est super tiré par les cheveux. On dirait un avocat et son client coupable qui se raccrochent à tout ce qu'ils trouvent. C'était sûrement un nouveau qui se faisait conduire par son père ou son grand frère.

– C'est possible, mais on n'en sait rien, insiste Cooper. Le frère de Luis travaille dans un garage. Je pourrais lui demander s'il a vu passer cette voiture, ou s'il peut se renseigner dans d'autres garages.

Il lève une main devant l'air dubitatif d'Addy.

– Écoute, ce n'est pas toi, la principale suspecte du moment, d'accord ? Je fais ce que je peux avec ce que j'ai.

Cette discussion ne mène nulle part. Mais deux détails me frappent

tandis que je les écoute parler. Un : je les apprécie tous les trois plus que je n'aurais cru possible. La plus grosse surprise est Bronwyn, bien sûr, et « apprécier » n'est pas le mot qui convient pour elle. Mais Addy est devenue une sorte de guerrière, et Cooper est bien moins unidimensionnel que je ne l'aurais imaginé.

Et deux : je ne crois pas que ce soit l'un d'eux qui a fait le coup.

Bronwyn

Vendredi 26 octobre, 20 h

Vendredi soir, ma famille au complet s'installe devant la télé pour regarder *Les Enquêtes de Mikhail Powers*. J'éprouve plus d'appréhension que d'habitude, entre la crainte de voir surgir le post de Simon sur Maeve et celle qu'ils balancent des infos sur ma relation avec Nate. Je n'aurais jamais dû l'embrasser au lycée. Même si, pour ma défense, il était incroyablement sexy à ce moment-là.

Mais passons. On est tendus tous les quatre. Maeve vient se recroqueviller à côté de moi pendant le générique, tandis que des photos de Bayview se succèdent sur l'écran.

« Une enquête pour meurtre se change en chasse aux sorcières. Quand la stratégie de la police consiste à dévoiler des informations personnelles sous prétexte de rechercher des indices, où sont les limites à ne pas franchir ? »

Minute. Pardon ?

La caméra zoome sur Mikhail, et il est en pétard. Je me redresse tandis qu'il déclare en fixant l'objectif :

« Les choses ont pris une sale tournure cette semaine à Bayview, en Californie, lorsqu'un lycéen impliqué dans une enquête a vu son homosexualité révélée par la police. Cette révélation a déclenché une tempête médiatique qui devrait inquiéter tous les citoyens américains soucieux du respect de la vie privée. »

Tout à coup, ça me revient. Mikhail Powers est gay. Il a fait son coming out quand j'étais au collège et il y a eu tout un ramdam, parce que ça suivait la publication de photos sur le Net qui le montraient en train d'embrasser un mec. Il n'avait pas eu le choix. Et vu la façon

dont il couvre l'histoire de Cooper, il ne l'a toujours pas digéré.

Parce que, brusquement, les policiers de Bayview sont devenus les méchants. Ils n'ont aucune preuve, ils ont dévasté nos vies et ils ont violé les droits constitutionnels de Cooper. Répondant à ces accusations, un porte-parole de la police affirme que les inspecteurs ont pris toutes leurs précautions lors des auditions et qu'il n'y a eu aucune fuite en provenance de leurs services. Mais l'ACLU menace de s'en mêler. Et il y a une nouvelle interview d'Eli Kleinfelter, de Prémsumé Innocent, qui souligne les méthodes désastreuses utilisées dans cette enquête depuis le début en faisant de nous quatre des boucs émissaires, sans que personne ne se demande si quelqu'un d'autre aurait pu vouloir la mort de Simon.

« Et tout le monde a-t-il oublié le professeur ? demande Kleinfelter en se penchant par-dessus un bureau croulant sous les dossiers. Parmi les individus présents dans la salle, c'est le seul qui soit traité comme un témoin et non comme un suspect, alors qu'il avait plus de possibilités d'agir que n'importe qui d'autre. On aurait tort de l'oublier. »

Maeve murmure à mon oreille :

– Tu devrais travailler pour Prémsumé Innocent, Bronwyn.

Mais, déjà, Mikhaïl passe à la question suivante : « Qu'y a-t-il à dire sur le vrai Simon Kelleher ? »

Une photo de classe passe sur l'écran tandis que des témoins évoquent le souvenir des bonnes notes de Simon, de ses charmants parents et de tous les clubs dont il a été membre. Puis Leah Jackson apparaît sur l'écran, devant le lycée. Les yeux écarquillés, je me tourne vers Maeve, qui est tout aussi stupéfaite que moi, et je souffle :

– Elle l'a fait ! Elle est allée les voir !

L'interview de Leah est suivie par des portraits d'autres jeunes qui ont été victimes de révélations sur Askip, dont Aiden Wu et une fille que ses parents ont mise dehors en apprenant qu'elle était enceinte. Maeve prend ma main quand Mikhaïl lâche sa dernière bombe : une capture d'écran des discussions sur 4chan, comprenant le message le plus sordide de Simon sur le massacre d'Orange County.

Bon, en théorie, je suis pour la désorganisation des lycées par la violence, OK, ce gars a fait ce qu'il avait à faire, mais de manière tellement commune ! Tout ça manquait cruellement

d'imagination. On a déjà vu ça cent fois ! Un jeune tire sur tout le monde au lycée et se tire dessus ensuite, restez avec nous après le film pour le débat. Élevez le niveau, quoi ! Un peu de créativité !

Prenez une grenade, par exemple. Des sabres de samouraï ! Mais étonnez-moi quand vous descendez une poignée de ces moutons. C'est tout ce que je vous demande.

Je revois Maeve en train de taper sur son portable, le jour où Janae s'est énervée contre elle à la cafét.

– Tu as vraiment envoyé ça à l'émission, alors.

– Eh oui, me murmure-t-elle. Mais je ne savais pas s'ils allaient s'en servir. Ils ne m'ont jamais répondu.

Quand l'émission s'achève, les vrais méchants sont les flics, suivis de près par Simon. Addy, Nate et moi sommes des témoins innocents pris au milieu des tirs, et Cooper est un saint. Toute la situation s'est renversée de manière ahurissante.

J'ignore si on peut appeler ça du journalisme, mais on sent très nettement l'impact des *Enquêtes de Mikhail Powers* dans les jours suivants. Quelqu'un lance une pétition sur Change.org pour réclamer l'arrêt de l'enquête et obtient vingt mille signatures. Les médias s'interrogent : oui ou non, la Ligue majeure de baseball et les universités font-elles preuve de discrimination envers les joueurs gays ? Ils ont changé de ton et remettent en cause la façon dont la police concentre son enquête sur nous quatre. Et quand je retourne au lycée le lundi, les gens se remettent à me parler. Même Evan Neiman, qui se comportait comme s'il ne m'avait jamais vue de sa vie, me rattrape dans le couloir à la fin de la journée pour me demander si je vais à l'entraînement du Défi de maths.

Ma vie ne sera peut-être plus jamais tout à fait normale, mais à la fin de la semaine, je commence à espérer qu'elle ressemblera un peu moins à la vie d'une criminelle.

Le vendredi soir suivant la diffusion des *Enquêtes de Mikhail Powers*, je suis au téléphone avec Nate, comme d'habitude, en train de lire le dernier post sur Tumblr. Même ces messages-là semblent en train de se tasser.

Se faire accuser de meurtre est vraiment d'un ennui mortel. Bon, OK, le discours des médias n'est pas inintéressant. Et je suis assez fier de l'écran de fumée que j'ai mis en place – les gens n'ont toujours pas la moindre idée de l'identité de l'assassin de Simon.

Nate m'interrompt à la fin du premier paragraphe.

– Excuse-moi, mais on a des trucs plus importants à discuter. Réponds-moi franchement : si je cesse d'être soupçonné de meurtre, tu crois que tu me trouveras toujours séduisant ?

– Bah, tu serais toujours en liberté surveillée pour avoir dealé. C'est plutôt sexy.

– Ah, mais ça, à Noël, c'est terminé. D'ici au Nouvel An, je serai un citoyen modèle. Tes parents pourraient peut-être même te laisser aller boire un verre avec moi. Si ça te va.

Quelle question.

– Nate, je suis prête à aller boire un verre avec toi depuis le CM2.

Ça me plaît qu'il se demande où on en sera tous les deux, une fois sortis de cette drôle de bulle. Si on y pense l'un et l'autre, on a peut-être une chance de trouver un moyen pour que ça marche.

Il me parle de son dernier rendez-vous avec sa mère, qui continue à faire des efforts. On regarde un film ensemble – choisi par lui, malheureusement – et je m'endors au son de sa voix qui critique la mauvaise qualité de la prise de vue. En me réveillant le samedi matin, je vois qu'il ne me reste que quelques minutes de communication sur mon portable. Il faut que je lui en demande un autre. Ça fera mon quatrième, si je ne m'abuse.

On pourrait peut-être se mettre à utiliser nos portables normaux, un de ces jours.

Je traîne au lit un peu plus longtemps que d'habitude, jusqu'au moment où je dois me bouger pour notre rituel jogging plus bibliothèque avec Maeve. Je viens juste de lacer mes baskets et je fouille dans ma commode à la recherche de mon Nano quand on frappe un coup hésitant à ma porte.

– Oui, dis-je en extirpant le petit appareil bleu d'un tas de bandeaux. C'est toi, Maeve ? C'est encore ta faute si ce truc n'est chargé qu'à dix pour cent ?

Je me retourne, et ma sœur est si livide et si tremblante que je

manque d'en lâcher mon Nano. Chaque fois qu'elle a l'air malade, je suis saisie par la peur horrible qu'elle fasse une rechute.

– Ça va ? demandé-je avec angoisse.

– Oui, ça va, me dit-elle dans un souffle. Mais il faut que tu voies quelque chose. Tu peux descendre ?

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Viens voir.

Sa voix est si tendue que mon cœur bat douloureusement. Elle descend l'escalier en gardant la main crispée sur la rampe. Je suis sur le point de lui demander s'il y a un problème avec nos parents, quand elle me fait entrer dans le salon et tend le doigt vers le poste de télévision.

Où je vois Nate sortant de chez lui menotté, avec un bandeau en bas de l'image : « Arrestation dans l'affaire Simon Kelleher ».

CHAPITRE VINGT-CINQ

Bronwyn

Samedi 3 novembre, 10 h 17

Cette fois, je laisse tomber mon Nano pour de bon.

Il glisse de ma main et atterrit sur la moquette avec un bruit sourd, tandis que je regarde l'un des officiers de police qui escortent Nate ouvrir la portière de la voiture de patrouille pour le pousser sans ménagement sur la banquette arrière. La scène suivante montre une journaliste sur le trottoir, tentant de repousser ses mèches brunes agitées par le vent. « La police de Bayview a refusé de commenter ce rebondissement. Elle a simplement déclaré que de nouveaux éléments pourraient mener à l'inculpation de Nate Macauley pour le meurtre de Simon Kelleher. Nate Macauley est le seul membre des Quatre de Bayview dont le casier judiciaire n'est pas vierge. Restez avec nous et nous nous efforcerons de vous apporter de nouvelles informations au plus vite. C'était Liz Rosen pour Channel Seven. »

Maeve se tient à côté de moi, la télécommande à la main. Je tire sur sa manche.

– Tu peux repasser ça depuis le début ?

Elle obtempère, et j'examine le visage de Nate. Il a une expression neutre, presque d'ennui, comme s'il s'était laissé entraîner dans une fête qui ne l'intéressait pas.

Je connais cette expression. C'est celle qu'il a eue dès que je lui ai parlé de Présumé Innocent au centre commercial. Il se ferme et se met sur la défensive. Je ne vois plus trace du garçon à qui j'ai affaire dans nos discussions au téléphone, ou nos virées à moto, ou nos soirées films. Ni du gamin que j'ai connu à St Pius, avec sa cravate d'uniforme de travers et sa chemise sortie de son pantalon, tirant sa mère par la

main sur le trottoir avec un air féroce qui nous mettait tous au défi de rire.

Je continue à croire que c'est ce Nate-là qui est le vrai. Quoi que pense la police ou quoi qu'elle ait trouvé, cela n'y changera rien.

Mes parents ne sont pas là. J'appelle Robin, mon avocate, mais elle ne répond pas. Je lui laisse un message assez embrouillé et trop long pour tenir sur sa boîte vocale, et je raccroche avec un sentiment d'impuissance. Robin est ma seule chance d'en savoir plus, mais elle ne va pas considérer la situation comme une urgence. C'est un problème qui concerne le futur avocat de Nate, pas elle.

Cette pensée accentue encore ma panique. Que va pouvoir faire un avocat de la défense commis d'office et débordé qui ne connaît même pas Nate ?

Mes yeux balayent la pièce et croisent ceux de Maeve.

– Tu crois qu'il a pu... ?

– Non, dis-je énergiquement. Enfin, Maeve, tu as bien vu à quel point ils sont nuls. Ils ont même cru que c'était *moi* pendant un moment. Ils se trompent. Je peux t'assurer qu'ils se trompent.

– N'empêche, je me demande ce qu'ils ont découvert. J' imagine qu'ils sont devenus un peu plus prudents, après la façon dont les médias ont parlé d'eux cette semaine.

Je ne réponds pas. Pour une fois dans ma vie, je ne sais absolument pas quoi faire. Mon cerveau n'est plus qu'un nœud d'angoisse. Les journalistes de Channel Seven ont arrêté de faire semblant qu'ils savaient quoi que ce soit, et se contentent de repasser des bribes de l'enquête repiquées dans les archives des dernières semaines. Ils rediffusent des extraits des *Enquêtes de Mikhail Powers*. Addy avec sa coupe garçonnette, faisant un doigt d'honneur au cameraman. Un porte-parole de la police de Bayview. Eli Kleinfelter.

Mais bien sûr !

Je bondis sur mon portable et je cherche son numéro. Il me l'a donné quand on s'est parlé, en me disant que je pouvais l'appeler quand je voulais. J'espère qu'il était sincère.

Il répond à la première sonnerie.

– Eli ? Ici Bronwyn Rojas. De...

– Oui, oui, bonjour, Bronwyn. Je suppose que vous avez suivi les informations. Qu'est-ce que vous en pensez ?

– Ils se trompent.

Je fixe la télévision tandis que Maeve me fixe, moi. Je sens la peur se répandre en moi en rampant comme du lierre, enserrant mon cœur et mes poumons, m'empêchant de respirer.

– Eli, Nate a besoin d'un meilleur avocat que le commis d'office qu'ils vont lui coller. Il lui faut quelqu'un qui s'implique et qui connaisse son boulot. Je pense que, enfin... En gros, je pense que c'est vous qu'il lui faut. Vous pourriez envisager de vous charger de sa défense ?

Eli prend son temps pour me répondre, et le fait d'une voix prudente :

– Bronwyn, vous savez que cette affaire m'intéresse et que je compatis avec vous tous. Vous êtes les dindons de la farce, et il ne fait pas de doute que cette arrestation soit dans la même logique. Mais j'ai déjà du travail par-dessus la tête...

– S'il vous plaît...

Puis les mots se déversent tout seuls. J'explique à Eli la situation familiale de Nate, le fait qu'il s'est pratiquement élevé tout seul depuis le CM2. Je lui raconte toutes les histoires terribles, déchirantes que Nate a pu me raconter, ou que j'ai pu observer ou deviner. Nate m'en voudrait à mort, mais si je suis sûre d'une chose, c'est qu'il a besoin d'Eli pour éviter la prison.

– D'accord, d'accord, j'ai compris, me dit-il. L'un de ses deux parents est-il en état de discuter ? Je vais prendre le temps de leur accorder une consultation pour leur donner des pistes de défense. C'est tout ce que je peux faire.

Ça ne suffit pas, mais c'est mieux que rien.

Nate a vu sa mère il y a deux jours et elle tenait le choc. Mais je ne sais pas quelles conséquences les nouvelles d'aujourd'hui pourraient avoir sur elle.

– Super ! m'exclamé-je avec un enthousiasme forcé. Je vais parler à la mère de Nate. Quand est-ce qu'on peut se voir ?

– 10 heures demain à mon bureau.

Maeve est encore en train de me fixer quand je raccroche.

– Qu'est-ce que tu fais, Bronwyn ?

J'attrape les clés de la Volvo sur le comptoir de la cuisine.

– Il faut que je trouve Mme Macauley.

Ma sœur se mord la lèvre.

– Bronwyn, tu ne peux pas...

« ... traiter ça comme un conseil de classe de fin de trimestre ? »
Elle a raison. J'ai besoin d'aide.

– Tu peux venir avec moi ? S'il te plaît ?

Elle réfléchit une demi-minute, ses yeux couleur d'ambre toujours sur les miens.

– OK.

Je serre mon portable dans ma main moite tandis qu'on se dirige vers la voiture. J'ai dû recevoir une douzaine d'appels et de messages pendant que je parlais à Eli. Mes parents, mes amies et quelques numéros que je ne connais pas, probablement des journalistes. J'ai quatre messages d'Addy, brochant tous sur le thème « Tu as vu ? C'est quoi, ces conneries ? »

– On prévient les parents ? me demande Maeve tandis que je sors la voiture en marche arrière.

– De quoi ? De l'arrestation de Nate ?

– Ils doivent être au courant. Non, je parle de... ta coordination juridique.

– Tu es contre ?

– Contre, non. Mais tu démarres au quart de tour avant même de savoir ce qu'a trouvé la police. Elle dispose peut-être d'éléments tangibles. Je sais que tu tiens à Nate mais... Tu es absolument certaine que ça ne peut pas être lui ?

– Oui, dis-je fermement. Et oui, je vais prévenir les parents. Je ne fais rien de mal. J'essaie juste d'aider un ami.

Je bute un peu sur le dernier mot et on continue à rouler en silence jusqu'au Motel Six.

Je suis soulagée quand on m'informe à la réception que Mme Macauley n'a pas quitté le motel, mais qu'elle ne répond pas au téléphone. C'est bon signe – avec un peu de chance, elle est avec son fils. Je lui laisse un mot avec mon numéro de portable, en essayant d'y aller doucement sur les majuscules et les soulignés. Maeve conduit sur la route du retour pendant que j'appelle Addy.

– C'est quoi, ce bordel ? dit-elle en décrochant, son ton incrédule relâchant un peu l'étau qui m'enserme la poitrine. D'abord, ils nous accusent tous les quatre, et ensuite ils jouent aux chaises musicales jusqu'à ce que ça tombe sur Nate ?

– Il y a du nouveau ? Je n'ai pas suivi la dernière demi-heure.

Mais il n'y a rien à signaler. La police ne lâche rien sur ce qu'elle a

pu trouver. L'avocat d'Addy n'en sait pas plus.

– Tu veux qu'on se voie ce soir ? me propose-t-elle. Tu dois être en train de devenir dingue. Ma mère a prévu de sortir avec son mec et on se commande des pizzas avec Ashton. Viens avec Maeve, on se fera une soirée spéciale sœurs.

– Peut-être, lui dis-je avec reconnaissance. Si les choses ne dérapent pas trop d'ici là.

On arrive dans notre rue et j'ai un nouveau coup au moral en découvrant la rangée de camions de télévision blancs garée devant chez nous. On dirait qu'Univision et Telemundo se sont jetés dans la mêlée, ce qui va sérieusement énerver mon père. Il n'arrive jamais à leur faire dire quoi que ce soit de positif sur son entreprise, mais là, ils se pointent.

On se gare derrière les voitures de nos parents et je me retrouve avec une demi-douzaine de micros devant la figure à peine ma portière ouverte. Je les repousse en rejoignant Maeve devant la voiture et je la prends par la main avant de me mettre à slalomer entre les caméras et les projecteurs. La plupart des journalistes me crient des trucs du genre : « Bronwyn, pensez-vous que Nate a tué Simon ? » mais l'un d'eux me demande : « Bronwyn, est-il vrai que vous avez une relation avec Nate ? »

Je prie pour qu'il n'ait pas posé cette question-là à mes parents.

On claque la porte d'entrée derrière nous et on se plie en deux pour passer devant la fenêtre de la cuisine. Ma mère est assise au comptoir avec une tasse de café entre les mains, les traits tirés. La voix de mon père, en pleine conversation houleuse au téléphone, nous parvient par éclats depuis son bureau.

Je m'assois en face de ma mère et je croise son regard fatigué, avec un pincement de culpabilité. C'est ma faute.

– Visiblement, tu as vu les nouvelles. Ton père est en train d'en discuter avec Robin, pour essayer de savoir ce que ça peut impliquer pour toi. Entre-temps, on a eu droit à toutes sortes de questions en traversant le zoo qui se trouve dehors. Dont certaines à propos de Nate et toi.

Je vois qu'elle essaie de garder un ton neutre.

– On ne t'a peut-être pas beaucoup aidée à nous parler des éventuelles... relations que tu peux avoir avec les autres. Parce que de notre point de vue, le meilleur moyen de te protéger était de garder

tes distances avec eux. Alors tu as peut-être eu le sentiment de ne pas pouvoir te confier à nous. Mais j'ai besoin que tu sois claire avec moi, maintenant que Nate a été arrêté. Y a-t-il quelque chose que je devrais savoir ?

Au début, la seule question que je me pose est : « Quel est le degré d'information minimal que je dois fournir pour te convaincre qu'il faut aider Nate ? » Puis elle prend ma main et la serre, et ça me fait réaliser que je ne lui avais jamais rien caché, avant de tricher en chimie. Quand on voit le résultat...

Alors je lui raconte presque tout. Pas que Nate est venu à la maison ni qu'on s'est retrouvés à Bayview Estates, parce que je pense que ça nous mènerait sur un terrain glissant. Mais je lui parle des conversations nocturnes au téléphone, de la façon dont on esquivait la presse au lycée en se sauvant à moto, et, oui, des baisers.

Ma mère fait *tout* ce qu'elle peut pour ne pas péter un câble. Je l'admire, sincèrement.

– Et... c'est sérieux entre vous ? me demande-t-elle d'une voix étranglée.

Elle ne veut pas entendre la vérité. La stratégie de Robin consistant à répondre à une question qu'on veut esquiver par une autre question serait tout à fait de circonstance.

– Maman, je sais que la situation est super bizarre, et que je ne connais pas très bien Nate. Mais je suis convaincue qu'il n'a pas fait de mal à Simon. Et il n'a personne pour s'occuper de lui. Il lui faut un bon avocat et c'est ce que j'essaie de lui trouver.

Je reçois un appel d'un numéro inconnu, et je grimace en réalisant que je dois répondre au cas où ce serait Mme Macauley.

– Allô ?

– Bronwyn, merci d'avoir répondu ! Ici Lisa Jacoby du Los Angeles Tim...

Je raccroche et je reviens à ma mère.

– Désolée de ne pas avoir été totalement sincère avec vous, après tout ce que vous avez fait pour moi. Mais s'il te plaît, laissez-moi mettre Mme Macauley en contact avec Eli. D'accord ?

Ma mère se masse les tempes.

– Bronwyn, je ne suis pas sûre que tu te rendes compte à quel point tu as été désinvolte. Tu as ignoré les conseils de Robin et tu as de la chance que ça ne te soit pas retombé dessus. Mais... je ne

t'empêcherai pas de parler avec la mère de Nate. Étant donné la pagaille qui règne dans cette enquête, chacun a droit à une défense digne de ce nom.

Je me jette à son cou et, ah, ce que ça fait du bien de serrer ma mère dans mes bras pendant une minute.

Elle soupire quand je la libère.

– Laisse-moi parler à ton père. Je pense qu'une discussion entre vous deux serait contreproductive dans l'immédiat.

Je suis totalement d'accord avec elle. Je suis en train de monter dans ma chambre quand mon portable se remet à sonner. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine quand je vois s'afficher 503, l'indicatif local. Et je n'arrive pas à chasser l'espoir de ma voix en répondant :

– Allô ?

– Bonjour, Bronwyn. C'est Ellen Macauley. Tu m'as laissé un message.

Merci mon Dieu merci mon Dieu. Elle n'est pas repartie à fond de train dans l'Oregon, l'esprit embrumé par la drogue.

– Oui. Effectivement.

Cooper

Samedi 3 novembre, 13 h 15

Les matchs d'exhibition sont devenus un tel cirque qu'ils sont difficiles à juger, mais celui-ci s'est plutôt bien passé. Ma balle rapide a atteint les cent cinquante et un kilomètres/heure, j'ai réussi deux retraits sur trois prises, et je me suis juste fait chahuter par quelques gars dans les gradins. D'accord, ils portaient des tutus avec leurs casquettes de baseball et ça les a rendus un peu plus ostentatoires que la moyenne des gars qui cassent du gay avant de se faire mettre dehors par les vigiles.

Quelques recruteurs des équipes universitaires étaient là, et celui de l'Université d'État de Californie a même pris la peine de venir me voir après le match. Ruffalo recommence à recevoir des appels des équipes, mais, à mon avis, ça ressemble plus à des opérations de com qu'à un intérêt réel. Même si je lance mieux que jamais, il n'y a que Cal State qui parle encore de bourse. C'est comme ça, la vie d'un suspect de meurtre exposé comme gay. Mon père ne m'attend plus devant les vestiaires. Dès que je sors, il va direct à la voiture et démarre pour qu'on s'en aille le plus vite possible.

Les journalistes, c'est une autre histoire. Ils rêvent de me parler. À la sortie des vestiaires, je me crispe en voyant la lumière d'une caméra. Je m'attends à ce que la femme qui tient le micro me balance la demi-douzaine de questions habituelles, mais elle me prend par surprise :

- Cooper, que pensez-vous de l'arrestation de Nate Macauley ?
- Quoi ?

Je pile, trop étonné pour continuer mon chemin, et Luis manque

de me rentrer dedans.

La journaliste sourit comme si elle venait de gagner au loto.

– Vous n’êtes pas au courant ? Nate Macauley vient d’être arrêté pour le meurtre de Simon Kelleher et la police a annoncé que vous ne faisiez plus partie des suspects. Pouvez-vous me dire quel effet cela fait ?

– Euh...

Non, je ne peux pas. Ou je ne veux pas. Ce qui revient au même.

– Excusez-moi.

– C’est quoi, ces conneries ? marmonne Luis une fois qu’on a franchi le barrage des médias.

Il sort son portable et balaye frénétiquement l’écran tandis que je repère la voiture de mon père.

– La vache, elle n’a pas menti. Trop cool ! me dit-il en me fixant avec de grands yeux. T’es plus suspecté !

C’est bizarre, mais je n’y avais même pas pensé avant qu’il le dise.

On ramène Luis chez lui, ce qui a l’avantage de diviser de moitié le temps que je passe seul avec mon père. Je monte devant tandis que Luis s’installe à l’arrière. Mon père allume la radio pour écouter les infos.

– Les flics ont arrêté Macauley, me dit-il avec un sourire de sombre satisfaction. Je peux te dire qu’ils vont avoir un paquet de plaintes sur le dos quand tout ça sera fini. À commencer par la mienne.

Il glisse un coup d’œil sur ma gauche tandis que je m’assois. C’est son nouveau truc : il regarde à côté de moi. Il ne m’a pas regardé en face depuis qu’il sait pour Kris.

– Bon, on pouvait se douter que c’était Nate, dit Luis d’un ton calme.

À la façon dont il lui règle son compte, on ne dirait jamais qu’il a déjeuné à la même table que lui toute la semaine dernière.

Je ne sais pas quoi penser. Si j’avais dû désigner quelqu’un quand tout ça a commencé, ça aurait été lui. Même s’il avait l’air sincèrement désespéré en cherchant l’EpiPen de Simon. C’était celui que je connaissais le moins, et il avait déjà un casier...

Bien que je n’aie pas encore mis les choses à plat, je sens une petite bulle de soulagement grossir en moi. Hier, j’étais le suspect numéro un. Aujourd’hui, c’est fini. Je mentirais en disant que ça ne fait pas du bien.

Mais alors que toute la caf  t du lycée était prête à me tomber dessus comme une meute de hyènes, Nate est le seul qui soit intervenu. Même si je ne l'ai jamais remercié, j'ai souvent pensé que ma vie au lycée aurait pu devenir bien pire s'il était passé devant moi sans broncher en laissant les choses courir.

J'ai reçu des tas de messages, mais les seuls qui m'intéressent sont ceux de Kris. En dehors d'une visite rapide pour le prévenir que la police allait le contacter, et m'excuser pour l'assaut des médias qui s'annonçait, je l'ai à peine vu ces quinze derniers jours. Les gens ont beau être au courant pour nous, on n'a pas eu l'occasion de passer à une relation normale.

Je ne sais toujours pas trop à quoi ça ressemblerait, mais j'aimerais bien le découvrir.

« C'est dingue, t'as vu ?

C'est une bonne chose, non ?

Appelle-moi quand tu peux. »

Je lui réponds en suivant d'une oreille la conversation entre mon père et Luis. Une fois qu'on a déposé Luis, le silence tombe, dense comme un brouillard. C'est moi qui le brise :

– Alors, comment je m'en suis sorti ?

– Bien. C'était bien.

Réponse minimum, comme toujours ces derniers temps.

Je m'accroche :

– J'ai parlé au recruteur de Cal State.

Il ricane.

– Cal State. Même pas dans les dix premiers.

– C'est vrai.

Ce n'est qu'à mi-chemin de notre rue qu'on s'aperçoit de la présence des camions de télévision.

– C'est pas vrai ! C'est reparti, grommelle mon père. J'espère que ça en valait la peine.

– Que quoi en valait la peine ?

Il dépasse l'un des camions et se gare.

– Ton *choix*.

La colère me saisit, à la fois à cause de ses paroles et de sa façon de me les cracher.

– Je n'ai rien choisi du tout.

Mais il ouvre sa port  re et mes paroles sont noyées par les bruits

du dehors.

La brochette de journalistes est plus maigre que d'habitude, et j'en conclus que le gros de la troupe est parti chez Bronwyn. Je suis mon père à l'intérieur, où il file au salon allumer la télé. Je suis censé faire mes étirements post-match, mais il ne se fatigue plus à me rappeler mes exercices ces derniers temps.

Nonny est dans la cuisine, en train de se préparer des tartines beurrées au sucre brun.

– Comment ça s'est passé, mon chéri ?

– Génial, dis-je en m'effondrant sur une chaise. J'ai super bien lancé. Mais tout le monde s'en fout.

Je ramasse une pièce de vingt-cinq cents qui traîne pour la faire tourner comme une toupie argentée sur la table.

– Allons, allons.

Elle s'assoit en face de moi avec ses tartines et m'en offre une, mais je la repousse vers elle.

– Laisse passer un peu de temps. Tu te rappelles ce que je t'ai dit à l'hôpital ? Il faut accepter que les choses s'aggravent avant que ça s'arrange. Ça, on peut dire qu'elles se sont aggravées. Ça ne pourra pas descendre plus bas, il n'y a plus qu'à attendre que ça remonte.

Elle mord dans sa tartine et je continue à faire tourner ma pièce pendant qu'elle avale.

– Tu devrais inviter ton petit ami à dîner un de ces soirs, Cooper. Il serait temps qu'on le rencontre.

J'essaie d'imaginer mon père en train de faire la conversation avec Kris devant un poulet mijoté.

– Papa serait furieux.

– Eh bien, il va devoir s'y faire.

Avant que j'aie pu lui répondre, mon portable vibre. C'est un message d'un numéro inconnu.

« C'est Bronwyn. J'ai eu ton numéro par Addy. Je peux t'appeler ? »

« Pas de problème. »

Mon téléphone sonne quelques secondes plus tard.

– Salut, Cooper. Tu es au courant pour Nate ?

– Ouais.

Je ne sais pas trop quoi ajouter, mais Bronwyn ne me laisse pas le temps d'hésiter.

– J’essaie d’organiser un rendez-vous entre la mère de Nate et Eli Kleinfelter, de Présumé Innocent. Je veux le convaincre de défendre Nate. Je me demandais si tu avais pensé à demander au frère de Luis de se renseigner sur la Camaro.

– Je sais que Luis l’a appelé la semaine dernière, mais je n’ai pas de nouvelles.

– Ça t’ennuierait de le relancer ?

On parle de Nate. Qui n’est pas exactement un ami, ou même pas du tout, mais qui n’est pas personne.

– Bien sûr, pas de problème.

-
1. Chaînes de télévision américaines de langue espagnole.

CHAPITRE VINGT-SIX

Bronwyn

Dimanche 4 novembre, 10 h

On fait une drôle d'équipe le dimanche matin dans les locaux de Présumé Innocent, Mme Macauley, ma mère et moi. Ma mère a bien voulu me laisser y aller, mais sous sa surveillance.

Le petit local meublé de bric et de broc est plein à craquer, avec au moins deux personnes à chaque bureau. Elles sont toutes soit en train de s'exciter au téléphone, soit occupées à taper sur un clavier.

– Il y en a, du monde, pour un dimanche ! commenté-je tandis qu'Eli nous conduit dans une pièce minuscule, dans laquelle tiennent à peine une petite table et quelques chaises.

On dirait que les cheveux d'Eli ont poussé de dix centimètres depuis qu'il est passé aux *Enquêtes de Mikhail Powers*, et entièrement vers le haut. Il passe une main dans ses boucles de savant fou, ce qui les redresse encore plus.

– On est déjà dimanche ?

Comme il n'y a pas assez de chaises, je m'assois par terre.

– Désolé, me dit Eli. On ne devrait pas en avoir pour longtemps. Tout d'abord, madame Macauley, je suis désolé pour l'arrestation de votre fils. On m'a informé qu'il avait été emmené en préventive dans un centre de détention pour mineurs. C'est une bonne chose. Comme je l'ai expliqué à Bronwyn, j'ai une grosse charge de travail en ce moment et je ne suis pas très disponible. Mais si vous êtes prête à me confier les informations que vous détenez, je ferai de mon mieux pour vous donner des conseils et vous adresser à un collègue.

Mme Macauley a l'air épuisée. Son pantalon bleu marine et son gilet gris mal coupé témoignent d'un effort vestimentaire. Ma mère à

moi arbore son habituelle élégance décontractée, avec un legging, des bottes, une veste en cachemire et un long neckwarmer au motif délicat. Les deux femmes ne pourraient pas être plus différentes, et Mme Macauley tire sur l'ourlet effiloché de son pull comme si elle le savait.

– Eh bien, voilà ce qu'on m'a dit, répond-elle. Le lycée a reçu un appel disant que Nate cachait de la drogue dans son casier...

– Un appel de qui ? demande Eli en écrivant sur un bloc-notes jaune.

– Ils n'ont pas voulu me le dire. J'ai eu l'impression que c'était un appel anonyme. Alors ils ont forcé son cadenas vendredi soir. Il n'y avait pas de drogue, mais ils ont trouvé un sac qui contenait la bouteille d'eau de Simon et son EpiPen. Ainsi que tous ceux qui avaient disparu de l'infirmerie le jour de sa mort.

Je promène les doigts sur la fibre dure du revêtement de sol en pensant à toutes les fois où Addy a été interrogée sur ces EpiPen. Et Cooper aussi. Cette histoire était suspendue au-dessus de nos têtes depuis des semaines. Même en admettant que Nate soit coupable de quelque chose, impossible qu'il ait pu être assez bête pour laisser ça au lycée.

– Ah, lâche Eli dans une sorte de soupir, sans relever la tête de son bloc-notes.

– Alors la proviseure a appelé la police, qui a obtenu un mandat pour fouiller la maison samedi matin, reprend Mme Macauley. Et ils sont tombés sur un ordinateur dans les affaires de Nate avec le... le journal, comme ils l'appellent. Tous les messages postés sur Tumblr depuis la mort de Simon.

En levant les yeux, je surprends ma mère qui me fixe avec une sorte de pitié embarrassée. Je secoue la tête en soutenant son regard. Je ne crois pas un mot de tout ça.

– Ah, répète Eli.

Cette fois, il redresse la tête, mais son expression reste neutre, très calme.

– Des empreintes ?

– Non, dit Mme Macauley.

J'expire lentement.

– Que dit Nate de tout cela ?

– Qu'il n'a aucune idée de la façon dont ces affaires sont arrivées

dans son casier et son placard.

– Et le casier de Nate n'avait pas été fouillé auparavant ?

– Je ne sais pas, avoue Mme Macauley.

Eli se tourne vers moi.

– Si, dis-je. Nate m'a raconté qu'il y avait eu une fouille le premier jour où on nous a interrogés. Dans son casier et chez lui. La police est venue avec des chiens et tout, à la recherche de drogue. Ils n'en ont pas trouvé, ajouté-je aussitôt en glissant un rapide coup d'œil à ma mère. Mais ils n'ont pas non plus trouvé les affaires de Simon ni l'ordinateur.

– Votre maison ferme-t-elle normalement ? demande Eli à Mme Macauley.

– Elle n'est jamais fermée. Je ne crois même pas qu'il y ait encore une serrure.

– Mmm, marmonne Eli en écrivant sur son bloc.

– Il y a autre chose, signale Mme Macauley. Le procureur veut que Nate soit transféré dans une prison pour adultes. Il estime qu'il est trop dangereux pour être accueilli dans un centre pour mineurs.

Je sens comme une fissure s'ouvrir dans ma poitrine tandis qu'Eli se redresse dans un sursaut. C'est la première fois qu'il abandonne son masque d'avocat imperturbable et qu'il montre ses émotions, et le choc qu'exprime son visage me terrifie.

– Oh, non ! Non, non, non ! Ce serait une putain de catastrophe ! Pardon, excusez-moi. Que fait son avocat pour empêcher ça ?

– On ne l'a pas encore rencontré, répond Mme Macauley, qui paraît au bord des larmes. Ils lui ont assigné quelqu'un, mais la personne ne nous a pas encore contactés.

Eli lâche son stylo avec un grognement de frustration.

– La présence des affaires de Simon dans le casier de Nate, ce n'est pas très bon. Même pas bon du tout. On peut inculper quelqu'un pour moins que ça. Mais les conditions dans lesquelles ces éléments ont été obtenus... ça ne me plaît pas. Des tuyaux anonymes, des objets qui surgissent tout à coup là où ils n'étaient pas auparavant... Et dans des endroits faciles d'accès. Un cadenas à code, ce n'est pas difficile à ouvrir. Si le proc parle d'envoyer un mineur dans une prison fédérale, n'importe quel avocat digne de ce nom devrait s'agiter dans tous les sens pour empêcher ça.

Tout son discours me rend de plus en plus malade.

Il se passe une main sur le visage et me regarde d'un sale œil.

– Vous, Bronwyn, je ne vous dis pas merci.

Je proteste :

– Qu'est-ce que j'ai fait ?

– Vous avez attiré mon attention sur cette affaire et, maintenant, je suis forcé de la prendre. Alors que je n'ai pas le temps ! Mais bon. Encore faut-il que vous soyez libre de changer d'avocat, Mme Macauley.

Ouf, sauvés. Le soulagement me coupe les jambes et me donne presque le vertige. Mme Macauley hoche vigoureusement la tête en guise de réponse et Eli soupire.

– Et moi, je peux vous aider ! dis-je avec empressement. On est en train de chercher des infos sur...

Je m'apprête à parler à Eli de la Camaro rouge, mais il m'interrompt d'un ton autoritaire.

– Je vous arrête tout de suite, Bronwyn. Si je défends Nate, je n'ai pas le droit de parler à d'autres personnes représentées par un avocat dans cette affaire. Cela pourrait me faire radier du barreau et vous faire accuser de complicité. D'ailleurs, j'aurais besoin que vous nous laissiez, votre mère et vous, pour pouvoir aborder certains détails avec Mme Macauley.

– Mais...

Je me tourne vers ma mère, qui se lève en hochant la tête et en prenant son sac d'un air sans appel.

– Il a raison, Bronwyn. Il faut qu'on laisse travailler M. Kleinfelter et Mme Macauley, maintenant.

Puis son expression s'adoucit et elle ajoute en s'adressant à Mme Macauley :

– Je vous souhaite toute la chance possible.

– Merci. Et merci à toi, Bronwyn.

Mission accomplie. Je devrais me sentir mieux. Mais non. Eli ne sait pas la moitié de ce qu'on fait, et comment je peux lui dire, maintenant ?

Addy

Lundi 5 novembre, 18 h 30

Quand le lundi arrive, les choses ont repris une allure étrangement normale. Enfin, normale-nouvelle. Norvelle ? Bref, ce que je veux dire, c'est que quand je passe à table avec ma mère et Ashton, il n'y a plus de camions de télévision devant notre porte et mon avocat n'a pas appelé une seule fois de la journée.

Ma mère dépose deux plats tout prêts devant Ashton et moi et s'assoit entre nous avec un verre embué, rempli d'une mixture marronnasse.

– Je ne mange pas, déclare-t-elle, bien qu'on ne lui ait rien demandé. Je fais une détox.

Ashton plisse le nez avec dégoût.

– Huh, maman, dis-moi que ce n'est pas ta recette de limonade au sirop d'érable et au poivre de Cayenne ? C'est répugnant.

– Tu ne peux pas nier que c'est efficace, réplique ma mère avant d'en avaler une grande rasade.

Elle tapote ses lèvres botoxées avec une serviette et j'observe ses cheveux blonds raides de laque, ses ongles vernis de rouge et sa robe moulante, du genre qu'elle porte habituellement en semaine. Est-ce moi dans vingt-cinq ans ? L'idée me coupe le peu d'appétit que j'ai.

Ashton met les infos et on suit l'arrestation de Nate, accompagnée d'une interview d'Eli Kleinfelter.

– Très beau garçon, commente ma mère lorsqu'une photo d'identité judiciaire de Nate apparaît sur l'écran. Quel dommage que ce soit un assassin !

Je repousse mon assiette, dont je n'ai mangé que la moitié. Inutile

de signaler à ma mère que la police peut se tromper. Elle est juste soulagée de voir arriver la fin des frais d'avocat.

On sonne à la porte et Ashton se lève en pliant sa serviette.

– J'y vais.

Elle m'appelle quelques secondes plus tard et ma mère me lance un regard étonné. Les seules personnes qui sont venues pour moi ces dernières semaines étaient des journalistes, et ma sœur les chasse systématiquement. Ma mère me suit dans le salon, tandis qu'Ashton ouvre la porte pour laisser entrer TJ.

Je cligne des yeux, un peu inquiète. C'est la première fois qu'il débarque chez moi comme ça.

– Salut. Qu'est-ce qui se passe ?

– Ton cahier d'histoire a atterri dans mon sac après le cours de SVT. C'est bien le tien, non ?

Il me tend un épais cahier gris. TJ est mon binôme en SVT depuis l'épisode du tri des cailloux, et ce cours est un peu le moment sympa de ma journée.

– Oh, oui. Merci. Mais tu aurais pu me le rendre demain.

– On a un contrôle.

– Mince, c'est vrai.

Pas la peine de lui dire que j'ai laissé tomber les devoirs pour ce trimestre.

Ma mère fixe TJ comme si c'était une pâtisserie et il se tourne vers elle avec un sourire poli.

– Bonsoir, je m'appelle TJ Forrester. Je suis dans la classe d'Addy.

Elle minaude en lui serrant la main, notant ses fossettes et son blouson de foot américain. TJ serait presque une sorte de Jake à la peau plus sombre et au nez busqué. Ma mère ne réagit pas à son nom, mais Ashton émet une espèce de soupir étouffé.

Il faut que je sorte TJ de chez moi avant que ma mère ne fasse le lien avec le message de Simon.

– Bon, ben, merci beaucoup, dis-je. Je ferais mieux d'aller réviser, moi. À demain !

– Ça te dit qu'on révise un peu ensemble ?

J'hésite. J'aime bien TJ, vraiment. Mais se voir en dehors du lycée, c'est un pas que je ne suis pas prête à franchir.

– Je ne peux pas, j'ai... d'autres trucs.

C'est tout juste si je ne le pousse pas dehors. Quand je me

retourne, le visage de ma mère exprime un mélange de pitié et d'irritation.

– Mais qu'est-ce qui te prend de traiter ce charmant garçon aussi grossièrement ? On ne peut pas dire qu'ils se bousculent à ta porte, pourtant !

Ses yeux glissent sur mes cheveux parsemés de mèches violettes.

– Étant donné la façon dont tu te laisses aller, tu devrais t'estimer heureuse qu'il ait envie de passer du temps avec toi.

– Maman... commence Ashton.

Je l'interromps.

– Je ne cherche pas de petit ami, maman.

Elle me regarde comme si j'avais des ailes dans le dos et que je m'étais mise à parler en chinois.

– Et pourquoi cela ? Ça fait une éternité que tu as rompu avec Jake.

– J'ai passé plus de trois ans avec Jake. Un break ne peut pas me faire de mal.

J'ai dit ça avant tout pour me justifier, mais à peine les mots sont-ils sortis de ma bouche que je réalise à quel point ils sont vrais. Ma mère a commencé à avoir des petits amis à quatorze ans, comme moi, et n'a pas arrêté depuis. Quitte à sortir avec un garçon immature et trop lâche pour la présenter à sa famille.

Je refuse d'avoir peur de la solitude.

– Ne sois pas ridicule. Un break, c'est la dernière chose qu'il te faut. Même si TJ ne t'intéresse pas, passe quelques soirées avec lui, ça pourrait persuader d'autres garçons du lycée de te trouver désirable. Tu ne voudrais pas finir vieille fille, Adelaide. Tu ne vas quand même pas devenir une pauvre célibataire aigrie, et passer tout ton temps avec les gens bizarres que tu fréquentes en ce moment. Il suffirait que tu enlèves cette teinture absurde, que tu te laisses un peu pousser les cheveux et que tu te remettes à te maquiller.

– Je n'ai pas besoin d'un mec pour être heureuse, maman.

– Bien sûr que si, réplique-t-elle sèchement. Tu es totalement déprimée depuis un mois.

– Parce que je fais l'objet d'une enquête pour meurtre. Pas parce que je suis célibataire.

Ce n'est pas cent pour cent vrai, Jake étant la raison principale de mon malheur. Mais c'est avec lui que je voudrais être. Pas avec

n'importe qui pris au hasard.

Ma mère secoue la tête.

– Tu n'arrêtes pas de répéter ça, Adelaide. Mais tu n'es pas vraiment faite pour les études supérieures. Et le temps de te trouver un garçon correct avec un bon avenir qui soit prêt à prendre soin de t...

– Elle n'a que dix-sept ans, maman ! s'exclame Ashton. Tu peux garder ce discours au fond d'un tiroir pendant une bonne dizaine d'années. Ou même pour toujours. On ne peut pas dire que ta stratégie en la matière nous ait beaucoup réussi pour l'instant.

– Parle pour toi, lui répond ma mère d'un air hautain. Justin et moi, on nage dans le bonheur.

Ma sœur ouvre la bouche pour rétorquer, mais mon portable sonne et je lève un doigt en voyant apparaître le nom de Bronwyn.

– Salut, Bronwyn. Ça va ?

– Salut.

Sa voix est un peu pâteuse, comme si elle avait pleuré.

– J'étais en train de penser à Nate et j'aurais besoin de ton aide pour un truc. Tu pourrais passer chez moi dans la soirée ? Je vais appeler Cooper aussi.

C'est toujours mieux comme programme que de continuer à me faire insulter par ma mère.

– Pas de problème. Envoie-moi ton adresse.

Je balance ce qui reste de mon dîner à la poubelle, je prends mon casque et je me dirige vers la porte en souhaitant une bonne soirée à Ashton. C'est un soir de fin d'automne parfait, et les arbres qui bordent notre rue se balancent doucement dans la brise. Bronwyn habite à moins de deux kilomètres de chez moi, mais dans un quartier totalement différent, où les résidences n'ont rien de standardisé. J'arrive devant son énorme maison victorienne grise, en admirant avec un pincement d'envie les fleurs aux couleurs éclatantes et le porche qui fait tout le tour de la villa. C'est magnifique, mais la question n'est pas là. Cette maison-là ressemble à un vrai foyer.

Bronwyn vient m'ouvrir et m'accueille par un « salut » un peu sourd. Ses paupières tombent d'épuisement et sa queue-de-cheval est à moitié défaite. Je me fais la réflexion qu'on s'est tous fait broyer à tour de rôle dans cette histoire : moi quand Jake m'a larguée et que tous mes amis se sont retournés contre moi ; Cooper quand son

homosexualité a été révélée, que tout le monde l'a montré du doigt et que la police s'en est prise à lui ; et maintenant Bronwyn, avec son amoureux en prison pour meurtre.

Elle n'a jamais dit qu'elle l'aimait, mais c'est assez évident.

– Entre, me dit-elle. Cooper est déjà là. On est en bas.

Elle me conduit dans une vaste pièce meublée de canapés rebondis et équipée d'un écran géant. Cooper est affalé dans un fauteuil et Maeve est assise en tailleur dans un autre, son ordinateur calé sur l'accoudoir. Je m'installe à côté de Bronwyn.

– Comment va Nate ? Tu as pu le voir ?

Mauvaise question. Bronwyn avale sa salive, une fois, puis deux, en essayant de ne pas craquer.

– Il ne veut pas. Sa mère dit que... ça va. Vu les conditions. Les centres de détention pour mineurs, c'est horrible, mais toujours moins que la prison. Merci d'être venue, en tout cas. Je...

Les yeux de Bronwyn se remplissent de larmes et j'échange un regard inquiet avec Cooper. Elle se ressaisit rapidement.

– En fait, ça m'a fait du bien quand on s'est retrouvés pour parler l'autre jour. Je me suis sentie beaucoup moins seule. Et maintenant, en gros, j'ai besoin de votre aide. Je veux finir ce qu'on a commencé. Qu'on continue à réfléchir ensemble pour donner un sens à tout ça.

– Je n'ai pas de nouvelles de Luis à propos de la voiture, signale Cooper.

– Ce n'est pas à ça que je pensais dans l'immédiat. Mais je veux bien que tu lui poses la question, OK ? Ce que je voudrais, c'est qu'on s'intéresse aux messages postés sur Tumblr. J'avoue que je m'étais débrouillée pour ne pas trop y penser, parce qu'ils étaient flippants. Mais la police pense que c'est Nate qui les a écrits, et je me suis dit qu'on pourrait les relire et noter tout ce qu'on peut trouver de bizarre, ce qui ne colle pas avec nos souvenirs à nous, ou qui nous surprend d'une manière ou d'une autre. Ça vous ennuie ?

Elle ramène sa queue-de-cheval sur son épaule et ouvre son ordinateur.

– Maintenant ? demande Cooper.

– Rien de tel que le moment présent, lui répond Maeve en tournant son écran vers lui.

Je lis les messages avec Bronwyn sur son ordinateur, en commençant par les derniers. « C'est Dateline qui m'y a fait penser. »

Nate ne m'a jamais semblé être un fan de magazines d'actualités, mais je ne pense pas que ce soit le genre de remarque qui intéresse Bronwyn. On lit quelque temps en silence. Au bout d'un moment, je me rends compte que je me suis laissé gagner par l'ennui et que je lis en diagonale, et je reviens en arrière en essayant d'être plus attentive. « Bla, bla, je suis tellement intelligent que personne ne sait que c'est moi, la police est complètement paumée, etc. »

– Attends. Ça, ça ne s'est jamais passé.

Apparemment, Cooper est plus concentré que moi.

– Vous avez lu celui-là ? poursuit-il. Celui du 20 octobre, qui parle de l'inspectrice Wheeler et des beignets.

Je lève la tête, comme un chat qui dresserait l'oreille à un bruit lointain.

– Mmm, fait Bronwyn en scrutant l'écran. Ah oui, c'est vrai, c'est une drôle de remarque. On ne s'est jamais retrouvés tous en même temps au commissariat. Enfin, peut-être le jour des funérailles, mais on ne s'est pas vus ni parlé. Pourtant, en général, quand il y a des détails dans ces messages, ils sont exacts.

Je demande :

– Vous parlez de quel passage, en fait ?

Bronwyn augmente la taille du texte et pose le doigt sur l'écran.

– Là. Avant-dernière ligne.

Cette enquête est en train de tourner à la caricature. On a même surpris tous les quatre l'inspectrice Wheeler en train d'engloutir une assiette de beignets.

Je suis prise d'une sueur froide tandis que les mots entrent dans ma tête et s'y installent, éjectant tout le reste. Cooper et Bronwyn ont raison : ça n'est jamais arrivé.

Mais je l'ai raconté à Jake.

CHAPITRE VINGT-SEPT

Bronwyn

Mardi 6 novembre, 19 h 30

Officiellement, je ne suis pas censée parler à Eli. Alors hier soir, j'ai envoyé à Mme Macauley le lien vers le fameux message sur les beignets, en lui expliquant le problème.

« Merci. J'ai prévenu Eli, mais il demande que vous ne vous impliquiez pas davantage. »

C'est tout. J'en aurais balancé mon portable contre le mur. Je l'avoue, j'ai passé la moitié de la soirée à rêver que la bombe balancée par Addy allait faire libérer Nate sur-le-champ. D'accord, c'était d'une naïveté confondante, mais je méritais peut-être mieux que de me faire envoyer bouler.

Même si je n'arrive pas à mesurer ce qu'induit cette donnée. Sérieusement, Jake Riordan ? Si j'avais dû citer une personne susceptible d'être impliquée par le fil le plus ténu, ça n'aurait toujours pas été lui. Et impliquée comment, d'ailleurs ? A-t-il écrit tous les messages sur Tumblr ou seulement celui-là ? Est-ce lui qui a piégé Nate ? Et tué Simon ?

Hier, Cooper a rejeté cette hypothèse presque aussitôt.

– Impossible, a-t-il déclaré. Jake était à l'entraînement de foot quand Addy l'a appelé le jour du meurtre.

– Il a pu s'absenter, ai-je insisté.

Alors Cooper a appelé Luis pour vérifier.

– Non, nous a-t-il rapporté. Luis dit que c'est Jake qui menait les exercices de passes.

Je ne suis pas certaine qu'on puisse faire reposer toute une enquête sur les souvenirs de Luis. Ce garçon a perdu pas mal de neurones ces

dernières années. Il n'a même pas été surpris par la question de Cooper.

À présent, je suis dans ma chambre avec Maeve et Addy, en train de coller des dizaines de Post-it de couleur sur les murs pour résumer tout ce qu'on sait. Ça fait très *New York, police judiciaire*, sauf qu'il ne s'en dégage aucune logique.

*Quelqu'un a mis des portables dans nos sacs
Simon a été empoisonné pendant l'heure de colle
Bronwyn, Nate, Cooper, Addy et M. Avery
étaient là*

*L'accident de voiture a détourné notre attention
Jake a écrit au moins un des messages sur Tumblr
Jake et Simon ont été amis*

Leah déteste Simon

Aiden Wu déteste Simon

Simon craquait pour Keely

Simon faisait l'apologie de la violence sur le Net

Simon était déprimé

Janae paraît déprimée

Janae et Simon n'étaient plus amis ?

La voix de ma mère flotte jusqu'à l'étage :

– Bronwyn, Cooper est là.

Elle est déjà tombée sous son charme et ne proteste même pas contre le fait qu'on se retrouve encore tous ensemble, malgré les consignes de Robin.

– Salut ! nous lance Cooper, pas du tout essoufflé malgré l'escalier. Je ne peux pas rester longtemps, mais j'ai une bonne nouvelle. Luis pense qu'il a peut-être retrouvé la piste de la Camaro. Son frère a appelé un pote à lui dans un garage à Eastland, on leur a amené une Camaro rouge avec un pare-chocs abîmé quelques jours après la mort de Simon. J'ai la plaque d'immatriculation et un numéro de téléphone.

Il fouille dans son sac de cours et me tend une enveloppe déchirée au dos de laquelle sont griffonnés des chiffres.

– Tu peux transmettre ça à Eli, ça mènera peut-être quelque part.

– Merci.

Il balaye le mur du regard.

– Alors, ça fait avancer le dossier, votre système ?

Addy s'accroupit avec un grognement irrité.

– On ne peut pas dire. C'est juste des bouts d'infos décousus.

Simon par-ci, Janae par-là, Leah ceci, Janae cela...

Cooper croise les bras en fronçant les sourcils et examine les Post-it.

– Je n'arrive toujours pas à comprendre ce que Jake vient faire là-dedans. Je ne peux pas l'imaginer devant un ordi en train d'écrire ce message pourri. Je crois plutôt qu'il est allé raconter cette histoire de beignets à la mauvaise personne.

Il tapote du doigt le Post-it qui porte nos noms.

– Et je n'arrête pas de me demander : pourquoi nous ? Pourquoi on s'est retrouvés embarqués là-dedans ? Est-ce qu'on est juste des dommages collatéraux, comme le pense Nate ? Ou est-ce qu'on est là pour une raison précise ?

Je le regarde en fronçant les sourcils.

– Genre quoi ?

Cooper hausse les épaules.

– Je ne sais pas. Prends cette histoire de modélisation de l'ONU avec Leah et toi, par exemple. C'est un détail, mais imagine que ce genre de chose ait déclenché un effet domino ? Mais on peut aussi chercher le lien entre moi et...

Il scrute le mur et s'arrête sur un Post-it.

– Aiden Wu, tiens. Simon a raconté qu'il se travestissait. Et moi, je cachais que j'étais gay.

– Mais cette info-là a été remplacée, dis-je.

– Justement, ça aussi, c'est bizarre. Pourquoi virer un super scoop qui est vrai pour le remplacer par de l'intox ? Je n'arrive pas à m'enlever de la tête que c'est un règlement de comptes personnel. Et regardez la façon dont les messages sur Tumblr ont entretenu le truc en orientant les soupçons sur nous. Si seulement je comprenais pourquoi !

Addy tire sur une de ses boucles d'oreilles. Sa main tremble et,

quand elle parle, sa voix aussi.

– Bon, c’est vrai que Jake avait un compte à régler avec moi. Et il était peut-être jaloux de toi, Cooper. Mais Bronwyn et Nate... quelle raison aurait-il eue de les impliquer ?

« Dommages collatéraux. » On a tous été touchés, mais c’est Nate qui a le plus trinqué jusqu’ici. Si c’est la faute de Jake, ça ne tient pas debout. Mais rien ne tient debout dans tout ça.

– Faut que j’y aille, dit Cooper. J’ai rendez-vous avec Luis.

Ça m’arrache un petit sourire crispé.

– Pas avec Kris ?

Le sourire de Cooper est un peu tendu aussi.

– On reste prudents. Tu me diras si le tuyau sur la Camaro débouche sur quelque chose.

Il s’en va, et Maeve se lève pour gagner le coin où il se tenait près de mon lit. Elle déplace des Post-it et en réorganise quatre en carré :

Jake a écrit au moins un des messages sur Tumblr

Leah déteste Simon

Aiden Wu déteste Simon

Janae paraît déprimée

– Voilà les personnes qui ont le plus de points communs. Soit elles ont des raisons de détester Simon, soit on sait déjà qu’elles sont impliquées d’une manière ou d’une autre. Certaines ont peu de chances d’être réellement mouillées – Maeve pose l’index sur le nom d’Aiden –, et d’autres sont vraiment dans le viseur – elle désigne les noms de Jake et Janae. Mais ça ne dégage rien de précis. Qu’est-ce qui nous échappe ?

On reste là toutes les trois, à fixer les Post-it en silence...

On peut apprendre des tas de choses sur quelqu’un à partir de sa plaque d’immatriculation. Son adresse, par exemple. Son nom et l’endroit où il étudie. Alors si on voulait, on pourrait même se rendre dans le parking de son lycée pour y attendre l’arrivée de sa Camaro rouge. En théorie.

Ou en pratique.

Au départ, je pensais transmettre les numéros que m’a donnés

Cooper à Mme Macauley pour qu'elle les passe à Eli. Mais je n'arrêtais pas de penser à son message un peu abrupt : « J'ai prévenu Eli, mais il demande que vous ne vous impliquiez pas davantage. » Je ne suis même pas sûre qu'Eli me prenne au sérieux. C'est lui qui a souligné le premier le côté suspect de l'accrochage dans le parking, mais il consacre toute son énergie à éviter que Nate soit transféré en prison. Il pourrait donc voir ça comme une perte de temps.

De toute façon, je me contente de rassembler des infos. C'est ce que je me dis en entrant dans le parking du lycée d'Eastland. Leurs cours commencent quarante minutes avant les nôtres, ce qui me laisse tout le temps de retourner à Bayview avant la première sonnerie. Il fait lourd dans ma voiture et je baisse les deux vitres avant d'éteindre le moteur.

Le truc, c'est que je dois absolument rester active, ou je pense trop à Nate. À l'endroit où il se trouve, à ce qu'il traverse et au fait qu'il ne veut pas me voir. Bon, je comprends que ses moyens de communication soient limités, évidemment. Mais ils existent. J'ai demandé à Mme Macauley si je pouvais lui rendre visite et elle m'a dit qu'il ne voulait pas que j'y aille.

Et ça fait mal. Elle pense qu'il cherche juste à me protéger, mais je n'en suis pas sûre. Il a l'habitude de ne pas pouvoir compter sur les gens, et il a peut-être décidé de s'épargner.

Un éclair rouge arrête mon regard et un vieux modèle de Camaro au pare-chocs étincelant se gare à quelques places de moi. Il en sort un garçon de petite taille, brun, qui prend son sac à dos sur la banquette arrière et passe une bretelle sur son épaule.

Je n'ai pas prévu de lui parler. Mais il jette un coup d'œil vers moi en longeant ma voiture et je lui lance avant d'avoir pu m'en empêcher :

– Salut.

Il s'arrête, avec une étincelle de curiosité dans ses yeux marron.

– Mais je te connais ! T'es la fille de Bayview impliquée dans l'enquête de police. Bronte, c'est ça ?

– Bronwyn.

Maintenant que je viens de faire sauter ma couverture, je n'ai plus grand-chose à perdre.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Il est habillé comme s'il attendait le retour du grunge des années

quatre-vingt-dix, avec une chemise en flanelle ouverte sur un tee-shirt du groupe Pearl Jam.

– Euh...

Mes yeux se posent furtivement sur sa voiture. Je n'ai qu'à poser ma question, non ? C'est pour ça que je suis venue. Mais maintenant que je parle avec ce gars, toute la situation paraît ridicule. Je lui demande quoi ? « Au fait, c'est quoi, cette histoire d'accident de voiture qui tombe à un moment super bizarre dans un lycée où tu n'as rien à faire ? »

– J'attends quelqu'un.

Il plisse le front.

– Tu connais des gens ici ?

– Ouais.

On peut dire ça. En tout cas, je suis au courant que tu viens de faire réparer ta voiture.

– C'est dingue, tout le monde parle de vous, me dit-il. Drôle d'affaire, hein ? Il était chelou, le mec qui est mort. C'est vrai, il faut être un peu tordu pour avoir une appli comme ça. Et tout ce qu'ils ont raconté dans *Les Enquêtes de Mikhaïl Powers*. Un truc de ouf !

Il a l'air... nerveux. Mon cerveau me tarabuste (Demande demande demande...), mais ma bouche n'obéit pas.

– Bon. Salut, à plus ! me dit-il en se remettant en marche.

– Attends !

Enfin, je me décide. Il s'arrête.

– Je peux te parler une minute ?

– C'est pas ce qu'on vient de faire ?

– OK, mais... j'ai une question à te poser. Quand je dis que j'attends quelqu'un, en fait, c'est de toi que je parle.

Il est vraiment nerveux.

– Et pourquoi tu m'attendrais ? Tu me connais même pas.

– À cause de ta voiture. Je t'ai vu au moment de l'accident l'autre jour sur notre parking. Le jour de la mort de Simon.

Il pâlit et cligne des paupières.

– Comment tu... Qu'est-ce qui te dit que c'était moi ?

Je décide de mentir. Inutile de mouiller le frère de Luis.

– J'ai vu ta plaque. Le truc, c'est que... c'est une drôle de coïncidence, non ? Quelqu'un vient de se faire arrêter pour des faits dont je suis sûre qu'il est innocent et je me suis demandé... si tu

n'aurais pas vu quelque chose ou quelqu'un d'étrange ce jour-là ? Ça aiderait...

Ma voix reste coincée dans ma gorge et mes yeux me piquent. Je ravale mes larmes et j'essaie de me concentrer.

– Tout ce que tu pourrais me dire a des chances de m'aider.

Il recule et hésite en regardant le flux de lycéens qui commence à entrer dans le bâtiment. Je m'attends à ce qu'il tourne les talons pour les rejoindre, mais il fait le tour de ma voiture, ouvre la portière et s'assoit à côté de moi. Je remonte les vitres et je me tourne vers lui.

Il passe une main dans ses cheveux.

– C'est trop bizarre. Au fait, je m'appelle Sam Barron.

– Bronwyn Rojas. Mais je pense que tu le sais déjà.

– Ouais. J'ai vu les infos, et je me suis demandé si je devais parler.

Mais je ne savais pas si c'était important. Je ne le sais toujours pas.

Il me jette un rapide regard en coin, pour observer mes réactions.

– On n'a rien fait de mal. Rien d'illégal, quoi. Pas que je sache.

J'ai la chair de poule, tout à coup.

– Qui ça, on ?

– Mon pote et moi. On a fait exprès d'avoir un accident. Un type nous a payés mille dollars chacun. Il a dit que c'était pour une blague. Le genre de proposition qui ne se refuse pas. La réparation du pare-chocs coûte à peine cinq cents. Le reste, c'était tout bénéf !

– Quelqu'un... ?

Il fait chaud dans la voiture avec les vitres remontées, et mes mains sont moites sur le volant.

– Qui ça ? Tu connais son nom ?

– À l'époque, non, mais...

– Un brun aux yeux bleus ?

– Ouais.

Jake. Il a dû réussir à s'éclipser de l'entraînement de foot, finalement.

– Est-ce qu'il... ? Attends, j'ai une photo quelque part, dis-je en cherchant mon portable dans mon sac de cours.

Je suis sûre que je l'ai sur une photo du bal de rentrée.

– Pas besoin de photo, me dit Sam. Je sais qui c'est.

– Ah bon ? Mais, euh, tu connais son nom ?

Mon cœur bat comme un fou.

– Et tu es sûr qu'il t'a donné son vrai nom ?

– Il ne me l’a pas dit. Je l’ai appris après, aux infos.

Je me rappelle les photos publiées au début, où on voyait Jake à côté d’Addy. Certains trouvaient que ce n’était pas juste pour lui, mais là, ça tombe bien. Je trouve la photo dans mon portable et je la montre à Sam.

– C’est bien lui ? Jake Riordan ?

Il bat des paupières et secoue la tête en me rendant l’appareil.

– Non. C’était quelqu’un de directement... touché par cette affaire.

Mon cœur va exploser. Si ce n’est pas Jake, il ne reste qu’un seul brun aux yeux bleus « touché par cette affaire »: Nate.

Non. Non, pitié, pas ça.

– Qui ?

Ma voix n’est plus qu’un souffle.

Sam soupire et penche la tête en arrière sur l’appuie-tête. Il se tait quelques secondes, les secondes les plus longues de ma vie.

– Simon Kelleher.

CHAPITRE VINGT-HUIT

Cooper

Mercredi 7 novembre, 19 h 40

Ces réunions du club des assassins ont pris une certaine régularité. Il faudrait juste qu'on se trouve un autre nom...

Cette fois, on se retrouve dans un café à San Diego, serrés comme des sardines autour d'une petite table dans un coin. Il faut dire qu'on est de plus en plus nombreux : Kris m'a accompagné et Addy est venue avec Ashton. Bronwyn a apporté tous ses Post-it collés sur des pancartes, y compris le plus récent : « Simon a payé deux gars pour mettre en scène un accident de voiture. » Elle dit que Sam a promis d'appeler Eli pour l'informer. En quoi ça peut aider Nate, mystère.

– Pourquoi venir ici, Bronwyn ? demande Addy. C'est loin de tout.

Bronwyn s'éclaircit la gorge et classe ostensiblement ses Post-it.

– Comme ça. Bon... (Elle promène un regard professionnel sur l'assemblée.) Merci d'être venus. Avec Maeve, on continue à étudier ces Post-it et ça n'a toujours rien donné. On s'est dit qu'on arriverait peut-être à progresser en faisant se rencontrer les esprits.

Maeve et Ashton reviennent avec nos commandes. Elles distribuent les boissons et je regarde Kris ouvrir méthodiquement cinq sachets de sucre pour les verser dans son latte.

– Quoi ? fait-il en voyant mon expression.

Il porte un polo vert qui met ses yeux en valeur, et il est très, très craquant. Je continue à avoir le sentiment que je ne devrais pas être sensible à ces choses-là.

– Tu aimes le sucre, toi.

Remarque totalement stupide. Ce que je voulais dire, c'est : « Je ne savais pas comment tu aimais ton café parce que c'est la première fois

qu'on boit un verre ensemble. » Il serre les lèvres, ce qui ne devrait pas être séduisant, mais qui l'est. Je me sens maladroit et nerveux.

– Y a rien de mal à ça, observe Addy en heurtant sa tasse contre la sienne pour trinquer.

Son café à elle est si pâle qu'on dirait à peine du café.

J'ai passé un peu plus de temps avec Kris dernièrement, mais ça me fait toujours bizarre. J'avais peut-être fini par m'habituer au côté clandestin, à moins que j'aie encore du mal à assumer le fait de sortir avec un gars. Je me suis surpris à garder mes distances avec lui sur le chemin entre ma voiture et le café, parce que je ne voulais pas que les gens devinent qu'on était ensemble.

Je déteste ce côté lâche, mais c'est plus fort que moi.

Bronwyn a commandé une espèce de tisane qui paraît trop chaude pour être buvable. Elle repousse sa tasse et cale l'une de ses pancartes contre le mur.

– Voilà tout ce qu'on sait sur Simon. Il était sur le point de publier des révélations sur nous. Il avait payé deux personnes pour simuler un accident. Il était déprimé. Il révélait une personnalité super glauque sur Internet. Il semblait en froid avec Janae. Il fantasmaît sur Keely. Il avait été ami avec Jake. J'oublie quelque chose ?

– Il a supprimé son premier message sur moi, dis-je.

– Pas sûr, nuance Bronwyn. Le message a été supprimé. Par qui, on ne sait pas.

Bon, d'accord.

– Et voilà ce qu'on sait sur Jake, reprend Bronwyn. Il a écrit au moins l'un des messages postés sur Tumblr. D'après Luis, il ne se trouvait pas dans le bâtiment du lycée quand Simon est mort. Il...

– Est un obsédé du contrôle, enchaîne Ashton.

Addy ouvre la bouche pour protester, mais Ashton enchaîne :

– Mais si, Addy. Il a dirigé chaque aspect de ta vie pendant trois ans. Et à la seconde où tu fais un truc qui ne lui plaît pas, il te largue.

Bronwyn gribouille « Jake est un obsédé du contrôle » sur un Post-it.

– C'est juste un élément parmi tant d'autre, précise-t-elle avec un regard d'excuse à Addy. Maintenant, si on...

La porte d'entrée s'ouvre à la volée et elle devient écarlate.

– Quelle coïncidence ! bredouille-t-elle.

En suivant son regard, je vois un jeune gars avec une barbe et les

cheveux en pétard entrer dans le café. Sa tête me dit quelque chose, mais je n'arrive pas à le situer. Il enregistre la présence de Bronwyn avec un air exaspéré, qui vire à l'inquiétude quand il nous repère, Addy et moi.

Il se détourne, une main plaquée sur ses yeux.

– Je ne vous ai pas vus. Aucun de vous.

Mais entre-temps, il a aperçu Ashton et se retourne de nouveau pour la regarder, en se marchant carrément sur le pied.

– Oh, bonjour. Vous devez être la sœur d'Addy.

Ashton cligne des paupières d'un air perplexe en regardant tour à tour le type et Bronwyn.

– On se connaît ?

– C'est Eli Kleinfelter, l'informe Bronwyn. Il fait partie de l'association Présumé Innocent, dont les bureaux se trouvent au-dessus du café. C'est... c'est l'avocat de Nate.

– Qui n'a pas le droit de vous parler, signale Eli, comme s'il venait tout juste de s'en souvenir.

Et, après un dernier regard à Ashton, il se retourne et se dirige vers le comptoir. Ashton souffle sur son café en haussant les épaules. Elle doit avoir l'habitude de faire cet effet aux hommes.

Addy regarde Eli s'éloigner avec des yeux ronds.

– C'est dingue, Bronwyn, je n'arrive pas à croire que tu harcèles l'avocat de Nate.

Bronwyn prend une mine embarrassée presque convaincante en sortant de son sac l'enveloppe que je lui ai donnée.

– Je voulais savoir si Sam Barron l'avait contacté, et, dans le cas contraire, lui transmettre ses informations. Je me suis dit que si je tombais par hasard sur Eli, il me parlerait peut-être. C'est raté.

Elle lance un regard chargé d'espoir à Ashton.

– Mais peut-être qu'à *toi*, il parlerait.

Les poings sur les hanches, Addy avance le menton avec indignation :

– Hé, tu n'as pas le droit de prostituer ma sœur !

Ashton tend la main d'un air faussement résigné.

– Si c'est pour la bonne cause. Qu'est-ce que je lui dis ?

– Dis-lui qu'il avait raison : que l'accrochage sur le parking de Bayview était une mise en scène. Le numéro qui est sur l'enveloppe est celui du garçon que Simon a payé pour le faire.

Ashton se dirige vers le comptoir et on sirote nos boissons en silence. Quand elle revient une minute plus tard, elle a toujours l'enveloppe à la main.

– Sam l’a appelé, déclare-t-elle. Il dit qu’il s’en occupe, merci pour l’info, et tu devrais te contenter de te mêler de tes affaires, bordel. Je cite.

Bronwyn a plus l’air soulagée qu’offensée.

– Merci. C’est une bonne nouvelle. Bien, où en étions-nous ?

– Simon et Jake, lui rappelle Maeve en regardant les pochettes cartonnées, le menton appuyé sur une main. Ils sont liés, mais comment ?

– Excusez-moi, dit doucement Kris.

Tous les autres se tournent vers lui comme s’ils avaient oublié sa présence, ce qui est sans doute le cas. Il n’a pas ouvert la bouche depuis qu’il est là.

Maeve essaie de compenser en lui adressant un sourire d’encouragement.

– Oui ?

– Je me demandais. L’enquête s’est tout de suite concentrée sur ceux qui se trouvaient dans la salle. Raison pour laquelle la police vous a visés tous les quatre. Parce qu’il aurait été presque impossible à quelqu’un qui n’était pas dans la salle de tuer Simon. On est d’accord ?

Il s’exprime sans accent, dans un anglais presque parfait, avec à peine un petit côté un peu formel.

– Continue, dis-je.

– Donc, reprend Kris en retirant deux Post-it de l’une des pancartes. Si le tueur n’est ni Cooper, ni Bronwyn, ni Addy, ni Nate – et personne n’envisage que ça puisse être le prof –, ça nous laisse qui ?

Il se lève pour recoller les deux Post-it l’un au-dessus l’autre sur le mur, se rassoit et nous regarde poliment, attentivement.

*Simon a été empoisonné pendant l’heure de colle
Simon était déprimé*

Tout le monde se tait pendant une longue minute, jusqu’à ce que Bronwyn lâche une exclamation étouffée.

– Je suis le narrateur omniscient, dit-elle.

– Pardon ? fait Addy.

– C’est ce que Simon a dit avant de mourir. Je lui ai objecté que ce personnage n’existait pas dans les films pour ados, et il m’a répondu qu’il existait dans la vraie vie. Et tout de suite après, il a vidé le contenu de son gobelet en une gorgée.

Elle se retourne en criant :

– Eli !

Mais l’avocat de Nate est en train de sortir.

– Ce que vous êtes en train de dire... (Ashton fixe toute la tablée avant de s’arrêter sur Kris.) c’est que Simon s’est suicidé.

Kris confirme d’un hochement de tête.

– Mais pourquoi ? Pourquoi comme ça ?

– Revenons-en à ce qu’on sait, propose Bronwyn d’une voix presque mécanique, mais le visage cramoisi. Simon faisait partie de ces gens qui pensent qu’ils devraient être au centre de l’univers et qu’ils sont injustement négligés. Et il était obsédé par l’idée de créer un énorme scandale au lycée. Il n’arrêtait pas de fantasmer là-dessus sur 4chan. Et si c’était sa version à lui d’une tuerie au lycée ? Il se tue en faisant plonger tout un groupe d’élèves avec lui, mais d’une manière totalement inédite. En les faisant accuser de meurtre, par exemple. (Elle se tourne vers sa sœur.) Il disait quoi sur ce forum ? « Un peu de créativité ! Étonnez-moi quand vous descendez une poignée de ces moutons. »

Maeve hoche la tête.

– Bonne mémoire.

Je pense à la façon dont Simon est mort – suffoquant, paniqué, cherchant de l’air de toutes ses forces. Si c’est vraiment lui qui s’est fait ça, je regrette plus que jamais qu’on n’ait jamais retrouvé son fichu EpiPen.

– Je crois qu’il a changé d’avis à la fin, dis-je avec un poids sur la poitrine. Il avait l’air de vouloir qu’on l’aide. S’il avait eu accès à son traitement à temps, peut-être qu’en en réchappant de justesse, il aurait pu avoir un sursaut, devenir quelqu’un de différent.

Kris me presse la main sous la table. À voir la tête de Bronwyn et d’Addy, horrifiées et sonnées, elles sont soudain projetées dans la salle au moment de la mort de Simon. Et elles savent que j’ai raison. Le silence tombe et je me dis qu’on en a peut-être fini, jusqu’à ce que

Maeve regarde le mur de Post-it et se morde les joues.

– Et Jake, alors, qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ?

Kris hésite et s'éclaircit la gorge, comme s'il attendait la permission de parler.

– Si Jake n'a pas tué Simon, c'est qu'il est son complice. Il fallait que quelqu'un prenne le relais après sa mort.

Il croise le regard de Bronwyn et un éclair de compréhension circule entre eux deux, les cerveaux de la bande. Nous, on essaie juste de suivre. Kris a retiré sa main en parlant et je la reprends.

– Simon a découvert ce qui s'était passé entre Addy et TJ, dit Bronwyn. Il s'est peut-être servi de ça pour persuader Jake de l'aider. Jake aura voulu se venger et...

Addy recule vivement sa chaise en la faisant grincer sur le carrelage et ses mèches violettes lui tombent dans la figure.

– Arrêtez, dit-elle d'une voix étranglée. Jake n'aurait jamais... Il serait incapable de...

– Bon, je pense qu'on a eu notre dose pour la soirée, intervient fermement Ashton en se levant. Continuez. Nous, on doit rentrer.

– Désolée, Addy, dit Bronwyn, un peu honteuse. Je me suis laissé entraîner.

– Pas de problème, répond Addy d'une voix un peu tremblante en agitant la main. C'est juste que... là, je ne peux pas.

Ashton garde un bras glissé sous le sien jusqu'à la porte, qu'elle ouvre pour laisser Addy sortir devant elle.

Maeve les suit pensivement des yeux.

– Elle n'a pas tort. Tout ça paraît totalement inimaginable. Et même si on a raison, on ne peut rien prouver.

Elle regarde Kris avec espoir, comme si elle comptait sur lui pour continuer à faire opérer la magie des Post-it.

Il hausse les épaules et tapote le Post-it le plus proche de lui.

– Il reste peut-être une autre personne qui sait quelque chose d'utile.

Janae paraît déprimée

Bronwyn et Maeve partent vers 21 heures et Kris et moi suivons peu après. On ramasse ce qui traîne sur la table pour le jeter dans la

poubelle près de la sortie. On est tous les deux perdus dans nos pensées, après ce rendez-vous.

– Eh bien, dit enfin Kris en s'arrêtant sur le trottoir. On peut dire que c'était intéressant.

Sans lui laisser le temps d'ajouter quoi que ce soit, je le pousse contre le mur du café et je glisse la langue entre ses dents pour un long baiser avide, les mains plongées dans ses cheveux. Il émet un son qui ressemble à un grognement étonné et me serre contre sa poitrine. On se sépare lorsqu'un couple sort du café, et il a l'air un peu étourdi.

Il lisse sa chemise et passe une main dans ses cheveux.

– Je commençais à croire que tu ne savais plus embrasser.

– Désolé, dis-je d'une voix enrouée par l'envie de recommencer. Ce n'est pas que je ne voulais pas. Seulement...

– Je sais.

Il glisse ses doigts entre les miens et soulève nos mains jointes d'un air interrogateur.

– OK ?

– OK, dis-je.

Et on s'éloigne main dans la main.

Nate

Mercredi 7 novembre, 23 h 30

Alors, voilà quelques conseils pour ceux qui se retrouvent sous les verrous.

On la ferme. Ne parlez pas de votre vie ni de ce qui vous a amené là. Tout le monde s'en fout, sauf si c'est pour s'en servir contre vous.

Ne laissez personne vous marcher sur les pieds. Jamais. Les centres de détention pour mineurs, ce n'est peut-être pas le bagne, mais ça n'empêche pas les gens de chercher à vous entuber s'ils vous voient comme un faible.

Faites-vous des amis. J'emploie le terme au sens large. Identifiez les gens les moins pourris que vous pourrez trouver et rapprochez-vous d'eux. Se déplacer en meute, ça aide.

Respectez les règles, mais regardez ailleurs quand quelqu'un d'autre les enfreint.

Faites de la muscu et regardez la télé.

Restez au maximum sous le radar des gardiens. Y compris celui de la gardienne un peu trop sympa qui vous propose tout le temps de passer des coups de fil dans son bureau.

Ne vous plaignez pas de la lenteur avec laquelle le temps passe. Quand vous venez de vous faire arrêter pour meurtre et que vous êtes à quatre mois de la majorité, profitez du sursis que ça vous donne.

Trouvez des variantes pour répondre aux questions sans fin de votre avocat. « Ouais, je laisse souvent mon casier ouvert. Non, Simon n'est jamais venu chez moi. Ouais, on se voyait quelquefois en dehors du lycée. La dernière fois ? Sans doute quand je lui vendais de l'herbe. Oups, pardon, c'est vrai, on doit pas le dire. »

On ne pense pas à ce qu'il y a dehors. Ni aux personnes qu'il y a dehors. Surtout si le mieux pour elles est d'oublier votre existence.

CHAPITRE VINGT-NEUF

Addy

Jeudi 8 novembre, 19 h

Je n'arrête pas de relire les messages postés sur Tumblr, comme si ça pouvait les faire changer. Les paroles d'Ashton tournent dans ma tête : « Jake est un obsédé du contrôle. » Elle n'a pas tort. Mais est-ce que ça implique forcément qu'ils aient raison aussi pour le reste ? Jake a pu répéter ce que j'avais dit à quelqu'un d'autre, qui l'aurait écrit...

Sauf que. Un souvenir me revient du matin de la mort de Simon, si insignifiant en apparence que je n'y avais jamais repensé : Jake retirant mon sac à dos de mon épaule avec un sourire décontracté, tandis qu'on marchait dans le couloir. « Il est trop lourd pour toi, chouchou. Je te le porte. » Il ne me l'avait jamais proposé avant, mais je ne me suis pas posé de question. Pourquoi l'aurais-je fait ?

Et un portable qui ne m'appartenait pas a été trouvé dans mon sac à dos quelques heures plus tard.

Je ne sais pas ce qu'il y a de pire, entre le fait que Jake ait participé à un truc aussi horrible, que je l'aie amené à le faire, ou qu'il m'ait joué la comédie pendant des semaines.

– C'est sa responsabilité, Addy, me rappelle Ashton. Il y a des tas de gens qui se font tromper et qui gardent la tête sur les épaules. Regarde-moi, par exemple. J'ai balancé un vase à la tête de Charlie et je suis passée à autre chose. Ça, c'est la réaction normale. Ce qui s'est passé avec Jake n'est pas ta faute.

C'est peut-être vrai, mais ce n'est pas le sentiment que j'ai.

En attendant, je suis censée parler à Janae, qui n'a pas mis les pieds au lycée de la semaine. Je lui ai envoyé plusieurs messages, mais elle ne me répond pas. Finalement, j'ai décidé de chercher son adresse

dans l'annuaire du lycée et de débarquer chez elle. Quand je l'ai dit à Bronwyn, elle m'a proposé de m'accompagner, mais j'ai pensé que ça se passerait mieux si j'y allais seule. Janae n'a jamais été une grande fan de Bronwyn.

Cooper insiste pour me conduire, même une fois que je lui ai précisé qu'il allait devoir m'attendre dans la voiture. Il n'y a aucune chance pour que Janae me confie quoi que ce soit en sa présence.

– Pas de problème, me dit-il en se garant en face de la maison de style pseudo-Tudor de Janae. Envoie-moi un message en cas de besoin.

– Ça marche, dis-je avec un salut militaire.

Je claque la portière et je traverse la rue. Il n'y a pas de voiture, mais les lumières sont allumées un peu partout. Je sonne quatre fois sans obtenir de réponse. Alors que je me retourne pour hausser les épaules à l'adresse de Cooper, la porte s'entrouvre et me laisse voir un œil maquillé de noir de Janae.

– Qu'est-ce que tu fais là ? me demande-t-elle.

– Je viens voir si ça va. Tu ne réponds pas à mes messages. Comment tu te sens ?

– Très bien.

Elle fait mine de refermer la porte et je mets mon pied dans l'entrebâillement.

– Je peux entrer ?

Après une hésitation, elle s'écarte pour me laisser passer. J'ai un choc quand je la vois en entier. Elle est plus maigre que jamais et de grosses plaques d'urticaire lui parsèment le visage et le cou. Elle les gratte d'un air gêné.

– Ben quoi ? Je ne suis pas en forme. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

Je jette un coup d'œil vers le fond de la maison.

– Il n'y a personne chez toi ?

– Non. Mes parents dînent chez des amis. Écoute, je ne voudrais pas te vexer, mais tu viens ici pour quoi ?

Bronwyn m'a coachée sur ce que je devais dire. Je dois commencer par des petites questions subtiles sur ce qu'elle a fait cette semaine et comment elle va. Puis, enclencher sur la dépression de Simon et l'encourager à m'en dire plus. En dernier recours, je peux éventuellement aborder ce que risque Nate si le proc finit par l'envoyer dans une prison à proprement parler.

Au lieu de ça, j'avance d'un pas et je la serre contre moi, berçant son corps maigre comme si elle était une petite fille qui avait besoin d'être consolée. D'ailleurs, on dirait vraiment une petite fille, tout en os et en membres fragiles. Elle se raidit avant de s'affaler contre moi et de fondre en larmes.

– Bon Dieu, dit-elle d'une voix rauque. Quelle merde, tout ça. Quel cauchemar.

– Viens.

Je l'emmène au salon où je la fais asseoir avec moi sur le canapé. Elle continue à pleurer, le visage enfoui au creux de mon épaule, tandis que je lui tapote les cheveux. Ils sont tout raides de gel, et je vois ses racines châtain terne apparaître sous la teinture noir corbeau.

Je demande prudemment :

– C'est Simon qui s'est fait ça, hein ?

Elle se détache de moi et se balance d'avant en arrière, le visage entre ses mains.

– Comment tu l'as su ? demande-t-elle d'une voix étranglée.

Ça me fait un choc. Alors c'est vrai. Je n'y croyais pas à cent pour cent jusqu'ici.

Je ne suis pas censée tout lui raconter. En fait, je ne suis même pas censée lui raconter quoi que ce soit. Mais je le fais quand même. Je ne vois pas comment faire autrement. Quand j'ai fini, elle se lève et monte à l'étage sans dire un mot. J'attends quelques minutes, une main sur les genoux et l'autre triturant une de mes boucles d'oreilles. Est-ce qu'elle est en train d'appeler quelqu'un ? De prendre un flingue pour m'exploser la tête ? De se taillader les poignets pour rejoindre Simon ?

Au moment où je commence à me dire que je devrais peut-être aller voir ce qu'elle fait, elle redescend avec quelques feuilles qu'elle me tend.

– Tiens, la déclaration de Simon, me dit-elle en plissant les lèvres dans un rictus amer. En principe, je dois l'envoyer à la police d'ici un an, une fois que vos vies seront totalement bousillées. Pour que tout le monde sache bien qu'il a réussi son coup.

Les feuilles tremblent dans ma main tandis que je lis :

La première chose que vous devez savoir, c'est

que je hais ma vie et tout ce qui la constitue.

Alors j'ai décidé de me tirer de là. Mais pas sur la pointe des pieds.

J'ai beaucoup réfléchi à la façon de m'y prendre. Je pourrais m'acheter un flingue, comme n'importe quel connard d'Américain moyen. Verrouiller les portes et descendre autant de moutons de Bayview que j'ai de balles, avant de retourner la dernière contre moi.

Et des balles, j'en aurais un paquet.

Mais ça a été fait et refait ad nauseam. Ça a perdu de son impact.

Je veux être plus inventif. Plus original. Je veux qu'on parle de mon suicide pendant des années. Je veux que des imposteurs essaient de me copier. Et qu'ils se plantent, parce que la préparation que ça exige n'est pas à la portée du loser dépressif moyen qui a décidé d'en finir.

Vous avez suivi l'enchaînement des événements depuis un an, maintenant. Si ça s'est déroulé comme je le voulais, vous n'avez rien compris de ce qui s'est réellement passé.

Je relève la tête avec un goût amer dans la bouche.

– Pourquoi ? Comment a-t-il pu en arriver là ?

– Ça faisait un moment qu'il était dépressif, me répond-elle en pétrissant le tissu de sa jupe noire entre ses doigts, ce qui fait tinter les bracelets cloutés qu'elle porte aux deux poignets. Il a toujours estimé qu'il méritait plus d'attention et de respect qu'il n'en recevait. Mais cette année, ça l'a vraiment aigri. Il s'est mis à passer des heures sur Internet avec une bande de nazes, à fantasmer sur des rêves de

vengeance. Je crois qu'il a fini par ne plus distinguer la réalité. Le moindre problème prenait des proportions délirantes.

Cette fois, je ne peux plus l'arrêter.

– Il s'est mis à parler de tuer des gens et de se suicider, mais genre, de manière *créative*. Il est devenu obsédé par l'idée de se servir de son appli pour piéger tous ceux qu'il détestait. Il savait que Bronwyn trichait et ça le rendait fou. Elle était déjà l'élève modèle au départ, mais là, il n'avait plus aucune chance de se mettre à son niveau. Et il a cru qu'elle avait fait exprès de le planter pour la modélisation de l'ONU. Son problème avec Nate, ça a été l'incident avec Keely. Simon avait cru qu'il avait une chance avec elle. Là-dessus, Nate la lui a piquée d'un claquement de doigts, alors qu'il s'en foutait, en plus.

Mon cœur se serre. C'est dingue. Dire que Nate s'est retrouvé en prison pour une raison aussi absurde !

– Et pour Cooper ? Simon lui en voulait à cause de Keely aussi ?

Janae lâche un petit rire amer.

– Monsieur Parfait ? Cooper l'avait mis sur liste noire pour la fête que Vanessa a donnée après le bal. Alors que Simon faisait partie du bureau d'organisation et tout. Non seulement il n'était pas invité, mais il n'avait pas le droit d'y aller, il était tellement humilié ! Il disait que tout le monde y serait !

J'ai cligné des paupières, un peu incrédule.

– Cooper a fait ça ?

C'était nouveau. Il ne m'en avait jamais parlé, et je n'avais pas remarqué l'absence de Simon à cette soirée.

Ce qui faisait aussi partie du problème, je suppose.

– Je te le garantis, me confirme Janae. Mais je ne sais pas pourquoi. Donc, ces trois-là étaient ses cibles, et il avait ses scoops tout prêts sur eux. Mais je pensais que c'était du bluff, que parler de ce projet de suicide, pour lui, c'était une façon de se défouler. Et ça aurait pu l'être, si j'avais réussi à le convaincre de lâcher Internet et d'arrêter de psychoter. Mais à ce moment-là, Jake a découvert un truc que Simon ne voulait absolument pas qu'on sache, et ça... ça a été la goutte d'eau.

Oh, non. Chaque instant passé sans que le nom de Jake soit mentionné m'avait fait espérer qu'il n'était pas impliqué, finalement.

– Comment ça ?

J'ai tiré si fort sur ma boucle d'oreille que j'ai failli m'arracher le

lobe.

Janae gratte son vernis à ongles écaillé dont des petits éclats volent sur sa jupe.

– Simon a truqué les votes pour faire partie du bureau d'organisation du bal de fin d'année de l'an dernier.

Ma main se fige près de mon oreille et j'écarquille les yeux. Janae lâche un petit rire sans joie.

– Ouais, je sais. C'est ridicule. Il se foutait des gens parce qu'ils avaient une mentalité de mouton, mais ça ne l'empêchait pas de désirer les mêmes choses qu'eux. Et il voulait que les autres l'admirent. Donc, il a truqué les votes et il s'en est vanté auprès de moi à la piscine l'été dernier, en disant que ça avait été trop facile et qu'il avait aussi truqué les votes du bal de la rentrée. Et Jake l'a entendu.

J'imagine sans peine la réaction de Jake, et la suite ne me surprend pas.

– Jake était mort de rire, et Simon a flippé. Il ne supportait pas l'idée que Jake le répète aux autres et que tout le lycée sache qu'il avait fait un truc aussi pathétique. Qu'après avoir passé toutes ces années à balancer les secrets des autres, il se fasse humilier à cause des siens.

Elle se raidit.

– Tu peux imaginer ça ? Le créateur d'Askip dénoncé comme un petit arriviste minable ? Ça l'a fait basculer.

– Basculer ?

– Ouais, c'est là qu'il a décidé d'arrêter de parler de son plan pour passer à l'action. Il était déjà au courant pour TJ et toi, mais il avait préféré attendre la rentrée pour vendre la mèche. Du coup, il s'en est servi pour faire taire Jake et l'obliger à lui obéir. Il lui fallait quelqu'un pour agir après sa mort. Moi, je ne voulais pas.

Je ne sais pas si je dois la croire.

– Ah non ?

Elle ne me regarde pas en face.

– Non. Oh, pas pour vous ! Je m'en balançais, de vous quatre. C'était pour lui ! Mais il ne m'écoutait pas. Et ensuite, tout à coup, il n'a plus eu besoin de moi. Il connaissait Jake, il savait qu'il péterait un plomb en apprenant pour TJ et toi. Simon lui a dit qu'il pouvait tout te coller sur le dos et s'arranger pour que tu finisses en prison, et Jake

est parti à fond. C'est même lui qui a eu l'idée de t'envoyer lui chercher de l'ibuprofène à l'infirmerie pour renforcer les soupçons sur toi.

Il y a une espèce de grésillement dans mon cerveau.

– La vengeance parfaite du petit ami parfait sur la copine qui l'a trompé.

Elle hoche la tête, et j'en déduis que j'ai fait cette remarque à voix haute.

– Eh oui, confirme-t-elle. Et personne ne pouvait avoir de soupçons puisque Simon et Jake n'étaient même plus amis. Pour Simon, c'était la cerise sur le gâteau, parce qu'il s'en fichait si jamais Jake se faisait pincer et que ça lui retombait dessus. Il détestait Jake depuis des années.

Janae s'échauffe, comme si elle se préparait pour une de ces conversations qu'elle devait avoir régulièrement avec Simon.

– Jake l'avait laissé tomber du jour au lendemain en troisième et il n'y en avait plus que pour Cooper, comme s'il l'avait toujours connu. C'était comme si Simon n'existait plus. Comme s'il ne comptait pas.

J'ai un goût de bile dans la gorge. Je vais vomir. M'évanouir. Ou les deux. Ce serait toujours mieux que de rester là à écouter ces horreurs. Pendant tout ce temps après la mort de Simon, quand il me consolait, m'emmenait à des fêtes avec TJ comme si de rien n'était, quand il *couchait* avec moi, Jake savait. Il savait que je l'avais trompé et il attendait son heure. L'heure du châtiment.

C'est sans doute ça, le pire. À quel point il s'est comporté *normalement* pendant tout ce temps.

J'arrive quand même à retrouver ma voix.

– Mais il... C'est Nate qui a été accusé, pas moi. Jake a changé d'avis ?

Je le veux si fort que ça fait mal.

Janae ne me répond pas tout de suite, et le seul bruit dans la pièce est celui de sa respiration hachée.

– Non, dit-elle enfin. Le truc, c'est que... ça s'est passé exactement comme Simon l'avait prévu. Jake et lui ont fourré les portables dans vos sacs et Avery vous a collés. Simon a facilité l'enquête de la police en laissant le panneau d'administration d'Askip ouvert à tous vents. Il a écrit un brouillon du journal à poster sur Tumblr, et il a demandé à Jake de publier les mises à jour sur des ordinateurs publics en ajoutant

des détails sur ce qui se passait réellement. J'avais l'impression de regarder une émission de télé réalité qui aurait totalement déraillé. Où les producteurs ne débouleraient jamais pour dire stop. Ça me rendait malade. Je n'ai pas arrêté de dire à Jake qu'il fallait qu'il arrête avant que ça n'aille trop loin.

Mon ventre se noue.

– Et il ne voulait pas ?

– Non, me dit Janae en reniflant. Après la mort de Simon, il s'est totalement pris au jeu. Ça lui a donné un sentiment de pouvoir incroyable de vous voir tous vous faire embarquer au commissariat, avec le lycée qui patageait et tout le monde qui flippait à cause des messages sur Tumblr. Contrôler la situation, c'est son grand truc.

Elle s'interrompt une seconde et me regarde.

– Mais ça ne doit pas être un scoop pour toi.

En effet. Mais je me serais bien passée de ce rappel.

– Tu aurais pu mettre un terme à tout ça, Janae, dis-je d'une voix où monte la colère. Tu aurais pu dire à quelqu'un ce qui se passait.

– Non, je ne pouvais pas, me réplique-t-elle en baissant le nez. Une fois, alors qu'on discutait avec Simon, Jake a enregistré la conversation sur son téléphone. J'essayais de raisonner Simon, mais Jake a coupé les phrases de telle façon qu'on aurait pratiquement cru que tout le plan était mon idée. Il a menacé de donner l'enregistrement à la police et de tout me coller sur le dos si je ne l'aidais pas.

Elle prend une grande inspiration saccadée.

– L'idée, c'était que je planque tous les indices chez toi. Tu te rappelles la fois où je suis venue te voir ? J'avais pris l'ordinateur. Mais je n'ai pas pu. Après ça, Jake n'a pas arrêté de me harceler et j'ai commencé à paniquer. Alors j'ai tout mis sur le dos de Nate.

Elle ravale un sanglot.

– C'était facile, il ne ferme jamais rien. Et j'ai donné son nom à la police au lieu du tien.

– Mais pourquoi ?

J'ai parlé d'une toute petite voix, et mes mains tremblent si fort que ça fait bruisser les feuilles de la déclaration de Simon.

– Pourquoi tu n'as pas suivi le plan ?

Janae se met à se balancer d'avant en arrière.

– Toi, tu étais sympa avec moi. Il y a des centaines d'élèves dans ce

lycée et aucun à part toi ne m'a jamais demandé si Simon me manquait. Oui, il me manquait. Il me manque toujours. Je sais parfaitement à quel point il était barré, mais... c'était mon seul ami. (Elle se remet à pleurer et ses frêles épaules sont secouées par les sanglots.) Avant toi. Enfin, je sais qu'on n'est pas vraiment amies, et tu dois me détester, maintenant, mais... je ne pouvais pas te faire ça.

Je ne sais pas comment réagir. Et si je continue à penser à Jake, je vais devenir folle. Mon esprit s'accroche à une toute petite pièce parmi tous les bouts épars de ce puzzle totalement embrouillé qui n'a aucun sens.

– Et la révélation sur Cooper ? Pourquoi Simon aurait-il choisi de publier un mensonge après avoir écrit la vérité ?

– C'est Jake qui l'a persuadé de changer. Il a dit qu'il faisait ça pour Simon, mais... je ne sais pas. J'ai plutôt l'impression qu'il ne voulait pas que les gens sachent que son meilleur pote était gay. Sans compter qu'il était un peu jaloux de toute l'attention que Cooper recevait grâce au baseball.

J'ai la tête qui tourne. Je devrais poser d'autres questions, mais je n'en ai qu'une seule en tête.

– Et maintenant ? dis-je. Enfin... tu ne peux pas continuer à laisser accuser Nate comme ça. Il faut que tu parles.

Elle passe une main sur son visage.

– Je sais. Ça m'a rendue malade toute la semaine. L'ennui, c'est que je n'ai rien d'autre que ces quelques feuilles. C'est Jake qui a la déclaration en vidéo sur le disque dur de Simon, avec toutes les sauvegardes qui prouvent qu'il avait tout planifié depuis des mois.

Je brandis la déclaration de Simon comme un bouclier.

– Ce texte suffira. Avec ça et tes explications, il y a largement de quoi faire.

– Qu'est-ce qui va m'arriver ? murmure Janae. Je suis complice, non ? Et j'ai fait obstruction à la justice ? C'est comme ça qu'on dit ? Je pourrais me retrouver en prison. Et il y a l'enregistrement que Jake menace d'utiliser contre moi. Déjà qu'il m'en veut d'avoir dénoncé Nate à ta place... Ces derniers jours, j'avais tellement peur de lui que je n'allais même plus en cours. Il n'arrête pas de passer et...

À ce moment-là, on sonne à la porte et Janae s'immobilise, tandis que mon portable braille pour annoncer l'arrivée d'un nouveau message.

– C'est pas vrai, Addy, je parie que c'est lui ! Il passe toujours quand la voiture de mes parents n'est pas là !

Je lis le message de Cooper : « Jake est là. Qu'est-ce qui se passe ? »

– Écoute, dis-je à Janae en lui saisissant le bras. On va lui faire le coup qu'il t'a fait. Parle-lui de tout ça et on va l'enregistrer. Tu as ton portable sur toi ?

Janae sort son téléphone de sa poche en même temps que Jake sonne à la porte pour la deuxième fois.

– Ça ne marchera pas. Il m'oblige toujours à lui passer mon portable avant qu'on discute.

– D'accord. On va prendre le mien.

Je scrute la salle à manger contiguë, plongée dans l'obscurité.

– Je vais me cacher là pendant que vous parlerez.

– Je crois que je ne vais pas pouvoir, murmure-t-elle.

Je lui secoue le bras énergiquement.

– Il faut que tu y arrives. Il faut arranger tout ça. C'est allé bien trop loin.

Mes mains tremblent, mais je réussis à répondre brièvement à Cooper : « Tout va bien. » Je me lève en entraînant Janae avec moi et je la pousse vers la porte.

– Va ouvrir.

Puis je vais m'accroupir dans la salle à manger, je lance la fonction « enregistrement » et je pousse mon portable aussi près du salon que je l'ose, avant de me glisser derrière un petit meuble.

Au début, le sang qui bat à mes oreilles m'empêche de distinguer tout autre son, mais bientôt ça s'apaise et je parviens à entendre Jake :

– ... t'es pas venue en cours ?

– Je me sens pas bien.

– Ah ouais ? dit Jake d'une voix chargée de mépris. Moi non plus, mais j'y vais quand même. Et tu vas le faire aussi. Les affaires sont les affaires.

Je dois tendre l'oreille pour percevoir la réponse de Janae.

– Tu ne crois pas que ça a assez duré, Jake ? Sérieusement, Nate est en prison ! Je sais bien que c'était le plan, mais c'est super glauque.

Pas sûr qu'on entende Janae sur mon portable, mais je ne peux pas y faire grand-chose. Je ne vais pas lui donner des indications de mise

en scène depuis la salle à manger.

– Putain, je le savais, que tu te faisais un flip, dit Jake, dont la voix porte beaucoup mieux. Non, on ne peut pas arrêter la machine, Janae. C'est trop risqué pour nous deux. Et je te rappelle que c'est toi qui as choisi d'envoyer Nate en taule. Ça aurait dû être Addy. C'est pour ça que je suis là, d'ailleurs. T'as merdé, tu vas devoir rectifier le tir. J'ai quelques idées pour ça.

La voix de Janae se raffermir un peu.

– Simon était malade, Jake. Se tuer et faire accuser d'autres gens de ta propre mort, c'est une forme de folie. Je ne veux pas continuer. Je ne dirai rien à personne, mais je veux que... je ne sais pas, moi, qu'on publie un message anonyme disant que tout ça était un canular. Il faut qu'on arrête.

Jake ricane.

– Ce n'est pas toi qui décides, Janae. N'oublie pas que je peux déposer tout ce que je détiens devant ta porte et m'en aller. Il n'y a absolument rien qui me relie à cette affaire.

Erreur, connard.

Puis le temps paraît s'arrêter alors qu'un texto de Cooper tombe sur l'écran de mon portable en faisant retentir « Only Girl » de Rihanna. « Ça va ? » me demande-t-il.

J'ai oublié l'étape capitale qui consistait à mettre mon portable sur silencieux avant de m'en servir comme outil d'espionnage.

– C'est quoi, ce bordel ? rugit Jake. Addy ?

Sans prendre le temps de réfléchir, je traverse la salle à manger et la cuisine en remerciant le ciel qu'elle donne sur l'extérieur et je me précipite dehors. Des pas lourds retentissent derrière moi. Alors, au lieu de me diriger vers la voiture de Cooper, je cours vers le bois qui se trouve derrière chez Janae.

Paniquée, je fonce dans les broussailles, esquivant les ronces et les racines apparentes, jusqu'à ce que mon pied se prenne dans quelque chose. Je me retrouve par terre, dans le même état que sur le stade – genoux écorchés, souffle court, paumes à vif – sauf que cette fois, je me suis foulé la cheville en prime.

J'entends des branches craquer derrière moi, plus loin que je n'aurais cru, mais les bruits se rapprochent. Je me relève avec une grimace de douleur. Une chose est sûre : après tout ce que j'ai entendu dans le salon, Jake ne partira pas sans m'avoir retrouvée. Je ne sais

pas si je peux me cacher, et je ne peux clairement pas courir. Je prends une grande inspiration et je hurle : « À l'aide ! » avant de repartir, essayant de m'éloigner en zigzag de l'emplacement présumé de Jake tout en me rapprochant de la maison.

Ma cheville me fait tellement mal... Je me traîne lamentablement et les bruits derrière moi se font de plus en plus forts, jusqu'à ce qu'une main me saisisse par le bras et me tire en arrière. J'ai le temps de crier une fois avant que Jake plaque son autre main sur ma bouche.

– Espèce de salope, me dit-il d'une voix rauque. Tu l'as bien cherché, tu le sais, ça ?

Je plante les dents dans sa main. Il la retire avec un cri de douleur animal, avant de la relever pour me gifler.

Je vacille, le visage en feu, mais sans tomber, et je me tords pour balancer mon genou dans son entrejambe et lui griffer les yeux. J'y parviens assez pour lui arracher un nouveau râle et lui faire lâcher prise. Je tourne sur moi-même, mais je me tords la cheville et sa main s'abat sur mon bras.

Il me tire vers lui, m'attrape par les épaules. Pendant une seconde très étrange, je crois qu'il va m'embrasser.

Mais il me jette par terre, s'agenouille et me claque la tête contre un rocher. J'ai l'impression que mon crâne explose. Les bords de ma vision se teintent de rouge, puis de noir. Quelque chose appuie sur ma gorge et je suffoque. Je ne vois plus rien. Mais j'entends.

– Tu devrais être en prison à la place de Nate, Addy, gronde-t-il tandis que je lutte pour lui griffer la main. Mais ce n'est pas grave. Ça, ça me va aussi.

Une voix paniquée transperce la douleur dans ma tête.

– Jake ! Arrête ! Arrête !

L'horrible pression se relâche et j'ouvre grand la bouche pour aspirer de l'air. J'entends la voix de Jake, basse et rageuse, puis un cri et un bruit sourd. Je devrais me relever, tout de suite. Tendait les mains autour de moi à la recherche d'une prise, je sens de l'herbe et de la terre sous mes doigts. Il faut juste que je me redresse. Et que je chasse ces étoiles de mes yeux. Une chose à la fois.

Mais de nouveau des mains se replient sur ma gorge et serrent. Je me débats en agitant les jambes, essayant de les bouger comme quand je pédale, mais elles ne répondent pas. Je bats des paupières, encore, encore, et j'y vois enfin quelque chose. Mais je le regrette aussitôt. Les

yeux de Jake scintillent avec un éclat d'argent au clair de lune, remplis d'une fureur froide. Comment ai-je pu ne pas voir arriver ce moment ?

Impossible de desserrer ses mains.

Soudain, je respire de nouveau tandis que Jake est projeté en arrière, et je me demande confusément comment et pourquoi il fait cela. Des bruits emplissent l'air et je roule sur le côté en essayant de remplir mes poumons vides. Les secondes passent, ou les minutes, je ne sais pas trop, jusqu'à ce qu'une main me presse l'épaule et que, en clignant des yeux, je rencontre d'autres yeux. Doux, inquiets. Et aussi épouvantés que les miens.

– Cooper, dis-je d'une voix rauque.

Il m'aide à m'asseoir et je laisse ma tête aller sur sa poitrine, sentant son cœur battre contre ma joue tandis que la plainte distante de sirènes se rapproche.

CHAPITRE TRENTE

Nate

Vendredi 9 novembre, 15 h 40

Je sens que quelque chose a changé dès que le garde m'appelle. Cette fois, il ne me regarde pas tout à fait comme une merde qu'il voudrait écraser sous son pied.

– Prends tes affaires.

Je n'en ai pas beaucoup, mais je fourre le tout dans un sac en plastique sans me presser, avant de le suivre dans le long couloir gris jusqu'au bureau du directeur.

Eli se tient près de la porte, les mains dans les poches, et me fixe de son regard intense à mille dollars.

– Bienvenue dans ta nouvelle vie, Nate.

Comme je ne réagis pas, il ajoute :

– Tu sors. Tu es libre. Tout ça n'était qu'une mystification qui vient d'être révélée au grand jour. Enlève cette combi et remets tes fringues, on se casse d'ici.

Comme j'ai pris le pli d'obéir, je fais ce qu'il me demande. Je ne réalise pas ce qui se passe, même quand Eli me montre des articles sur l'arrestation de Jake, jusqu'à ce qu'il m'annonce qu'Addy est à l'hôpital avec une commotion cérébrale et une fracture du crâne.

– La bonne nouvelle, précise-t-il, c'est qu'il s'agit juste d'une fissure, sans lésion au cerveau. Elle va s'en remettre.

Addy, cette stupide princesse du bal devenue enquêtrice ninja qui déchire, à l'hôpital avec une fracture du crâne pour avoir voulu m'aider. Et qui doit peut-être la vie sauve à Janae, qui a une mâchoire brisée pour sa peine, et à Cooper, devenu du jour au lendemain une espèce de super-héros chouchou des médias. Je serais content pour lui,

si toute cette histoire ne me rendait pas malade.

Il y en a, de la paperasse, quand on sort de taule pour un crime qu'on n'a pas commis. *New York, police judiciaire* ne montre jamais combien de formulaires il faut remplir avant de regagner le monde. La première chose que je vois en sortant, ébloui par le soleil, c'est une dizaine de caméras de télé qui se mettent en marche. Évidemment. Toute cette histoire est un feuilleton sans fin, et je suis passé du rôle de méchant à celui de héros sans avoir levé le petit doigt.

Ma mère m'attend dehors, ce qui, je suppose, est une bonne surprise. J'ai toujours peur qu'elle disparaisse. Et Bronwyn, bien que j'aie précisé que je ne voulais pas la voir dans le coin. À croire qu'on ne m'a pas pris au sérieux sur ce coup-là. Avant que j'aie pu réagir, ses bras sont autour de mon cou et j'ai le nez enfoui dans l'odeur de pomme verte de ses cheveux.

C'est de la folie, cette fille. Pendant quelques secondes, je respire son odeur et tout va bien.

Sauf qu'en fait, non.

« Nate, dites-nous, quel effet ça fait d'être libre ? » « Qu'avez-vous à dire à propos de Jake Riordan ? » « Qu'allez-vous faire maintenant ? » Eli lance quelques formules toutes faites aux micros qu'on me fourre sous le nez tandis qu'on se dirige vers sa voiture. C'est la star du moment, bien que je ne voie pas ce qu'il a fait pour. Les accusations ont été abandonnées parce que Bronwyn s'est obstinée à tirer sur les fils et à faire parler un témoin. Parce que le copain de Cooper a associé des pièces de puzzle que personne n'avait reliées entre elles. Parce que Addy s'est placée en plein sur la ligne de tir. Et parce que Cooper est arrivé juste à temps pour empêcher Jake de la faire taire.

Je suis le seul membre du club des assassins qui n'ait absolument rien foutu. J'ai juste joué le rôle du mec facile à piéger.

Après s'être frayé un passage entre les camions de télévision, Eli s'engage sur l'autoroute et le centre de détention pour mineurs rapetisse jusqu'à n'être plus qu'un point derrière nous. C'est un vrai moulin à paroles, et je me perds vite dans tout ce qu'il raconte : qu'il travaille avec Mme Lopez pour faire abandonner les accusations qui pèsent sur moi pour trafic de drogue ; qu'il me recommande plutôt Mikhail Powers, si jamais je veux faire une déclaration aux médias ; que je dois mettre au point une stratégie pour me réintégrer au lycée.

Je regarde par la vitre, les yeux dans le vague, ma main inerte posée dans celle de Bronwyn. Quand j'entends enfin la voix d'Eli qui me demande si j'ai des questions, je me rends compte qu'il me l'a déjà demandé plusieurs fois.

– Quelqu'un s'est occupé de nourrir Stan ?

Ce n'est pas mon père qui l'aurait fait.

– Moi, dit Bronwyn.

Comme je ne réagis pas, elle serre ma main et me demande :

– Ça va, Nate ?

Elle essaie de croiser mon regard, mais je n'y arrive pas. Elle voudrait que je sois heureux, mais je n'y arrive pas non plus. L'impossibilité de notre relation me frappe comme un coup de poing dans le ventre : elle veut toujours faire ce qui est bien, ce qui est bon, ce qui est logique, et, moi, je ne peux pas. Elle sera toujours cette fille qui marche devant moi dans la chasse au trésor, dont les cheveux brillants m'hypnotisent au point que j'oublie combien je suis inutile, à la traîne derrière elle.

– J'ai juste envie de rentrer chez moi et de dormir, dis-je.

Je ne l'ai toujours pas regardée, mais je vois du coin de l'œil qu'elle s'assombrit, et, pour je ne sais quelle raison perverse, j'y trouve une certaine satisfaction. Je la déçois, comme prévu. Enfin un truc cohérent.

Cooper

Samedi 17 novembre, 9 h 30

C'est assez surréaliste de descendre prendre le petit déjeuner le samedi matin et de tomber sur ma grand-mère en train de lire un numéro de People avec ma photo en couverture.

Ce n'est pas une photo posée. C'est un cliché de Kris et moi sortant du commissariat après nos dépositions. Il est superbe, et j'ai l'air d'être réveillé depuis cinq minutes après une nuit de beuverie. On sait tout de suite lequel est le mannequin.

C'est super étrange, le fonctionnement de cette célébrité fortuite. D'abord, les gens m'ont soutenu alors que j'étais accusé d'avoir triché et tué. Ensuite, ils m'ont détesté à cause de qui j'étais. Maintenant, ils ont recommencé à m'adorer parce que je me suis trouvé au bon endroit au bon moment et que j'ai réussi à assommer Jake grâce à un coup de poing bien asséné.

Et je bénéficie de la cote de Kris par effet rebond : Eli a publiquement reconnu qu'il avait été le premier à comprendre ce qui se passait réellement, et Kris est la nouvelle star surprise de tout ce cirque. Le fait qu'il s'efforce d'éviter les médias ne fait que les motiver davantage.

Assis en face de Nonny, Lucas engloutit ses céréales au chocolat tout en surfant sur son iPad.

– T'as cent mille likes sur ta fan-page Facebook, m'annonce-t-il en repoussant une mèche de cheveux comme si c'était un moustique énervant.

Bonne nouvelle pour mon petit frère, qui a pris ça comme une attaque personnelle quand la plupart de mes soi-disant fans ont

déserté ma page après les révélations de la police sur ma vie privée.

Nonny jette le magazine sur la table en reniflant avec mépris.

– C’est terrible. Un gamin meurt, un autre voit sa vie fichue et a bien failli massacrer vos vies à vous, et on continue à présenter ça comme un feuilleton télévisé. Une chance que le public ait du mal à rester concentré très longtemps sur le même sujet. Bientôt, il va se présenter autre chose et tout redeviendra normal pour vous.

Quelle que soit la définition de « normal ».

Ça fait environ huit jours que Jake a été arrêté. Pour l’instant, il est inculqué pour coups et blessures, obstruction à la justice, falsification de preuves et tout un tas d’autres trucs que je n’ai pas retenus. Il a un avocat et s’est retrouvé dans le même centre de détention que Nate. On peut voir ça comme une sorte de justice divine, mais ça ne me procure aucune satisfaction. Je n’arrive toujours pas à faire coller l’image du gars qui agressait Addy avec celle de mon pote depuis la troisième.

Son avocat prétend qu’il était sous l’influence excessive de Simon, c’est peut-être une explication. Ou c’est Ashton qui avait raison et Jake est un obsédé du contrôle.

Janae collabore avec la police. Apparemment, la justice devrait lui proposer un arrangement en échange de son témoignage. Addy et elle sont comme les deux doigts de la main, maintenant. Moi, j’ai du mal à comprendre qu’elle ait laissé les choses dégénérer autant. Mais au bout du compte, je ne suis pas non plus blanc comme neige. Alors qu’Addy était encore sonnée par les antalgiques à l’hôpital, Janae m’a tout raconté, y compris la façon dont la crasse que j’ai faite à Simon en première l’a poussé à me haïr au point de me faire accuser de meurtre.

Je dois me débrouiller pour vivre avec ça, et ce ne sera sûrement pas en continuant à en vouloir aux autres pour leurs propres erreurs.

– Tu vois Kris aujourd’hui ? me demande Nonny.

– Ouep.

Lucas continue à avaler ses céréales sans moufter. En fait, il se fiche complètement que son grand frère ait un petit ami. Même si Keely lui manque un peu.

Keely, que je vois aussi aujourd’hui avant de retrouver Kris. Un peu parce que je lui dois des excuses, un peu parce qu’elle aussi, elle a été entraînée dans cette spirale, même si la police a essayé de ne pas

mêler son nom à la confession de Simon. Il n'a pas été mentionné dans les médias, mais au lycée, tout le monde a compris de qui il s'agissait. Je lui ai envoyé un message au début de la semaine pour prendre de ses nouvelles et elle m'a répondu en s'excusant de ne pas m'avoir soutenu au moment de tout le battage sur Kris et moi. C'est carrément classe de sa part.

Ensuite, on a continué à échanger un peu. Elle était très choquée de découvrir le rôle qu'elle avait joué malgré elle dans tout ça. Et je suis l'une des rares personnes du coin qui comprend parfaitement l'effet que ça peut faire.

On a peut-être une chance de devenir amis quand tout ça se sera calmé. Ce serait cool.

Mon père entre dans la cuisine en secouant son ordi comme s'il y avait un cadeau à l'intérieur.

– T'as regardé tes mails ?

– Pas ce matin.

– On a des nouvelles de Josh Langley. Il veut connaître tes préférences, entre la fac et la ligue. Et on a reçu la proposition de l'Université de Los Angeles. Mais toujours rien de l'Université de Louisiane.

Mon père ne sera pas satisfait tant que celles qui hébergent les cinq meilleures équipes de baseball ne m'auront pas proposé une bourse. Celle de l'Université de Louisiane se fait attendre, ce qui l'énerve d'autant plus que c'est la numéro un.

– Enfin. Josh voudrait te voir la semaine prochaine. OK pour toi ?

– Ouais.

Je ne lui dis pas que j'ai déjà décidé de ne pas passer directement. Plus je réfléchis à mon avenir, plus je veux passer par la fac. J'ai toute ma vie pour jouer au baseball, et seulement quelques années pour étudier.

Et mon premier choix est Cal State, l'Université d'État de Californie, tout simplement parce que c'est la seule qui ne m'ait pas lâché quand j'étais à terre.

Mais mon père sera content de bavarder avec Josh Langley. On a retrouvé une relation père-fils timide depuis que les bonnes nouvelles sur mes perspectives professionnelles ont recommencé à tomber. Il ne me parle toujours pas de Kris et se ferme comme une huître dès qu'il entend son nom. Mais il ne sort plus en claquant la porte. Et il arrive

de nouveau à me regarder en face.

C'est un début.

Addy

Samedi 17 novembre, 14 h 15

Comme je ne peux pas faire de vélo à cause de ma fracture du crâne et de ma cheville foulée, Ashton me conduit à ma visite chez le médecin. Tout se remet normalement, bien que j'aie encore la migraine dès que je relève la tête trop vite.

Côté psychologique, ça va être plus long. La moitié du temps, j'ai la sensation que Jake est mort, et le reste du temps, je rêve de le tuer. Je peux maintenant admettre qu'Ashton et TJ n'avaient pas tort sur ma relation avec Jake : il dirigeait tout et je le laissais faire. Mais je ne l'aurais jamais cru capable de m'agresser comme il l'a fait dans les bois. Et j'ai la même sensation au cœur que celle que j'ai eue au crâne quand il m'a attaquée ; l'impression qu'on l'a brisé en deux avec une hache.

Je ne sais pas non plus quoi ressentir à propos de Simon. Parfois, je suis super triste de me dire qu'il était prêt à gâcher la vie de quatre personnes parce qu'il estimait qu'on lui avait volé des choses auxquelles il avait droit : réussir, avoir des amis, être aimé. Être vu.

Mais la plupart du temps, je souhaiterais juste ne l'avoir jamais connu.

Nate m'a rendu visite à l'hôpital et on s'est vus plusieurs fois depuis que je suis sortie il y a quelques jours. Il m'inquiète. Il ne se confie pas facilement, mais il en a lâché assez pour que je comprenne que sa détention a laissé des traces. J'ai essayé de le convaincre du contraire, mais je n'ai pas l'impression que ça rentre dans sa tête. Il devrait m'écouter. Je suis bien placée pour savoir jusqu'où on peut déconner quand on s'est mis dans le crâne qu'on ne valait rien.

TJ m'a envoyé plusieurs messages depuis ma sortie. Il a fait quelques allusions au fait qu'on sorte ensemble, et j'ai finalement dû lui dire que ça n'arriverait pas. Je ne pourrais pas sortir avec la personne qui a contribué à déclencher toute cette chaîne d'événements. C'est dommage, parce que ça aurait pu coller entre nous si ça avait démarré autrement. Mais je commence à comprendre qu'il y a des choses qu'on ne peut pas défaire, même avec les meilleures intentions du monde.

Enfin, ce n'est pas grave. Contrairement à ce que pense ma mère, je ne crois pas que TJ était mon dernier espoir de ne pas finir vieille fille. Elle n'est pas aussi experte en relations hommes-femmes qu'elle le croit.

Je préfère écouter Ashton. Eli a eu le coup de foudre et l'a recontactée après la libération de Nate. Comme elle lui a dit qu'elle n'était pas prête à se lancer tout de suite dans une nouvelle relation, il passe son temps à lui concocter des sorties sympas qui ne soient pas officiellement des rencards, en jonglant avec son emploi du temps. Ce qu'elle apprécie beaucoup.

– Mais je ne sais pas si je pourrais vraiment le prendre au sérieux, m'explique-t-elle tandis que je la suis jusqu'à sa voiture sur mes béquilles en sortant de ma visite de contrôle. Franchement, rien que ses cheveux !

– J'aime bien ses cheveux, moi. Ils ont de la personnalité. Et puis ils ont l'air tout doux, comme un nuage.

Ashton me répond par un grand sourire et écarte une mèche de mon front.

– Moi, c'est les tiens que j'adore. Il suffit qu'ils repoussent encore un tout petit peu et on sera jumelles.

C'est mon projet secret. J'ai envie d'avoir la même coiffure qu'elle depuis le début.

– J'ai un truc à te montrer, ajoute-t-elle en démarrant. Un truc sympa.

– Ah bon ? C'est quoi ?

J'ai du mal à me rappeler ce que peut être un truc sympa.

– C'est un truc qui se montre, pas un truc qui se raconte, me répond-elle en secouant la tête avec un sourire.

Elle s'arrête devant un immeuble neuf, dans ce qui se rapproche le plus d'un quartier branché à Bayview. Elle se cale sur mon rythme

tandis qu'on entre dans le hall d'entrée lumineux, et m'emmène jusqu'à un banc.

– Attends-moi là, me dit-elle en calant mes béquilles sur le mur à côté de moi.

Elle disparaît au bout du couloir, revient dix minutes plus tard et me conduit à l'ascenseur, où elle appuie sur le bouton du deuxième étage.

Au deuxième, elle glisse une clé dans la serrure de la porte 302 et entre dans un grand appartement au plafond digne d'un loft. Partout, il y a des fenêtres, de la brique et du parquet ciré. Je l'adore dans la seconde.

– Qu'est-ce que tu en penses ? me demande Ashton.

J'appuie mes béquilles contre le mur et je saute à cloche-pied dans la cuisine à l'américaine en admirant la crédence en mosaïque. Qui se serait douté qu'on pouvait trouver des apparts aussi cool à Bayview ?

– C'est magnifique. Tu... tu l'as loué, c'est ça ?

J'essaie de paraître enthousiasmée, et non pas terrifiée par l'idée que ma sœur va me laisser seule avec ma mère. Ça ne fait pas si longtemps qu'elle est revenue, mais j'ai vite repris l'habitude de l'avoir avec moi.

– Eh oui ! me répond-elle avec un grand sourire en esquissant un pas de danse sur le parquet. Charlie et moi, on a reçu une offre d'achat pour l'appartement de San Diego pendant que tu étais à l'hôpital. Ce n'est pas encore signé, mais ça va nous faire une bonne rentrée d'argent. Et Charlie a accepté d'assurer le remboursement de tous ses prêts étudiants dans le cadre de l'accord de divorce. Mon activité de designer a du mal à décoller, mais avec la vente de l'appart, j'aurai de quoi voir venir. Et Bayview est tellement moins cher que San Diego ! Cet appart coûterait le triple là-bas.

– C'est génial !

J'espère que je suis convaincante dans le numéro de la sœur ravie. D'ailleurs, je suis sincèrement contente pour elle. C'est juste qu'elle va me manquer.

– T'as intérêt à avoir une chambre d'ami pour que je puisse venir te voir.

– J'ai. Mais je ne veux pas que tu viennes me voir.

Je la regarde fixement. J'ai dû mal entendre. Il me semblait qu'on s'entendait super bien depuis deux mois.

Elle rit en voyant ma tête.

– Je veux que tu vives ici, idiot ! Il faut que tu te sauves de chez maman ! Elle est d'accord. Elle en est à la phase de déclin avec Justin où elle s'imagine qu'elle peut tout arranger en passant un maximum de temps seule avec lui. En plus, tu vas avoir dix-huit ans dans quelques mois. Tu seras libre de vivre où tu veux !

Je la serre contre moi avant qu'elle ait fini sa phrase, et elle tolère mes effusions quelques secondes avant de se libérer. On ne maîtrise toujours pas l'art des manifestations d'affection fraternelle.

– Vas-y, va voir ta chambre. Elle est là-bas.

J'entre en boitillant dans une pièce baignée de lumière, avec une grande fenêtre qui donne sur une piste cyclable à l'arrière de l'immeuble. Il y a des rayonnages intégrés au mur, des poutres apparentes au plafond et un éclairage incroyable constitué d'une dizaine d'ampoules rétro de formes et de tailles différentes. Tout est génial dans cette chambre. Ashton s'appuie au chambranle et me sourit.

– Alors, un nouveau départ pour toutes des deux ?

Ça pourrait y ressembler, en fin de compte.

Bronwyn

Dimanche 18 novembre, 10 h 45

Le lendemain de la libération de Nate, j'ai donné une seule et unique interview. Ça n'était pas prévu. Mais Mikhail Power en personne m'a tendu une embuscade devant chez moi et, comme je l'avais pressenti en voyant toute la puissance de son charme à l'œuvre sur notre affaire, je n'ai pas pu lui résister.

– Bronwyn Rojas.

Il portait un costume bleu marine flambant neuf avec une cravate aux motifs subtils et des boutons de manchette en or, dont l'une a scintillé quand il m'a tendu sa main en souriant. J'ai failli ne pas remarquer la caméra qui tournait derrière lui.

– Ça fait des semaines que j'essaie de vous parler. Vous n'avez jamais abandonné votre petit ami à son sort, n'est-ce pas ? Je vous admire pour cela. Je vous admire depuis le début de cette enquête.

– Merci, dis-je faiblement.

C'était une tentative flagrante de lèche et ça marchait à fond.

– J'adorerais connaître votre point de vue sur tout cela. Auriez-vous quelques minutes pour nous raconter comment vous avez vécu cette épreuve, et ce que vous ressentez maintenant qu'elle est terminée ?

J'étais censée refuser. Ma famille avait eu son dernier entretien juridique avec Robin le matin même et elle nous avait quittés en nous recommandant la discrétion. Elle avait raison, comme toujours, mais une chose que je n'avais pas été autorisée à dire plus tôt me restait sur le cœur.

J'ai fixé la caméra, tandis que Mikhail m'encourageait d'un

sourire.

– Juste une chose. C’est vrai que j’ai triché en chimie, et je le regrette. Non seulement parce que ça m’a entraînée dans cette histoire, mais parce que ça ne se fait pas. Mes parents m’ont appris à être honnête et à travailler dur et m’ont donné l’exemple, et je les ai déçus. C’était injuste vis-à-vis d’eux, de mes professeurs et des universités auxquelles je voulais postuler. Et c’était injuste vis-à-vis de Simon.

Là, ma voix s’est mise à trembler et je n’ai pas réussi à retenir mes larmes plus longtemps.

– Si j’avais su... Si j’avais réfléchi... J’aurai toujours des remords pour ce que j’ai fait. Et je ne recommencerai jamais. C’est tout ce que je voulais dire.

Ce n’était peut-être pas ce qu’espérait Mikhail, mais il a quand même diffusé la séquence dans sa conclusion sur l’affaire. On murmure qu’il a soumis l’émission sur l’enquête de Bayview pour la nomination aux Emmys¹.

Mes parents n’arrêtent pas de me répéter que je ne suis pas responsable des actes de Simon. Ce que je n’arrête pas de répéter à Cooper et à Addy. Et je le dirais aussi à Nate s’il me laissait faire, mais c’est tout juste si j’ai eu des nouvelles depuis qu’il est sorti du centre de détention. Il parle plus à Addy qu’à moi, maintenant. D’accord, c’est normal qu’il parle à Addy, elle est trop cool. Mais quand même.

Il a fini par accepter que je passe le voir, mais je ne ressens pas le petit frisson d’impatience habituel en sonnant à sa porte. Quelque chose a changé depuis son arrestation. Je m’attends presque à ce qu’il ne soit pas là, mais la porte s’ouvre en grinçant et Nate se déplace sur le côté pour me laisser entrer.

La maison est en meilleur état que quand je venais pour nourrir Stan. La mère de Nate loge là et elle a ajouté des tas de petites touches : des rideaux, des coussins, des photos encadrées aux murs. La seule fois où Nate m’a parlé un peu longtemps depuis son retour, il a dit que sa mère avait persuadé son père de tenter une cure de désintoxication. Nate n’avait pas beaucoup d’espoir, mais je suis sûre que l’absence temporaire de son père doit être un soulagement.

Il se laisse tomber dans un fauteuil tandis que je vais voir Stan dans son terrarium, histoire de me donner une contenance. Stan lève une patte avant vers moi et ça me fait rire.

– Heu, il me dit bonjour, là ?

– Ouais. Ça lui arrive à peu près une fois par an. C'est le seul truc qu'il sache faire.

Nate me regarde en souriant, et, pendant une seconde, les choses redeviennent naturelles entre nous. Puis son sourire s'efface et il baisse les yeux.

– Bon. Je n'ai pas beaucoup de temps. Mme Lopez me fait bosser le week-end sur un chantier de construction à Eastland. Je dois y être dans vingt minutes.

– C'est chouette.

J'ai du mal à avaler ma salive. Pourquoi est-ce devenu si compliqué de lui parler ? C'était la chose la plus facile du monde il y a seulement quelques semaines.

– Je... Enfin, je voulais juste te dire que je sais que tu as vécu quelque chose d'horrible, et je comprends que tu ne veuilles pas en parler. Mais si jamais tu as envie de le faire, je suis là. Et... tu comptes toujours pour moi. Plus que jamais. Voilà. C'est tout.

C'est un début laborieux, rendu encore plus difficile par le fait qu'il refuse de me regarder pendant toute la durée de mon pauvre petit discours. Et quand il le fait enfin, ses yeux sont vides d'expression.

– Je voulais t'en parler, justement. D'abord, merci pour tout ce que tu as fait pour moi. Franchement, à charge de revanche ! J'aurai sûrement du mal à te renvoyer l'ascenseur. Mais il est temps de revenir à la normale, maintenant, non ? Et toi et moi, c'est pas une association normale, si ?

Il détourne de nouveau les yeux, et c'est horrible. S'il acceptait de me regarder dix secondes de plus, je suis sûre qu'il ne pourrait plus dire ça.

– Non, c'est vrai, dis-je d'une voix qui m'étonne par sa fermeté. Mais ça n'a jamais eu d'importance pour moi, et je pensais que c'était pareil pour toi. Mes sentiments n'ont pas changé, Nate. Je veux toujours être avec toi.

Je n'ai jamais rien dit qui me tenait autant à cœur de façon aussi directe, et, au début, je me félicite de ne pas m'être dégonflée. Mais il a vraiment l'air du gars qui s'en fout complètement. Et si je ne me laisse pas démonter par les obstacles extérieurs jetés sur ma route – « Des parents désapproubateurs ? Pas de problème ! La prison ? Bah, je vais te faire sortir ! » –, son indifférence m'ôte toute énergie.

– Je ne vois pas l'intérêt, me répond-il. On n'a pas les mêmes vies, et plus rien en commun maintenant que l'enquête est bouclée. Toi, tu dois te préparer pour Yale. Et moi... (Il lâche un ricanement sans joie.) Je vais faire exactement le contraire, quoi que ça puisse être.

Je voudrais me jeter à son cou et l'embrasser jusqu'à ce qu'il arrête de parler comme ça. Mais il a le visage fermé, comme si son esprit était à des milliers de kilomètres, attendant que son corps le rejoigne. Comme s'il ne m'avait reçue que par politesse. Et c'est insupportable.

– Si c'est ce que tu veux.

Il hoche la tête si rapidement que toute lueur d'espoir qui aurait pu me rester s'évanouit.

– Ouep. Bonne chance pour la suite, Bronwyn. Et encore merci.

Il se lève comme pour me reconduire à la porte, mais je ne suis pas en état d'encaisser ses bonnes manières glaciales.

– Ne t'embête pas, dis-je en passant devant lui, les yeux rivés par terre.

Je regagne ma voiture d'un pas raide en prenant sur moi pour ne pas me mettre à courir et en cherchant mes clés dans mon sac avec des mains tremblantes.

Je rentre à la maison les yeux secs, et j'ai juste le temps de me réfugier dans ma chambre avant de péter un plomb. Maeve vient frapper doucement à ma porte et entre sans attendre ma réponse. Elle vient se blottir contre moi et me caresse les cheveux pendant que je sanglote dans mon oreiller comme si on m'avait brisé le cœur. On m'a brisé le cœur, d'ailleurs.

– Je suis désolée, me dit-elle. Il se comporte comme un con.

Elle sait où j'étais, et je n'ai pas besoin de lui expliquer comment ça s'est passé.

Sans rien dire d'autre, elle attend tranquillement que je me calme. Enfin, je m'assois en m'essuyant les yeux. J'avais oublié combien ça pouvait être épuisant de pleurer.

– Désolée de ne pas avoir mieux que ça, me déclare Maeve en sortant son portable de sa poche. Mais j'ai un truc à te montrer qui va peut-être te remonter un peu le moral. Il y a plein de réactions sur ce que tu as dit à Mikhail Powers. Toutes positives.

– Maeve, je me fous de ce que les gens racontent sur Twitter, dis-je d'un ton las.

Je n'ai pas pointé mon nez sur les réseaux sociaux depuis le début

de l'affaire. Même en ayant basculé tous mes comptes en mode privé, je ne me sentais pas de taille à affronter un tel assaut d'opinions.

– Je sais. Mais tu devrais regarder ça.

Elle me tend son portable en désignant un post de Yale sur mon fil d'actualité :

« L'erreur est humaine @BronwynRojas. Nous serons heureux de recevoir votre candidature. »

1. . Les Emmy Awards sont des récompenses attribuées aux meilleurs programmes de télévision américains.

Épilogue

Trois mois plus tard

Bronwyn

Vendredi 15 février, 18 h 50

Maintenant, je sors plus ou moins avec Evan Neiman. Ça s'est fait spontanément. On a commencé par se croiser de plus en plus souvent dans de grands groupes, puis dans des groupes plus petits, et, il y a quelques semaines, pour se marrer, on a regardé *The Bachelor* chez Yumiko, et il m'a ramenée chez moi.

Arrivé devant la maison, il m'a embrassée.

C'était... cool. Il embrasse bien. Je me suis surprise à analyser ce baiser de manière presque clinique, en le félicitant mentalement pour la technique en étoile tout en constatant l'absence de toute attraction magnétique entre nous. Mon cœur ne battait pas la chamade et je ne tremblais pas. C'était un baiser sympa avec un garçon sympa. Le genre dont j'avais toujours eu envie.

Maintenant, les choses sont presque exactement telles que je les imaginais quand je m'imaginais en train de sortir avec Evan. On forme un petit couple solide. J'ai déjà mon cavalier pour le bal des vacances de printemps, parfait. Mais quand j'envisage ma vie d'étudiante, c'est sur une voie parallèle où il n'a pas sa place. On est juste un couple de lycéens, qui ne franchira pas l'étape du diplôme.

J'ai envoyé ma candidature à Yale et j'aurai la réponse le mois prochain. Cela dit, Yale ne représente plus l'alpha et l'oméga de mon avenir. Je fais un stage avec Eli le week-end et je commence à voir l'avantage de rester dans la région et de garder le contact avec Présumé Innocent.

Tout suit son cours assez tranquillement, et j'essaie de m'en satisfaire. Je pense beaucoup à Simon et à ce que les médias ont

appelé son sentiment d'injustice – la conviction qu'un dû lui était refusé et que la terre entière devait payer pour ça. C'est presque impossible à comprendre, sauf peut-être par le biais de cette partie de mon cerveau qui m'a poussée à tricher pour obtenir une consécration sans rien faire pour la gagner. Je ne veux plus jamais être cette personne-là.

Les seuls moments où je vois Nate, c'est au lycée. Il y est plus présent qu'avant, et j'ai l'impression qu'il s'en sort pas mal. Mais je ne sais pas vraiment, parce qu'on ne se parle plus. Du tout. Il ne plaisantait pas quand il disait qu'on devait mener nos vies chacun de notre côté.

Quelquefois, il me semble que je le surprends presque en train de me regarder, mais je prends peut-être mon désir pour la réalité.

Je pense encore à lui constamment, ça, ça craint. J'avais espéré que le fait de sortir avec Evan pourrait effacer Nate de ma tête, mais c'est le contraire qui se produit. Alors j'essaie de penser à Evan seulement quand je suis effectivement avec lui, ce qui me fait parfois zapper des choses en tant que plus ou moins petite amie. Comme ce soir.

Je vais jouer un solo de piano pour l'Orchestre symphonique de San Diego. Ça s'inscrit dans le cadre de leur série de concerts des Jeunes Espoirs, un truc auquel je postulais sans succès depuis la troisième. Et le mois dernier, enfin, ça a marché. Sans doute grâce à un reste de notoriété, mais ça me fait plaisir de me dire que mon interprétation du *Canon* de Pachelbel en vidéo a pu aider. J'ai beaucoup progressé depuis la rentrée.

– Tu es stressée ? me demande Maeve tandis qu'on descend l'escalier.

Elle porte une robe en velours bordeaux qui a un petit côté Renaissance et a noué ses cheveux en une tresse lâche piquetée de petites perles. Elle vient de décrocher le rôle de Guenièvre dans *Le Roi Arthur*, la pièce montée par le club de théâtre du lycée, et elle s'est laissée un peu emporter par son identification au personnage. Ça lui va très bien, cela dit. Je suis plus classique, dans une robe à pois en subtil dégradé gris et noir à encolure en U, à la taille marquée et au jupon évasé au-dessus du genou.

– Un peu stressée, dis-je.

Mais elle ne m'écoute pas vraiment. Ses doigts volettent sur les

touches de son portable, sans doute pour organiser une nouvelle répétition le week-end prochain avec le garçon qui joue Lancelot. Et qui, elle insiste, n'est qu'un ami. Mais bien sûr.

J'ai dégainé mon portable, moi aussi, et j'envoie des consignes de dernière minute à Kate, Yumiko et Addy. Cooper vient avec Kris. Comme ils dînent avec ses parents d'abord, ils seront peut-être un peu en retard. Je parle des parents de Kris. Le père de Cooper s'habitue lentement, mais il n'en est pas encore là. Yumiko me demande : « On retrouve Evan sur place ? » Et je réalise tout à coup que je ne l'ai pas invité.

Pas grave. Ce concert n'est pas très important. Il était annoncé dans le journal, et je suis sûre qu'Evan est au courant et qu'il m'en aurait parlé s'il avait voulu venir.

Le concert se déroule dans la salle Copley, pleine à craquer. Quand mon tour arrive, je monte sur la vaste scène, au milieu de laquelle le piano paraît minuscule. Le public est silencieux, à l'exception de quelques petites toux, et mes talons cliquettent sur le parquet ciré. Je lisse ma robe en m'asseyant sur le banc en ébène. Je n'ai jamais joué devant autant de monde, mais je suis moins nerveuse que j'aurais cru.

Je m'assouplis les doigts et j'attends le signal du départ en provenance des coulisses. Dès que je commence, je sais que je vais jouer mieux que je ne l'ai jamais fait. Les notes volent, mais il n'y a pas que cela. Quand j'arrive au crescendo et au passage doux qui suit, je déverse toutes mes émotions des derniers mois dans les touches sous mes doigts. Je sens chaque note comme un battement de cœur. Et je sais que c'est pareil pour l'auditoire.

Quand j'ai fini, les applaudissements résonnent longtemps dans la salle. Je me lève et je m'incline en savourant l'enthousiasme du public, puis je regagne les coulisses sur un signe du responsable. J'y prends les fleurs que mes parents ont déposées pour moi et j'écoute les interprètes suivants.

À la fin du concert, je retrouve mes amis dans le foyer. Kate et Yumiko m'offrent un nouveau bouquet, plus petit, qui vient s'ajouter au premier. Addy sourit, les joues roses. Elle porte au-dessus de sa robe noire le blouson de sa nouvelle équipe d'athlétisme, qui lui donne vraiment l'air de la sportive la moins probable qu'on puisse imaginer. Elle a une coupe mi-courte un peu décoiffée, qui ressemble

beaucoup à celle de sa sœur à part pour la couleur. Elle a laissé tomber les mèches pour une teinture cent pour cent violette, et ça lui va bien.

– Tu as été géniale ! s'exclame-t-elle joyeusement en me serrant contre elle. Ils auraient dû te demander de jouer *tout* le concert !

J'ai la surprise de voir Ashton et Eli apparaître derrière elle. Ashton avait dit qu'elle viendrait, mais je n'aurais pas cru qu'Eli pourrait se libérer aussi tôt. C'est vrai que les choses ont changé. Ils forment un couple, maintenant, et Eli se débrouille je ne sais comment pour trouver du temps pour l'accompagner dans ce qu'elle a envie de faire. Il a ce sourire un peu rêveur qu'il a toujours quand il est avec elle et je ne pense pas qu'il ait entendu une seule note du concert.

– C'était super, Bronwyn, m'assure-t-il.

– Je t'ai filmée ! me dit Cooper en brandissant son portable. Je t'enverrai les images dès que j'aurai fait un peu de montage.

Kris, très classe dans un blouson de sport et un jean noir, lève les yeux au ciel.

– Depuis que Cooper a appris à utiliser iMovie, il n'y a plus moyen de l'arrêter. Crois-moi, j'ai essayé.

Cooper range son portable avec un sourire totalement dépourvu de remords et glisse la main dans celle de Kris.

Addy n'arrête pas de scruter la foule en tendant le cou, au point que je me demande si elle a rendez-vous avec un garçon. Je finis par lui demander :

– Tu attends quelqu'un ?

– Quoi ? Non, non, me répond-elle avec un geste évasif. Je regarde. Superbe, cette salle.

Je ne connais personne d'aussi nul au bluff qu'Addy. Je suis son regard, mais il ne me mène à aucun amoureux secret. Elle ne semble pas déçue pour autant.

Des tas de gens s'arrêtent pour me parler et il s'écoule une bonne demi-heure avant que mes parents, Maeve et moi réussissions à sortir. Mon père lève les yeux vers les étoiles qui scintillent dans le ciel.

– J'ai dû me garer assez loin. Vous n'allez pas marcher jusque-là avec vos talons. Attendez-moi ici, je vais chercher la voiture.

– Entendu, dit ma mère en l'embrassant sur la joue.

Les mains serrées sur mon bouquet, j'observe tous ces gens bien habillés qui rient et bavardent en se déversant sur les trottoirs. Une

longue rangée de voitures chics s'approche. Je les détaille, même s'il est trop tôt pour que celle de mon père soit parmi elles. Une Lexus. Une Range Rover. Une Jaguar.

Une moto.

Mon cœur me martèle la poitrine tandis que les phares de la moto s'éteignent et que le motard enlève son casque. C'est Nate, qui en descend et s'approche en contournant un couple sans me quitter des yeux.

Je n'arrive plus à respirer.

Maeve prend ma mère par le bras.

– Viens, on devrait s'approcher du parking pour que papa nous repère plus facilement.

Comme je regarde Nate, j'entends plus que je ne vois le soupir de ma mère, mais elle s'éloigne avec Maeve et je me retrouve seule sur le trottoir.

– Salut, me dit Nate.

Il me regarde de ses yeux rêveurs ourlés de cils épais, et un sentiment de révolte court dans mes veines. Je ne veux pas voir ses yeux débiles, sa bouche débile, ni quoi que ce soit d'autre de son visage débile qui me rend si malheureuse depuis trois mois. Cette soirée m'offrait enfin de quoi me perdre dans autre chose que dans ma vie sentimentale lamentable. Et il vient tout gâcher.

Mais je ne vais pas lui donner le plaisir de cette information.

– Salut, Nate. Comment ça va ?

Je suis surprise par mon calme. À mon ton neutre, on ne devinerait jamais que mon cœur essaie à toute force de s'échapper de ma poitrine.

– Pas mal, me répond-il en fourrant ses poings dans ses poches.

Il a presque l'air... mal à l'aise ? Ça ne lui ressemble pas.

– Mon père est reparti en désintox. Il a replongé, mais il paraît que c'est bon signe, ça montre qu'il s'accroche.

– C'est super. J'espère que ça va marcher.

Je n'ai pas l'air sincère, et pourtant je le suis. Plus les secondes passent, plus j'ai du mal à garder l'air naturel.

– Et ta mère, ça va ?

– Oui ! Elle travaille. Elle a rapporté toutes ses affaires de l'Oregon, alors... je pense qu'elle est là pour un moment. Enfin, c'est l'idée.

Il passe une main dans ses cheveux et me lance un regard à la

dérobée. Le genre qu'il avait juste avant de m'embrasser.

– J'ai vu ton solo de piano. Je rectifie, par rapport à ce que je t'ai dit la première fois que je t'ai entendue le jouer. Ce soir, c'était la plus belle chose que j'aie jamais entendue.

Je serre les tiges de mes fleurs si fort que je me pique sur les épines.

– Pourquoi ?

– Pourquoi quoi ?

– Pourquoi tu es venu ? Enfin... (Je désigne la foule du menton.) C'est pas vraiment ton truc, tout ça.

– Non. Mais c'est important pour toi, non ? Je voulais être là.

– Pourquoi ?

Je voudrais en dire plus, mais c'est impossible. Ma gorge se noue et, horreur, des larmes me picotent les yeux. Je me concentre sur ma respiration et je serre les mains plus fort sur les épines en espérant que la légère douleur va suffire à faire diversion. Bon. Ça va mieux. Les larmes refluent. Catastrophe évitée.

Pendant les quelques secondes qu'il m'a fallu pour me ressaisir, Nate s'est rapproché. Je ne sais pas où regarder parce que tout chez lui me met sens dessus dessous.

– Bronwyn.

Il se frotte la nuque et avale sa salive, et je me rends compte qu'il est aussi nerveux que moi.

– Je me suis conduit comme un crétin. Cette arrestation, la prison, ça m'a embrouillé la tête. Je me suis dit que tu serais mieux sans moi, et voilà. Je suis désolé.

Je regarde ses baskets, qui me semblent être la zone la plus sûre. Je ne me risque pas à parler.

– Tu comprends, je... je n'avais jamais vraiment eu de relation, en fait. Je ne dis pas ça pour me faire plaindre. Juste pour t'expliquer. Je ne sais pas... Je ne sais pas comment ça marche, ces trucs-là. Qu'il ne suffit pas de décider qu'on s'en fout pour que ce soit réglé.

Il se balance d'un pied sur l'autre, ce qui me frappe vu que j'ai les yeux rivés dessus.

– J'en ai pas mal discuté avec Addy parce que – il a un petit rire – elle ne lâche pas le morceau. Je lui ai demandé si elle pensait que tu m'en voudrais si je te parlais. Elle dit que ce n'est pas ce qui compte. Que je te dois une explication. Et elle a raison, comme toujours.

Addy. De quoi je me mêle. Je comprends maintenant son allure de petit chien qui bouge la tête à l'arrière de la voiture, tout à l'heure après le concert.

Je m'éclaircis la gorge pour essayer d'éliminer la boule qui m'empêche de parler, mais rien à faire. Je vais devoir me débrouiller avec.

– Tu n'étais pas seulement mon petit ami, Nate. Tu étais mon *ami* aussi. Ou je le croyais. Et du jour au lendemain tu as arrêté de me parler, comme s'il n'y avait rien eu entre nous.

Je dois me mordre la joue de toutes mes forces pour empêcher les larmes de monter.

– Je sais. C'était... Oh, je ne sais même pas comment t'expliquer. Tu étais la meilleure chose qui me soit jamais arrivée, et ça m'a fait flipper. J'avais peur de tout gâcher pour toi. Ou que tu gâches tout pour moi. C'est souvent ce qui se passe chez les Macauley. Mais toi, tu n'es pas comme ça. (Il expire d'un coup sec et sa voix devient plus basse.) Toi, tu n'es comme personne. Je le savais déjà quand on était petits. Et je... j'ai déconné. J'ai enfin eu ma chance avec toi et j'ai tout fait foirer.

Il attend quelques secondes que je dise quelque chose, mais je ne peux toujours pas.

– Je suis désolé, reprend-il en se dandinant de nouveau. Je n'aurais pas dû venir. Je te tombe dessus et je te balance tout ça sans prévenir. Je ne voulais pas gâcher ton grand soir.

La foule se clairsème et l'air se rafraîchit. Mon père devrait déjà être là.

Je relève enfin les yeux et ce que je vois est tout aussi déstabilisant que je le craignais.

– Tu m'as fait du mal, Nate. Tu ne peux pas rappliquer sur ta moto avec... avec tout ça. (J'agite la main autour de son visage.) Et croire que ça suffit à tout arranger. Ça ne marche pas comme ça.

Ses yeux cherchent les miens.

– Je sais. J'espérais juste... Enfin, c'est comme tu disais. On était amis. Je voulais te demander... C'est sûrement idiot de te proposer ça maintenant, mais tu connais la salle Porter Cinemas, sur Clarendon Street ? Ils repassent *Divergente 2*. Et euh, je me demandais si ça te dirait qu'on y aille un soir.

Longue pause. Mes pensées sont totalement emmêlées mais je suis

sûre d'une chose : si je lui dis non, ce sera par orgueil et par instinct de protection. Pas parce que je n'en ai pas envie.

– En amis ?

– En ce que tu veux. Je veux dire, oui. En amis, ce serait super.

– Tu détestes ces films.

– Eh oui, répond-il d'un ton de regret qui me fait presque sourire.

Mais toi, je t'aime beaucoup. Et tu me manques trop.

Je plisse le front d'un air perplexe et il s'empresse de préciser :

– Comme amie.

On se dévisage quelques secondes, et le coin de sa bouche tressaute.

– Bon, d'accord. Puisque c'est le moment de vérité, plus que comme amie. Mais je comprends bien que tu n'en es plus là. Et j'aimerais quand même aller voir un film merdique ou passer deux heures au café avec toi. Si tu veux bien.

Mes joues brûlent et je n'arrive pas à empêcher les coins de ma bouche de remonter. Mon visage est un sale traître. Nate le voit et s'illumine, mais comme je ne dis rien, il baisse la tête en tirant sur l'encolure de son tee-shirt comme si j'avais refusé.

– Bon. Enfin, tu pourras y réfléchir ?

Je prends une grande inspiration. Me faire larguer par Nate, ça m'a brisé le cœur et l'idée de m'exposer de nouveau à ce genre de douleur est totalement effrayante. Mais je me suis déjà mise en danger une fois, quand je lui ai dit ce que je ressentais pour lui. Et aussi quand je l'ai aidé à sortir de prison. Il vaut bien un troisième essai.

– Si tu admetts que *Divergente* est un tour de force cinématographique et que tu rêves de le voir, je suis prête à réfléchir à ta proposition.

Il relève la tête d'un seul coup et m'adresse un sourire solaire.

– *Divergente* est un tour de force cinématographique et je rêve de le voir.

Le bonheur se met à bouillonner en moi et j'ai du mal à garder un air sérieux. J'y arrive quand même, parce qu'il ne va pas s'en tirer aussi facilement. Il va devoir se taper tous les *Divergente* avant de sortir de la friend zone.

– C'était du rapide, dis-je. Je m'attendais à plus de résistance.

– J'ai déjà perdu trop de temps.

J'ai un petit hochement de tête.

– OK. Je t'appellerai.

Il s'assombrit un peu en me demandant :

– On ne s'est jamais donné nos numéros, si ?

– Tu as toujours ton portable prépayé ?

Le mien est au fond d'un tiroir depuis trois mois. Au cas où.

Son visage s'illumine de nouveau.

– Ouais, répond-il.

Des coups de klaxon discrets mais insistants parviennent jusqu'à mon cerveau. Le moteur de la BMW de mon père tourne au ralenti juste derrière nous, et ma mère baisse sa vitre pour regarder dehors. Si j'avais droit à un seul mot pour décrire son expression, je dirais « résignée ».

– Mon chauffeur est là, dis-je à Nate.

Il prend ma main et la presse brièvement, et je jure que je sens des étincelles exploser sous ma peau.

– Merci de ne pas m'avoir jeté. J'attends que tu m'appelles, OK ?
Quand tu seras prête.

– OK.

Je me dirige vers la voiture de mes parents et je le sens qui se retourne pour me regarder. Je m'autorise enfin à sourire, et maintenant que j'ai commencé, je ne peux plus m'arrêter. Mais ça ne fait rien. Je surprends son reflet dans la vitre arrière de la voiture, et il sourit aussi.

Remerciements

De très nombreuses personnes m'ont aidée le long du voyage qui a conduit de l'idée de ce livre à sa publication, et nellement reconnaissante. D'abord, merci de tout cœur à Rosemary Stimola et Allison Remcheck, sans qui ce livre n'existerait pas. Merci pour avoir pris des risques pour moi, pour vos conseils géniaux et votre soutien inébranlable.

À Kristina Marino, incroyable éditrice, pour sa profonde compréhension de mon histoire et de ses personnages. Ses remarques perspicaces et ses conseils ont consolidé ce livre d'une manière que je n'aurais pas crue possible. À toute l'équipe de Random House/Delacorte Press. Je suis fière de compter parmi ses auteurs.

Les écrivains ont la vie tellement plus facile lorsqu'elle s'inscrit dans une communauté. Merci à Erin Hahn, mon premier binôme, pour ses critiques sincères, son enthousiasme infatigable et son amitié. Merci à Jen Fulmer, Meredith Ireland, Lana Kondryuk, Kathrine Zahm, Amelinda Berube et Ann Marjory K pour leurs lectures attentives et leurs sages paroles. Chacune d'entre elles a contribué à améliorer ce livre.

Merci à Amy Capelin, Alex Webb, Bastian Schlueck et Kathrin Nehm pour avoir fait découvrir *Qui ment ?* à un public international.

Merci à ma sœur, Lynne, qui m'a entendue déclarer : « Finalement, je vais écrire un livre » à la table de sa cuisine. Elle a lu chacun des mots que j'ai écrits depuis et a cru en moi même quand tout cela ne ressemblait qu'à un doux rêve. Merci à Luis Fernando, Gabriela, Carolina et Erik pour leur amour et leur soutien et pour avoir supporté la présence de mon ordinateur à nos réunions de famille.

Merci à Jay et à April, présents dans toutes les histoires de fratrie que je raconte, et à Julie pour l'intérêt qu'elle a toujours manifesté

pour l'avancement du livre.

Ma profonde gratitude à mes parents pour m'avoir donné l'amour de la lecture et la discipline nécessaire à l'écriture. Et à mon institutrice de CM1, la regrettée Karen Hermann Pugh, la première qui m'ait qualifiée de conteuse. J'aurais voulu pouvoir la remercier de vive voix.

Tout l'amour du monde à mon fils Jack, aussi gentil que drôle et intelligent. Je suis toujours très fière de lui.

Et enfin à mes lecteurs – merci du fond du cœur d'avoir choisi d'accorder ces heures à mon livre. C'est un grand bonheur pour moi de le partager avec vous.

L'auteure

Karen M. McManus a une licence de littérature et une maîtrise de journalisme. Lorsqu'elle ne travaille pas à Cambridge, dans le Massachusetts, elle adore voyager avec son fils. *Qui ment ?* est son premier roman.

Retrouvez-la sur son site (en anglais) : karenmcmanus.com et sur son compte Twitter [@writerkmc](https://twitter.com/writerkmc).

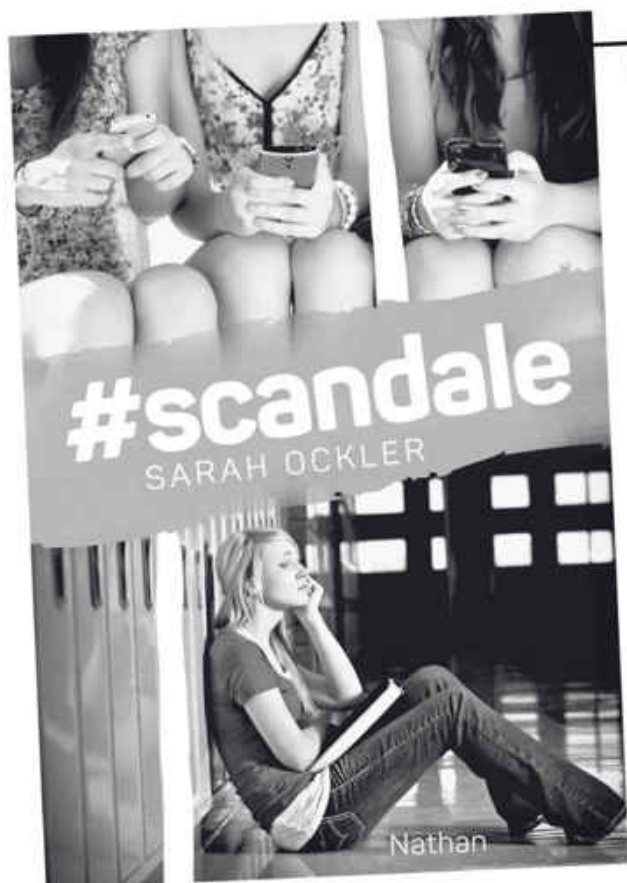
Vous aimerez aussi



NATHAN

La liste nomme
8 filles chaque année.
Les 4 plus belles et
les 4 plus laides du lycée.
Et si votre nom s'y trouvait ?

Vous aimerez aussi



L'enfer c'est les autres...
et Facebook.



**Découvrez de nouveaux romans
grâce aux extraits à télécharger sur**

www.lireenlive.com

QUI MENT ?

Karen M. McManus

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Delcourt

